

Paris 2 / 16

RECUEIL DE DOCUMENTS

pour servir à l'Histoire

DES

PAUVRES-DAMES

DE

l'Ordre de Sainte-Claire

OU LES

CLARISSÉS DANS LA CITÉ LYONNAISE

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »
(S. JEAN, c. III.)

« C'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, que de tout ce qu'il m'a donné, rien ne se perde. »
(S. JEAN, c. IV.)



LYON

IMPRIMERIE M. PAQUET

46, Rue de la Charité, 46

1899

TOUS DROITS RÉSERVÉS

RECUEIL DE DOCUMENTS

pour servir à l'Histoire

DES

PAUVRES-DAMES

DE

L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE

DOCUMENTS

histoire

- D A M E S

E-CLAIRE

IMPRIMATUR :

Donné à Lyon, en la fête de Notre-Dame de Fourvière,
célébrée pour la première fois, le 19 avril 1899.

† PIERRE Card. COULLIÉ,

*Arch. de Lyon et de Vienne,
Primat des Gaules.*

DÉCLARATION

Conformément au décret du Souverain Pontife Urbain VIII, nous déclarons soumettre pleinement au jugement du Vicaire infailible de Jésus-Christ, l'appréciation des vertus surnaturelles et des faits qui semblent *miraculeux* contenus dans le présent *Recueil de Documents* pour servir à l'*Histoire des Pauvres-Dames de Sainte-Claire dans la Cité Lyonnaise*.

Quant aux termes de vénération avec la qualification de saint ou sainte donnée aux Religieuses et à d'autres personnages, nous déclarons ne vouloir, en aucune façon, prévenir les décisions du Saint-Siège.



Phot. J. Sylvestre, à Lyon.

CONSÉCRATION SOLENNELLE DE SAINTE CLAIRE
ASSISE 1212

(PEINTURE DU XVII^e SIÈCLE)

Lyon. Sainte Claire (Convent of Poor Clares)
/ RECUEIL DE DOCUMENTS

pour servir à l'Histoire

DES

PAUVRES-DAMES

DE

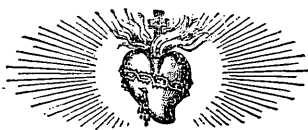
l'Ordre de Sainte-Claire

OU LES

CLARISSSES DANS LA CITÉ LYONNAISE

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné
son Fils unique, afin que quiconque croit en
Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éter-
nelle. » (S. JEAN, c. III.)

« C'est la volonté de mon Père qui m'a
envoyé, que de tout ce qu'il m'a donné, rien
ne se perde. » (S. JEAN, c. IV.)



LYON

IMPRIMERIE M. PAQUET

46, Rue de la Charité, 46

1899

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BX4364
L95A3



1696308

54034

LETTRE

DE

Sa Sainteté LÉON XIII

TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE,

Dans les mains vénérées du Saint-Père a été déposé l'exemplaire que vous avez bien voulu lui offrir de l'Histoire de votre Monastère, ayant pour titre : **Les Pauvres-Dames de l'Ordre de Sainte-Claire, ou les Clarisses dans la Cité Lyonnaise**, par vous récemment publiée.

Sa Sainteté a agréé l'hommage de Votre Révérence, et Elle s'est complue, en louant votre pensée de perpétuer ainsi le souvenir des Religieuses qui, par leurs vertus, ont sanctifié cette maison, à augurer que, devant les exemples de celles qui les ont précédées dans l'observance de la même Règle, les Religieuses d'aujourd'hui puisent un nouvel élan et s'enflamment de plus

*A la T. R. Mère Marie-Angèle du Sacré-Cœur,
abbesse des Religieuses de Sainte-Claire, Lyon.*

305398

en plus dans la pratique des vertus.

A cette fin, Sa Sainteté a daigné encore accorder à Votre Révérence et à toutes ses Religieuses sa Bénédiction Apostolique.

Je suis heureux, en vous notifiant cette faveur du Saint-Père, de remercier Votre Révérence pour l'exemplaire du même ouvrage qui m'a été personnellement offert ; et, dans des sentiments de bien sincère estime, je me confirme

De Votre Révérence,

Le très affectionné dans le Seigneur,

M. Card. RAMPOLLA.

Rome, 9 janvier 1900.

APPROBATION

DE

S. E. le Cardinal COULLIÉ

Archevêque de Lyon et de Vienne, Primat des Gaules

†

ARCHEVÊCHÉ

de Lyon

Lyon, le 27 août 1899.

En la fête du Très saint Cœur de Marie.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ABBESSE,

Nous approuvons avec une entière satisfaction la publication intitulée : *Recueil de Documents pour servir à l'Histoire des Pauvres-Dames de Sainte-Claire ou les Clarisses dans la Cité Lyonnaise*. Ces documents et notices biographiques forment une seconde partie qui complète heureusement les faits racontés dans la première. C'est une lecture des plus édifiantes. Il eût été regrettable de laisser dans l'oubli ou dans l'intérieur d'une seule Communauté tant d'exemples de vertu.

Je me recommande à vos prières, Ma Révérende
Mère, et en retour j'appelle sur votre Monastère les plus
abondantes bénédictions de Dieu.

† PIERRE Card. COULLIÉ,

Arch. de Lyon et de Vienne, Primat des Gaules.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL J. CALASANZ VIVES Y TUTO

Ord. Min. Cap.

RÉVÉRENDE MÈRE,

Je vous prie d'agréer mes bien sincères remerciements pour l'exemplaire que vous avez bien voulu m'offrir, de l'Histoire de votre Monastère. Ce volume, écrit avec tant de charme et de simplicité franciscaine, fait très utilement revivre le souvenir de ces belles et douces figures qui, dès la fondation jusqu'à nos temps, ont sanctifié votre Maison bénie. Un Monastère qui a un si riche passé de sacrifices, de renoncements, de vertus radieuses, peut bien être encore dans l'épreuve, mais il ne peut pas mourir.

Je souhaite que les Clarisses d'aujourd'hui restent toujours les dignes filles de leurs vaillantes devancières.

De Votre Révérence,

Bien paternellement dévoué en N. S.

Fr. J. C. Card. VIVES.

Rome, 5 janvier 1900.

LETTRE DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE LOUIS LAUER

Ministre Général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs

Rome, le 14 septembre 1899.

En la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix.

RÉVÉRENDE MÈRE ET CHÈRE FILLE,

D'après l'appréciation du T. R. Père Jules du Sacré-Cœur, Commissaire Général du Tiers-Ordre, bien volontiers, j'accorde pour la seconde partie de l'*Histoire de votre Monastère*, l'approbation déjà donnée à la première.

Nous sommes entre les mains de Jésus. Prions-Le de nous garder toujours, et puisse-t-Il vous répéter la promesse qu'Il fit à votre glorieuse Mère sainte Claire : « *Ego vos semper custodiam.* »

Je vous bénis, Révérende Mère, ainsi que toutes vos Filles, et suis bien vôtre, en N. S.,

F. LOUIS LAUER,

Ministre Général des Frères Mineurs.

LETTRE DE M. LE CHANOINE GUITTON

Supérieur du Petit Séminaire Saint-Jean

Lyon, le 8 septembre 1899.

En la fête de la Nativité de la T. Sainte Vierge.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Vous avez bien fait de compléter votre *Histoire des Pauvres-Dames de Sainte-Claire ou les Clarisses Lyonnaises* par le *Recueil de Documents* que vous publiez dans cette seconde partie.

Votre ouvrage, écrit simplement, sera utile et fera du bien. Les personnes qui suivent le mouvement et le progrès de la vie religieuse dans notre région le liront avec intérêt, et celles, qui ont le souci de leur avancement dans la vertu, y trouveront un avantage et un soutien.

Conservez pieusement dans votre Communauté les traditions de vertu et de ferveur que vous ont laissées vos devancières.

Je vous remercie de m'avoir communiqué ces pages. Je les ai lues avec grand profit.

Je vous prie d'agréer, ma Révérende Mère, l'expression de mon religieux dévouement, et je me recommande instamment à vos prières et à celles de vos Filles.

G. GUITTON,

Chan. Sup. du Petit Séminaire.

LETTRE DU T. R. PÈRE LÉON

Provincial de la Province de Saint-Bernardin de Sienna

*Couvent de Saint-Antoine de Padoue.
Mâcon, le 17 septembre 1899. En la
fête des Stigmates de N. P. Saint
François.*

MA RÉVÉRENDE MÈRE ABBESSE,

Un éminent Religieux, avant de livrer à l'impression un manuscrit que lui avait donné un intime ami, écrivit, pour être placées en tête de l'ouvrage, les lignes ci-après :

« LES PAGES QUI COMPOSENT CE PRÉCIEUX VOLUME NE SONT PAS DE MOI ; ELLES SONT A MOI AUTANT QUE PEUT LE DIRE UN RELIGIEUX. »

A vous, ma Révérende Mère, et à vos Filles aussi, il est permis d'affirmer que les pages qui composent votre *Recueil* sont non seulement de vous mais encore à vous, puisque c'est un héritage que vous a transmis votre famille religieuse, héritage qui n'a cessé de s'accroître jusqu'à nos jours.

L'ouvrage, que vous offrez aujourd'hui aux Communautés de votre Ordre et aux personnes amies de votre Monastère, ne peut produire qu'une impulsion plus généreuse vers le bien dans toutes les âmes qui *sauront* le lire. Je suis donc assuré que vos lecteurs seront profondément édifiés en parcourant ces pages ravissantes qui racontent avec autant de simplicité que de vérité les vertus souvent héroïques de vos anciennes Mères.

Un des vœux les plus ardents de mon cœur d'enfant de saint François, c'est que ce pieux *Recueil* soit aussi lu par un grand nombre de personnes qui vivent dans le siècle, et qui malheureusement oublient ou ignorent trop souvent les maximes de l'Evangile.

En priant sainte Claire, dont les bénédictions ont obtenu parfois de si gracieux miracles, de bénir tout particulièrement cet intéressant volume que vous lui dédiez, je me déclare et je suis avec respect, ma Révérende Mère, votre très dévoué, *in Corde Jesu*,

FR. LÉON, O. F. M.,

Provincial de Saint-Bernardin.

Lettre du T. R. Père Pie de LANGOGNE

CONSULTEUR DES SS. CONGRÉGATIONS ROMAINES

Rome, 21 novembre 1899.

En la fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge.

VÉNÉRÉE MÈRE,

J'ai terminé la lecture si attachante et si édifiante de votre bon et beau travail sur l'*Histoire* de votre Monastère, d'après des documents authentiques recueillis avec beaucoup de soin. C'est l'œuvre de votre cœur et de votre piété, aussi je tiens à vous remercier sans retard des heures réconfortantes que j'ai passées, grâce à vous, en compagnie de ces fleurs du cloître, maintenant fleurs du ciel.

Je vous prie d'agréer, Vénérée Mère, l'expression de ma reconnaissance, de mon bien respectueux et fraternel dévouement, en N. S. Jésus-Christ.

F. PIE DE LANGOGNE, Min. Cap.

Consulteur des SS. CC. RR.

Lettre du T. R. Père JULES DU SACRÉ-CŒUR

Commissaire général du Tiers-Ordre

TIERS-ORDRE FRANCISCAIN

Commissariat général

Paris, le 10 septembre 1899.

En la fête du Saint Nom de Marie.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ABBESSE,

Que le Seigneur vous donne sa paix.

En nous donnant dans un premier volume, l'Histoire de votre saint Monastère, vous nous avez laissé comme entrevoir, au passage, quelque chose des vertus éminentes des Religieuses qui ont eu la charge de le gouverner. Cette lecture n'a fait que stimuler davantage le désir de connaître des détails plus intimes et plus documentés.

C'est l'objet de ce deuxième volume que vous venez d'éditer, pour répondre aux encouragements de votre si digne et vénéré Prélat et Père, Son Eminence Monseigneur Coullié, Cardinal-Archevêque de Lyon.

Je suis convaincu que toutes les personnes qui ont lu le premier volume voudront lire celui-ci. Elles y trouveront autant d'intérêt et d'édification que j'en ai éprouvé moi-même en parcourant ces pages que vous avez bien voulu me communiquer.

Daignez agréer, Ma Révérende Mère, avec mes remerciements, l'expression de mes plus religieux sentiments et de mon humble dévouement.

FR. JULES DU SACRÉ-CŒUR,

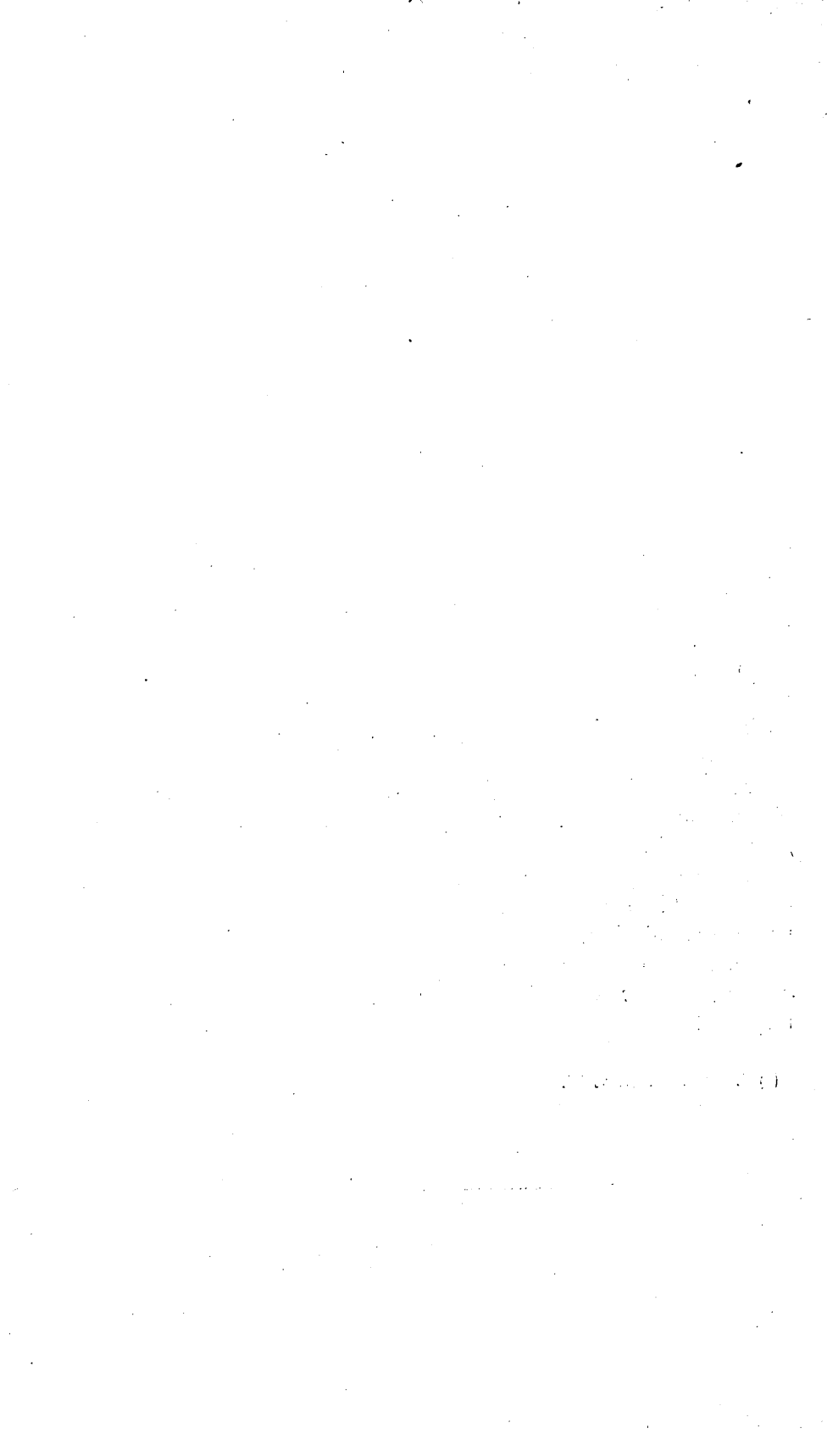
O. F. M. C^{re} Gⁱ du T.-O.

DÉDICACE

A Notre Mère Sainte Claire

Glorieuse et bien aimée Fondatrice, après avoir donné un abrégé des mémoires de notre Monastère de Lyon, nous avons prêté l'oreille du cœur à vos maternels désirs. Il nous a semblé vous entendre nous dire, comme le Sauveur à ses disciples : « Ramassez les restes, pour qu'ils ne se perdent pas » (1). Encouragées par notre vénéré Prélat, nous nous sommes mises aussitôt à ce modeste travail de glaneuses ; mais dans le choix des épis qui devaient composer notre gerbe, nous avons eu en vue de recueillir surtout ceux qui pouvaient servir à l'édification et à l'utilité de vos propres Filles. Une telle gerbe, nous l'espérons, ne vous en sera que plus agréable. Daignez donc recevoir celle que nous sommes heureuses de déposer à vos pieds. Nous vous l'offrons avec une confiance et une assurance d'enfants, qui, sans nul souci des curiosités littéraires, n'ont songé qu'à plaire à leur Mère bien aimée. Pussions-nous avoir mérité votre bénédiction avec ces douces paroles : « Le Sacré-Cœur de Jésus vous gardera toujours ! »

(1) S. JEAN, ch. VI, v. 12.



RECUEIL DE DOCUMENTS

pour servir à l'Histoire

DES

PAUVRES-DAMES

DE SAINTE-CLAIRE

dans la Cité Lyonnaise

LIVRE PREMIER

SAINT-DAMIEN ET LES FONDATIONS DU LYONNAIS

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE,

TOUT POUR JÉSUS ET MARIE !

« Nous avons mis nos soins à ce que *notre*
« *ouvrage* fût pour ceux qui voudraient bien
« le lire un délassement d'esprit; de manière
« cependant que (nos Sœurs et) les personnes
« studieuses et *pieuses* « y trouvassent » de
« l'utilité. »

« Nous nous reposons certainement de la
« vérité de chaque chose sur les auteurs, mais
« nous nous attachons à abréger... »

« Dès ce moment donc, nous commencerons
« notre narration; que ce que nous avons dit
« suffise pour la Préface... »

(*Machabées*, L. II, Chap. 2.)

I. *Restauration de Saint-Damien*

«... François d'Assise passant devant l'église de Saint-Damien, il lui fut enjoint par une voix intérieure d'y entrer. Ce qu'ayant fait, il se mit à prier dévotement devant l'image du Crucifix, lequel lui parla avec une merveilleuse compassion et bénignité : « François, ne vois-tu pas que ma maison tombe en ruine ? Va donc et répare-la-moi. » — « Ainsi ferai-je volontiers, Seigneur, » dit-il étonné et tremblant. Il

s'imaginait, du reste, qu'il s'agissait de la présente église ; car elle était si antique et en si piteux état qu'elle menaçait de s'écrouler.

« A l'instant, cette parole le remplit de lumière et de sainte allégresse, si bien qu'il ne pouvait douter, dans le fond de son âme, que Jésus crucifié l'avait interpellé de sa bouche bénie. Étant sorti de l'église, il rencontra un Prêtre qui demeurait tout à côté, et, tirant de sa bourse une certaine somme d'argent, il la lui donna en disant : « Je vous prie, seigneur Prêtre, d'acheter de l'huile et de la faire brûler constamment devant ce crucifix, et lorsque vous aurez dépensé ce peu d'argent, de rechef je vous en donnerai autant qu'il sera besoin. »

« Le serviteur de Dieu, François, dépouillé de toutes les choses du monde, « son père l'ayant déshérité et comme renié », n'avait plus de pensée que pour la justice divine, et prenant à mépris sa vie d'autrefois, il se disposait par tous les moyens au loyal service du Seigneur. S'en revenant donc à l'église de Saint-Damien en grande joie et ferveur, il se fabriqua une sorte d'habit d'ermite et fit partager au Prêtre de cette église la joie que lui avaient causée les discours de l'Evêque ». Il lui raconta comment « les consuls, ne voulant pas lui faire violence, avaient répondu à son père qui le poursuivait pour se faire rendre l'argent destiné aux réparations de Saint-Damien : « Puisque votre fils est maintenant serviteur de Dieu, il est hors de notre juridiction ».

« Voyant donc qu'auprès des magistrats il n'arriverait à rien, le père se plaignit à l'Evêque d'Assise (1), lequel en homme sage et discret, requit courtoisement le jeune homme de comparaître devant lui. Et François répondit à l'envoyé du Prélat : « Oui, je me rendrai près du seigneur Evêque, parce qu'il est père et seigneur des âmes ».

« Il vint donc vers l'Evêque qui l'accueillit en cordiale allégresse ». Le Prélat lui dit entre autres choses : « Mets ta

(1) Cet Evêque, que Thomas de Celano appelle un homme rempli de piété, se nommait *Vido* ou *Guido Secundi* et était natif de Rome ; il occupa le siège épiscopal d'Assise de l'année 1204 à l'année 1228 ; il fut l'ami de saint François, son protecteur et son directeur spirituel. Les six Evêques, ses successeurs immédiats sur ce siège, furent pris dans l'Ordre des Frères Mineurs (*Italia sacra*).

confiance, mon fils, dans le Seigneur et prends courage. Ne crains rien, il viendra à ton secours et te fournira abondamment les ressources nécessaires pour restaurer son église ».

« S'étant ensuite acheminé vers la ville, François y entra et se mit à chanter les louanges de Dieu sur les places et à travers les rues. Il était en proie à une véritable ivresse spirituelle. Après quoi, il s'occupa de se procurer des pierres pour réparer la dite église. « Qui me donnera une pierre, disait-il, aura une récompense ; qui m'en donnera deux, aura deux récompenses ; qui m'en donnera trois, sera récompensé trois fois ». Il ajoutait, de la sorte, beaucoup d'autres paroles, pleines de naïveté et de ferveur. Son humble simplicité ne l'avait-elle pas fait choisir par Dieu ? Il avait donc en mépris les savants discours de l'humaine sagesse ; il répudiait toute recherche et tout calcul ».

« Beaucoup se moquaient de lui, le regardant comme un fou. D'autres, au contraire, pleuraient d'émotion et de pitié, en voyant qu'il s'était élevé si vite des plaisirs et des vanités mondaines aux enivrements de l'amour divin. Pour lui, méprisant les moqueries dont il était l'objet, il remerciait Dieu ardemment ».

« Raconter combien il souffrit en cette entreprise serait chose de longue haleine et difficile à exposer. Lui, qui avait mené une vie commode et aisée au logis paternel, il portait les pierres sur ses épaules et s'exténuaient de toute façon au service de Dieu. Le Prêtre qui desservait le sanctuaire, considérant qu'il se chargeait ainsi, par un excès de zèle, d'un travail au-dessus de ses forces, mettait tous ses soins, malgré sa pauvreté, à le nourrir de mets quelque peu recherchés. Il savait, en effet, quelle vie délicate François avait eue dans le monde. Le serviteur de Dieu le déclara bien souvent dans la suite, avant sa conversion il faisait grand usage de sucreries (mets au miel ?) et de pâtisseries (1). Il était fort difficile pour le choix des plats ».

« Or, s'apercevant, un jour, des bons offices de cette charité, il se dit à lui-même : « Trouveras-tu toujours, partout où tu iras, un si aimable Prêtre, qui t'assiste avec autant

(1) *Frequenter electuariis et confectionibus utebatur.*

d'attention ? Est-ce là la vie pauvre que tu as fait propos d'embrasser ? A la façon des mendiants, va donc plutôt de porte en porte, une écuelle à la main, et ramasse les restes qu'on te donnera. C'est ainsi qu'il te faut bénévolement vivre, pour l'amour de Celui qui est né pauvre, a vécu dans le plus absolu dénuement, est demeuré nu et privé de tout sur le gibet de la Croix, et a été enseveli dans un sépulcre d'emprunt ».

« Se levant donc, il prit une écuelle, entra dans la cité, et s'en alla demander l'aumône de porte en porte. Il recevait dans son plat les divers morceaux qu'on y jetait. Plusieurs en étaient dans la stupéfaction, sachant combien, autrefois, il avait aimé à faire bonne chère et le voyant, maintenant, si héroïquement mortifié, par suite du plus merveilleux changement. Toutefois, lorsqu'il voulut porter à sa bouche ces aliments jetés pêle-mêle dans son écuelle, il se sentit soulever le cœur ; car, bien loin de se nourrir, jusque-là, de semblable pitance, il n'aurait pas même osé regarder des mets si dégoûtants. Enfin, triomphant de lui-même, il se mit à manger, et il lui parut que jamais gâteau ou sucrerie n'avait eu pour lui plus exquise saveur. Si grands même furent alors les transports d'allégresse qu'il éprouva dans le Seigneur, que son corps, bien qu'affaibli et exténué, en fut tout réconforté et qu'il se sentit prêt à supporter pour Dieu les choses les plus âpres et les plus amères. Il rendit grâces à ce Maître céleste qui avait ainsi changé pour lui l'amertume en douceur et avait si puissamment relevé son courage. Dès lors il recommanda au bon Prêtre de ne plus se mettre en peine pour lui procurer ni lui préparer de nourriture ».

L'année même de sa conversion, saint François restaura l'église de Saint-Damien avec l'aide de pauvres gens du voisinage. Selon l'opinion la plus commune, c'était vers 1206.

« On remarquera, dit M. l'Abbé Le Monnier, que saint François parlant *français* était entendu des habitants de ce petit endroit..... » Cet auteur donne pour raison de ce fait, « la ressemblance qui existait alors entre notre langue et l'italien. » L'Esprit-Saint qui faisait prophétiser le futur Fondateur des Pauvres-Dames pouvait aussi faire comprendre ce qu'il lui faisait dire.

Les trois Compagnons de saint François : Léon, Ange et Rufin ses biographes les plus authentiques, ont été reproduits, mais plus ou moins modifiés et altérés dans la suite. Leur texte *complet et intégral*, découvert récemment, a été publié pour la première fois à Rome (1) par les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Dominichelli, 1899. Il rapporte cette circonstance en ces termes :

« Le Bienheureux François demanda *en français* de l'huile pour l'amour de Dieu, l'huile des lampes de Saint-Damien. Restant avec ceux qui travaillaient aussi à la restauration de cette Eglise, il appelait à haute voix, dans les transports et la joie de l'Esprit, les voisins et les passants, et leur disait en français : « Venez, et aidez-moi à réparer l'église de Saint-Damien, qui sera un Monastère de Dames dont la grande réputation et la sainte vie glorifieront notre Père céleste dans l'Eglise universelle. »

« Voilà comment, rempli de l'Esprit de prophétie, il prédisait avec vérité les choses futures. C'est là en effet le lieu saint, où la glorieuse Religion et l'Ordre très excellent des Pauvres-Dames, vierges sacrées, a pris son heureux commencement, presque six ans après la conversion du B. François. Leur vie merveilleuse et leur glorieuse institution fut pleinement confirmée par autorité du Siège Apostolique, sous notre Seigneur le Pape Grégoire IX, alors Evêque d'Ostie. »

« L'antique Eglise de Saint-Damien avait pour *Patron* le saint martyr de ce nom, frère de saint Cosme, l'un et l'autre médecins arabes, martyrisés sous Dioclétien » (Bollandistes).

II. Famille de notre Mère sainte Claire

« Son père était le Comte Scefi (ou Scifi) de Sasso-Rosso ; sa mère, Hortulane, était issue des Comtes Fiumi. Sainte

(1) « La Vie de saint François d'Assise par les FF. Léon, Ange et Rufin, traduite pour la première fois par l'Abbé Thevelin. Paris, 1891 ; cette traduction reproduit le texte tronqué de la Légende intégrale, dont l'Abbé Simon de Latreiche avait donné, en 1865, une traduction française mais d'après la version italienne (p. xviii-xix), Introd. Marcellino da Civezza... »

« Barthélemy l'Evêque de Spolète, fut le premier qui écrivit, sur l'ordre d'Innocent IV, la Légende de Sainte-Claire, avec F. Léon et F. Ange de Riéti. Thomas de Célano qui avait la réputation d'écrivain distingué, mit cette première Légende, comme auparavant celle de saint François, en forme littéraire, avec l'élégance de son style, les images poétiques et les antithèses qui caractérisent le genre qui lui est propre. Cette Légende de Sainte-Claire fut écrite par Thomas de Célano sur l'ordre d'Alexandre IV, et mise en vers comme celle de saint François. La Légende *versifiée* est encore inédite, et la primitive de Barthélemy de Spolète est encore à retrouver. » (Let. Mgr Cozza-Luzzi).

Claire eut trois sœurs, Penenda son aînée qui se maria, Agnès et Béatrix ses deux cadettes et disciples ; elle eut un frère, Boson, qui figure parmi les témoins de la canonisation de saint Stanislas, martyr, dans l'acte pontifical fait à Assise en 1253. Ce frère de sainte Claire signe *D. Boso Domini Favorini de Saxo Rubeo.* » (Bolland.)

« La descendance des seigneurs Favorino de Saxo Rubeo finit en 1403, par une fille, Faustine qui épousa G. Francesco Taccoli d'Assise, à qui elle apporta en dot les terres de Monte Subasio et la maison paternelle. Les Taccoli s'éteignirent aussi par une fille, Pantasilea, qui épousa vers 1514 Girolamo Bernardino Ciofi ancien patrice d'Assise. Les terres de Gabbiano près de Sasso-Rosso échurent par ces alliances aux Ciofi, et cela joint à l'analogie de noms a fait confondre les Ciofi avec les Scefi. Les *Ciofi* se sont éteints de nos jours. La postérité des deux oncles paternels de sainte Claire, *Monaldus* et *Paolo*, ne s'est pas non plus prolongée longtemps. » (Vinc. Loccatelli.)

La descendance des *Fiumi* est encore représentée aujourd'hui par le comte *Alessandro Fiumi*.

Favorino de Scefi, père de sainte Claire, avait un château ou fort, dit de Sasso-Rosso, sur les flancs du Mont Subasio ; mais il habitait à Assise un palais près la *Porta Vecchia*, aujourd'hui *Ceppo della catena*. Ce fut de cette demeure que « sainte Claire répondant à l'appel de Dieu, partit le soir du dimanche des Rameaux, 19 mars 1212. » (Bolland.)

La Mère de sainte Claire avait reçu du ciel le nom qu'elle donna à sa fille, nom qu'on a interprété : « la femme des lumières. » (P. Bonaventure Sorr., 1894.) Illuminée par la grâce de son baptême, elle n'eut dès son enfance d'autres joies que celles d'adorer le Dieu caché du Tabernacle, d'offrir ses *Ave Maria* à la Reine des Anges et de verser dans le sein du pauvre tout ce qu'elle pouvait enlever de la table splendide de ses parents. Elle porta toujours en son âme l'impression de la beauté de « Celui en qui la plénitude de la divinité habite corporellement (1) ». A tous les plaisirs, à toute la gloire que lui offrait le monde et aux adulations où se com-

(1) Epit. S. Paul Col. Chap. II.

plaît un fol orgueil, elle avait répondu avec une sainte fierté par le cri du Prince de la milice Angélique : « Qui est comme Dieu ? » — « J'aime le Christ ! (1) » Le Seigneur se servit des exemples et des paroles du Séraphin d'Assise, « le Héraut du grand Roi », pour l'enrôler à l'âge de 18 ans, sous l'étendard de Jésus crucifié. Le Christ avait une fois de plus, vaincu le monde et le tyran infernal : « Et dépouillant les principautés et les puissances, » « Il les a menées captives avec une noble fierté, triomphant d'elles hautement en Lui-même. (2) »

« L'élan de tant de cœurs fervents et généreux ne se restreignit pas aux seuls compagnons de François. Entre les autres, un cœur de femme, autant et peut-être plus encore que ceux des compagnons de François, sut comprendre le Saint ». « Claire fut à tel point héroïque qu'elle put déterminer beaucoup d'autres Dames à la suivre. Elle se fit humble, pauvre, et pleine d'ardeur à suivre l'exemple de cet homme extraordinaire... » (Mgr Cozza-Luzi).

III. *Consécration solennelle de notre Mère sainte Claire*

Le matin du dimanche des Rameaux, elle avait assisté à la distribution des Palmes. Absorbée dans la méditation du mystère que rappelait cette touchante cérémonie, et songeant à celle où le soir même elle devait prendre le rôle principal, Claire oublia d'aller recevoir à son rang le rameau bénit. L'Evêque, son confident et son conseiller, aussi bien que celui de saint François, devinant ses pensées, descendit les degrés du sanctuaire et alla mettre la palme entre ses mains, comme un symbole de la victoire qu'elle se disposait à remporter sur elle-même et sur le monde. Cet acte *inusité* attira les regards de la foule pieuse et sur le Prélat et sur la jeune fille dont le front se couvrit d'une modeste rougeur.

Tout devait être *extraordinaire* dans l'oblation de cette victime se préparant à un sublime sacrifice. Ce sacrifice devait avoir lieu vers la nuit ; la *victime*, accompagnée seule-

(1) Off. Ste Agnès. V. M.

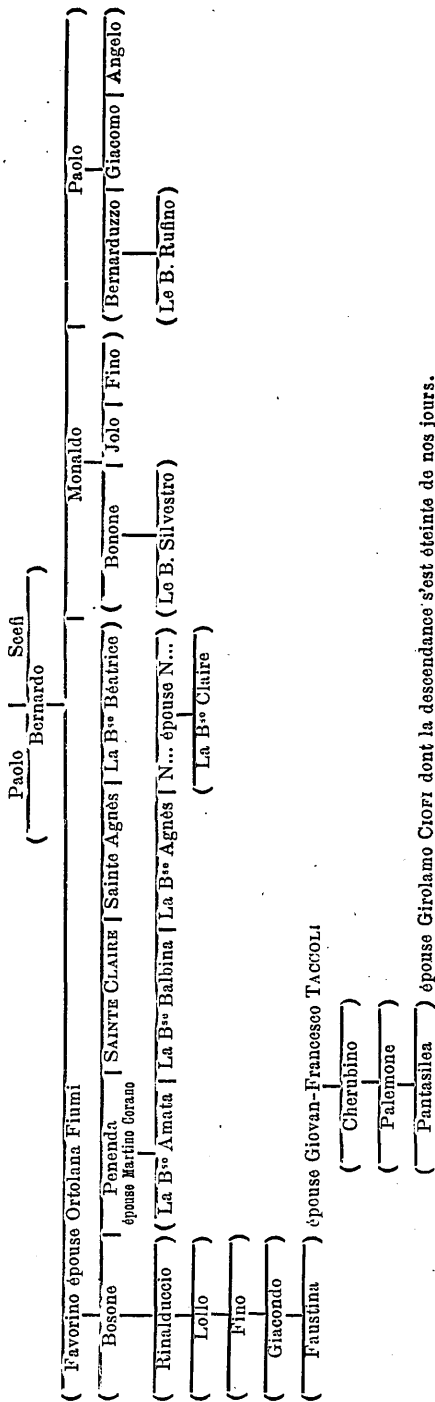
(2) Epit. S. Paul. Col. Chap. II.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

De la famille SCEFI des Comtes de Sasso-Rosso

et des familles qui en sont issues

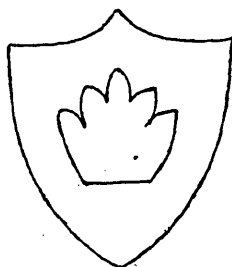
— III —



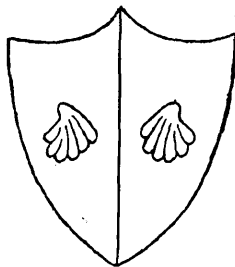
N. B. — Les Bienheureux et Bienheureuses indiqués au tableau appartiennent à l'Ordre Franciscain.
N... indique des personnages dont on ignore les noms.

BLASONS DE LA FAMILLE DE SAINTE CLAIRE

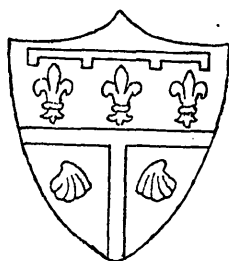
SCEFI



TACCOLI



CIOFI



L'auteur italien, Vincent Loccatelli relève l'erreur de Gamurrini au sujet des armoiries des Scefi et les donne exactement d'après leur sépulture. La tombe des Scefi de Sasso-Rosso se voit encore dans le cimetière de Saint-François, au Sacro Convento; elle porte leurs armes avec une inscription gothique, ainsi conçue :

« ✠ S. FILIOR. RAINALDVTTI DÑI BOSONIS COM. SAXI RVB.

« *Sépulture des fils de Rinalduccio, fils du seigneur Boson, comte de Sasso-Rosso.*

« Les armoiries des Scefi se composent d'une pointe de rocher indiquant le lieu de Sasso Rosso (1).

« Les armes de Taccoli, d'après un ancien héraldiste, sont parti d'argent chargé de deux grandes coquilles d'huitre marine appelées vulgairement *telline* ou *gondole* et en français *peignes* (2).

« Le troisième blason, celui des Ciofi, n'est pas douteux non plus, dit l'auteur, étant formé de celui de la famille qui s'est éteinte en eux. C'est un écu de gueules avec un pal d'or ou d'argent sur lequel est posé un listel du même, formant presque un tau et partageant le champ inférieur en deux parties, sur lesquelles sont posées les deux coquilles, en mémoire évidemment des Taccoli; et au-dessus du listel un lambel avec trois fleurs de lys (3).

(1) Quoique les émaux ne fussent pas indiqués sur la sépulture, on peut les restituer en toute sûreté, et blasonner : d'argent à un rocher de cinq pointes de gueules; armes parlantes : Sasso-Rosso = rocher rouge.

(2) Loccatelli se trompe, l'écu étant parti doit être nécessairement de deux émaux différents. Il faut blasonner : parti (d'argent ou d'or) et de (gueules ou d'azur) à deux coquilles de l'un dans l'autre.

(3) L'auteur se trompe encore ici : il a pris les traits perpendiculaires pour des hachures héraldiques; l'écu ne pouvait pas être entièrement de gueules, car la partie supérieure représente les armes d'Anjou que les seigneurs italiens partisans de la France, mettaient en chef. On peut rétablir ces armoiries avec toute vraisemblance : de gueules au listel pal (d'argent ou d'or) accosté de deux coquilles (d'or ou d'argent) au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or, surmonté d'un lambel de quatre pendants de gueules (A. Stegert.)

ment d'une femme sûre, sa parente aussi pieuse que prudente, allait s'offrir à Jésus par les mains d'un sacrificateur *simple Diacre*, mais pourvu des pouvoirs requis. C'était François, le Patriarche des pauvres, que l'Eglise désignait pour recevoir la *Consécration religieuse* de la Vierge d'Assise, vierge prédestinée à devenir la Fondatrice et la Mère d'un Ordre admirable par le nombre de ses membres et sa pauvreté évangélique.

Au matin de ce jour mémorable, l'Eglise avait entendu ses Ministres lui adresser les chants prophétiques tant de fois répétés par la Synagogue : « Dites à la fille de Sion : Voici que
« ton Roi vient à toi plein de douceur... » — « Ne crains
« point, fille de Sion : voici ton Roi qui vient à toi, monté
« sur le petit de l'ânesse, comme il a été prédit. Salut, ô Roi,
« créateur du monde, qui venez pour nous racheter ! »
« Hosanna à Celui qui vient au nom du Seigneur, comme
« Roi d'Israël ! »

Claire portant sa palme, allait aussi au-devant de l'Epoux immortel qu'elle avait choisi, et jetait à ses pieds sacrés sa chevelure coupée, ses vêtements précieux sous lesquels elle portait habituellement un rude cilice ; elle livrait au Seigneur les puissances de son âme et renonçait sans regret à toutes les espérances de son brillant avenir.

A cette époque, le *noviciat* n'était pas exigé pour la consécration religieuse ; quelques années plus tard, saint François devait l'établir avec la sanction de l'Eglise. Sainte Claire fut donc reçue le soir même à la profession solennelle, et les disciples de saint François, portant des flambeaux allumés, chantèrent joyeusement l'antienne : « *Veni, Sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum* ».

La vénérable compagne et parente de Claire, Bonna Gueffuccio (1), la couvrit du long manteau couleur de cendre, symbole du tombeau où viennent finir les jouissances d'ici-bas ; où vient s'éteindre tout l'éclat des grandeurs mondaines.

« Saint-François mit sur la tête de Claire un voile blanc et un voile noir : « un velo *bianco* ed uno *negro* » (Légende

(1) Bonna devint plus tard la fille spirituelle de sainte Claire. On croit que c'est elle qu'on honore du titre de Bienheureuse sous le nom de Pacifique Vit. S. Chiara).

Christofani, 1872) ; c'est-à-dire la voile blanc qui forme la guimpe, et le voile noir qu'elle garda sur la tête en se retirant de la Chapelle de Notre-Dame des Anges, pour se rendre chez les Bénédictines du Monastère de Saint-Paul. Là, poursuivie par ses parents, elle ôta son voile pour leur montrer sa tête rasée : ceux-ci venus dans l'intention de l'arracher de cet asile, se retirèrent confondus.

« L'anneau de la profession de Sainte-Claire avait été conservé à Saint-Damien ; mais en 1615, il fut l'objet d'un pieux larcin et on n'a jamais pu le recouvrer » (Vit. S. Chiara, P. Bonaventure Sorr. 1894).

IV. *Monastère de Saint-Damien*

Saint François retirant sainte Claire du Monastère de Saint-Paul, la fit passer dans celui de Saint-Ange, également de l'Ordre de Saint-Benoît. C'est là que sa sœur Agnès vint la rejoindre ; et c'est encore là que cette jeune sœur fut maltraitée et emmenée par ses parents qui la traînèrent le long de la route conduisant à leur demeure, jusqu'à ce que les prières de Claire obtinrent de Dieu le miracle qui les força de lui abandonner leur victime. Dès lors, ils les laissèrent suivre en paix leur vocation. Saint François ayant obtenu la concession du Sanctuaire de Saint-Damien et de la maison attenante, s'empressa d'y conduire les deux sœurs. Bientôt les plus nobles jeunes filles, et parmi elles, plusieurs parentes de Claire et d'Agnès vinrent embrasser leur genre de vie. Des auteurs disent que Favorino, revenu à de meilleurs sentiments à l'égard de ses deux filles, voulut contribuer à rendre le pauvre local plus convenable à sa destination (1).

Sainte Claire dirigeait ses compagnes d'après les instructions verbales ou écrites de saint François (2). Il en fut ainsi

(1) Sainte Claire ayant une sœur aînée et un frère mariés, n'a pu recueillir l'héritage de ses parents : Elle n'eut donc point l'héritage paternel, non plus que saint François, qui fut aussi remplacé par son frère. Sainte Claire n'a distribué aux pauvres que sa part d'héritage, comme il est dit dans sa Légende (Lec. V, fol. 2, v. Ms. du Vatican).

(2) On connaît la relation de Jacques de Vitry qui parle en témoin oculaire, car il était à Pérouse au moment de l'élection du Pape Honorius III, qui succéda à Innocent III, mort le 16 juillet 1216. Il décrit la vie évangélique

durant sept ans, jusqu'à ce que le Cardinal Hugolin leur donna la Règle de Saint-Benoît avec des Constitutions *particulières*. Enfin le Patriarche des Frères Mineurs leur donna, en 1224, celle que l'Eglise devait approuver solennellement dans la suite. Du vivant de notre Mère sainte Claire, *son Ordre porta le nom de Saint-Damien*, titulaire de l'Eglise du premier Monastère des Pauvres-Dames.

Durant trois ans l'humble Fondatrice refusa le titre d'Abbesse ; il fallut un ordre formel de saint François pour la résoudre à l'accepter. Elle consentit à exercer son office, non pour dominer, mais pour consoler, aider et instruire celles dont Dieu l'avait établie la Mère spirituelle. De leur côté, ainsi dirigées par l'amour, ses filles lui rendaient son affection par leur fidélité à suivre ses enseignements et à prévenir ses désirs. « Elle se considérait, disait-elle, comme une institutrice chargée, dans le palais d'un grand roi, de l'éducation des princesses » (1^{re} Vie S. Claire).

Les timides colombes « cachées dans la mesure de l'enclos » de Saint-Damien, prirent bientôt l'essor des aigles en contemplant le Soleil de Justice ; en écoutant le Verbe de Dieu leur répéter sans cesse au fond du cœur le chant des ascensions : « Soyez parfaites comme votre Père céleste est parfait. »

« Claire, cette nouvelle *Reine de la pauvreté évangélique*, se mit à la tête de cette armée d'héroïnes qui fait encore l'étonnement du monde.... » (Mgr Cozza-Luzi). « Ce n'est pas sans raison que Jésus ne donne la félicité en qualité de *royaume* qu'aux *pauvres* et à ceux qui *souffrent*. Son trône c'est sa Croix, le premier degré c'est la pauvreté. Il ne parle de royaume qu'à ceux qui sont ou sur le trône de sa Croix par les *souffrances*, ou sur le premier degré par la *pauvreté*. Venez donc donner la main à ce Roi ». « *O nouvelle Reine de*

de saint François ainsi que celle de ses Frères et de ses Sœurs formant une Congrégation depuis quatre ans environ. Il dit donc que « les femmes habitaient ensemble dans diverses demeures à proximité des villes, et qu'elles ne recevaient aucune possession ou ressource assurée ; elles vivaient du travail de leurs mains ». Saint François et ses Frères leur venaient aussi en aide suivant leurs nécessités, ainsi que sainte Claire le rappelle dans sa Règle, où elle recommande à ses filles « d'envoyer demander l'aumône avec confiance ».

la Pauvreté ! » « Et vous, ô Jésus ! recevez-la comme votre Épouse, puisqu'elle consent à être pauvre ; donnez-lui part à votre *royaume* puisqu'elle le mérite par son indigence. » (Bossuet).

V. De l'Institution de l'Ordre de Sainte-Claire

« Après que le Très-Haut Père céleste eût daigné illuminer mon cœur par sa grâce, afin que je fisse pénitence, à l'exemple et selon la doctrine de saint François, notre Bienheureux Père : alors, et c'était peu après sa conversion, je lui promis obéissance avec mes Sœurs.

« Ce Bienheureux Père vit bien » « que nous étions faibles et fragiles de corps, et que pourtant » « il n'y avait ni pauvreté quelconque, ni travail et tribulation, ni aucune ignominie et mépris du siècle, ni rien qui pût nous faire reculer ; mais qu'au contraire tout cela se changeait pour nous en délices ineffables : c'est pourquoi, mû d'un mouvement d'affection paternelle, il nous écrivit une forme de vie, en ces termes :

« Puisque par l'inspiration du Seigneur vous vous êtes
« faites les Filles et les Servantes du Très-Haut et Roi souverain, le Père céleste, et les Épouses du Saint-Esprit, *en choisissant de vivre selon la perfection du Saint Évangile* ;
« je veux et je promets d'avoir toujours par moi-même et
« par mes Frères, un soin attentif et une sollicitude spéciale
« de vous, comme de mes Frères eux-mêmes » (1).

La vie des Clarisses est donc le résumé de la perfection évangélique. Toujours préoccupée de se conformer aux paroles du divin Maître, sainte Claire ne pouvait manquer de prescrire, dans la plus large mesure possible, l'emploi des deux grands moyens auxquels Jésus-Christ même attribue la victoire sur l'ennemi de l'humanité, celui qu'Il appelle l'homicide, et « homicide dès le commencement. » Ces deux moyens de défense sont la prière et le jeûne. Leur nécessité est de tous les temps, puisque l'adversaire attaque tous les jours et ne laisse jamais de trêve ; c'est pourquoi l'œuvre

(1) Règle de Sainte-Claire.

principale des Clarisses est d'abord la prière inspirée par Dieu même, c'est-à-dire l'Office divin auquel s'ajoutent l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice de la Messe et plusieurs heures d'oraison mentale. Leur œuvre principale est encore le jeûne perpétuel ; sans autres dispenses que celles qui sont permises par la Règle en certains cas *individuels* et dans des circonstances particulières, dispenses miséricordieusement accordées par l'Abbesse selon les besoins de ses filles, dans la débilité ou la maladie, le travail trop accablant ou autre nécessité manifeste. Car sainte Claire, toujours invariable dans ses principes, savait néanmoins condescendre à la faiblesse, et elle n'entendait nullement astreindre ses filles aux austérités excessives qu'elle pratiquait elle-même par une assistance spéciale de l'Esprit-Saint.

Avec les armes de la prière et du jeûne, il faut en outre le silence qui rend l'âme attentive aux inspirations de la grâce et la met en garde contre les surprises de l'ennemi : la sainte Fondatrice voulait que le silence fût continu même durant le travail en commun. Aussi le Bienheureux Thomas de Célano assure-t-il qu'à Saint-Damien, du vivant de la Fondatrice, le silence était si rigoureusement gardé entre les Pauvres-Dames, qu'elles finissaient par oublier les noms des choses, et que les expressions parfois leur manquaient, lorsque la nécessité les forçait à parler. Au XV^e siècle, sainte Colette rétablissant sur ses premières bases l'œuvre de sainte Claire y apporta quelque tempérament par rapport au silence. Elle permit donc la *conversation*, à une certaine heure fixée par l'usage, ou déterminée par l'Abbesse. Mais en permettant cette conversation, sainte Colette en prescrit les objets : la Vie de Notre-Seigneur et des Saints, les obligations de l'état religieux et les choses utiles, sans rien qui puisse ressembler aux récréations bruyantes des jeunes filles, ni aux jeux des mondains.

Or à Saint-Damien, le local trop exigü n'aurait par permis aux Religieuses d'avoir chacune leur cellule, et l'usage du dortoir commun fut assez répandu dans l'ordre de Sainte-Claire. Mais après avoir tempéré la loi du silence, sainte Colette sentit le besoin d'isoler davantage ses filles ; et lorsque, dans

quelques-uns de ses monastères, le dortoir était une salle commune, elle avait soin de ménager à chacune un réduit (1), pour prier et travailler en solitude, en dehors des exercices communs, soit de piété pour la nourriture de l'âme, soit de travail pour l'entretien de la communauté.

La prière, le jeûne, le silence, le travail et la solitude, ces moyens évangéliques servent non seulement pour la défense de l'âme et son salut ; ils servent en outre à sa perfection en la portant à l'imitation du Verbe Incarné, à la contemplation de Dieu et de ses attributs, à l'amour de sa beauté infinie, de sa bonté sans bornes, de sa béatitude, et de sa gloire. Alors son zèle s'enflamme ; elle voudrait lui gagner tous les cœurs. Car ce n'est pas seulement pour leur propre salut que les Clarisses ont quitté le monde ; c'est pour aider les Apôtres à le sauver par l'apostolat de la prière et de la pénitence. Heureuses affranchies des entraves du siècle, elles peuvent s'adresser au Cœur Sacré de Jésus à toutes les heures du jour et encore durant la nuit, afin d'intercéder sans cesse pour ceux qui sont ballottés sur cette mer orageuse si féconde en naufrages : elles demandent pour ces infortunés les grâces, le pardon de la divine miséricorde. Elles ont donc une vocation réellement utile à tous en même temps qu' « *elles ont choisi la meilleure part qui ne leur sera point ôtée.* » Jésus l'a dit, et sa parole ne saurait changer !

L'essentiel pour chaque âme est qu'elle aille où Dieu l'appelle : les œuvres de Marthe plaisent aussi au Seigneur ; il n'a blâmé que son trouble.

Toutes les âmes sont l'objet de sa divine charité ; mais son Cœur est libre d'avoir ses privilégiées. Ici-bas son Vicaire montre aussi une paternelle et spéciale sollicitude envers ces épouses du Christ.

Voici maintenant une poésie classique, œuvre nouvelle du S. P. Léon XIII. Sa Sainteté l'adresse aux vierges consacrées

(1) De nos jours, comme du vivant de sainte Colette qui fit construire leur Monastère, les Clarisses du Puy « couchent toutes dans un grand dortoir. La cellule où elles travaillent aux petits ouvrages n'a que six pieds de long sur trois de large. Elle ne peut contenir qu'une table, un tabouret et l'heureuse habitante de céans. » (Lett. Abb., 1849).

à Dieu, mais elle paraît s'appliquer davantage aux Ordres contemplatifs.

In virgines Deo Devotas

*Christus adest ; dulcique suas vos nomine sponsas
Dicere Christus amat, sancto sibi fœdere junctas.
Is, procul a strepitu, fida statione quietam,
Jus autem vobis tribuit traducere vitam ;
Vos ibi, ceu septo fragrantia lilia campo,
Floretis, large donis cœlestibus auctôr.
Instruat insidias Satan artesque malignas,
Terreat objecta dubias formidine mentes :
Præsens e cœlo properat succurrere Jesus ;
Ad pugnam trepidas divino robore firmat,
Tum vos ipse novo ferventius ardet amore :
Intima recludit sacri penetralia Cordis,
Mira demulcens animos dulcedine. Tandem
Emensas cursum feliciter atque fideles,
Dum jam mors instat, festivus et ore benigno,
Obvius occurrens, supremo munere donat :
E tristi exsilio cœlestibus inserit oris,
Æternumque jubet divina luce beari.*

TRADUCTION

Aux vierges consacrées à Dieu

Voici le Christ : à vous le doux nom d'épouses.

Le Christ aime à donner à vous, qu'il sait unies par une sainte alliance.

C'est lui qui vous accorde de mener une vie innocente,
Loin du tumulte, dans une sûre et paisible retraite.

Là, semblables à des lis parfumés dans un jardin fermé,
Vous fleurissez, largement favorisées des dons célestes.

Que Satan dresse ses pièges, qu'il ourdisse ses noirs complots ;
Qu'il épouvante vos âmes anxieuses par des craintes exagérées ;
Jésus se montre, du haut du ciel. Il s'empresse de venir à votre secours.

Dans le combat sa force divine fortifie vos âmes tremblantes.

Alors lui-même vous embrase d'un nouvel amour.

Il vous cache dans l'intimité de son Sacré-Cœur,

Enivrant vos âmes d'une merveilleuse douceur. — Enfin,

Lorsque vous avez, heureuses et fidèles, terminé le cours de cette vie.

Au moment de la mort le voici encore glorieux, souriant.

Il accourt à votre rencontre pour vous donner la suprême récompense

De ce triste exil. Il vous invite au céleste séjour.

Il décrète votre éternel bonheur dans la divine lumière (1).

(1) Trad. *Revue Franciscaine*, 1899.

VI. Clôture. — Repas mystérieux

Saint François avait donc préparé bien à l'avance le nid rustique et silencieux de Saint-Damien, où il devait abriter, plus tard, les « Filles du Très-Haut Père céleste, souverain Roi, et les Epouses de l'Esprit-Saint (1) ». Le grand contemplatif voulut les Pauvres-Dames *orantes* de la solitude, *invisibles* au monde, le cœur au ciel pour en faire descendre sur tous les bénédictions divines. Il leur ordonna de ne « jamais parler à la porte de leur Monastère, mais seulement *au travers du treillis*, et cela très rarement (2) ». Les Clarisses primitives sont les premières *Moniales* spécialement nommées *Incluses* dans les actes pontificaux (Grégoire IX, 14 Sept. 1227): « Pauvres-Dames Incluses » (Innocent IV, 20 Avril, 1250) En 1240, Grégoire IX blâme sévèrement, dans une bulle, des filles vagabondes qui voyageaient sous le costume et sous le nom des *Moniales de l'Ordre de Saint-Damien*. Enfin la clôture a toujours été le caractère distinctif des vraies filles de sainte Claire, avant même que l'Eglise en eût fait une loi universelle pour toutes les Moniales.

Cependant la Fondatrice, qui s'était imposé la loi de ne point franchir les limites de son Monastère, voulut revoir encore, à la Portioncule, saint François qui l'avait consacrée à Dieu et à la Vierge Immaculée. Pressentant peut-être que le séraphique Patriarche ne tarderait guère d'aller contempler dans la gloire Celui dont le souvenir et la douloureuse Passion absorbaient toutes les pensées et les affections de son âme, Claire lui fit demander la permission d'aller le trouver avec une de ses compagnes à Notre-Dame des Anges. On sait que le Saint fit difficulté de céder à ses prières, auxquelles s'ajoutèrent les instances des Frères Mineurs. Mais les désirs d'une âme si pure furent approuvés du ciel, et le modeste repas préparé pour la circonstance fut oublié des convives

(1) Règ. S. Claire.

(2) Règ. S. Claire.

plongés dans les joies inénarrables de l'extase et tout enveloppés des flammes de la divine charité (1).

Sainte Claire rentrée au Monastère, n'en devait plus jamais sortir de son vivant. Il est vrai, « toutes les Moniales de Saint-Damien sortirent une fois pour assister à la Messe de minuit, à Noël, dans le Sanctuaire de la Portioncule : sainte Claire leur avait accordé cette permission ; mais elle-même, se trouvant malade, resta seule dans sa cellule, d'où elle entendit miraculeusement la Messe à laquelle assistaient ses filles (Légende Christofani).

Néanmoins ces exemples n'infirmant pas la loi de la clôture déjà prescrite aux Pauvres-Dames ; le Législateur et la Fondatrice pouvaient dispenser d'une obligation qui, jusqu'à là, ne relevait que de leur autorité. Cette obligation ayant reçu, depuis, la sanction de l'Eglise, les Abbesses n'héritent plus du pouvoir des Fondateurs sur ce point important de la Règle.

Afin que rien du dehors ne vienne troubler le calme du cloître, qui est comme une anticipation de la paix des Cieux, car : « le calme et le silence... c'est la beauté spéciale qui brille au ciel (2) », les saints Fondateurs prescrivent « qu'au-

(1) « Le repas mystérieux de sainte Claire et de saint François, à la Portioncule, eut lieu en bas, devant la cellule du B. Père, à l'endroit même où est en ce moment la chapelle des Roses à Sainte-Marie des Anges.

Voici ce que nous rapportent les Trois Compagnons de saint François sur ses repas ordinaires :

« Souvent au sortir de l'oraison, ses yeux semblaient tout tachés de sang, tant il avait pleuré avec abondance. Non seulement il s'affligeait dans les larmes et les gémissements, mais il s'abstenait de boire et de manger, en mémoire de la Passion du Seigneur.

« Lorsqu'il était à table avec des séculiers et qu'on lui servait quelque mets recherché, il y touchait à peine, s'ingéniant à trouver quelque raison pour qu'on ne s'aperçût pas de son acte de mortification.

« Lorsqu'il mangeait avec ses Frères, il saupoudrait de cendre la nourriture qu'on lui présentait, alléguant pour prétexte que *Sœur cendre* est chaste.

« Un jour qu'il était à prendre son repas, un Frère lui dit que la bienheureuse Vierge Marie s'était, en pareille circonstance, trouvée dans un tel dénuement qu'elle n'avait rien eu à donner à son Fils. Aussitôt l'homme de Dieu poussa un soupir de douleur et, se retirant de table, voulut manger son pain à terre. Bien des fois, à peine s'était-il assis et avait-il commencé à prendre sa nourriture, qu'il s'arrêtait et cessait de manger ou de boire, plongé qu'il était en la contemplation des choses célestes. Il ne voulait pour lors être troublé ni interrompu par aucune parole et il recommandait aux Frères, lorsqu'ils l'entendraient soupirer et se plaindre ainsi du fond du cœur, de louer Dieu et de prier pour lui avec ferveur. »

(2) S. Jean Chrysostôme.

cune personne ne fasse sa résidence avec nous dans le Monastère, si ce n'est après l'admission préalable, selon la forme de notre profession (1) ». Il ne faut donc pas confondre les jeunes oblates avec des pensionnaires.

« Qu'on n'ouvre pas la porte à quiconque voudrait entrer dans le Monastère sans la permission du Souverain Pontife ou de notre Seigneur le Cardinal » (2).

En mitigeant sur plusieurs points la Règle donnée à sainte Claire par le séraphique Patriarche, le S. P. Urbain IV (3) ajouta cependant aux strictes prescriptions de la clôture. Enfin le S. P. Boniface VIII, en décréta l'obligation universelle, 1296.

VII. *Dernières années de notre Père saint François. —
Ses derniers avis à notre Mère sainte Claire*

Au début de sa conversion, saint François avait entendu la voix de son Bien-Aimé lui parler par la bouche du crucifix de Saint-Damien ; « son cœur s'était liquéfié » à ces accents divinement humains, tendres et plaintifs.

« Dès cette heure, son âme fut donc tellement blessée et attendrie, au souvenir de la Passion du Seigneur, que, tant qu'il vécut, il porta les blessures du Christ dans son cœur. On en eut, dans la suite, une preuve magnifique et manifeste, lorsque les stigmates de ces divines blessures se renouvelèrent merveilleusement dans son corps et cela avec une incontestable évidence. » (Légende S. François).

« Dans les montagnes que l'Alvernia couronne d'après rochers, formant pour arriver jusqu'au Ciel des obélisques de neige ;

(1) Règ. S. Claire.

(2) Règ. S. Claire. En France, c'est l'Evêque diocésain qui donne les permissions nécessaires et même les autorisations plus ou moins générales à l'Abbesse pour les entrées des ouvriers, du médecin et pour l'examen à l'intérieur des postulantes ou du postulat, là où il est établi de ne plus admettre à la Vêture solennelle dès l'entrée dans la clôture, pour laquelle l'examen préalable et le consentement de l'Evêque ou de son Délégué est indispensable (Conc. Trent.)

(3) La Bulle originale du S. P. Pie II (1458) maintient dans leur intégrité la Règle de Sainte-Claire et les Constitutions de Sainte-Colette. Les Clarisses qui ont adopté les mitigations, sont nommées Urbanistes.

« Sur les rameaux et dans leur nid les oiseaux faisant silence ; et les fontaines faisant taire leur bruissement sonore ;

« François brûlant d'amour pour le Christ, demandait au Christ, comme c'est l'office de celui qui aime, de lui donner des peines ;

« Alors, rompant les airs, un Séraphin crucifié, percé de cinq plaies et voilé de six ailes, s'approcha de sa poitrine ;

« François quittant le sol, tout ravi dans une divine extase, livra ses cinq sens à cinq flèches d'amour ;

« Embrassé dans son être infini d'un feu ardent, le Séraphin se faisant tout entier comme un sceau ;

« Imprima sur cette page qu'il voyait si pure, une divine estampe ; il imprima sur son corps le Christ mort, et dans son âme le Christ vivant ;

« Telle la cire obéissante montre à son maître l'antique écusson gravé en un instant sur l'enveloppe flottante ;

« François demeura consacré comme ce voile divin sur lequel le Christ imprima son sang ; mais ici Il a imprimé ses douleurs mêmes ;

« Le Christ reçut ses Plaies de la main de l'homme ; par une faveur plus grande, comblé de plus d'honneur dans son martyre, François a reçu les siennes de Dieu Lui-même... » (Lope de Vega).

« Depuis sa conversion, François « avait affligé et châtié son corps par de dures macérations, se montrant sans pitié pour lui-même, en santé comme en maladie, et ne se relâchant jamais de ses rigueurs. Aussi confessa-t-il, au jour de son trépas, qu'il avait trop cruellement maltraité son *Frère âne*, c'est-à-dire son corps. »

Un jour, il se promenait seul près l'église Notre-Dame de la Portioncule, en pleurant et se lamentant à haute voix. L'ayant entendu, un homme de grande dévotion s'imagina qu'il était malade ou avait quelque chagrin naturel et il lui demanda, mû de pitié, pourquoi il pleurait si amèrement. « Ah ! dit-il, je pleure la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ et je ne devrais pas rougir d'aller dans l'univers entier la pleurer ainsi à haute voix ! » Alors son interlocuteur se prit à pleurer, à son tour, de toutes ses forces. » (Légende de S. François).

La vie du saint Patriarche des Pauvres n'était depuis longtemps qu'un martyre où l'amour et la douleur ne laissaient aucune trêve à leur victime ; son cœur, cependant, n'oubliait pas les enfants que Dieu lui avait donnés. Toujours attentif à imiter dans le Saint Évangile son Maître adoré, dont il est

écrit : « Jésus sachant que son heure était venue de passer « de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui « étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin (1) », le séraphique Père, lui aussi, avant de mourir, voulut encourager et instruire encore ses filles.

« Après que le Bienheureux François eut loué Dieu dans ses créatures (2), il laissa tomber de ses lèvres un saint cantique pour la consolation et l'édification des Pauvres-Dames dont il connaissait la douleur que sa maladie leur causait. Comme il ne pouvait les visiter en personne, il leur fit parvenir ses bonnes paroles par ses compagnons. Il leur manifesta ses volontés sur la manière dont elles devaient vivre en se tenant dans l'humilité et l'union des cœurs. Il voyait bien que leur sainte manière de vivre était non seulement une gloire pour les enfants de son Ordre, mais encore une très grande édification pour l'Eglise entière. »

« Sachant bien que depuis le commencement de leur institut elles avaient mené une vie très rigoureuse et très pauvre, il se sentait touché de compassion et d'une affection toute paternelle. Il les fit donc prier de penser que, puisque Dieu les avait amenées de différentes contrées à former une congrégation, où régnait la sainte charité, une sainte pauvreté et une sainte obéissance, elles devaient s'efforcer de persévérer dans l'exercice de ces vertus. Il les avertit en particulier de pourvoir avec discrétion à leurs besoins corporels, avec action de grâces et joie en Dieu qui leur octroyait les aumônes. Il recommandait surtout à celles qui étaient en bonne santé de donner leurs soins aux Sœurs malades et à celles-ci de supporter leurs souffrances avec patience.

« Saint François souffrant gravement des yeux, le Seigneur Hugolin, Cardinal-Protecteur de son Ordre et qui avait pour lui une profonde affection, lui écrivit d'aller à Riéti où il y avait d'excellents oculistes.

Au reçu de cette lettre, le saint alla aussitôt à Saint-Damien où se trouvait sainte Claire, la très dévote épouse du Christ.

(1) Ev. S. Jean, ch. xiii, v. 1.

(2) Cette louange est appelée le cantique du Soleil.

Il voulait lui donner cette consolation avant son départ pour Riéti.

« Saint François étant donc venu à Saint-Damien, dans la nuit qui suivit, il souffrit tellement des yeux qu'il ne pouvait supporter aucune lumière. Aussi la bienheureuse Claire lui fit faire une cellule avec rideaux ou stores (de storiis) de roseau, pour le faire rester plus longtemps à Saint-Damien. Il y resta en effet cinquante jours, non seulement souffrant des yeux, mais molesté par des troupes de rats lâchés par le démon, si bien qu'il ne pouvait reposer ni jour ni nuit ».

« ... La semaine où saint François mourut, Dame Claire, la première des pauvres Sœurs de Saint-Damien d'Assise, et la principale émule de saint François, dans la pratique de la perfection évangélique, craignant de mourir avant lui (car tous deux étaient alors gravement malades), versait des larmes amères, ne pouvant se consoler à la pensée qu'avant de mourir elle ne pourrait revoir son unique Père après Dieu, le bienheureux François, son consolateur et son maître, et celui qui le premier l'avait établie dans la grâce de Dieu (vie religieuse).

« Elle fit donc savoir ses craintes à saint François (par un certain Frère). A cette annonce, le saint qui la chérissait d'un amour tout paternel fut ému de pitié. Et considérant qu'il ne pouvait exécuter ce qu'elle désirait, c'est-à-dire l'aller voir, pour sa consolation et celle de toutes ses Sœurs, il lui écrivit, pour lui donner sa bénédiction et l'absolution (1) de toutes ses fautes, si elle en avait commis contre ses avis et contre les commandements et les conseils du Fils de Dieu. Enfin, pour dissiper sa tristesse et son chagrin, il dit au Frère qu'elle lui avait envoyé : « Allez et dites à Sœur Claire de mettre de côté toute peine de ne pouvoir me voir maintenant, car, en vérité, qu'elle sache qu'avant sa mort, elle et ses Sœurs me verront et en seront grandement consolées ». (Spec. Perfect.).

C'est à sainte Claire et à ses filles que les trois compagnons de saint François ont consacré les dernières paroles de leur merveilleuse Légende du Séraphique Patriarche ; car ils la

(1) Il ne s'agit pas d'une absolution sacramentelle ; par humilité, saint François resta diacre.

terminent en racontant comment saint François vint après sa mort à Saint-Damien, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même à sainte Claire.

« Aussitôt après la mort de saint François, disent-ils, le lendemain matin (5 oct. 1226), tout le clergé et le peuple de la ville d'Assise vinrent à la Portioncule, et levèrent le saint corps du lieu du décès, et au chant des hymnes et des louanges divines, et avec des rameaux et des palmes dans les mains, ils le portèrent, par une inspiration de Dieu, jusqu'à Saint-Damien, en accomplissement de la parole du Seigneur, par la bouche de saint François lui-même, et pour consoler les filles et servantes du Très-Haut. Après avoir retiré la grille de fer de la fenêtre, où elles avaient coutume de recevoir la communion et d'entendre la parole de Dieu, les Frères levèrent du brancard le saint corps, et le tinrent longtemps entre leurs bras à la fenêtre, jusqu'à ce que la Dame Claire et ses Sœurs se fussent consolées à la vue des sacrés Stigmates, bien qu'elles fussent remplies d'affliction et de douleur, et inondées de larmes, et inconsolables d'avoir perdu leur guide et leur maître » (1).

« Claire voulut arracher un des clous miraculeux pour le conserver comme un trésor. N'ayant pu accomplir son pieux larcin, elle trempa, du moins, un linge dans la plaie encore saignante du côté, et mesura la grandeur du corps du séraphique Père pour en faire reproduire l'image. » (Thom. Celano).

« Saint François avait prédit que son corps serait honoré après sa mort : « Un jour que la maladie le retenait au lit dans l'évêché d'Assise, un Frère lui dit en badinant : « Combien vendriez-vous tous vos sacs (habits) de bure ? Nombreux seront les baldaquins et les étoffes de soie qui orneront ce pauvre petit corps maintenant revêtu d'un sac », il avait en effet alors un bonnet de toile grossière et un vêtement de même étoffe. Saint François lui fit réponse, non pas lui, mais l'Esprit-Saint, disant avec grande ferveur et joie spirituelle : « Vous dites vrai, par la grâce de Dieu il en sera ainsi pour sa gloire. »

(1) « Je m'étonne qu'on n'ait jamais songé à rapprocher le passage du cortège funèbre de François à Saint-Damien d'une des cérémonies les plus caractéristiques de la semaine sainte à Assise. Le vendredi-saint, vers six heures du matin, une procession sort de la cathédrale S. Rufino ; sur un lit

VIII. *Funérailles de notre Père Saint François. — Lamentations de notre Mère Sainte Claire et de ses Filles.*

Comme une bonne mère à son fils au berceau
Redit un air ancien d'un cœur toujours nouveau,
Et par excès d'amour. même quand il sommeille,
Prolonge auprès de lui sa chanson et sa veille,
La sainte Eglise aussi, Mère du genre humain,
Après avoir porté ses enfants dans son sein,
Quand ils sont au moment de quitter cette vie,
Par ses divins accents berce leur agonie,
Et, même quand leurs yeux se sont fermés au jour,
Répand encore sur eux ses chants et son amour.
Mais ces chants maternels, tout baignés de tristesse,
Sont bientôt dominés par sa sainte allégresse,
Quand celui qu'elle perd est un de ces élus,
Qu'on pleure d'autant moins qu'on les vénère plus.
Aussi quand de François l'âme transfigurée
Eut quitté de son corps l'enveloppe sacrée,
De ses fils bien aimés l'humaine affliction
S'adoucit et fit place à l'admiration.
Une immense clameur retentit dans l'Eglise :
« Il a rejoint le Christ, le séraphin d'Assise !
Bien que marqué du sceau qui désarme l'enfer,
Son corps devait subir la loi de toute chair,
Et, quittant à regret ses blessures divines,
Son âme pure a fui vers les saintes collines ! »

Au moment de sa mort, des serviteurs de Dieu
Virent monter au ciel une étoile de feu,
Et Dieu leur révéla que cette flamme ardente
Figurait de François l'âme resplendissante.
Sur le toit du couvent des oiseaux merveilleux
Firent retentir l'air d'accents harmonieux,
Et l'écho prolongé de leurs douces louanges
Ravit pendant longtemps Notre-Dame des Anges.

de parade drapé de noir est étendue une statue en bois représentant le cadavre du Christ de grandeur naturelle. Le cortège s'engouffre dans les rues de la ville haute au chant du *Vexilla regis* et fait halte devant tous les monastères de femmes cloîtrées. Le *Santissimo Redentore* est alors enlevé de dessus le lit et porté par quatre Prêtres sur une sorte de catafalque à l'intérieur de la chapelle aussitôt envahie par la foule. Une grille s'ouvre par l'ouverture de laquelle on glisse le Crucifié jusqu'aux genoux, les sanglots éclatent et l'on entrevoit les pauvres recluses venant une à une couvrir de baisers le cadavre de leur divin Epoux. Cette procession a-t-elle été le prototype du cortège funèbre de saint François, ou au contraire en dérivait-elle ? J'ai posé la question à quelques doctes ecclésiastiques d'Assise, mais il est bien difficile de lui trouver une réponse satisfaisante » (Spec. Perfect. Note P. Sabatier).

Le corps du Saint, dormant du mystique sommeil,
Resplendit tout à coup à l'égal du soleil,
Et sa chair apparut, éblouissante et pure,
Comme ces vêtements dont parle l'Écriture,
Qui, lavés dans le Sang de l'éternel Agneau,
Attendent les élus par delà le tombeau.
Ses membres contractés redevinrent flexibles,
Et ses stigmates saints, palpables et visibles,
Apparurent à tous avec leurs clous de chair,
Mobiles, noirs, aigus, aussi durs que le fer.
De son côté sanglant, l'ouverture profonde,
Que son humilité cachait à tout le monde,
S'offrit alors aux yeux, pareille en sa couleur
Au brillant incarnat d'une rose en sa fleur.

Tout le peuple, accouru des cités et des plaines,
De son crucifiement vit les marques certaines,
Plus d'un nouveau Thomas, les touchant de ses doigts,
Se frappa la poitrine en s'écriant : « Je crois ! »
Pendant toute la nuit, la foule de ses frères
Répandit sur son corps des chants et des prières ;
Et tel était l'accent de leurs transports pieux,
Qu'ils semblaient des élus qui chantent dans les cieux,
Plutôt que des enfants qui veillent sur la terre
Près du corps expiré de leur bien aimé père.
Mais qui dira la pompe et l'éclat surhumain
Du suprême convoi de cet homme divin ?
Son corps tout parfumé de fleurs et d'aromates,
Ainsi que de rubis orné de ses stigmates,
Apparaissait aux yeux, calme, paisible et beau,
Comme celui du Christ porté vers son tombeau,
Tous les Frères, tenant des torches allumées,
Formaient à ses côtés deux lignes enflammées,
Et, plein d'un saint respect, le peuple tout entier
Suivait, en élevant des branches d'olivier.
Ils s'avançaient ainsi, vrai cortège de gloire,
Chantant du Bienheureux la suprême victoire,
Semant partout des fleurs et remplissant les airs
De cantiques sacrés et de divins concerts.

Quand le convoi parvint devant le monastère
Où dans la paix du cloître habitait sainte Claire,
On posa quelque temps le saint corps en ce lieu,
Pour que les pauvres Sœurs lui vinssent dire adieu.
Qui peindra la douleur de leur troupe innocente !
Elles parlaient au Saint d'une voix gémissante,
Et les cris arrachés à leur cœur filial
Se mêlaient aux accents de l'hymne triomphal.
« Hélas ! que ferons-nous, seules, sans notre Père
S'écriaient en pleurant les Sœurs de sainte Claire.
— Nations, louez Dieu, reprenait tout le chœur,
Sa main a couronné son humble serviteur.

— Qui guidera nos pas à l'heure des épreuves ?
Nos cœurs sont orphelins et nos âmes sont veuves !
— Célébrons Jésus-Christ miséricordieux,
Qui reçoit ses élus dans la splendeur des cieux.
— O François ! votre amour était notre allégresse,
Et votre pauvreté faisait notre richesse !
— Le Seigneur a tiré le pauvre du fumier ;
Parmi les rois du Ciel il l'a mis le premier. »

C'est ainsi que les chants de la foi triomphante,
Alternant avec ceux d'une plainte touchante,
Sortaient de tous ces corps humbles, soumis et doux,
Et montaient jusqu'à Dieu qui les accueillait tous.
Quand le convoi sacré sortit du monastère
Et qu'il fallut quitter cette dépouille chère,
Les Vierges du Seigneur une dernière fois
Vénéchèrent le corps du Bienheureux François.
Avec un tendre amour et des pleurs ineffables,
Elles touchaient ses pieds et ses mains vénérables,
Couvraient de leurs baisers ses pauvres vêtements,
Et remplissaient les airs de longs gémissements.
Le corps saint, poursuivant sa marche triomphale,
Entra comme un vainqueur dans sa cité natale,
Et la ville, en ses murs dilatés et ravis,
Reçut ce qui restait de son bienheureux Fils.
De ce tombeau sacré, juste dépositaire,
Assise, de ce jour, devint un sanctuaire ;
Et quelques mois plus tard, ô mystère éternel !
Celui qui fait les saints et juge sans appel,
Transforma pour jamais, d'un mot de son Église,
Jean, fils de Bernadone, en saint François d'Assise.

(Extr. Poème de saint François. Marquis de Ségur)

IX. *Notre Mère sainte Claire victorieuse par la vertu du Très Saint-Sacrement*

L'empereur Frédéric II, ambitieux et fourbe, deux fois excommunié par le Saint-Siège, venait de lever ouvertement l'étendard de sa révolte sacrilège. Furieux d'une première défaite sous les murs de Rome, il ne craignit pas de faire appel aux pires ennemis du nom chrétien. Les Sarrasins accoururent et fondirent sur tous les points de la vallée de l'Ombrie, coupable, aux yeux de ces mécréants, d'être la plus fidèle au Vicaire de Jésus-Christ. Spolète, Fano, Narni avaient déjà connu les atrocités de leur fureur satanique. Le tour d'Assise était venu.

A l'annonce de leur approche, les Filles de Claire se réfugièrent dans la cellule de leur Mère, à ce moment étendue sur un lit de souffrances. — « Ne craignez point, mes Filles bien aimées, dit la sainte Abbesse, confiez-vous en Jésus-Christ, il vous sauvera !

« Aussitôt la Fondatrice des Pauvres-Dames se met en prières devant le Très Saint-Sacrement ; alors une voix, semblable à celle d'un petit enfant, se fait entendre et répond à ses supplications par cette promesse : *« Je vous garderai toujours. »* Pleine de confiance, la Sainte se relève et présente aux agresseurs la divine Hostie. Epouvantés, ces barbares se retirent en désordre (Lég. Christof.) »

La Sainte s'enhardit jusqu'à demander la même protection pour la ville tout entière, sa ville natale, Assise : « Seigneur, s'écrie-t-elle, daignez prendre sous votre protection cette ville qui nous sustente pour l'amour de vous. » La même voix se fit entendre : « Cette ville souffrira beaucoup ; mais elle sera sauvée par ma protection et vos prières. »

Furieux de l'échec des Sarrasins, un des lieutenants de l'empereur, Vitalis Aversa, voulut reprendre l'œuvre abandonnée par les infidèles. Il vint à la tête de nombreux bataillons mettre le siège sous les murs d'Assise. Cette ville, exposée aux horreurs de la famine, allait se rendre, lorsque les habitants recoururent à l'intercession de l'Abbesse de Saint-Damien.

Claire réunit ses Filles et les presse de prier et de se confier plus que jamais en la miséricorde de Dieu. Elle se fait apporter de la cendre, s'en couvre la tête et en répand sur celle de ses Sœurs : « Allez à présent, mes Filles, vous présenter en cet état à Notre Seigneur Jésus-Christ. Prosternez-vous à ses pieds, pleurez, gémissiez devant Lui, et dans votre humiliation, conjurez-le de délivrer vos concitoyens. Le lendemain, au lever du jour, tandis que les pieuses Vierges s'offraient en holocaustes, les assiégeants furent saisis de terreur et leurs bataillons étaient dispersés comme la poussière sous un coup de vent irrésistible. C'était le 22 juin 1234. Chaque année, en vertu d'un vœu solennel, Assise célèbre la mémoire de la délivrance due aux prières de Claire et de ses compagnes. Le Clergé, les Magistrats, les Confréries et le

peuple se rendent en procession à Saint-Damien, où l'on chante une Messe votive. »

Notre vaillante Abbessse avait recours aux armes
Dont s'étaient peu servis ses ancêtres guerriers :
La confiance en Dieu, la puissance des larmes ;
Les ailes de son Ange étaient ses boucliers.
Le Très Saint-Sacrement était la blanche armure,
Le glaive flamboyant, l'invincible étendard,
Contre les Sarrasins en une nuit obscure ;
Un jour, contre l'armée assiégeant le rempart.

Le don de guérison, le don de prophétie,
Claire les recevait au Très Saint-Sacrement :
On implorait son aide en la pieuse Ombrie,
Chacun aurait voulu toucher son vêtement !
Le divin Guérisseur lui donnait sa puissance,
Pour soulager les maux de notre humanité ;
Il la récompensait de son obéissance
Et de son innocence et de sa pauvreté.

Jésus à son épouse ouvrait le divin livre,
Où l'on voit l'avenir et les secrets des cœurs :
Illuminée en Dieu sur ce qui devait suivre,
Claire a prédit les maux, annoncé les faveurs.
Sur son lit d'agonie elle eut la connaissance
Que ses filles, de loin, arrivaient pour la voir :
« Allez ouvrir, dit elle, à nos Sœurs de Florence
« Et mettez tous vos soins à les bien recevoir »
Agnès entrant alors, l'embrassait toute en larmes ;
Claire lui témoignant son maternel amour,
Lui disait doucement : « Ma Sœur, sois sans alarmes ;
« Dans trois mois, tu seras au céleste séjour. »

Le Pape Léon XIII glorieusement régnant sur l'Eglise universelle, quoique prisonnier au Vatican, a fait placer au-dessus des portiques de sa nouvelle basilique de Saint-Joachim, à Rome, sainte Claire portant le Très Saint-Sacrement, jointe aux saints de l'Eucharistie, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et sainte Julienne (1).

(1) Le même Pontife a proclamé, en 1898, saint Pascal Baylon « Patron universel des Œuvres Eucharistiques ». La dévotion de cet amant passionné du Très Saint-Sacrement, dévotion manifestée par une multitude de prodiges durant sa vie et après sa mort a déterminé le choix du Pape. Une apparition de N. P. saint François et de N. M. sainte Claire décida le serviteur de Dieu à entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs. La peinture représente ainsi cette apparition : Le Patriarche montre à Pascal le Très Saint-Sacrement porté par la Fondatrice des Pauvres-Dames, assise sur une nuée lumineuse et environnée d'Ange.

X. Notre Mère Sainte Claire comblée des faveurs célestes

« On ne pouvait voir sainte Claire prier sans être ému. La prière était devenue comme la respiration naturelle de son âme. Elle ne s'en rassasiait pas, et le soir, quand elle envoyait ses compagnes accorder, sur une méchante couche, un peu de repos à leurs membres fatigués, plus libre et plus seule, elle se livrait aux délices de l'oraison, jusqu'à ce que, l'heure des Matines arrivant, elle allumât les lampes, réveillât doucement ses filles et les attendît au chœur pour recommencer à prier avec elles.

« Le démon, jaloux de la sublimité des états d'oraison où l'Esprit de Dieu finit par élever la sainte Orante, ne savait qu'inventer pour jeter le trouble dans son âme, épouvanter son imagination, terrifier ses regards. Vains efforts. Claire demeurait tranquille au spectacle de ces visions horribles, et le calme régnait en elle, tandis que le fracas retentissait alentour. Du reste, rien n'égalait cette sérénité, si ce n'est son exquise humilité. François lui avait appris à cacher le secret du Roi comme il cachait ses stigmates. C'est en vain qu'elle s'y efforçait. Sa poitrine haletante d'amour divin, ses larmes attendries, les élans mal contenus de sa foi, la joie qui inondait son beau visage, les flammes mêmes et les clartés surnaturelles qu'on vit plus d'une fois s'échapper de son corps, semblables à des ailes de feu ou à un nimbe qui l'auréolait,

« Saint François et sainte Claire lui apparurent comme déjà l'avait fait la Reine des Anges.

« Pascal, lui dirent-ils, Dieu a pour agréable ton dessein de te faire Religieux. »

« Ils lui révélèrent des choses secrètes que Pascal ne raconta pas et lui annoncèrent la visite d'autres Frères Mineurs, faveur qu'il reçut en effet. Ces deux saints dont la dévotion au Très-Saint Sacrement est historique, ne quittèrent point leur protégé sans l'avoir exhorté à mépriser de plus en plus les choses de la terre. »

« Oh ! dit Pascal à son cher compagnon, je suis bien décidé ; je ne veux en ce monde ni richesses, ni argent, ni choses semblables. Je veux suivre mon Seigneur en me faisant Religieux.

« Il lui raconta alors avec une simple confiance la chère visite de saint François et de sainte Claire.

« J'ai vu, dit-il, un Frère et une Religieuse. Ils m'étaient envoyés du ciel, pour me dire de quitter mon pays et qu'il plaisait à Dieu que j'entre en Religion. Après me sont apparus d'autres Frères. Dieu soit béni, je connais maintenant ma voie. » (*Vie S. Pascal*, par A. du Lys).

trahissaient le mystère des divines opérations de l'Esprit en elle. »

Elle méditait dans des transports d'amour les mystères de la Crèche ; plusieurs fois, une de ses filles favorisée comme elle de visions, vit entre ses bras le Très Saint Enfant Jésus la comblant de ses divines caresses.

« Le Calvaire passionnait son âme. Elle y montait chaque jour, après avoir médité les doux mystères du Cénacle, qui en fut le portique. »

« Les chroniqueurs racontent qu'en l'an 1251, Claire, après avoir assisté aux offices du Jeudi-Saint, s'enferma dans sa cellule pour donner un plus libre cours à ses prières et à ses larmes. La contemplation de la Cène, de l'agonie, de la trahison de Judas, de la condamnation à mort, de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement..., lui firent éprouver des défaillances analogues à celles de François sur le mont Alverne. Son cœur lui sembla se briser sous'un glaive douloureux, et elle dut s'asseoir sur son pauvre lit pour ne pas tomber. L'extase la prit aussitôt, et elle y demeura jusqu'au second jour, les yeux fixes, ouverts sur un point de la cellule qui semblait lui montrer quelque chose de merveilleux, immobile, sans aucun signe de connaissance. Une Sœur la vit dans cet état le soir du Jeudi-Saint et n'osa l'interrompre. Le lendemain, la trouvant dans la même position, elle la laissa encore sans troubler ce doux ravissement de son âme. Mais, le soir du Vendredi venu, elle prit peur ; et, approchant une lampe, elle essaya de tirer doucement sa Mère de cet ineffable état, lui rappelant que saint François lui avait commandé de ne jamais passer une journée entière sans nourriture, si légère fût-elle.

« Pourquoi, dit alors Claire en reprenant ses sens, pourquoi avez-vous cette lampe, ma chère Sœur, n'est-il donc pas jour encore ? »

« Ah ! chère Mère, répliqua la Religieuse transportée d'admiration, vous ne vous êtes donc pas aperçue qu'un jour s'est écoulé et que nous voilà à la nuit du Samedi-Saint ? »

L'humble Abbesse alors comprit tout.

« Ma chère fille, dit-elle, béni soit à jamais ce sommeil que j'ai désiré plusieurs fois, et qui m'a été enfin accordé par la

bonté de mon Seigneur Jésus-Christ ! Je dois pourtant vous avertir, ma Sœur, et même je vous commande expressément de garder pour vous seule le souvenir de ce que vous avez vu, et de ne jamais avoir la témérité d'en parler à qui que ce soit, tant que je vivrai au milieu de vous » (1).

Voyant le Roi d'amour naître dans une crèche,
Claire entraînait en extase et baisait ses Pieds nus.
Mais l'entendant vagir sur la paille trop fraîche,
Le prenait dans sès bras, le baisait encor plus.
« Douce Vierge Marie, accordez-moi, dit-elle,
« De garder votre Enfant jusqu'à mon dernier jour :
« Son regard m'est si bon et sa Face si belle,
« Si vous me l'enleviez, j'irais mourant d'amour ! »

Claire en la Passion, voit le Fils de Marie,
Dans l'angoisse et livrant tout le Sang rédempteur ;
Navrée et gémissante, à Jésus elle crie :
« Faites-moi ressentir votre immense douleur ! »
« Oh ! qui me donnera des océans de larmes,
« Pour pleurer mon Jésus en Croix et blasphémé !
« La foule me répond en méprisant ses charmes :
« L'Amour n'est pas connu, l'Amour n'est pas aimé ! »
« Adorons tous le Christ, notre Roi, notre Frère ;
« Aimons à l'infini le divin Délaié,
« A la Croix, à l'Autel, Il s'immole à son Père,
« Faisons-lui dans notre âme un accueil empressé.
« Pour honorer sa Mort, vivons d'Eucharistie,
« L'avant goût du bonheur au sein de l'Eternel
« Pleurons, anéantis devant la Sainte Hostie,
« Demeurons dans l'amour de notre Emmanuel ! »

Dans la cellule où Claire, en extase ravie,
Perdait la notion et du temps et du lieu,
Ses filles accouraient pour lui rendre la vie,
L'arrachaient aux douceurs dont l'enivrait son Dieu.
« Enfants, qu'avez-vous fait, disait la sainte Abbessé :
« Je voyais mon Jésus, seul Seigneur, Roi des rois !
« Déjà j'étais au Ciel, où le Christ en liesse,
« Rayonnant de beauté, charmait tout à sa voix. »
Ses filles à genoux, répondaient : « Pardon, Mère ;
« Nous n'y reviendrons plus ; mais nous voudrions savoir
« Comme vous, le secret de quitter cette terre
« Où l'on aime Jésus sans l'entendre et le voir ? »
« L'heure n'est pas venue où la voûte étoilée
« Doit s'ouvrir et montrer les portiques des cieux.
« Enfants, il faut rester encore en la vallée
« Où bien souvent les pleurs brilleront dans vos yeux,

(1) Vie de Sainte Claire, Mgr Ricard.

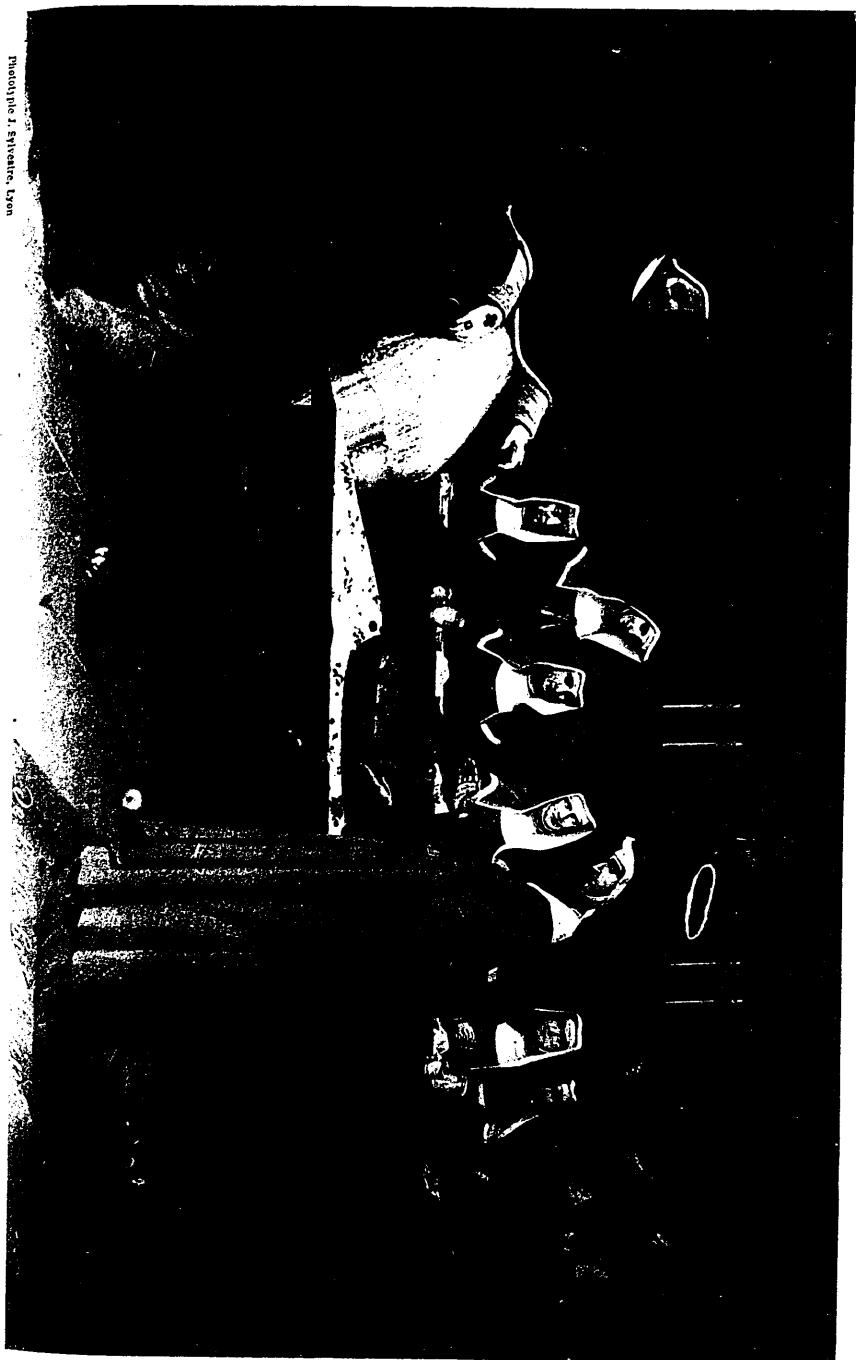
« Si le Seigneur le veut, suivez la voie obscure,
« Où brille rarement un fugitif éclair.
« Vous recevrez au Ciel le prix de la foi pure
« Et de l'exil du cœur, l'abandon au désert.
« Gardez toujours la paix que Jésus a donnée,
« L'Esprit consolateur dont l'opération.
« Rendra forte et joyeuse une âme abandonnée.
« A souffrir par amour la tribulation »

XI. *Les Souverains Pontifes et leurs Visites au Monastère de Saint-Damien*

Sainte Claire rappelle dans son Testament le privilège qu'elle sollicita et reçut d'Innocent III, le privilège de la pauvreté absolue. En lisant sa supplique, dont le sujet contrastait avec celui des suppliques ordinaires, le Pape s'écria : « Ah ! voilà un privilège qu'on n'avait pas encore sollicité du Saint-Siège ! » Et, dans un mouvement de joie, il saisit une plume, et pour qu'une faveur inaccoutumée répondit à une demande inaccoutumée, il écrivit de ses propres mains les premiers mots du Bref Apostolique par lequel il accordait ce privilège de la très haute pauvreté.

Après Innocent III, Honorius III s'intéressait vivement à la prospérité du monastère de Saint-Damien. Le Cardinal Hugolin, des Comtes de Ségni, qui le tenait au courant de tout ce qui s'y passait, ne cessait lui-même de donner des témoignages de son dévouement envers les Pauvres-Dames. Devenu pape sous le nom de Grégoire IX, il aurait voulu lui assurer des possessions et des revenus. Dans une visite antérieure à 1228, il fit toutes sortes d'instances afin de décider sainte Claire à les accepter : « Si ce sont vos vœux qui vous arrêtent, dit-il, je vous dispenserai de vos vœux. — Non, Très Saint-Père, s'écrie alors l'énergique fille de François d'Assise, absolvez-moi de mes péchés, mais, jamais je ne me croirai dispensée de suivre d'aussi près que possible les traces de Jésus-Christ. » « Ainsi parla, courageuse et sagement hardie, celle qu'on serait tenté de se représenter, « comme on l'a dit, frêle, émaciée, humblement anonyme « comme une fleur du cloître.

« Le Pontife fut attendri par l'insistance, et frappé de



« l'énergie avec laquelle elle se dérobaît à toute mitigation
« dans l'esprit comme dans la lettre des Constitutions origi-
« naires de son Ordre (1), » il lui donna son approbation
qu'il confirma bientôt par une bulle.

Une autre fois le Souverain Pontife arrivant au Monastère à l'heure du repas, se rendit au réfectoire. « L'entretien spirituel terminé, sainte Claire s'agenouilla avec grand respect, et pria le Pape de vouloir bénir le pain placé sur la table. Le Saint-Père lui répondit : « Sœur Claire, très fidèle, je veux que tu bénisses ce pain, et que tu fasses sur lui le signe de la sainte Croix du Christ, auquel tu t'es toute donnée. » (2) Sainte Claire lui dit : « Très Saint-Père, pardonnez-moi ; je serais digne de trop de blâme, si en présence du Vicaire du Christ, moi qui suis une humble et misérable femme, j'avais la hardiesse de donner cette bénédiction. » Le Pape répondit : « Afin que ceci ne te soit pas imputé à présomption, mais, pour que tu aies le mérite de l'obéissance, je t'ordonne, par la sainte obéissance, de faire sur ce pain le signe de la très sainte Croix et de le bénir au nom de Dieu. » Alors, sainte Claire, comme une véritable fille de l'obéissance, bénit pieusement le pain avec le signe de la très sainte Croix. Chose merveilleuse ! aussitôt le signe de la Croix parut parfaitement tracé sur chaque pain. Alors une partie de ces pains fut mangée, et l'autre partie fut réservée à cause du miracle.

« Le Saint-Père qui avait vu ce miracle, prit un de ces pains, et rendant grâces à Dieu, il partit, laissant Claire avec sa bénédiction. »

Les vingt-huit dernières années de la vie de l'illustre Vierge ne furent qu'une suite de douleurs, qu'elle supporta non-seulement avec patience, mais avec une joie sensible, qu'on voyait éclater sur son visage.

Vers 1251, sainte Claire semblait sur le point de mourir ;

(1) Vie de Sainte Claire, Mgr Ricard.

(2) « Cette narration faisait les délices d'Ozanam. Ce tutoiement qu'il a conservé avec un soin pieux pour être plus littéral est dans le génie de la langue italienne. Il heurte nos habitudes françaises modernes, mais pour qui sait en goûter le charme, il a un prix incomparable et nous nous serions gardé d'enlever au récit des Fioretti ce cachet d'archaïsme naïf. » (Note, Vie de sainte Claire, Mgr Ricard)

la Très Sainte Vierge dans une apparition dit alors à une des Religieuses que leur Mère ne mourrait pas avant d'avoir été visitée par le Seigneur et ses disciples (le Pape et ses Cardinaux). En attendant cette visite suprême, Claire, digne fille du Stigmatisé, acheva de se consumer d'amour pour Jésus crucifié; et la main de Dieu en l'immolant comblait enfin ses désirs insatiables du martyre.

« En ce temps-là vivait, dans le monastère de Saint-Paul d'Assise, une Moniale avancée en âge qui avait connu sainte Claire peu après sa consécration au Seigneur. Elle l'avait admirée et lui portait grande estime. Ayant appris la maladie de notre Sainte, après avoir prié pour elle, cette Religieuse eut une vision mystérieuse dans laquelle il lui semblait qu'accompagnée de ses Sœurs, elle allait visiter les Religieuses de Saint-Damien pour lesquelles toutes avaient une singulière vénération. Là, elle crut voir notre Sainte malade, étendue sur un lit richement orné, tout brillant d'un éclat céleste, et entourée de ses filles fondant en larmes. Puis, tout à coup, elle aperçut au chevet de cette couche une dame d'une rare beauté qui, d'un air gracieux joint à la majesté du visage, les consolait par ces douces paroles : « Essuyez vos larmes, très chères filles, ne pleurez point comme si elle était morte, Celle qui doit vivre encore quelque temps parmi vous. Rassurez-vous et tenez pour certain que votre Mère ne vous quittera pas avant que le Seigneur lui ait apparu avec ses Disciples. »

« Les Religieuses de Saint-Damien, qui purent avoir bientôt connaissance de cette vision, durent en être en effet admirablement consolées. Mais hélas ! cette joie ne dura guère. L'état de notre Sainte devenant chaque jour plus pénible et plus alarmant, elles ne pouvaient se flatter de conserver encore longtemps, au milieu d'elles, la pieuse Abbessé qu'elles entouraient de leur tendresse et de leur estime. Bientôt même on commença à voir en partie l'accomplissement de la prédiction, dans le retour inespéré du Souverain Pontife, image vivante du Divin Maître. Innocent IV partit de Lyon le mercredi de la semaine de Pâques, dix-neuf avril 1251 ; il se rendit à Gênes, sa patrie, où il séjourna jusqu'au vingt-deux de juin, et de là, il vint par Milan se fixer à Pérouse.

non loin d'Assise, où nous le verrons bientôt accompagné de ses fidèles disciples, c'est-à-dire du petit nombre de Cardinaux qui formaient sa cour, donner à la Vierge mourante tous les secours et toutes les consolations qu'elle pouvait désirer (Ch. Demore). »

Lisons maintenant la plus ancienne légende.

« Innocent IV, de sainte mémoire, se hâta avec les Cardinaux. d'aller visiter la servante du Christ, dont il avait reconnu que la vie était plus sainte que celle de toute autre femme de notre temps ; et dont la mort, par conséquent, méritait d'être honorée de sa présence. Entré dans le Monastère, le Pape se rendit près du lit de la sainte, et approchant sa main des lèvres de la malade, la lui donna à baiser. Mais elle, s'en estimant indigne, le pria de lui donner son pied à baiser. Le Saint-Père satisfit avec bonté à son désir. Il monta donc sur un escabeau, et sainte Claire avec grand respect, fixant son regard sur le pied du Pape, le baisa dévotement et par dessus et par dessous. Puis avec une expression de visage tout angélique, elle lui demanda le pardon de tous ses péchés. Sur ce le Saint Père dit : « Et moi aussi, j'aurais bien besoin de pardon ! Il lui accorda donc la grâce de la rémission entière de ses péchés et la bénit de tout cœur. Après quoi, tous s'étant retirés, comme elle avait en ce jour reçu le Corps du Sauveur des mains du Ministre Provincial, elle leva les yeux au ciel, et ayant les mains jointes, elle dit à ses Sœurs, tout en versant des larmes : « Rendez grâces au Seigneur, mes filles, pour le bienfait qu'il a daigné m'accorder aujourd'hui ; le ciel et la terre ne peuvent suffire à ma reconnaissance ; j'ai reçu aujourd'hui le Très-Haut, et j'ai reçu la visite de son Vicaire. » Ses filles se tenaient autour de son lit et s'apercevant que bientôt elles seraient orphelines, elles se sentaient mourir de douleur. Elles en oubliaient la nourriture et le sommeil ; elles ne pensaient qu'à pleurer auprès d'elle.

« Sa Sœur Agnès, tout en larmes, se mit à la prier instamment de ne pas l'abandonner par sa mort. Claire répondit : « Ma très chère Sœur, c'est le bon plaisir de Dieu que je meure. Cessez de pleurer parce que bientôt vous me suivrez ;

mais avant de mourir Dieu vous donnera une grande consolation (1). »

XII. Mort de notre Mère sainte Claire

Sainte Claire avait vu ses Monastères se multiplier, mais sa joie ne pouvait être complète tant que la Règle que lui avait donnée son séraphique Père ne serait passolennellement approuvée. Enfin, le 9 août 1253, le Souverain Pontife accompagné de sa Cour venait la visiter une dernière fois pour remettre lui-même entre ses mains défaillantes la Bulle tant désirée. A cette faveur il ajouta un témoignage *inusité* de son agrément et de son estime pour la Règle contenue dans le document pontifical ; le Pape écrivit de sa main, en haut du parchemin : « *Faites ainsi qu'il est écrit* », et il signa en ajoutant la première lettre (S) de son propre nom de famille (Sinibaldus). Sainte Claire couvrit de ses baisers et de ses larmes cette Bulle mémorable, qu'elle remit à ses filles, en leur disant : « *Faites ainsi et vous vivrez !* »

« Le Seigneur Pape et ses Cardinaux s'étaient retirés ; et Claire n'aspirait plus qu'à se réunir à Jésus dans la céleste Patrie.

« Ses filles pleuraient d'être orphelines, et inconsolables, elles accompagnaient de leurs larmes la mort de celle qu'elles ne devaient plus voir sur la terre. Pendant ce temps, toute recueillie en elle-même, la Vierge sainte se disait : « O mon âme, pars tranquille : Celui qui t'a créée t'a aussi sanctifiée, te guidant continuellement comme une mère, son fils. Et vous, Seigneur, qui m'avez créée, soyez béni à jamais ! »

« Une des jeunes Sœurs lui demandant à qui elle parlait, elle répondit : « A mon âme bénie. » Et s'adressant à une autre de ses filles ; « Voyez-vous comme moi, lui dit-elle, le Roi de gloire ? » En ce même moment, la main du Seigneur s'étendit sur une des Sœurs, c'est-à-dire la fit jouir de la vision suivante : en tournant par hasard ses regards vers la porte de la chambre, des yeux du corps, elle vit entrer une

(1) Sainte Agnès mourut quatre-vingt-dix-sept jours après sainte Claire.

troupe de Vierges vêtues de blanc, qui portaient toutes sur la tête un diadème d'or. De plus, au milieu d'elles, s'en avançait une autre, remarquable entre toutes ; de sa couronne, dont le sommet était en forme d'encensoir, jaillissait une lumière si éclatante que la chambre en était éclairée d'un jour éblouissant. Celle-ci s'approcha du lit de l'épouse de son Fils et se penchant avec affection vers elle, elle la pressa doucement contre son cœur. Les autres, ayant pris une draperie d'une beauté ravissante, en entourèrent le lit, et, avec un soin affectueux, l'étendirent comme un ornement sur la couche de la mourante. C'est dans cet état que le lendemain, jour de saint Laurent, cette âme très sainte alla recevoir la couronne qu'elle avait méritée. Délivrée de la prison de son corps, elle s'envola au royaume du ciel. » (P. Bonav. Sorr.)

« La mort suivit de près l'apparition lumineuse de la Vierge Immaculée, qui éclaira la nuit du 10 au 11 août. » (Mgr Coz. Luz.)

A la nouvelle du trépas de la Fondatrice, la ville d'Assise fut en émoi durant tout le jour qui était celui de la fête patronale de saint Ruffin. Les magistrats envoyèrent des hommes en armes pour garder le corps de sainte Claire le soir et la nuit suivante.

Le Souverain Pontife présida avec sa cour les funérailles de sainte Claire ; elles furent un véritable triomphe. « Celui qui s'humilie sera exalté ! »

A cause de cette fête patronale fixée le 11 août, celle de sainte Claire se célèbre le 12, bien qu'elle soit morte le 11 août 1253. Elle était née le 16 juillet 1194.

Deux ans plus tard, le cardinal Raynald, devenu Pape sous le nom d'Alexandre IV, canonisait la Vierge d'Assise. Le chroniqueur Salimbene, Frère Mineur, contemporain de sainte Claire, rapporte que c'est le Pape Alexandre IV lui-même qui composa les hymnes et les oraisons de son office (1).

(1) « La translation du corps de sainte Claire et de ses filles, de Saint-Damien, hors les murs d'Assise, à Saint-Georges dans les murs, ne fut effectuée qu'en 1260, la veille de saint François, le 3 octobre. » (Wadding.).

« Saint-Damien, abandonné par les Clarisses, demeura désert jusqu'en 1360; alors le B. Paul de Trinci le répara et y mit ses Frères. Les Observants y furent remplacés par les Réformés, en 1603. La Communauté

Dante, de saint François le chantre magnifique,
Aux poèmes des cieux plutôt que d'ici-bas,
Voulait chanter aussi la Vierge Séraphique
En sublimes accents, de l'enfance au trépas.
A Claire, il dit alors : « Comment chanter la vie ?
« Il faudrait, pour cela, prendre des Séraphins
« L'amour, Les harpes d'or, l'enivrante harmonie
« Qui charme les élus dans les palais divins.
« Toi qui vécus mourant tous les jours à toi-même,
« Tu revis dans les cieux près du trône suprême
« De Celui qui t'aimant d'un éternel amour,
« Te couronne à jamais reine dans ce séjour. »

XIII. *Du testament de notre Mère sainte Claire.*

Imitant saint François, sainte Claire fit aussi un testament spirituel où elle résume les obligations de la Règle séraphique sans y en ajouter de nouvelles. Elle y exprime avec simplicité sa sollicitude pour l'observation de cette Règle et adresse aux Abbesses qui lui succéderont, aussi bien qu'à toutes ses Filles présentes et futures, ses dernières exhortations de Mère et de Fondatrice.

Sainte Colette qui restaura la grande œuvre de cette admirable Fondatrice, un siècle et demi après sa mort, a eu soin de nous conserver le Testament de sainte Claire, à la suite des transcriptions du texte de la Règle. Toutefois l'original n'a pas été retrouvé. Sa transcription latine (Ann. Wadding. Bolland.) a donné lieu à un auteur de nos jours de suspecter son authenticité comme étant d'une facture *trop érudite*. Le texte italien de la Sainte a pu être corrigé par le Chapelain du Monastère, qui écrivit peut-être sous sa dictée ; mais le style des lettres de sainte Claire à Ermentrude, fondatrice du premier Monastère des Pauvres-Dames de Bruges, et à la bienheureuse Agnès princesse de Bohême, sa fille spirituelle par la profession de sa Règle, nous semble même plus soigné que celui du Testament. En outre, en lisant les paroles de sainte Claire, insérées dans la bulle

supprimée en 1810 durant les guerres de Napoléon I^{er}, rentra en 1815, et fut de nouveau supprimée en 1866. Mais en 1878, lord Ripon racheta le couvent et y remplaça les Réformés en 1881. » (P. A., de Pedelama).

d'Innocent IV, on retrouve les mêmes pensées avec la même sublimité de principes et la même simplicité d'expressions. Voici quelques extraits du Testament où la Sainte nous raconte elle-même les commencements de son œuvre immortelle :

« Entre autres bienfaits que nous avons déjà reçus, et que
« chaque jour nous recevons encore de la libéralité du Père des
« miséricordes, et pour lesquels nous devons le glorifier par
« de vives actions de grâces : entre tous ces bienfaits, le principal
« est notre vocation, dont nous lui sommes d'autant plus redeva-
« bles, qu'elle est plus grande et plus parfaite. Aussi l'Apôtre dit-il :
« Voyez quelle est votre vocation ! »

« Le Fils de Dieu s'est fait lui-même notre voie, celle que notre
« Bienheureux Père François nous a montrée et nous a enseignée
« par la parole et par l'exemple....»

« Ainsi par la volonté de Dieu et de notre Bienheureux Père
« François nous vîmes demeurer à l'église de Saint-Damien où
« en peu de temps le Seigneur par sa grâce et sa miséricorde
« nous a multipliées, pour accomplir ce qu'il avait prédit par son
« saint serviteur Auparavant nous avions fait un séjour, mais
« court, dans un autre endroit....»

« Saint François ne s'est pas contenté, durant sa vie, de nous
« exhorter souvent, de vive voix et par l'exemple, à aimer et à
« observer la très sainte pauvreté ; mais en outre il nous laissa
« plusieurs écrits, afin qu'après sa mort nous ne la quittions
« jamais en aucune façon : de même que le Fils de Dieu, tant
« qu'il vécut en ce monde, n'a jamais voulu s'écarter de cette
« sainte pauvreté. ...»

« Et moi, Claire, qui suis, quoique indigne, la servante du
« Christ et des Sœurs pauvres du Monastère de *Saint-Damien*, et
« la petite plante du saint Patriarche, j'ai considéré avec mes
« Sœurs notre très haute profession et le commandement d'un tel
« Père, et aussi la fragilité des autres, la craignant pour nous-
« mêmes après le trépas de notre Père saint François, qui était
« notre colonne, notre unique consolation, notre appui après Dieu.
« En conséquence nous avons renouvelé plusieurs fois volontai-
« rement notre engagement à notre *Dame*, la très sainte *Pauvreté* :
« afin qu'après ma mort les Sœurs qui sont à présent et qui vien-
« dront ensuite, ne puissent aucunement la délaisser....»

« En outre, pour plus de sûreté, m'empressant de recourir,
« d'abord au pape Innocent (III) dont le Pontificat vit commencer
« notre Institut, et ensuite à ses Successeurs, je fis confirmer et
« fortifier par leur privilège pontifical notre profession de la très
« sainte pauvreté....»

« Et dans la charité du Christ aimez-vous les unes les autres ;
« et cet amour que vous avez au dedans, démontrez-le au dehors
« par vos œuvres : afin qu'un tel exemple excite les Sœurs à
« croître toujours dans l'amour de Dieu et dans la charité
« mutuelle.»

« Je prie aussi celle qui aura la charge de conduire les Sœurs,
« de s'étudier à les précéder par les vertus et la sainteté de vie,
« plus que par la dignité : de telle sorte que les Sœurs, animées
« par son exemple, lui obéissent, non seulement par devoir, mais
« plus encore par amour....»

« En outre, qu'elle ait pour ses Sœurs la discrétion et la pré-
« voyance d'une bonne mère pour ses filles; et surtout qu'avec les
« aumônes, données par le Seigneur, elle les pourvoie toutes, cha-
« cune selon sa nécessité....»

« Mais que, de leur côté, les Sœurs, qui lui sont soumises, se
« souviennent que pour le Seigneur elles ont renoncé à leur
« propre volonté. D'où je veux qu'elles obéissent à leur Mère,
« comme elles l'ont promis au Seigneur, d'une volonté spontanée,
« afin que cette Mère voyant la charité, l'humilité et l'unité qui
« règnent entre elles, trouve plus léger le fardeau de sa charge;
« et que leur sainte vie lui change en douceur ce qui est pénible
« et amer....»

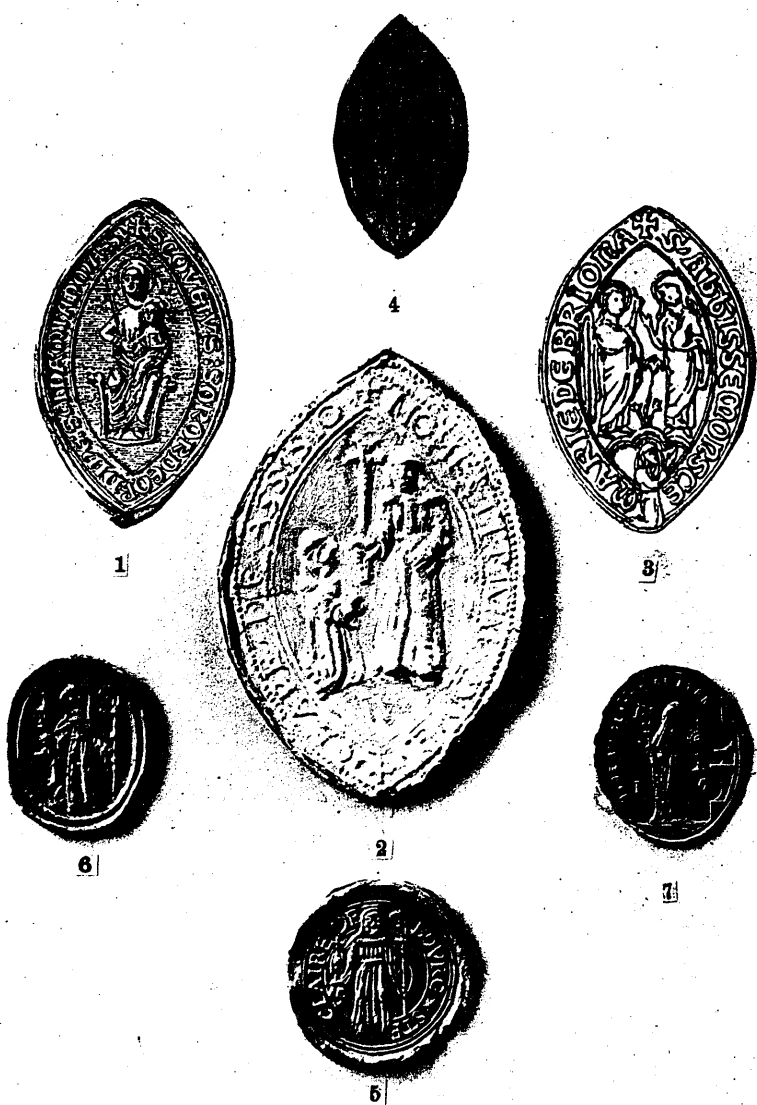
XIV. *Sceau de notre Mère sainte Claire*

L'un des sceaux dont elle se servit représentait la Vierge portant l'Enfant Jésus. Autour, en cercle, il y avait : « † *Sororis Abbatissæ S. Damiani* ». Waddingue affirme l'avoir vu appendu à l'original d'une « procuration donnée à Oportule, par la Dame Claire et ses filles, pour vendre un terrain » dont elles ne voulaient pas garder la propriété. Cet acte est daté du VIII^e Juin 1238, à Assise. Les Moniales signataires étaient au nombre de cinquante. Presque toutes furent inscrites au ménologe franciscain. O étroite demeure que ta gloire est grande ! la sainteté est ton héritage et, à cause de toi, le Seigneur sera loué à jamais !

Généralement les sceaux de l'Ordre portèrent l'inscription de *Saint-Damien* jusqu'après la canonisation de la Fondatrice. Ce ne fut même qu'à partir de 1264 que le Pape Urbain IV promulga le *titre* de l'Ordre de *Sainte-Claire*. Mais plusieurs des Communautés existantes conservèrent leur sceau respectif avec l'inscription de *Saint-Damien*.

XV. *Portrait de notre Mère sainte Claire*

« Sainte Claire était claire de nom, plus claire encore d'elle-même dans sa personne et dans sa face rayonnante de splendeur ; surtout elle était souverainement claire dans son âme



Fac simile de divers SCEAUX de l'ORDRE de S^{te}-CLAIRE

1. MARSEILLE, 1254, moulé sur celui de la FONDATRICE, 1212-1253 ;
2. HISSIE 1255-1899 ; 3. BRIENNE en LYONNAIS, 1263 ; 4. S^{te}-COLETTE, 1406 (BESANÇON) ; 5. BOURG, 1484-1792 ; 6. LYON, 1598 ; 7. 1877

remplie de lumières et de toutes les vertus. Elle avait la face arrondie et le front large ; une teinte de rose donnait de la grâce à son visage ; ses cils et ses cheveux étaient blonds. Dans les mouvements de ses yeux et de ses lèvres, il y avait toujours comme un sourire céleste », « même dans les souffrances physiques et les épreuves morales. (Bolland.) » « Son nez était quelque peu aquilin et bien proportionné. D'une taille élevée, elle avait de la corpulence, toutefois sans trop d'embonpoint. Lorsqu'enfin elle fut exténuée par ses austérités et par le poids des années, elle gardait encore des traits de sa jeunesse et de sa première beauté ; tandis que, d'autre part, elle avait acquis un surcroît de grâce surnaturelle et la majesté des Saints, majesté mystérieuse qui forçait au respect quiconque avait le bonheur de la contempler. »

« Tel est le portrait de sainte Claire d'après les peintures antiques, comme celle de Cimabuë, au XIII^e siècle ; (1) et d'après les historiens dont le plus exact, Vincent Loccatelli

(1) Le Monastère de Lyon possède une effigie représentant sainte Claire. Les dimensions en sont exactes d'après le témoignage qu'en rendit l'Abbesse des Clarisses d'Assise, puisqu'elles ont été moulées sur le chef, lorsqu'on revêtit le squelette de la sainte pour l'exposer à la vénération des fidèles. L'artiste a achevé son œuvre en copiant les peintures antiques ; mais la photographie n'a pas rendu son beau travail, si ce n'est assez bien *en profil*. L'artiste joint à son œuvre l'inscription *vraie effigie*, on ne peut pourtant affirmer que ce soit là un original.

Le squelette de sainte Claire n'a aucun enduit de cire ; les ossements du visage sont brunis par le temps et recouverts d'une toile métallique de même couleur. Les mains et les pieds sont enveloppés d'un filet de soie et le corps entier est revêtu du costume religieux. (Let. Assise 1898).

Monsieur le baron Béthune, grand chrétien et éminent artiste, donna au Monastère de Lokeren, où il avait une parente Religieuse, deux magnifiques portraits de sainte Claire dont nous allons donner la description, à la suite de l'appréciation que viennent de donner les Clarisses de Belgique, en recevant la phototypie placée en tête de notre ouvrage intitulé *Les Pauvres-Dames* :

« L'artiste italien qui a fait le masque de sainte Claire doit s'être inspiré « de la peinture de Giotto (XIV^e siècle), nous y reconnaissons les traits en « gros, mais qu'il est loin d'avoir saisi l'expression de béatitude séraphique de « notre sainte Mère !! Le bon Dieu a, semble-t-il, conservé ces fresques de « Giotto jusqu'à ce que l'infatigable chercheur de figures du moyen-âge, en « ait eu pris copie exacte, depuis lors elles sont badigeonnées. Plus ancien « que celles-ci est le portrait, le seul véritable portrait de la Vierge d'Assise, « que le saint Monsieur Béthune a également trouvé là, dans l'infirmerie de « Saint-Damien, où notre Mère a tant vécu, et d'où elle s'est envolée. Cette « peinture date du milieu du XIII^e siècle. Les plis du voile sont un peu « fantaisistes, comme les draperies dessinées à cette époque, mais tout ce « qu'on a écrit sur les vertus de sainte Claire est exprimé en ses traits : « force de caractère, douceur maternelle, pureté, ravissement..... et c'est si

d'Assise, fit sur ce point des recherches spéciales : il examina très attentivement la chevelure de sainte Claire. Cette chevelure, coupée à la Portioncule par les ciseaux de saint François, est encore conservée chez les Clarisses d'Assise, or elle est d'une nuance mate et blanchâtre » (1).

XVI. *Le Souverain Pontife Innocent IV à Lyon*

« Lyon, qui avait reçu la visite de tant de princes et de rois, fut honoré de celle d'un personnage bien plus illustre, le Pape Innocent IV. Fuyant l'empereur Frédéric II, à qui il avait échappé avec peine, le Pontife vint, vers le 1^{er} décembre 1244, se réfugier dans notre ville, et, l'année suivante, il y réunissait, en concile général, 144 Evêques. »

« Notre ville fut le théâtre d'un des actes les plus décisifs de ce grand drame où Frédéric II, par son impiété et ses mauvaises mœurs, avait fourni des armes contre lui au pouvoir spirituel ; le refus qu'il fit de venir se justifier, comme il l'avait lui-même proposé et promis, acheva de lui donner tous les torts. Il fut excommunié. Ce dut être assurément un saisissant et grandiose spectacle que d'entendre sous les voûtes de notre Primatiale, formuler la condamnation du pouvoir le plus élevé qui existât dans l'ordre temporel, par la plus haute puissance spirituelle, et de voir ces 144 Evêques et tous ces autres prélats plus nombreux encore, éteindre d'un même mouvement les cierges qu'ils tenaient à la main, en les retournant contre terre. »

« Après ce grand acte accompli, le Pape se garda bien tant que vécut son implacable ennemi, de quitter l'asile

« simple pourtant. On retrouve les mêmes traits exprimés par Giotto, mais « avec la maigreur, le nez allongé et l'expression paisible de la mort du juste.

« Quelques années avant de mourir, Monsieur Béthune qui a consacré toute sa vie et ses immenses talents à reproduire et à faire revivre l'art du « moyen-âge, a fait deux tableaux, copies des peintures rapportées d'Italie « autrefois. Nous possédons ces trésors, uniques au monde, et désireuses, « Révérende Mère, de vous faire plaisir à notre tour, nous les faisons photographier, et vous aurez les premiers exemplaires que nous vous offrons « de tout cœur. J'ai choisi le format album, mais nos tableaux sont à peu « près de grandeur naturelle » (Let. Clar. Lokeren, 1898).

(1) Etudes sur sainte Claire et Innocent IV, 4895, par Mgr Cozza-Luzi, S. Bibliothécaire de la sainte Église Romaine.

assuré que lui donnait la ville de Lyon. Il y demeura six ans et quatre mois et demi, du commencement de décembre 1244 au 19 avril 1251. Ce long séjour de la cour pontificale, offrait aux Lyonnais des avantages et des profits dont ils surent largement tirer parti. L'affluence des étrangers que la présence du Pape amenait incessamment de tous les points de l'univers chrétien, sans compter l'opulente maison pontificale, ses prélats, ses Cardinaux, ses familiers de tous rangs qui remplissaient le faubourg de Saint-Just où Innocent IV avait fixé sa demeure, donnèrent une impulsion extraordinaire au commerce. Aussi, les intérêts se trouvant d'accord avec les sentiments profondément religieux qui animaient la population, l'accueil fait au Souverain Pontife fut-il exceptionnellement empressé, respectueux et sympathique. »

« Innocent IV conserva toujours la bienveillance que lui avait inspirée l'hospitalité généreuse qu'il avait trouvée dans notre ville. Il combla toutes les Eglises et les maisons religieuses de faveurs spirituelles ; consacra lui-même le grand autel de la Cathédrale ; attribua à l'Abbaye de Saint-Just, et aussi à l'Eglise de Saint-Jean, la rose d'or bénite que les Papes étaient déjà dans l'habitude de donner chaque année. Mais ce fut surtout envers les bourgeois qu'il se montra prodigue de dons. Cinq bulles leur furent accordées, qui renfermaient divers privilèges, en rappelant leur conduite pieuse à l'égard du Saint-Siège persécuté à qui ils avaient donné asile ; et, entre autres, il déclarait que désormais les délégués que la ville de Lyon pourrait envoyer à Rome y seraient traités comme étant de la maison du Pape. » (*Hist. Lyon., A. Steyert*).

« Je me souviens, raconte le Frère Salimbene (1), chro-

(1) Salimbene de Adam naquit à Parme, en 1221, d'un noble et riche chevalier, croisé de Terre Sainte. Il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs à l'âge de dix-sept ans, lorsque vivait encore le premier disciple de saint François, Bernard de Quintavalle, avec lequel, dans la suite, Salimbene demeura tout un hiver au couvent de Sienne, et alors il apprit de sa bouche beaucoup de merveilles du Patriarche séraphique. Après avoir rappelé ce souvenir, le chroniqueur raconte lui-même sa propre vocation, en ces termes : « Tout le temps de sa vie, mon père s'affligea de mon entrée dans l'Ordre des Frères Mineurs ; il en était inconsolable, parce qu'il n'avait plus de fils pour recueillir son héritage. Il se plaignit même à l'Empereur, venu à Parme, et il accusa les Frères Mineurs de lui avoir enlevé son fils. L'Empereur lui donna une lettre pour le Frère Elie, Ministre Général, qu'il priait de me

niqueur du xiii^e siècle, qu'étant à Lyon du temps que le Pape Innocent IV y séjournait, des Frères Mineurs y vinrent trouver le Souverain Pontife et lui annoncèrent que les Sœurs de Sainte-Claire du Couvent de Bordeaux avaient élu Cécile, sa nièce, pour leur Abbesse. Le Pape leur donna des lettres confirmant cette élection, et leur dit de se rendre à Parme auprès d'elle. Mais l'Evêque de Parme neveu du Pape et frère de Cécile, se trouvant aussi à Lyon et ayant eu vent de la chose, alla trouver le Souverain Pontife et obtint de lui qu'il revînt sur sa décision. »

« En 1247, continue le chroniqueur, l'empereur Frédéric,

rendre à mon père. C'est le Frère Elie qui m'avait reçu dans l'Ordre en allant trouver l'Empereur à Crémone, comme légat du Pape, en 1238. Mon père alla donc à Assise remettre à Elie la lettre impériale qui commençait par ces mots : *Ad Guidonis de Adam fidelis nostri suspiria mitiganda*. Elie répondit aussitôt par une lettre aux Frères du Couvent de Fano, où je me trouvais : il leur commandait de me rendre aussitôt à mon père, si toutefois j'y consentais ; mais, au contraire, si je ne le voulais pas, de me garder comme un bien aimé, comme « la pupille de leurs yeux ». Plusieurs chevaliers vinrent avec mon père à Fano, pour voir la fin de cette affaire. Je fus pour eux un spectacle, et ils furent pour moi la cause de mon salut. Les Frères s'étant donc assemblés en chapitre avec ces chevaliers, on parla beaucoup de part et d'autre, et mon père produisit la lettre du Général. Le Gardien, Frère Jérémie, l'ayant lue à haute voix, devant tous, répondit à mon père : « Seigneur, nous prenons part à votre affliction, et nous sommes tous prêts à obéir à notre Père Général. Voici votre fils ; il est en âge de parler, qu'il réponde pour lui-même : Interrogez-le, et s'il veut aller avec vous qu'il parte au nom du Seigneur. Mais s'il ne le veut pas, nous ne pouvons lui faire violence, pour le forcer à vous suivre. » Mon père me demanda donc si je voulais aller avec lui, oui ou non. Je lui répondis : Non. Car le Seigneur a dit : « Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est plus apte au royaume de Dieu ». « Eh quoi ! reprit mon père, tu ne te soucies donc plus de ton père et de ta mère, qui sont tant affligés à cause de toi ! » Vraiment non, je ne m'en soucie plus, répondis-je, parce que le Seigneur a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi » ; et il vous dit aussi, à vous-même : « Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ». Vous devez donc, mon père, vous soucier plutôt de Celui qui a été suspendu sur la Croix pour nous, afin de nous donner la vie éternelle. Et lui-même, il a dit : « Je suis venu séparer le fils d'avec son père. Car les ennemis de chacun sont ceux de sa maison ». « Mais quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père, et quiconque me reniera devant eux, je le renierai devant mon Père ». Les Frères étaient dans l'admiration, et se réjouissaient de mes réponses à mon Père. Celui-ci leur dit : « Vous avez ensorcelé mon fils ; vous l'avez trompé, pour qu'il refuse de m'obéir. J'irai me plaindre encore de vous à l'Empereur et au Ministre Général. Toutefois laissez moi seul parler avec lui, et vous verrez qu'aussitôt il me suivra ». Les Frères y consentirent, car mes précédentes réponses leur donnaient déjà de la confiance. Cependant, derrière la cloison, ils écoutaient notre conversation. Ils tremblaient tous comme le roseau agité dans l'eau ; ils avaient peur que mon père avec ses caresses ne finisse par me vaincre. Et non seulement ils tremblaient pour le salut de mon âme, mais encore ils craignaient que mon

déjà déposé, perdit Parme sur la fin de juin. Il en fit le siège de juillet à février. Pendant ce siège, je quittai Parme et me rendis à Lyon. Le Pape, ayant appris mon arrivée, m'envoya prendre aussitôt, le jour même de la Toussaint. Depuis le jour où j'avais quitté Parme, jusqu'à celui de mon arrivée à Lyon, le Pape n'avait reçu aucune nouvelle de la ville assiégée. Il attendait l'issue du siège. Je conversai familièrement avec lui, dans sa chambre, en tête à tête. Pendant notre conversation, il m'accorda l'absolution de tous mes péchés, et m'imposa la charge de prédicateur. Il m'accorda beaucoup de faveurs, et exauça les demandes que je lui avais faites. »

départ n'arrêtât les vocations. Mon père me dit alors : « Cher enfant, ne crois pas à ces *va-nu-pieds*, qui te trompent ; mais viens avec moi, tu auras tous mes biens ». Je répondis à mon père, et je lui dis : Allez-vous-en, mon père, allez-vous-en. Car il est écrit : « N'empêchez pas celui qui peut faire le bien, ne l'empêchez pas de le faire ; et vous-même, si vous le pouvez, faites comme lui ». Alors mon père avec larmes s'écria : « Eh ! mon fils ! que dirai-je à ta mère qui s'afflige sans cesse à cause de toi ? » Et je répondis : Vous lui direz de ma part : Voici ce que dit votre fils : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, le Seigneur m'a adopté » — « Tu m'appelleras ton Père, ajoute le Seigneur, et tu ne cesseras d'être avec moi. Car il est bon de porter mon joug dès l'adolescence ». A ces mots, mon père désespérant de m'emmener, se coucha par terre, et devant les Frères et les séculiers, il s'écria : « Je te livre à tous les démons, fils maudit, et je leur livre aussi ton frère, qui est avec toi et qui t'a trompé. Que ma malédiction soit toujours avec vous, et vous laisse aux esprits infernaux !! » Et tout agité, tout troublé, il s'en alla.

« Pour nous, pleins de consolation, nous bénissions le Seigneur en lui rendant grâce, et en disant : *Maledicent illi, et tu benedices* : « Ils maudiront ; mais Vous, vous bénirez. » Les chevaliers se retirèrent très édifiés de ma constance ; et les Frères étaient dans la jubilation d'avoir vu le Seigneur donner sa force à un enfant, et réaliser en lui ces paroles de Jésus-Christ : « Ne pensez pas d'avance à ce que vous répondrez : je vous donnerai moi-même la réponse avec une sagesse qui renversera tous vos adversaires. »

« La nuit suivante, la Ste Vierge me récompensa. Il me semblait que j'étais prosterné devant l'autel, selon la coutume des Frères, avant Matines ; et j'entendis la voix de la divine Vierge qui m'appelait. Levant les yeux, je la vis sur l'autel avec l'Enfant Jésus entre ses bras. Elle me le présentait : Viens, me disait-elle, viens sans crainte, embrasse mon Fils que tu as confessé hier devant les hommes ». Comme la crainte me retenait, je vis l'Enfant m'inviter en m'ouvrant les bras, et paraissant m'attendre avec empressement. Alors plein de confiance dans l'invitation de l'innocent et doux Enfant, et dans la bonté de la tendre Mère, j'approchai, je le pris dans mes bras, je l'embrassai ; et la bonne Mère me le laissa longtemps entre les bras. Et comme je ne pouvais me rassasier de lui, la Bienheureuse Vierge me bénit et me dit : « Mon fils, va te reposer, de crainte que les Frères se levant pour Matines ne te trouvent ici avec nous. » J'obéis, et la vision disparut. Mais au fond de mon cœur restait une douceur si grande qu'aucune parole ne pourrait la rendre ; et je l'avoue, dans le siècle je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Alors je compris cette parole : *Gustato spiritu, desipit omnis caro* : « Pour quiconque a goûté l'Esprit, toute chair n'est plus que dégoût, »

Il obtint d'Innocent IV des lettres pontificales pour faire entrer sa propre mère dans l'Ordre de Sainte-Claire, où sa sœur Karacosa était Religieuse ainsi que plusieurs de ses parentes. Cette famille avait aussi donné des Religieux à l'Ordre de Saint-François. Karacosa, professe du Monastère de Parme, fut envoyée à Reggio comme fondatrice et Abbessé. C'était une sainte femme, chérie de Dieu et de toutes les personnes qui avaient à traiter avec elle.

XVII. *Établissement des Frères Mineurs en France.*

« Saint François, né à Assise, d'une mère d'origine française, Pica de Bourlemont, avait une prédilection particulière pour la France, à laquelle il avait emprunté son nom (François ou *Français*). Il fonda, en 1213, le couvent de Gap et, en 1214, celui de Perpignan, lors de son voyage en Espagne ; il s'était réservé la Province de Paris, mais n'ayant pu réaliser son désir, il envoya, à sa place, comme Provincial, le célèbre Fr. Pacifique, surnommé le roi des vers, et le bienheureux Agnello de Pise, qui devint le premier Gardien du couvent de Paris et alla ensuite en Angleterre (1). »

« François aimait la France, parce que c'était le pays où le culte Eucharistique était le plus florissant ; il l'aimait encore parce qu'il savait par révélation qu'elle lui donnerait bientôt de nombreux prosélytes et qu'il y serait lui-même, un jour, l'objet d'une ardente dévotion : il en aimait aussi la langue claire et sonore, dont il faisait usage lorsqu'il était comme emporté par les ardeurs de l'Esprit-Saint. Qui dira les magnifiques projets qu'il nourrissait dans son esprit ? Il ignorait qu'un autre que lui devait les réaliser.

« Ayant appris que le Cardinal Hugolin se trouvait à Florence en qualité de légat, il voulut, avant de partir pour la France, aller présenter ses hommages à l'éminent prélat ; mais le Cardinal le dissuada d'un si lointain voyage, en lui

(1) R. P. Norbert, *Revue Franciscaine* 1899.

Quantité de Couvents revendiquent la gloire d'avoir été le *premier* fondé en France par saint François : Mirepoix, dans l'Ariège, par exemple.

faisant comprendre que son œuvre était un arbre au jet vigoureux, mais trop tendre encore pour ne pas réclamer la présence et les soins de celui qui l'avait planté. L'homme de Dieu, toujours humble et docile, lors même qu'il lui fallait sacrifier ses désirs les plus chers, se soumit à l'autorité d'un ami si éclairé » (L. de Kerval).

« Le seigneur Guichard (IV) de Beaujeu amena les disciples de saint François d'Assise à sa seigneurie de Beaujolais, et commença à bâtir le couvent, l'an 1210, comme il se voit en la description de ces deux couvents, en la Chronique universelle du Révérendissime P. Gonzague. » (Nar. Hist. P. Fodéré.)

« Guichard IV, sire de Beaujeu, fut, à tous les points de vue, un homme d'une haute valeur. Son existence se passa presque tout entière au service de la France. Il fut d'abord envoyé comme ambassadeur à Constantinople auprès de son beau-frère; à son retour, en 1209, il ramena avec lui trois Religieux que lui confia personnellement saint François d'Assise. Il les établit d'abord à Pouilly-le-Monial, puis, en 1215, à Villefranche même, et ce fut là le premier couvent, en France, de ces Frères Mineurs, devenus, par la suite, si célèbres et si populaires par leur zèle et leur dévouement héroïque. Attaché plus tard à la personne de son cousin Louis, fils de Philippe-Auguste, il le suivit, en 1215, dans la croisade contre les Albigeois, qu'il avait déjà combattus six ans auparavant. Il l'accompagna également à Londres et assista à son couronnement, comme roi d'Angleterre, en 1216, et mourut, la même année, au siège de Douvres, emportant dans la tombe le surnom de *Grand*, qui lui fut donné par ses contemporains. »

Les Frères Mineurs ne tardèrent pas à s'établir à Lyon même.

« Grégoire X, qui, avant d'être promu au Souverain Pontificat, avait été Chanoine de Saint-Jean, choisit notre ville pour y rassembler un second concile œcuménique, non moins célèbre et plus brillant encore que le précédent. Il arriva à Lyon au mois de novembre 1273 et, le 7 mai suivant 1274, il ouvrit la première session du concile.

« Le principal objet du concile fut la réunion des Eglises

grecque et latine séparées, et par des divergences de discipline et par des principes de dogme, et surtout par la question de la suprématie du Pape. Les Grecs cédèrent sur tous les points de doctrine et adhérèrent au dogme de la procession du Saint-Esprit, sujet essentiel de dissidence entre les deux Eglises. L'union, du reste, ne se maintint pas. Dans tout cela il n'y eut qu'une duperie de la part de Michel Paléologue qui, venant de réoccuper Constantinople, voulait se faire reconnaître par le Pape ; et l'unique résultat de ce grand acte fut de ruiner définitivement l'empire latin, abandonné par l'Eglise. C'est pendant le cours de ces événements que mourut saint Bonaventure, général des Franciscains, cardinal, la lumière du concile (1). Il succomba le 14 juillet, aux fatigues que lui causèrent les travaux auxquels il fut

(1) Au mois de mars 1434, les précieuses dépouilles de notre saint cardinal, Evêque d'Albano, furent transférées dans la nouvelle église des PP. Cordeliers. On disposa cette Translation avec tout l'ordre et toute la pompe qu'une tendre vénération peut inspirer ; et quelle joie, quels saints ravissements ne fit-on pas éclater, lorsqu'en ouvrant son ancien tombeau, on trouva avec tous ces os décharnés, sa tête entière, les cheveux y adhérent, de même que les dents, ses joues, ses lèvres, et sa langue aussi fraîches et aussi vermeilles que s'il eût respiré encore ! On renferma cet inestimable dépôt dans le nouveau monument qui lui était destiné ; et on y vit toujours dès ce moment, comme à l'ancien, un prodigieux concours de fidèles.

Charles VIII étant à Lyon en 1494, fit tirer du monument les restes sacrés de notre Séraphique Docteur. Il fit envelopper le Chef et les Ossements dans des draps de soie, et enfermer cet inestimable trésor dans un coffre de noyer fait exprès, qui fut placé dans un petit Oratoire qu'on a bâti et disposé de manière qu'il a une fenêtre regardant sur l'Autel de la Chapelle de Notre-Dame de Délivrance, afin que ce précieux Reliquaire pût comme attacher les yeux, et être plus facilement vénéré par le peuple.

La dévotion de Charles VIII envers saint Bonaventure ne se borna pas à retirer ses Reliques du Sépulcre pour les mettre en évidence. Pour s'en rendre, en quelque manière, l'intercession plus sûre et plus présente, il voulut posséder une partie de ses sacrées Dépouilles qu'il venait de faire placer honorablement en présence de tout un peuple accouru, et qui dans ses transports mêlait aux Hymnes qu'il chantait à l'honneur du Saint, des louanges et des vœux pour le Monarque. Il fit donc détacher une partie de la mâchoire inférieure qu'il emporta avec lui, à son retour de l'expédition de Naples, pour en enrichir la Chapelle Royale de Fontainebleau. Elle y a été chèrement conservée jusqu'à l'année 1662, que la Reine Anne d'Autriche, mère de Louis-le Grand, consentit, à la prière du P. F. Philippe le Roi, Religieux de notre Ordre, et Confesseur de Sa Majesté, de la céder au grand Couvent des Cordeliers de Paris. Le Reliquaire est en argent doré et représente saint Bonaventure en rochet et en camail, tenant entre ses mains un cristal de figure oblongue, dans lequel la Relique est renfermée.

Ce ne fut pas là la seule partie des Reliques de saint Bonaventure qui fut transportée. Bagnarea et Venise ont aussi le bonheur d'en posséder. La première de ces deux villes garde précieusement dans son Eglise Cathédrale un Bras du Saint, qui y fut apporté par François Samson, Général de

obligé de se livrer, et fut enterré dans l'église du couvent de son Ordre, aujourd'hui celle de la paroisse de Saint-Bonaventure. Ce Monastère avait été fondé, en 1220, dans un endroit de la ville alors éloigné des habitations et qui, au 19^e siècle, était hors des murs. Lorsque le cardinal Jean de Fidenza, c'est le nom du célèbre docteur, fut canonisé, l'église où il reposait prit son nom, et notre ville avait conservé si vivant le souvenir de son talent et de ses vertus, qu'il fut adopté pour patron de la jeunesse ou, suivant le langage du temps, des Enfants de Lyon. » (Hist. Lyon. A. Steyert.)

Les couvents des Frères Mineurs situés à Lyon subsistèrent jusqu'à la Révolution.

L'Ordre des FF. Mineurs, et un des plus ardents zélateurs du culte de saint Bonaventure. Ce Général se trouva à Lyon vers le temps même où les Reliques furent retirées du Tombeau. Il en demanda avec instance ; et il obtint ce Bras, qui est enfermé sous deux clefs, dont une est gardée par les Magistrats de la Ville, et l'autre par le Gardien des Cordeliers.

Venise se glorifie pareillement d'en conserver un petit os, dont l'authenticité lui est garantie par Linder le Teutonique, qui était présent lorsque le Roi Charles VIII fit élever ces saints Ossements dans le nouvel Oratoire.

Les hérétiques, s'étant rendus maîtres de Lyon, parcoururent tous les endroits du Couvent des Cordeliers ; ils fouillèrent sans relâche tout le jardin et le verger ; et par un malheur à jamais déplorable, ils arrivèrent enfin à celui des deux fossés où étaient déposés les Ossements de notre Saint. Ces loups, affamés d'argent et de crime, se jetèrent avec précipitation sur la Châsse, la dépouillèrent des riches ornements dont la piété de Pierre de Bourbon l'avait revêtue ; et ayant ensuite dressé un bûcher dans l'endroit même de la Place des Cordeliers où est érigée aujourd'hui une Croix, ils consumèrent outrageusement ces Ossements sacrés ; et pour comble d'impiété, ils en jetèrent les cendres dans la Saône, comme le rapporte, dans son *Apparat sacré*, le R. P. Possevin, de la Compagnie de Jésus, qui se trouva à Lyon dans ce même temps. C'est ainsi que le Seigneur, selon la pensée de ce Père, permit, pour rehausser la gloire de saint Bonaventure, qu'il essuyât après sa mort une sorte de martyre.

Le vertueux Gardien des Cordeliers qui conserva par sa prudence et par son courage le Chef sacré de saint Bonaventure, préféra la mort à la vie sauve que lui offraient les Calvinistes s'il voulait leur livrer le secret de l'endroit où les PP. Asteri et Terrier l'avaient caché ; ils lui firent subir un horrible martyre et le jetèrent dans la Saône.

Dès que le calme fut rétabli, l'on découvrit le précieux trésor dans l'état où ces Religieux l'avaient laissé.

Depuis la grande Révolution ce Chef sacré a disparu ; aujourd'hui, on vénère dans l'église de Saint-Bonaventure une Relique insigne du saint Docteur, conservée pendant les mauvais jours par une famille chrétienne.

Depuis sa canonisation, on célèbre tous les ans la fête de la Translation des Reliques de saint Bonaventure dans son église de Lyon, le 14 mars ; tout l'Ordre de Saint-François en récite l'Office le même jour (Voir *Vie abrégée de saint Bonaventure*, 1874). Le culte de saint Antoine de Padoue est en grand honneur dans l'ancienne église des Cordeliers, devenue paroissiale.

CHAPITRE II

FONDATION DE L'ABBAYE DE BRIENNE, PRÈS D'ANSE

« Je les conduirai sur ma montagne sainte, je les remplirai de joie dans ma Maison de prière ; leurs holocaustes et leurs victimes, offerts sur mon Autel, me seront agréables ; parce que ma Maison sera appelée Maison de prière pour tous les peuples. »

(Isaïe, c. LVI.)

I. Origine de ce Monastère.

Le Monastère de Brienne est le premier dans le Lyonnais de l'Ordre des Clarisses. Il en existait déjà un certain nombre en France, du vivant même de sainte Claire, savoir : à Reims, Montpellier, Avignon, Paris, Provins, Metz, Bordeaux, Condom, Toulouse, Périgueux, Perpignan, Cahors, Besançon, Béziers, Marseille ; mais ce dernier fut érigé, en 1254, après la mort de la Fondatrice des Pauvres-Dames. Celle-ci en avait préparé la fondation et lui destinait comme Abbesse la Bienheureuse Béatrix, sa cousine, et comme Vicaire, la Bienheureuse Angèle ou Angélique, qu'elle nommait par affection *Angeliccia*, petite Angèle.

D'après Waddingue, la fondation d'Anse ou de *SAINTE-MARIE DE BRIENNE* eut lieu en 1259 (1).

Les origines du Monastère de Brienne se déduisent assez clairement. D'après la Bulle d'Innocent IV et celle d'Alexandre IV citées par le P. Bullioud, peu avant 1246-1247 (du 28 juin 46 au 28 juin 47), 4^e année du Pontificat d'Innocent IV, des Religieuses de Sainte-Claire furent installées près d'Anse, à Brienne, et reçurent de ce Pape une

(1) Waddingue donne les dates des bulles d'érection d'après le *Regestum Pontificale* du Vatican, qu'il cite à la fin de chacun de ses volumes.

Le P. Bullioud cite une épitaphe qui se trouvait sur le tombeau de *Vuillelmus Hurarditus Patronus Dominus Beatæ Mariæ de Brienna..... annum Christi 1205*. Cette épitaphe ne prouve pas l'existence du Monastère ; mais seulement qu'il y avait une église paroissiale appelée Notre-Dame de Brienne.

règle sévère qui fut mitigée, en 1259, par son successeur Alexandre IV.

Enfin, en 1264, l'Abbesse passe un acte par lequel le Monastère s'engage envers les Obéanciers d'Anse à ne pas prétendre aux droits du Curé d'Anse. Il est parlé expressément dans cet acte de l'installation évidemment récente des Clarisses à Brienne.

C'est donc bien peu avant 1246 qu'elles sont venues s'y établir.

« Les auteurs du *Gallia Christiana nova*, tome iv, colonne 296, avancent que l'Abbaye de Brienne-lès-Anse, en Lyonnais, fut fondée en 1304, par Blanche de Châlon, veuve de Guichard V, sire de Beaujeu, la fondatrice, aussi en 1304, de l'Abbaye de la Déserte, à Lyon. Ces auteurs, évidemment, se sont trompés, ainsi que le prouve l'acte suivant qui établit, d'une manière péremptoire, que l'Abbaye de Brienne existait déjà en février 1264, et que Sœur Marie en était alors Abbessse, la première Abbessse sans doute, puisqu'elle s'engage (comme on va le voir), elle et son Monastère, envers Milon de Vaux, doyen, et Guillaume de la Poype, précenteur de l'Eglise de Lyon... »

« Cette sorte d'engagement n'était fait d'ordinaire qu'immédiatement après la création d'une nouvelle maison religieuse... »

« Au bas de l'acte, se voit encore appendu le sceau de l'Abbesse Marie. Il est en cire blonde et de forme ovale. Dans le champ une Annonciation : la Vierge et l'Ange debout. Au-dessous une Religieuse à genoux. Légende : ✠ S. ABBISSE MON SCE MARIE DE BRIONA (*Sigillum Abbatissæ Monasterii de Briona*). »

« Le Monastère de Brienne, d'abord de l'Ordre de Saint-Damien (1) », prit le nom d'Ordre de Sainte-Claire ou des Clarisses, après la canonisation de la première Fille de saint François. « Il fut placé, en 1697, sous celui de Saint-Benoît.

(1) L'Ordre de Saint-Damien n'est pas un ordre différent de l'Ordre de Sainte-Claire; le premier nom est celui du lieu où l'Ordre prit naissance; il ne devait pas porter le nom de sa fondatrice avant que celle-ci fût canonisée depuis un certain temps.

Ce Monastère fut réuni, en 1742, à celui de la Déserte, à Lyon (1). »

Nous savons peu de chose sur l'Abbaye de Brienne ; mais la nomination de quelques Abbesses par les rois de France, semble indiquer qu'elle était passée en commendé et considérée comme un bénéfice d'une certaine importance.

II. *Acte passé entre l'Eglise et le Monastère.*

L'auteur de l'article dont nous citons des extraits, place ici l'acte en latin. Voici la traduction :

« Nous, Sœur Marie, humble Abbessse de Sainte-Marie de Brienne d'Anse, et du Monastère de Saint-Damien, au même lieu, faisons savoir ce qui suit, à tous ceux qui liront les présentes : La dévotion de quelques bienfaiteurs nous ayant donné un local pour demeurer auprès d'Anse, nous ne voulons pas que notre présence soit préjudiciable aux Seigneurs d'Anse et aux Recteurs de son église, présents et à venir, selon le temps : c'est pourquoi nous promettons au Sieur de Vaux, doyen, et au Sieur Guillaume de la Poype, précenteur (1^{er} chantre) de Lyon, qui présentement tiennent l'Obéance (2) de la dite ville d'Anse, nous leur faisons donc, pour nous et celles qui nous succéderont, la promesse par stipulation et de bonne foi, que nous n'accorderons pas la sépulture ecclésiastique aux paroissiens d'Anse, de Saint-Romain et de Luce-nay, si ce n'est toutefois du consentement et avec la volonté des Recteurs ou Chapelains des dits lieux, et avec l'agrément de ceux qui percevront pour les maîtres la portion qui revient à ces derniers pour la sépulture ; et si ce n'est aussi que de la part des Recteurs ou Chapelains et tous autres, ayant droit de recevoir cette portion seigneuriale, on nous présente à nous, ou à celles qui nous succéderaient, les corps des défunts à ensevelir. En outre, nous ne permettrons pas que notre Chapelain, quand il célébrera la Messe, reçoive des susdits paroissiens leurs oblations manuelles.

(1) Biblioth. Hist. Lyonnais, tom. I, G. Guigue, 1888.

(2) *Obéance* et non obédience, terme officiel usité dans l'Eglise de Lyon.

Enfin, nous donnerons fidèlement aux Sieurs précités, et nous leur paierons les dîmes pour les jardins et terres que nous tenons en notre pouvoir, ou tiendrons à l'avenir. En foi de quoi nous avons apposé aux présentes lettres notre sceau, le seul que nous ayons. Donné en l'année du Seigneur 1263 (1264, selon la réforme du calendrier) au mois de février. »

(Original. — Archives du Rhône. — Fonds du Chapitre métropolitain. — Armoire Enoch., vol. 29, n° 2).

III. *Liste des Abbesses du Monastère de Sainte Marie-de-Brienne (1)*

I. MARIE, 1259.

II. CATHERINE. Celle-ci permute, en 1320, avec Jean de la Pallud, Abbé d'Ainay.

III. JEANNE I GUYOT, fille de Claude Guyot, avocat fiscal de la Bresse, gouverna le Monastère durant 20 ans. Sa sépulture fut placée dans le cloître avec cette épitaphe : *Ici gist le corps de Sœur Jane Guyot, laquelle a esté abbesse du couvent de céans l'espace de 20 ans et trespassa le II de Mars 1491.*

IV. MAGDELEINE I DE GARDEUR, nommée en 1579 par Henri III, roi de France.

V. MAGDELEINE II D'ARS DE LA RAFFINIÈRE.

VI. N..., nièce (2) de la précédente, désignée par Henri IV, lui succède en 1609.

VII. ANTONIA I DE FRANC, nommée par Louis XIII, 4 Mars 1632.

VIII. ANTONIA II DE ROUSSILLON, dite de COMBES, exerce sa charge jusqu'en 1663 ; démise, elle meurt en 1675.

IX. CLAUDINE DE BESSAC DE GRAND-MAISON, nommée par Louis XIV, le 6 Juillet 1663-1675,

X. JEANNE II ROUSSELOT DE ROUVILLE, 1675-1696.

(1) Cette liste est évidemment incomplète dans le *Gallia Christiana* ; nous la reproduisons telle quelle, excepté que nous mentionnons l'Abbesse Marie. Il dut y en avoir au moins une autre entre elle et Catherine, et deux ou trois entre Jeanne I et Magdeleine I ?

(2) Le *Gallia Christiana* ne donne pas le nom de cette VI^e Abbesse ; peut-être avait-elle le même nom que sa tante ?

XI. CLAUDIA, nommée par le roi, 15 août 1696. Sous son gouvernement l'abbaye de Brienne quitte la Règle de Sainte-Claire, pour celle de Saint-Benoît, en 1697.

XII. N. MIGNOT lui succède en 1704.

XIII. N. DE LA BARGE est nommée Abbesse par lettre du roi, 8 septembre 1706, et renonce à sa charge. Était-elle sœur ou du moins parente de Philiberte de la Barge, Abbesse des Clarisses de la paroisse d'Ainay, à Lyon? Nous ne le savons pas. Celle-ci, élue en 1693, mourut en sa charge en 1695. (Nous venons seulement de retrouver son acte de décès aux Archives de la Préfecture; auparavant, nous doutions si elle s'était démise.) (1)

(1) A la même époque on voit quatre grandes Servantes de Dieu du nom de la Barge; car, outre les deux Abbesses professes de l'ordre de Sainte-Claire, il y avait une Visitandine de Moulins, qu'illustrèrent les lettres nombreuses que lui adressa la Bienheureuse Marguerite-Marie, confidente et dépositaire des révélations du SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. Enfin la dernière recluse de Lyon, Marguerite de la Barge, qui fit sa demeure dans une Chapelle de la crypte de Saint-Irénée où elle mourut en 1692. Nous ignorons les liens de parenté qui pouvaient les unir; mais leurs âmes avaient une frappante ressemblance de piété et l'attrait d'une « vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ ».

La pierre du sépulcre de cette sainte recluse porte cette inscription :

D. O. M.

« *Ci-git Damoiselle Marguerite de la Barge, de Lyon, décédée le 16 novembre 1692, âgée de 43 ans, à qui l'on n'a permis d'élire sa sépulture dans ce saint lieu qu'à cause de la vie pénitente qu'elle y a menée l'espace de neuf ans, pour être éternellement unie aux Martyrs de cette église qu'elle a si fidèlement priés pendant sa vie. Requiescat in pace. Amen.* »

« En 1863, comme on fouillait le sol de la Chapelle dont il est question pour le mettre au niveau de celui de la crypte, on a rencontré, à une profondeur de quatre-vingts centimètres au plus, les quelques ossements de cette sainte recluse, qui n'étaient pas encore consumés. Au milieu de ces débris apparaissait une petite Croix pectorale, en baleine, de quinze centimètres environ dans sa dimension la plus longue; le Christ, en cuivre, était fortement oxydé. Le premier sentiment qu'ont éprouvé ceux qui assistaient à cette découverte, les portait à se saisir de cet objet pieux pour le garder comme une relique; mais en réfléchissant que la vertueuse recluse aura tenu, sans doute, à être enterrée avec la Croix qu'elle portait pendant sa vie, il a paru plus convenable de laisser cette Croix au milieu des ossements de celle qui doit, comme le rappelle sa légende funéraire, ressusciter avec les Martyrs, pour être associée à leur gloire. Les rigueurs de la pénitence sont aussi une sorte de martyre, et l'héroïsme se trouve dans les épreuves patiemment soutenues d'une vie d'abnégation et de sacrifices, comme dans les luttes sanglantes des Confesseurs de la foi.

« La famille de Marguerite de la Barge a donné plusieurs Chanoines au Chapitre des Comtes de Lyon. » (*Mém. SS. Martyrs*, D. Meynis.)

CHAPITRE III

FONDATION DE L'ABBAYE ROYALE DE NOTRE-DAME DE LA DÉSERTE (1)

« J'ai erré comme une brebis qui s'est perdue :
cherchez votre servante, parce que je n'ai pas
oublié vos commandements. » (*Ps.* cxviii.)

« Voici que moi, dit le Seigneur, je l'attirerai
doucement, et l'amènerai dans la solitude, et je
parlerai à son cœur. » (*Osée*, c. ii.)

I. *Origine du Monastère.*

Ce Monastère était situé dans un quartier de l'ancien Lugdunum. Ce lieu, *peuplé pendant la période romaine*, n'était plus qu'une vaste solitude, de là son nom de *Déserte*. Cependant des auteurs ont cru que ce nom venait d'une famille de *Deserta*, antérieurement propriétaire de cet emplacement, ou plutôt cette famille tenait-elle ce nom du lieu.

La Déserte n'était qu'un petit tènement comprenant la place Sathonay actuelle et les maisons faisant l'angle de la rue Saint-Marcel et de la montée des Carmélites. La *Déserte* se trouvait comprise dans le territoire réservé au Conseil des Trois Gaules, enclavé entre celui des Segusiaves et de la Colonie de Lugdunum.

Il y avait des habitations luxueuses, dépendant probablement des personnes attachées au Conseil des Trois Gaules.

C'est là, qu'en l'année 1296, Blanche de Châlon, fille de Jean, duc de Bourgogne, et veuve de Guichard V, sire de Beaujeu, acheta de Jean Mallenc une maison avec vigne et verger.

Blanche fit venir de Brienne-lès-Anse les Clarisses destinées à être les pierres fondamentales de l'édifice spirituel, et ainsi fut érigée, vers 1304, l'Abbaye de la *Déserte*. La pieuse Comtesse la dota en faisant don de la maison aux Religieuses qu'elle y avait appelées. Cette œuvre fut consacrée à la gloire

(1) Ms. Biblioth. Lyon.

du Seigneur, au salut des âmes et des parents défunts des familles de Beaujeu et de Mercœur.

L'édifice matériel fut placé sous le vocable de *Notre-Dame de la Déserte*, de tous les Saints, et en particulier de *Saint-Damien*, en souvenir du berceau de l'Ordre de Sainte-Claire, à Assise, en 1212.

Le Monastère était joignant en arrière une des principales portes fortifiées de la ville, la porte Saint-Marcel, qui devait lui être une protection.

Le P. Bullioud émet une hypothèse d'après laquelle « Blanche de Chalon aurait fondé son Monastère dans un faubourg de Lyon, à l'exemple de Marguerite de Provence qui, veuve de saint Louis, fonda un couvent de Sainte-Claire dans un faubourg de Paris » (Faub. St-Marcel). C'est là que Marguerite s'enferma et finit ses jours. Saint Louis avait fondé pour sa sœur Isabelle un Monastère de Sainte-Claire à Longchamps, près de Paris, où entrèrent dans la suite un grand nombre de princesses de France et d'autres nations. (Vie de la B. Isabelle). Le monarque fit venir des Clarisses de Reims pour établir la Communauté. Dans les visites qu'il rendait à sa sœur Isabelle, il adressait parfois des instructions religieuses à toutes ses compagnes réunies au Chapitre.

Nous avons parlé de la Communauté de la Déserte dans notre Histoire des Pauvres-Dames de l'Ordre de Sainte-Claire ; nous nous bornerons à citer ici les noms de ses Abbesses jusqu'à l'époque où elle passa sous la Règle de Saint-Benoît.

Le *Gallia Christiana* donne une liste qui diffère de celle de la Bibliothèque de la ville.

II. *Nombre des Abbesses qui ont gouverné l'Abbaye royale de la Déserte, depuis la fondation qui fut faite en 1304.*

« Premièrement : DAME BLANCHE DE CHALON, fondatrice.

1^{re} Abbessse, Dame Jeanne Dupuy, 1304.

I. Bullioud et le *Gallia Christiana* ayant ignoré l'acte de transfert d'une colonie de Brienne sous la direction de cette Abbessse, celle-ci leur est demeurée inconnue.

II. Dame Mathive de Dorches, 1310.

III. Dame Huguette de Dio.

IV. Dame Jeanne de Dorches, 1315 (Ms. Biblioth. Lyon.) »

V. Yolande de Mercœur, 1318.

VI. Béatrix de Ségreus, 1326 (1).

VII. Jaquette de la Cras, 1331.

VIII. Guillemette.

IX. Catherine de Vassalieu, 1350-51.

II. *De Durchia* (ms. de la Biblioth.) suivant la transcription du latin *Durchia*. Elle appartenait à la famille des Dorches de Lyon. Le *Gallia Christiana* ne l'a connue que sous son prénom et la désigne, par erreur, comme première Abbesse et ne lui attribue point de date.

III. Citée sans date par le ms. de la Biblioth. sous le nom altéré de *Dieux*. Elle devait être de la noble famille de Dio; Bullioud et le *Gallia Christiana* ne l'ont pas connue.

IV. Ms. de la Biblioth., citée par le *Gallia Christiana* sous un seul prénom. Bullioud la donne pour première Abbesse. Le ms. de la Biblioth. la désigne sous les noms de Jeanne *Humilis*. C'est le résultat d'une méprise. Dans l'acte de 1315 qui le mentionne, elle est désignée suivant la formule habituelle *Joanna humilis Abbatissa*. Cette qualification de *humble* a été prise pour un nom de famille et a fait inscrire dans la liste des Abbesses une Jeanne *Humilis*.

V. Elle n'est citée que par le *Gallia Christiana*.

VI. Bullioud la nomme Mathive d'après un acte d'acquisition où elle est désignée expressément comme Abbesse.

Le *Gallia Christiana* nomme une *Béatrix de Segrens*, mais Bullioud nous apprend que cette personne qu'il nomme de *Sarano* intervient dans ce même acte avec l'Abbesse; elle n'était donc pas Abbesse elle-même (mais peut-être étant Vicaire à ce moment, elle a pu devenir Abbesse dans la suite. Le *Gallia Christiana* semble aussi confondre cette Mathive avec Mathive de Dorches.

VII. Jaquette ou Jaqueline. Le nom de saint Jacques, fréquemment porté par des femmes au moyen âge, se rendait par Jaquette, Jaqueline ou même Jaquemette. Bullioud a lu de *Laucia*, le *Gallia Christiana* de *Cré* ou de *Laire*; le ms. de la Biblioth. a fait deux Abbesses de la même qu'il place d'abord sous le nom de *Latra* avant la prétendue Jeanne *Humilis*, puis après elle sous le nom de *Lacre*. En réalité, cette famille appartenait à une famille de gentilshommes de la Bresse connue au XIII^e siècle et qui tenait son nom du fief de la Cras à Niévros.

VIII. Citée seulement par le *Gallia Christiana* qui la nomme en latin *Guilhelma*.

IX. Bullioud la mentionne en 1350 et lui donne le prénom de *Vincenne* formé de celui de saint Vincent et qui est usité en Lyonnais et en Forez; mais le *Gallia Christiana* et le ms. de la Biblioth. s'accordent pour lui donner celui de Catherine.

(1) C'est le nom que le *Gallia Christiana* donne à cette date. C'est peut-être la même Abbesse que le P. Bullioud nomme Béatrix de Sarano dans l'acte d'acquisition où il la fait intervenir en 1326, avec l'Abbesse Mathive. Celle-ci n'était peut-être que Vicaire ou Prieure de l'Abbesse? Quoi qu'il en soit, aucun auteur ne donne deux Abbesses du nom de Mathive dans la liste de la Déserte.

- X. Nicole de Varey, 1359.
- XI. Isabelle Duys, 1371-1397.
- XII. Isabelle Jeoffrey, 1382.
- XIII. Etiennette Charentay, 1402-1406.
- XIV. Amphélise Burle, 1406-1408.
- XV. Bernarde Barral, 1413-1383.
- XVI. Catherine de Grammont, 1413.
- XVII. Béatrix Guiot, 1422-1426.
- XVIII. Catherine Carronnier, 1436 (1).
- XIX. Marguerite de Varey, 1458.

X. D'après Bullioud. Le ms. de la Biblioth. lui donne par erreur le prénom étrange et inusité de Richelle. Après elle Bullioud inscrit à la date de 1383 Bernarde Barral que nous retrouverons plus loin.

XI. D'après le ms. de la Biblioth. qui l'inscrit à la date de 1371. Bullioud la mentionne en 1397.

XII. Le *Gallia Christiana* fait précéder son nom de la particule *de*, ce qui est certainement une erreur. Bullioud omet cette Abbesse, et cela, joint à la date de 1397 qu'il attribue à Isabelle Duys, ferait croire qu'il s'agit d'une seule et même personne.

XIII. D'après Bullioud qui lui donne le prénom latin *Stephaneta*. Le ms. de la Biblioth. l'appelle *de Chalentin* et la cite sous la date de 1406.

XIV. Bullioud, qui l'inscrit sous la date de 1408, lui donne à tort la particule *de*. Elle appartenait à une riche famille de Lyon et du Dauphiné qui s'est fait remarquer dans la magistrature.

XV. D'après le ms. de la Biblioth. Bullioud la place à la date de 1383. Sa famille tenait un rang distingué à Lyon.

XVI. Citée par Bullioud seulement.

XVII. *Guiole* suivant l'ancien usage conservé dans nos campagnes de donner un féminin aux noms de famille quand ils s'appliquent à des femmes. Le ms. de la Biblioth. a défiguré ce nom en *Thimole*.

XVIII. *Carronnière* suivant l'usage qui vient d'être signalé.

XIX. D'après Bullioud qui l'a trouvée expressément désignée comme Abbesse de la Déserte dans un acte de 1458 ; le ms. de la Biblioth. la place sous la date de 1484 et après les deux suivantes.

(1) Catherine Carronnier est mentionnée dans le testament de Pierre de Saint-Barthélemy, marchand citoyen de Lyon, qui, le 26 juillet 1439, lui légua une robe avec sa fourrure de vair et, au cas qu'elle ne la voulût accepter, une année de vin bon, loyal et marchand. Cette réserve de non-acceptation prévoyait que Catherine étant Abbesse ne pouvait porter une robe fourrée de vair qui était une parure de luxe. Il existe une ancienne miniature où la Bienheureuse Isabelle de France est représentée avec l'habit de Clarisse ; mais le manteau est doublé d'hermine. Nous ne croyons pas que cette sainte Religieuse ait accepté ce genre de fourrure ; il est plus probable que le peintre aura voulu rappeler ainsi sa naissance royale. Quoi qu'il en soit, la Règle de Sainte-Claire n'admet aucune différence, dans le vêtement, entre l'Abbesse et ses filles. En outre, la Réformatrice des Clarisses, sainte Collette, leur interdit absolument l'usage des fourrures.

XX. Antoinette de Lurcien, 1469-81-86.

XXI. Antoinette de Tournon, 1480.

XXII. Antoinette de Birieux, 1484.

XXIII. Catherine Garin, 1493-98.

XXIV. Catherine de Vallieu, 1501.

Sous le gouvernement de Catherine de Vallieu, les Clarisses de la Déserte passent à l'Ordre de Saint-Benoît. La première Abbesse, ancienne professe de Sainte-Claire, élue en 1507 selon la nouvelle Règle, fut Pétronille de la Poype. Bien que nous ne nommions pas celles qui lui succédèrent, nous citons en passant Madame Marguerite de Quibly, de pieuse mémoire, nommée en 1613, à l'âge de dix-sept ans, coadjutrice de sa tante, Madame de Chapponay. Elue Abbesse en 1618, elle réforma le Monastère et y rétablit la clôture qui était entièrement abandonnée (1). Elle gouverna avec une grande sagesse, durant cinquante-huit ans, et mourut plus qu'octogénaire en 1675. Ses vertus lui méritèrent l'estime et l'affection de saint François de Sales qui l'honora de ses lettres ; la dernière qu'il écrivit avant sa mort lui était adressée.

Enfin, en 1792, sous le gouvernement de Madame Jeanne-Marie-Alexandrine de Montjouvent, élue en 1758, la Communauté demeura fidèle à Dieu ; toutes les Religieuses déclarèrent vouloir rester dans leur vocation ; mais, bientôt dispersées par la Révolution, l'Abbaye royale de la Déserte avait cessé d'exister.

XX. Bullioud la trouve en 1469 sous le nom de *Leurcieu*, en 1486 sous celui de *Leurvoco*, peut-être, dit-il, pour *Lurciavo* ; ce serait alors *Lurey*, on pourrait songer aussi à la famille de Lavieu de *Laviaco*. Quant à la sœur de *Lupercieu* donnée par le ms. de la Biblioth., elle est évidemment fautive.

XXI. D'après le ms. de la Biblioth. qui écrit mal *de Turnione*.

XXII. D'après le *Gallia Christiana*. Peut-être faut-il lire *de Virieux* qui est un nom de famille bien connu.

XXIII. *Garin* suivant l'usage mentionné ci-dessus XVII et XVIII. (Notes. A. Steyert).

(1) Au sujet des Clarisses de la Déserte, le P. Bullioud commet des anachronismes : leur passage à l'ordre de Saint-Benoît eut lieu vers 1503, sous le Pape Jules II, et non à la fin du xvii^e siècle, où le place cet écrivain. Après les désastres des guerres et les ravages des Calvinistes, il se produisit au Monastère de la Déserte certains faits qu'il relate en les attribuant aux *Clarisses*, tandis qu'il s'agit des *Bénédictines* ; et c'est à celles-ci que s'adressa un peu plus tard la Bulle d'Urbain VIII, pour la réforme que devait effectuer d'une manière si édifiante et durable Madame de Quibly.

Dans les premiers siècles de l'Ordre de Sainte-Claire, on voit un grand nombre de Monastères de Saint-Benoît passer dans ce nouvel Institut. Evidemment tous les deux fournissaient les moyens de perfection, puisqu'ils avaient reçu la sanction de l'Eglise. Cependant, la pauvreté et la clôture plus strictes de l'Ordre franciscain indiquaient de la part des Bénédictines qui l'embrassaient une générosité et une ferveur qu'il serait difficile d'attribuer au changement des Clarisses en Bénédictines ou autres Religieuses d'observances similaires. En effet, l'Ordre de Sainte-Claire, outre sa pauvreté en commun, réunit la louange divine et le travail des mains de Saint-Benoît, l'abstinence de la Chartreuse, la solitude et l'oraison du Carmel, et enfin, une clôture très stricte.

Eugène IV promulgua une défense contre le passage des Clarisses dans un autre Ordre (An. 1432. Regest. Waddingue Tom. X); néanmoins il est certain que celles de Brienne et de la Déserte eurent la dispense de ce document pontifical.

CHAPITRE IV

FONDATION DU MONASTÈRE DE POLETEINS

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » (Matt., C. v.)

On s'étonnera peut-être de voir ici un chapitre consacré à un Monastère qui n'appartint pas à l'Ordre de Sainte-Claire. Nous dirons tout d'abord que c'est un bonheur pour nous de rappeler un titre de gloire de l'illustre famille de Beaujeu. Les fondateurs de Poleteins appartiennent en effet à cette famille comme ceux des Monastères de l'Ordre franciscain dont nous avons parlé. De plus les *Œuvres* d'une de ses Prieures, dont la publication assez récente a réjoui les amis de notre vieux dialecte lyonnais, nous ont révélé une sainte et une voyante d'une ressemblance frappante avec notre Mère sainte Claire. Aussi nous avons jugé utile de reproduire quelques extraits textuels avec une traduction qui, sans aspirer à rendre la naïveté de l'original, essaiera pourtant d'en donner le sens. On pourra alors admirer ce genre de spiritualité simple et sublime tout à la fois qui caractérise les saintes du Moyen-Age.

La pieuse Marguerite d'Oyngt, comme notre Mère sainte Claire, paraît uniquement occupée à lire dans le livre de vie Jésus-Christ, Fils de Dieu. Si parfois l'Esprit-Saint transporte ces âmes contemplatives, sur les hauteurs des cieux, toujours elles reviennent au divin Maître qui a voulu nous apprendre à agir et à souffrir, en se faisant notre modèle et notre loi vivante.

I. *Monastère de la Celle Notre-Dame.*

« Marguerite de Bâgé avait épousé Humbert V, fils de Guichard IV, sire de Beaujeu, qui fonda le premier établissement des Frères Mineurs en France.

« Peu de temps après son mariage, avant d'être mère, et

pendant que son mari guerroyait pour le roi contre le comte de Toulouse, Marguerite résolut, dans l'intention sans doute de se rendre propice le Dieu des batailles, de fonder sur son domaine un Monastère de Religieuses, d'où la prière s'exhalerait sans cesse à l'unisson des ardentes ferveurs de son cœur de femme aimante. Son époque était celle des grandes hérésies albigeoises, vaudoises, cathares, etc., mais aussi celle de la foi intense, qui s'affirmait d'ordinaire par de riches fondations pieuses.

« Le choix de Marguerite s'arrêta sur l'Ordre des disciples de saint Bruno. Cet ordre austère et célèbre était alors en grande faveur dans le Lyonnais.

« L'emplacement que désigna Marguerite pour recevoir les bâtiments du nouveau Monastère, qui devait s'élever sous le vocable de la *Celle de Notre-Dame*, était situé dans la paroisse de Mionnay, sur le monticule de Poleteins, au point précis où avait existé une petite *villa* à l'époque de la domination romaine.

« Ce point se trouvait assez près de son château de Miribel pour qu'elle pût s'y rendre facilement, et en même temps assez écarté des bruits du monde pour que les Sœurs pussent y vivre selon la lettre et l'esprit de leur Règle. Aux Religieuses qu'elle fit venir, sous la direction d'une Prieure d'un Couvent nommé Pré-Bajon, au diocèse de Vaison, dans le Comtat Venaissin, elle concéda d'abord le lieu même de la fondation, le territoire et le tènement de Poleteins, et un étang qu'elle y avait créé. Elle leur promit en outre de faire bâtir à ses frais une église et tous les édifices qui leur seraient nécessaires ; de leur donner des terres arables, etc...

« L'acte de cette fondation, qui fut confirmée par Humbert de Beaujeu, existe encore en original. Il n'est pas daté, mais il doit appartenir aux premiers temps de l'union d'Humbert et de Marguerite, c'est-à-dire aux années 1225 ou 1226, attendu que la fondatrice, dans l'exposé des raisons qui la portèrent à édifier la *Celle de Notre-Dame*, ne parle que du salut des âmes de ses ancêtres, de son mari, de la sienne propre, sans recommander celle de ses enfants, que l'amour maternel ne lui eût pas permis d'oublier, si, alors, elle avait été mère. (M.-C. Guigue).

II. *Marguerite d'Oyngt, prieure de Poleteins.*

Le Seigneur Jésus avait cueilli les deux lis de l'Ombrie, sainte Claire et sainte Agnès d'Assise, pour les transplanter dans les jardins du Paradis. L'un et l'autre embaumaient de leur suave parfum la sainte Eglise. Agnès comme sa sœur avait été prévenue des bénédictions du Ciel. Avant de s'envoler vers les régions éternelles, le Roi de gloire lui apparut maintes fois. Dans une merveilleuse vision, il posa sur son front trois couronnes, symbole de sa pauvreté, de son obéissance et de sa virginité.

Ici-bas, deux autres lis du parterre de sainte Claire semblaient appeler, en croissant toujours plus haut vers les Cieux, la main divine qui devait les y fixer à leur tour. C'étaient le lis royal de France, la Bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis, fondatrice de l'Abbaye des Clarisses de Lonchamps, et le lis royal de Bohême, la Bienheureuse Agnès, première Abbesse des Clarisses de Prague. Toutes deux avaient préféré le voile noir des épouses du Christ à la couronne impériale d'Allemagne. De toutes parts, on voyait à cette époque surgir dans les cloîtres des héroïnes de la sainteté. Dans notre Lyonnais, c'était Marguerite d'Oyngt, Prieure du Monastère de Poleteins de l'Ordre de Saint-Bruno ; tandis que son émule, Roseline des Arcs de Villeneuve, resplendissait dans une autre Chartreuse (1).

(1) Sainte Roseline naquit au Château des Arcs, en 1263. Sa mère, Sybille de Sabran, était de la famille dont devait naître saint Elzéar, époux de sainte Delphine ; l'un et l'autre furent de vrais modèles des Tertiaires de Saint-François dans le monde. L'Abbesse des Clarisses d'Avignon était alors une tante de Roseline ; mais c'était auprès d'une autre tante, Jeanne de Villeneuve, Supérieure du Cloître de Celle-Roubaud, que devait s'écouler sa vie, après avoir reçu la consécration et les insignes du Diaconat des mains de l'Evêque de Fréjus, Bertrand de Favas.

Un jour, suivant l'ordinaire coutume de tout noviciat, la fille du seigneur des Arcs, élevée dans la soie, nourrie dans l'opulence, dut à son tour prendre part aux plus humbles fonctions de la vie domestique. Ceinte d'un modeste tablier, devenue servante des Sœurs, elle eut à préparer, dans l'humble salle de la cuisine, le repas frugal de la Communauté. Marie va remplir le ministère de Marthe, mais rien ne la privera de ses doux entretiens avec le divin Maître.

Plaine d'ardeur pour répondre aux devoirs de l'obéissance, de ses mains délicates, elle se hâte d'accomplir son emploi. Voici que l'Esprit du Seigneur

« On ignore le nom de la première Prieure de Poleteins. Elle ne peut avoir été Jeanne de Beaujeu, fille de la fondatrice, qui en fut seulement, ce qui est beaucoup plus probable, la deuxième Prieure. C'est en cette qualité qu'elle présida, on le suppose du moins, en 1251, la cérémonie d'inhumation de sa mère dans le chœur de l'église de la Celle Notre-Dame.

« Jeanne de Beaujeu est rangée parmi les Bienheureuses. »

Marguerite d'Oyngt, quatrième Prieure de Poleteins, de 1286 à 1310, nommée par différents auteurs Marguerite de Lyon, Marguerite de Duyngt ou de Duyn, était issue de la puissante famille d'Oyngt dont le manoir n'était situé qu'à quelques lieues de Lyon et de Poleteins. Il existe encore en original un document dont l'autorité est indiscutable et qui prouve péremptoirement que la béate Supérieure était lyonnaise, et que, de son vrai nom, elle s'appelait Marguerite d'Oyngt.

« Ce document est le testament de son père. Cet acte porte la date du 25 juillet 1297. En ce qui concerne sa fille Marguerite, Guichard, seigneur d'Oyngt, s'exprime ainsi : « *Item à ma fille Marguerite, Religieuse et Prieure du Monastère de*

soudain s'empare d'elle, comme autrefois des saints Prophètes, et la servante improvisée reste ravie, les mains chargées encore des mets qu'elle veut apprêter.

Mais Dieu a donné des ordres aux Anges, et pendant que Marie écoute le Maître, les messagers célestes remplissent pour elle l'office de Marthe.

L'heure approche et la cloche va sonner le dîner; la Sœur intendante veut s'assurer par elle-même des apprêts du repas. A son entrée dans les basses officines, les Anges disparaissent avec assez de lenteur pour être aperçus; Roseline confuse revient de l'extase et se souvient de son emploi; elle tombe aux pieds de la Mère, implore son pardon, demande un instant de retard, les yeux baignés de larmes et la confusion sur la face. L'heureuse Mère des novices l'embrasse avec respect, et, lui montrant le repas apprêté, l'invite à bénir le Dieu de Paul et d'Antoine qui donne lui-même à dîner à ses serviteurs. La pieuse Communauté se nourrit en ce jour d'un pain préparé par les Anges.

Sainte Roseline quitta, en 1285, le Monastère de Bertaud où elle avait fait son noviciat et sa consécration religieuse et vint habiter le modeste cloître de la Celle-Roubaud où elle vécut, priant, travaillant et se sanctifiant dans le silence de la solitude et sous l'œil de Dieu. Elle mourut le 17 janvier 1329. Son corps s'est conservé sans corruption jusqu'à nos jours.

Sur le reliquaire d'un si haut prix qui renferme les yeux de la sainte, l'artiste, bien inspiré, a retracé sur émail la scène du repas préparé par les Anges (*Vie de sainte Roseline*).

En 1897, les Clarisses de Lyon ont eu l'insigne faveur d'enchâsser la *pleura* de sainte Roseline.

Poleteins, je donne et lègue par droit d'institution une rente censuelle, annuelle et viagère de 100 sous de viennois. »

« On ignore comment se passèrent les premières années de la vie de Marguerite d'Oyngt, à quel âge elle se mit sous la Règle de Saint-Bruno, à quelle époque elle fut élue Prieure de Poleteins, et quelle est la date précise de sa mort.

« Tout ce qu'on sait d'une manière certaine se réduit à quelques faits. Elle dit elle-même que la piété décida sa vocation : *« C'est pour vous seul, mon doux Seigneur, que j'ai quitté mon père, ma mère, mes frères et tous les biens de ce monde ; »* et que, déjà au mois de juillet 1286, elle était Religieuse. Au mois d'avril 1288, en qualité de Prieure de Poleteins, elle transigea avec Agathe, Abbesse de Saint-Pierre de Lyon, au sujet de certains droits de dîme dont étaient grevés des fonds dépendant de la Chartreuse. Son sceau est encore appendu à l'acte, mais dans un bien triste état de mutilation. Il représente, dans le champ, un buste de la Sainte Vierge, posé de face, et accosté, à droite, de l'Enfant-Jésus debout et vêtu d'une longue robe. Il ne reste plus de la légende que les lettres..... AR...

« Suivant une annotation rédigée par un contemporain de Marguerite, elle mourut *« l'an du Seigneur 1310, le trois des ides de février »*.

« Le seul manuscrit ancien aujourd'hui connu des œuvres de Marguerite d'Oyngt, est conservé à la bibliothèque publique de Grenoble, où il a été transporté de la Grande Chartreuse. Il contient des Méditations rédigées en latin ; le récit d'une vision, *Speculum Sancte Margarete*, en trois chapitres ; la Vie de Béatrix d'Ornacieu (1) qui fut pendant quelques

(1) En 1886, le Prieur de Parménie, le R. P. Théodore Bellanger, a publié la Vie de Béatrix d'Ornacieu béatifiée par Pie IX, en 1869. Cette Bienheureuse était issue de la famille de la Chambre qui possédait la seigneurie d'Ornacieu en Dauphiné. Nous citons ci-après quelques passages de la traduction de cet auteur, tirée du manuscrit de Marguerite d'Oyngt :

« A l'honneur de Dieu et à la louange de son nom béni, pour reconnaître sa grande miséricorde et lui rendre grâces des glorieux dons de sa bonté, pour être plus fervents à faire le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa glorieuse Mère, toujours vierge, je veux humblement et dévotement écrire, pour votre édification, une partie de la vie pure, sainte et sage, que cette épouse de Jésus-Christ mena sur la terre parmi ses Sœurs, dès l'âge de treize ans et au-dessus.

« Nous avons appris qu'au commencement de sa sainte vie, elle résolut

années sous les ordres de Marguerite d'Oyngt ; enfin cinq lettres adressées à diverses personnes. Les trois paragraphes qui terminent le volume ont été ajoutés par une main pieuse pour témoigner de la sainteté de la béate Prieure ; dans l'un, l'auteur assure qu'elle pressentit la mort d'Henri de Villars, Archevêque de Lyon, décédé à Rome, le 18 juillet 1301.

« Malgré tout leur intérêt, les œuvres de Marguerite d'Oyngt sont demeurées inédites jusqu'à nos jours. Tout ce qu'on en connaissait se réduisait au court fragment publié, en 1809, par M. Champollion-Figeac, et aux quelques extraits

de quitter toutes les choses de ce monde, volontairement et de bon cœur, pour l'amour du doux Jésus-Christ : elle garda son bon propos avec une entière fidélité. Elle était très humble de cœur et dans son extérieur. Elle était fort charitable et compatissante, et subvenait humblement et de toutes manières aux divers besoins de ses compagnes. Elle faisait de grands jeûnes et des abstinences, autant que sa faible constitution pouvait le supporter. Elle était extrêmement obéissante, et constamment appliquée à une profonde oraison. Sa dévotion était telle que plusieurs fois elle faillit perdre entièrement la vue par l'abondance de ses larmes. Elle était fort douce dans ses paroles, humble et toujours exemplaire. Tout son désir, son ardeur, son application était de faire, de dire, de voir et d'entendre tout ce qui lui semblait pouvoir tourner à l'édification de son âme et des autres personnes.

« Notre-Seigneur lui fit beaucoup de grâces. Dans le commencement et pendant un temps considérable, la grâce était si abondante en elle chaque jour, à toute heure et en quelque lieu qu'elle fût, qu'il lui semblait que Notre-Seigneur était alors manifestement à ses côtés. Ensuite, Notre-Seigneur augmenta tellement sa grâce, que très souvent, et en quelque lieu que ce fût, elle sentait en son cœur un tel effet et un tel rayonnement de l'amour de Notre-Seigneur, qu'à peine pouvait-elle le soutenir. En cet état, on eût dit qu'une personne bien-aimée venait la prendre dans ses bras et la presser sur son cœur fort affectueusement ; et la douceur qu'elle ressentait des aimables embrassements de son vrai Créateur était telle qu'elle comptait tomber en défaillance.

« Quand elle eut passé dans ce saint état un temps considérable, le diable commença à faire tous ses efforts pour la tourmenter en toutes manières, et quand elle vit que le démon voulait la tromper si grossièrement, elle commença à faire grande pénitence. En cet état de pénitence, la grande frayeur qu'elle avait des tromperies du diable lui faisait faire quelquefois certaines choses sans assez de discrétion. Mais elle les faisait par grande crainte et avec grande ferveur ; et toutefois Notre-Seigneur remettait tout en bon ordre.

« Quand elle était cuisinière ou infirmière, elle faisait son ouvrage avec beaucoup de charité ; et quand il lui arrivait de faire quelque chose au feu, elle mettait si bien son visage sur la chaleur du feu, qu'on aurait dit que la corvée lui brûlait dans sa tête, et que les yeux allaient lui sortir de la tête, et maintes fois elle attendait qu'ils tombassent par terre. Elle portait la braise toute vive dans ses mains nues, si bien que la peau et les mains lui brûlaient. A tout cela elle était insensible. Elle prenait de si rudes disciplines que le sang lui courait par tous les côtés. Elle avait pour la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ un souvenir si affectueux qu'elle se perçait les mains par la paume avec un clou sans pointe jusqu'à ce qu'il répondit à la

donnés, en 1842, par M. Victor Le Clerc. En vérité c'était trop peu, car, aux seuls points de vue de l'histoire littéraire et des études philologiques si ardemment stimulées et poursuivies de toutes parts, ces œuvres, qui constituent à peu près l'unique monument du dialecte parlé dans la province du Lyonnais à la fin du xiii^e siècle, ne devaient, ne pouvaient rester plus longtemps dans l'oubli (M. C. Guigue.) »

Nous citons en français moderne un chapitre du *Speculum* et une des lettres de Marguerite d'après son texte original placé en marge.

peau de dessus la main ; et chaque fois qu'elle le faisait, il lui en sortait de l'eau toute claire sans aucun mélange de sang. La plaie se fermait bientôt et se guérissait si bien que personne ne pouvait s'en apercevoir. Quand elle ne pouvait faire davantage, elle allait pieds nus par la neige et par la glace.

« Quand le diable vit qu'elle se traitait si durement, et qu'il ne pouvait rien gagner sur elle, en aucune manière, pendant la veille, il se mit à la fatiguer pendant le sommeil beaucoup plus que durant la veille. C'est pourquoi il ne négligea rien de ce qui pouvait l'atteindre dans son âme ou dans son corps au déplaisir de son Créateur ; et par toutes sortes d'images et de figures, les démons lui représentaient les choses les plus vilaines qu'ils pouvaient, mais elle n'en éprouva aucun dommage. »

« Toute la vie de cette Bienheureuse fut remplie des merveilles de la grâce.

« Elle mourut au Monastère d'Eymeux le 25 novembre 1303. Ses restes, transportés dans la suite au Monastère de Parménie où elle avait fait son noviciat et où elle demeura jusqu'à ce qu'elle fut envoyée comme Prieure à Eymeux, sont l'objet d'un culte très ancien et de pèlerinages très nombreux encore de nos jours.

« L'antique usage de consacrer les vierges, et surtout de leur imposer le manipule et l'étole, est traditionnel dans l'ordre de Saint-Bruno. Les tableaux, les gravures de Béatrix, aux xvi^e et xvii^e siècles, en font foi. Le manipule est attaché à son bras *droit*, et l'étole est posée majestueusement sur son grand manteau de Chartreuse, comme symbole d'innocence et non comme symbole de juridiction. Assurément la qualification de *diaconesses* ou *sous-diaconesses*, donnée jadis aux vierges Chartreuses, tire son origine des cérémonies de leur consécration, si ressemblantes en certains points à celles de l'ordination des diacres ou des sous-diacres. Mais ni le Pontifical, ni l'Ordre de Saint-Bruno ne légitiment ce titre. Dans l'Eglise catholique, les diaconesses ont cessé avec l'usage du baptême par immersion. Elles étaient jadis consacrées à Dieu par l'imposition des mains de l'Evêque et destinées, non pas à partager les fonctions *cléricales*, mais à aider les Prêtres dans l'administration du baptême par immersion, et à instruire les catéchumènes de leur sexe. Les vierges Chartreuses ne sont pas davantage sous-diaconesses par cela seul qu'elles ont le pouvoir de chanter l'Epître à la Messe, cette fonction de chanter l'Epître n'exigeant point en soi une ordination ecclésiastique. » (R. P. Bellanger).

III. *Miroir spirituel.*

« L'an 1294, Hugues, Prieur de Valbonne, apporta au chapitre général à dom Boson, Prieur de la Chartreuse, ce livre des visions que lui avait envoyé la servante du Seigneur, dame Marguerite, Prieure autrefois de Poleteins. On a lieu de croire que la Prieure qui a écrit les susdites visions est la personne que Dieu a honorée de ses faveurs au point de lui révéler de tels secrets. Nous avons décidé qu'on appellerait ces visions le *MIROIR de SAINTE MARGUERITE*, Prieure de Poleteins. (1) »

PREMIER CHAPITRE

Il me semble que je vous aientendu dire que, lorsque vous avez ouï raconter une grâce que Notre-Seigneur a faite à quelqu'un de ses amis, vous en valez mieux durant longtemps; et parce que je désire votre salut ainsi que je le fais du mien, je vous dirai, le plus brièvement que je pourrai, une grande faveur que Notre-Seigneur a faite à une personne que je connais, il n'y a pas beaucoup de temps. Et pour qu'elle vous soit à plus grand profit, je vous dirai la raison pour laquelle je crois que Dieu la lui a faite :

Cette créature, par la grâce de Notre-Seigneur, avait gravée en son cœur la sainte vie que Dieu Jésus-Christ mena en terre, et ses bons exemples et sa bonne doctrine; et elle avait tellement le doux Jésus en son cœur, qu'il lui sembla une fois qu'il lui était présent, et qu'il tenait un livre fermé en sa main pour le lui enseigner.

« Oy me senble, que jo vos ay huy dire, que quant vos aves huy raconter alcuna graci que Nostres Sires a fait a acuns de ses amis, que vos en vales meuz grant tens; et per co que jo desirro vostra salut assi come jo foy la min, je vos diroy, al plus briament que jo porroi, una grant cortesi que Nostres Sires a fait a una persona que jo conoisso, non a pas mout de tens. Et per co que illi vos tort a plus grant profet, jo vos direy la reyson per que crey que Deus la ly a fayt.

« Citi creatura, per la graci de Nostre Seignor, aveit escrit en son cor la seinti via que Deus Jhesu-Criz menet en terra, e sos bons exemplos et sa bona doctrina; e aveyt illi neis lo douz Jhesu Crit en son cor, que oy li eret senblanz alcuna veis, que il li fut presenz e que il tenit un livro clos en sa mayn per liey ensennier.

(1) Ce préambule est traduit du latin.

Ce livre était tout couvert au dehors de lettres blanches, noires et vermeilles; le fermoir du livre était gravé en lettres d'or.

Les lettres blanches rappelaient la sainte vie du béni Fils de Dieu, laquelle fut toute blanche par sa très grande innocence et par ses saintes œuvres. Les noires signifiaient les coups, les soufflets et les ordures que les Juifs lui jetèrent sur sa sainte Face et sur son noble Corps, tellement qu'il semblait méconnaissable. Les vermeilles figuraient les Plaies et le précieux Sang qu'il répandit pour nous.

Les fermoirs du livre avaient, gravé en lettres d'or, d'un côté : « *Mirabilis Deus in omnibus* »; sur l'autre, on lisait : « *Mirabilis Deus in Sanctis suis.* »

Or, je vous dirai brièvement comment cette créature lisait en ce livre. Quand venait le matin, elle commençait à penser comment le béni Fils de Dieu voulut descendre en ce monde de misère, prendre notre humanité et l'unir à sa divinité de telle façon, qu'il est vrai de dire que Dieu qui est immortel est mort pour nous. Après elle pensait à la grande humilité qui fut en Lui, et puis elle considérait comment il voulut être persécuté toujours; enfin elle pensait à sa grande pauvreté et comment il fut obéissant jusqu'à la mort.

Après avoir bien considéré ce livre, elle se mettait à lire dans le livre de sa conscience. Elle le trouvait tout rempli

« Cil livros eret toz escriz per defor de letres blanches neyreset vermeylles; le fe (r) mel del livro erant escrit de letres d'or.

« En les letres blanches eret escrita li sancta conversations al beneit fil Deu, li quaus fut tota blanchi, per sa tres grant innocent et per ses saintes ovres. En les neyres erant escrit li col et les tenplees et les ordures que li Jue li gitavont en sa sainti faci et per son noble cors, tant que il senblevet estre meseuz. En les vermelles erant escrite les plaes et li pretious sans qui fut éspa (n) chies per nos.

« Et puis y aveyt des fermeus qui closant lo livro, qui erant escrit de letres d'or : en l'un aveyt escrit : « *Deus erit omnia in omnibus*; » en l'autre aveyt escrit : « *Mirabilis Deus in Sanctis suis.* »

« Or vos diray briament, coment ci creatura se estudievet en cet livro. Quant venoit lo matin, illi commencavet a pensar coment li beneyz fuis Deu volet descendre en la miseri de ce mont et prendre nostra humanita et ajotar à sa deita en tel manerique l'on puet dire que Deus qui eret immortaus fut mors per nos. Après illi pensave la grant humilita que fut en luy, et pues pensave coment il vocit estre persegus toz jors; après pensave en sa grant povreta y en sa grant pacienci, et coment il fut obedissenz tant que a la mort.

« Quant illi aveyt ben regarda cet livro, illi commencavet a liere el livro de sa concienci, lo qual illi trovaret tot plen de fougeta et de menconges.

d'erreurs et de mensonges. Quand elle considérait l'humilité de Jésus-Christ, elle se trouvait toute pleine d'orgueil ; quand elle réfléchissait qu'il voulut être méprisé et persécuté, elle trouvait en elle tout le contraire ; quand elle regardait sa pauvreté, elle ne trouvait pas en elle qu'elle voulût être si pauvre, qu'elle en fût méprisée ; quand elle regardait sa patience, elle n'en trouvait point en elle ; quand elle pensait comment il fut obéissant jusqu'à la mort, elle ne se trouvait pas si obéissante, comme il en était besoin.

Telles étaient ces *lettres blanches* qui exposaient le genre de vie du béni Fils de Dieu. Après qu'elle avait bien regardé tous ses défauts, elle se pénétrait de la nécessité de se corriger, autant qu'elle le pouvait, sur le modèle de la vie de Jésus-Christ.

Ensuite elle cherchait à lire les *lettres noires* qui exprimaient les tourments qu'on fit souffrir à Jésus-Christ. Elles lui apprenaient à souffrir patiemment les tribulations.

Elle en venait aux *lettres rouges* qui signifiaient les Plaies et le précieux Sang de Jésus-Christ. Elles lui apprenaient non pas seulement à souffrir patiemment les tribulations, mais encore à s'en réjouir si bien que toutes les aises de ce monde lui devenaient odieuses. Ainsi il lui semblait qu'en ce monde, il n'y avait rien de si doux que de souffrir les peines et les douleurs pour l'amour de son Créateur.

Quant illi regardavet la humilita Jhesu Crit, illi se trovavet tota pleyna d'eguel ; quant illi pensavet qu'il volit estre mesprisies et persegus, illi trovavet en se tot lo contrayrio ; quant illi regardavet sa povreta, illi ne trovavet pas en se que illi volit estre si povre, que illi en fut mesprisie ; quant illi regardavet sa pacienci, illi non trovavet point en sei ; quand illi pensavet coment il fut obediens tan que a la mort, illi ne trovavet pas si bien obediens coment mestiers li fut.

« Co erunt les letres blanches en que eret escrita il conversations al beneit fil Deu. Apres quant aveit bein regarda totes ses defautes, illi se perforsavet de l'emandar tan come illi puet, a l'essemplayre de la via Jhesu Crist.

« Apres illi se estudievet en les letres neires, en les quaus erant escriptes les viutimances que on fit Jhesu Crist : en celes apreneit a sofrir les tribulations en pacienci.

« Apres illi se estudiavet en les letres roges, en les quaus erant escriptes les plaes et li espanchimenz del pretious sanc Jhesu Crist. En celes apreneit non pas tant soulament les tribulations sofrir en pacienci, mays si apreneit a deleitier en tel maneri, que tuit li confort de cet mundo li tornavont a grant haine ; essi que oy li eret senblanz que en cet mundo non eret ci digna chosa ne ci douci, come sofrir les peynes et les tormens de cet seglo per l'amour de son Creatour.

Elle scrutait le sens des *lettres d'or*. Elle y apprenait à désirer les choses célestes.

En ce livre, se trouvait écrite la vie que Jésus-Christ mena en terre, dès sa Naissance jusqu'à son Ascension.

De là, elle commença à considérer comment le béni Fils de Dieu est assis à la droite de son glorieux Père ; mais elle avait encore les yeux du cœur si faibles qu'elle ne pouvait contempler la beauté de Notre-Seigneur au Ciel, aussi, il lui était avantageux de revenir sur la vie que Notre-Seigneur Jésus-Christ mena sur la terre, tant qu'elle ne se serait pas rendue conforme au modèle qu'elle trouvait dans ce livre. Elle s'exerça longtemps de cette manière.

ÉPITRE III

Mon doux Père, vous m'avez mandé que j'écrive ce que vous mettez en vos tables du petit livret. Je ne me souviens pas bien ce que c'est : si ce n'est une parole qui doit être à la fin d'un jugement en telle manière : Je pense si le roi de France avait un seul fils qui dût être roi de France après lui, et que le fils du roi fît par sa folie la chose dont il dût être confondu, et si le roi fût si justement irrité qu'il lui fallût le confondre et lancer de ses propres mains en un four tout ardent : Je crois que ce serait trop grande douleur. Or pensez combien grande sera l'angoisse que Dieu aura quand

« Apres illi se estudiavet en les letres del or : en celes illi apreineit a desirar les choses celestiaus.

« En cet livro trovavet escripta la via que Jhesu Criz menet en terra, dey sa nativita tant que il montiet en ciel.

« Apres illi commencavet a pensar coment li beneit fiuz Deu se fiet a la destra part de son glorious Pare ; mays illi aveit encores les iouz del cor si obscurs, que illi ne poet contempler Nostron Segnour en Cel, mays li coven-tavet (toz) jors retornar al comencement de la via que Nostri Sires Jhesu Criz menet en terra, tant que illi ot bein emenda sa via a l'essimplairo de cel livro. Illi se estudiavet grant teins en ceta maneri. »

ÉPITRE III

« Mon douz pere vos m'avez mande que je vous escriisse co que vos meis-tiez en vos tables du petit livret. Je ne me remembre pas bien que co est ; se co n'est una parola qui doyt estre a la fin d'un jugement en tel manere : « Je me pense se li roys de Franci avoyt un seul fil qui deut estre roys de Franci apres lui, et le fiuz le roy fit per sa folia la chosa dont il deut estre confunduz, et li roys fut si dreyturers, que il le convenit confondre et lan-cier de ses propres mans en un for tot ardent : jo croy que co serit trop

il lui faudra lancer tant de fils et de filles au feu d'enfer et les éloigner de sa compagnie ?

Je ne sais si c'est cela que vous demandez ? Vous le trouverez plus certainement aux grands cahiers qui sont entre les mains du Prieur du Liger.

Très cher Père, vous m'avez mandé que vous avez trouvé, en ce qui est dit de la Passion, des choses qui ne sont pas dans la Sainte-Ecriture : spécialement ce que vous trouvez qu'Il (Notre-Seigneur) fut coiffé d'une coupe qui lui serrait tellement la tête qu'elle éclata. Sachez-le, c'est ce que j'ai entendu dire à un Gardien des Frères Mineurs, en plein sermon. Je crois qu'il ne l'aurait pas dit s'il ne l'avait appris de quelque manière, car il avait l'air d'être bon clerc et homme de mérite.

Mon très cher Père, je n'ai écrit cette chose ni pour vous la donner, ni à quelqu'autre personne, ni pour qu'on s'en ressouvînt ; car je ne suis pas une personne à écrire des choses qui doivent durer, ni qui doivent être mises en évidence. J'ai écrit ces choses, seulement pour que lorsque mon esprit serait distrait par les choses du monde, je puisse retourner mon cœur vers mon Créateur et m'arracher ainsi au souvenir du monde.

Mon Père, je ne sais pas si ce qui est écrit dans ce livre est dans la Sainte-Ecriture, mais je sais que celle qui l'écrivait était si élevée en Notre-Seigneur, qu'une nuit, il lui

granz dolors. Or pensez come granz sera cele angoyssse que Deus aura quant li convindra lancier tant de fiuz et de filles on fua d'enfer et despartir de sa compagni.

« Je ne say se ço est ço que vos demandez ? Vos les troveres plus verayment es granz caiers que li priors du Liget a.

« Tres chiers peres, vos m'avez mandé que vos avez trove, en co que parlet de la passion, acunes choses que ne sont pas escriptes en la Sancti Escriptura : espécialement de co que vos trovez que il fut ferus d'une escuele fus la teste, en tele manere, que l'escuele feudit per destréci. Sachiez que jo l'oy pregier a un gardian de frares minors en plain sermon ; et croy qui el ne le disit pas se il ne le seut en alcuna maneri, quar il avoyt los d'estre bon clers et bon home.

« Mon tre chier pere, je n'ay pas escrit ceste chose por co que jo les balliasso a vos ne autra persona, ne por co que il me remansissent apres la mort ; quar jo ne sui pas persoua que doie escrire chosa durabla ne que doient estre misse avant : je n'ay escrit ces choses man que por co que, quant mes cuers seroyt espanduz permi le monde, que je pensaso en cetes choses, por co que puisso retornar mon cuer a mon Creatour et retrayre du mundo.

« Mon douz pere, je ne say pas se quo que est escrit ou livro est en Sainti Escriptura, mais je say que cilli que les mit en escrit, fut si esleve en Nostro

sembla qu'elle avait vu toutes ces choses. Et quand elle revint à elle, elle en avait le cœur si pénétré, qu'elle n'avait le pouvoir de penser à autre chose, mais son cœur était si plein, qu'elle en perdait le boire et le manger et même le sommeil. Elle tomba en telle défaillance, que ses officières la crurent à la mort.

Ainsi, Notre-Seigneur lui en ayant donné l'inspiration, elle pensa que si elle mettait ces choses par écrit, son esprit en serait soulagé. Elle commença à écrire tout ce qui est dans le livre, dans le même ordre pour ainsi dire que ces choses étaient dans son cœur, de sorte que tout ce qu'elle écrivait dans son livre était comme autant de choses qu'elle détachait de son cœur. Quand tout fut écrit, elle fut guérie. Je crois fermement que si elle ne l'eût consigné par écrit, elle en serait morte ou devenue folle ; car elle n'avait de sept jours ni dormi ni mangé ; ni jamais elle ne sut comment elle était tombée dans un tel état. C'est pour cela que je crois que la chose arriva par une volonté particulière de Notre-Seigneur.

Mon doux Père, je vous assure que je suis tant occupée aux affaires de notre maison, que je ne puis penser à rien de bon ; j'ai tant à faire que je ne sais de quel côté me tourner. Nous n'avons pas moissonné de blé au mois d'août et nos vignes ont été ravagées par l'orage ; d'autre part, notre église est si délabrée qu'il nous faudra la refaire en partie, etc.

Segnour una noyt, que li fut senblantz que illi veut totes cetes choses. Et quant illi revint a soy. illi les ot totes escriptes en son cuer, en tel maneri que illi n'avoyt pueir de penser en autres choses, mais estoit son cuer si plain, qu'il non poyt ne mengier ne beyre ne dormir ; tanqu'ele fut en si grant defauta, que li fisician la jurerunt a mort.

« Ainsi com Nostri Sires li mit au cuer, elle se pensa que se la metoyt en escrit ces choses, que sos cuers en seroyt plus alegiez. Se comenca a escrire tot co qui est ou livro, tot per ordre aussi come illi les avoyt ou cuer ; et ainsi tot comme illi avoyt mis les mot ou livre et ce li salhoit du cuer ; et quand illi ot tot escrit, illi fut tote garie. Je croy fermement se illi ne l'eust mis en escrit que illi fut morta ou forsonet, quar illi n'avoyt de VII jors ne dormi ne mengie ; ne jamais ne seit por quoi elle fut en tel poynt. Et por co je croy que ce fut escrit per la volunta de Nostre Segnour.

« Mon douz pere, je vos dis que jesui tant occupée es besoygues de nostra mayson, que n'ay poir de pensar a choses qui bones soent, quar je ay tant a fayre que ne say de qual part je me torne. Nos n'avons pas coulit de ble a VII moys de l'ant, et nos vignes sont tempestees ; d'autre part nostre yglyese est en si mal point, que li la nos covient refayre en partia, et cet... »

CHAPITRE V

FONDATION DU MONASTÈRE DE BOURG

« Celui qui habite dans le secours du Très-Haut demeurera sous la protection du Dieu du ciel.

« Il dira au Seigneur : Vous êtes mon soutien et mon refuge ; Il est mon Dieu, j'espérerai en Lui. » (*Ps. xci.*)

La demeure où nous avons vu le jour, les lieux où notre jeunesse fut entourée des soins et de la tendresse de nos parents, attirent toujours nos souvenirs. L'âme religieuse aime à se reporter aussi vers l'antique sanctuaire qui fut le berceau de son Ordre, et vers cette ruche d'où sortit l'essaim qui fonda le Monastère où elle fut accueillie au jour de ses adieux au monde et de sa consécration au Seigneur. C'est le sentiment qui nous porte à glaner dans les anciens auteurs les souvenirs du Monastère de Bourg, souvenirs trop rares au gré de nos désirs, et les détails *intimes*, ceux qui nous intéressent le plus, qui sont plus rares encore.

I. *Date de la fondation et installation des Religieuses.*

Le Monastère de Bourg devait être le *premier* de la Réforme de sainte Colette ; néanmoins il ne put être érigé du vivant de la sainte qui en fonda elle-même dix-sept. Olivier de la Marche, qui lui survécut, affirme qu'on en compta, en diverses contrées de l'Europe, jusqu'à trois cents qui suivaient ses Statuts. Les disciples de sainte Colette se répandirent et se multiplièrent ainsi d'une manière étonnante ; nous ne saurions donc assigner exactement, parmi un si grand nombre de Monastères, le rang que devait tenir celui de *Bourg*. Le P. Fodéré nous apprend seulement qu'il était le *douzième* de la *province* de *Saint-Bonaventure* ; mais il se trompe en donnant la date de *1439* pour la reprise des négociations, *après la mort* d'Amédée VIII, c'est-à-dire l'antipape Félix V, puisque ce prince est mort vers *1450*. A cette époque, on célébra, pour le repos de son âme, un service très solennel

dans l'église de Notre-Dame, à Bourg. Louis, duc de Savoie, son fils, ne voulut rien accorder aux Religieuses de sainte Claire.

L'inexactitude de la date de 1439 est en outre démontrée par ce fait : Le Ministre général, Guillaume de Casal, qui mourut en 1441, eut encore un successeur avant le R^{me} P. François Samson (1), élu en 1475. Le P. Robert Ruffi ne pouvait donc lui demander, en 1439, la permission de procurer l'érection du Monastère de Sainte-Claire à Bourg, et les premières lettres patentes que lui accorda Philippe de Savoie sont datées du 14 janvier 1481 (2).

« De grands obstacles firent ainsi ajourner pendant plus d'un demi-siècle la fondation de ce Monastère. « Quelques habitants s'étant opposés au bâtiment que faisait construire le Frère Ruffi, celui-ci s'en alla à Turin s'en plaindre au comte de Beaugé, qui, par ses lettres patentes du pénultième de juillet 1482, enjoignit à sa Chambre des Comptes, à son Procureur général de Bresse, et à son Châtelain de Bourg, de faire cesser ces oppositions sous peine de cent marcs d'argent d'amende; elles sont datées de Turin : présents, Jean Clopet, Chancelier de Savoye, Humbert de Luyriaux, Seigneur de la Cueille, Cl. Maréchal, Seigneur de Meximieux, Philibert Andrevet, Seigneur de Corsant, Guy, Seigneur de Châteauevieux et Hugues de la Forêts, Maître d'Hôtel. Nonobstant, ce bâtiment ne se commençait point, tellement qu'on eut recours à Charles, duc de Savoye, lequel, d'autorité absolue, voulut que la volonté de son bisaïeul et de son oncle fût effectuée; car, étant à Chambéry, en l'an 1484, il vint à Bourg, mit de nouveau ledit Ruffi en possession, et lui-même posa la pierre fondamentale du bâtiment. Or, d'autant que tout ce lieu qui avait été donné ne suffisait pas pour faire un Monastère, le duc Charles leur acheta une maison voisine... » (GUICHENON).

Il y eut encore à surmonter d'autres difficultés vis-à-vis des Chapelains, Prêtres séculiers, chargés de desservir la

(1) F. François (Nicolas?) Nani de Bresce, surnommé *Samson* par Sixte IV, à cause de la facilité avec laquelle il résolut les difficultés suscitées au sujet de l'Immaculée-Conception, le Pape étant présent à la discussion. Il fut élu en 1475, et régnt l'Ordre pendant vingt-trois ans. (*Tabl. syn.* P. Léon Patrem.)

(2) Ne pourrait-on pas attribuer cette différence à une simple faute d'impression?

Chapelle de Saint-Georges. Cependant les Religieuses fondatrices du Monastère de Bourg ne paraissent pas avoir été soumises aux privations et à la détresse que devaient supporter plus tard et si longtemps leurs descendantes, à Lyon. Si les Clarissés de Bourg furent privées de la jouissance de la Chapelle de Saint-Georges et forcées d'en ériger une autre, celle-ci put s'achever promptement, et non sans de grands avantages. D'autre part, la divine Providence leur ménagea des occasions avantageuses dans les sujets qui avaient le droit de disposer de leurs biens, et dans plusieurs personnages qui leur firent aussi des dons considérables. Le R. P. Fodéré l'atteste en ces termes : « En même temps Noble Damoysselle « Jeanne de Roussillon, veuve de Noble Anthoine Truchet « (Truchis ?), de Saint-Jean-de-Maurienne, se rendit Reli- « gieuse en ce Monastère, et alors, en son entrée en l'Ordre, « elle fit son testament. Entre autres légats (legs), elle fonda « deux messes perpétuelles toutes les semaines en la susdite « église, en la même forme et manière que les dévotes Sœurs « de la maison de la Barre et Sœur Antoinette de Clermont (1) « avoyent fondé des messes en leur Monastère Sainte-Claire « dans la ville de Chambéry... »

(1) La famille de Clermont donna un grand nombre de ses filles à Sainte-Claire. Le seul Monastère d'Avignon en compta jusqu'à neuf : Marie de Clermont, nièce du Cardinal d'Amboise, et sœur du Cardinal François de Clermont, en fut Abbessse durant trente ans ; sa propre sœur, devenue veuve à l'âge de vingt-cinq ans, y entra avec sa fille et six de leurs nièces. Marie de Clermont mourut en odeur de sainteté, vers 1544. Sa parente, l'Abbessse de Saint-Pierre, qui accueillit plus tard les Clarissés à Lyon, était bien digne d'elle ; sa mémoire est restée également en vénération. Nous voyons ici une preuve qu'on admettait parfois des *veuves* à Bourg comme à Avignon. Notre Mère sainte Colette avait d'abord obtenu du Pape Benoît XIII une bulle prescrivant de n'admettre dans ses Monastères que des vierges ; mais la bulle ayant été révoquée, sainte Colette reçut elle-même des veuves. Toutefois, plusieurs Monastères de l'Ordre ne consentirent jamais à en recevoir. Au xvii^e siècle, les Clarissés de l'*Ave Maria* de Paris refusaient Antoinette d'Orléans, veuve de Charles de Gondy, qui fonda plus tard l'Ordre des Religieuses Calvairiennes.

Marthe d'Oraison, veuve du baron d'Allemagne, tué dans un duel horrible, fut refusée par les Clarissés-Capucines de Paris. Auparavant, elle avait pris l'habit de Sainte-Claire, comme fondatrice du Monastère de Marseille qu'elle avait quitté pour s'éloigner de sa famille.

II. *Fondateurs et Bienfaiteurs.*

« Outre les ducs de Savoie, les Bienfaiteurs de ce Couvent sont Laurent de Gorrevod, comte de Pont-de-Vaux, qui, le 27 février 1520, donna, pour loger les Sœurs converses, une petite maison proche de celle du Cardinal de Gorrevod, son frère, premier évêque de Bourg. Guy, seigneur de Châteauvieux, bailli de Bresse, fit faire le vitrail placé derrière le maître-autel. Charles-Emmanuel de Gorrevod, comte, puis duc de Pont-de-Vaux, par un contrat passé à Paris, le 26 février 1612, leur donna encore un grand jardin longeant les murailles du château, mais séparé du Monastère par une petite rue. Les Syndics de Bourg, par déclaration du 17 mai 1613, consentirent à ce que cette rue, nommée du Secours, fût fermée aux deux extrémités et donnée aux Religieuses (*Hist. Bug. Guichenon*). »

III. *Description des lieux avoisinant le Monastère.*

« Le château avait pour réduit central la tour romaine... Autour de l'habitation du prince se groupaient, moitié sur la colline, moitié au bas, des dépendances assez vastes... L'enceinte, en partie conservée, avait environ 250 mètres de circuit. La porte haute, desservant directement le donjon, ouvrait au sud sur la place de l'Orme (du Greffe). A droite de cette entrée, la chapelle de Sainte-Croix (de Sainte-Claire).

« La place de l'Orme est à peu près actuellement représentée par la place du Greffe, mais elle a été ramenée à de moindres proportions, soit par aliénation de terrain, soit par des empiètements. Au bas de cette place, était le four banal le plus important dit de *Bâgé*...

« Au haut de la place (actuellement maison Jayr), était un superbe bâtiment tout de bois sculpté, où demeurèrent successivement de hauts seigneurs de Savoie, des Gorrevod, puis les Bachet, puis les Charbonnier, etc... Après cette maison Jayr, on tombait sur le couvent de Sainte-Claire et le

château, mais non sans traverser une porte voûtée, à tourelles pittoresques, tombée il y a une quarantaine d'années et dont le dessin se trouve dans l'Album de l'Ain. La maison dite de la Chancellerie de Savoie commençait la rue de l'Etoile ou de la Pérouse ; l'hôtel des La Baume-Montrevel la terminait. » (Brossard.)

IV. *Existence des Clarisses à Bourg jusqu'à la destruction de la Communauté (1484-1792).*

« En 1480, le Conseil de la ville accepte avec plaisir le plan projeté d'installer les Clarisses à Bourg, et il contribue à sa réalisation. L'année qui suivit leur installation, la peste renaît avec fureur. » Les apparitions de ce fléau furent fréquentes dans cette cité.

« Les Clarisses de Bourg jouirent constamment de l'estime des gens de bien ; elles se montrèrent toujours ferventes dans le service de Dieu, simples, retirées dans leur solitude et très fides à l'observation de la clôture. Leurs jours s'écoulaient ainsi pieusement et dans la paix, lorsque la guerre, avec toutes ses horreurs, vint jeter l'alarme dans la ville ; elles en ressentirent toutes les angoisses, les terreurs et les privations, à tel point qu'elles s'attendaient à être réduites, par les dangers qui les menaçaient et l'imminence de la famine, à sortir de leur Monastère. La plupart étaient néanmoins décidées à mourir plutôt que de le quitter. C'est alors que plusieurs résolurent d'aller à Lyon, où une obédience de leur Supérieur, le Provincial des Cordeliers, les appelait, si elles y étaient disposées. Les amis du Monastère s'émurent de cette détermination, ainsi que le prouve la pièce suivante :

« 11 décembre 1597 (séance du Conseil de ville).

« M^e Hector Jourdan, syndic, a dict et remonstré que M. le comte (de Montmayeur) l'ayant fait appeler en sa maison, vient de luy dire qu'il trouve fort estrange que... l'on soyt si peut charitable envers les Sœurs Sainte-Claire que elles sont contrainctes de quitter leur Couvent, à quoy il a commandé de pourvoir promptement.

« Le Conseil a délibéré que... le sindic dira à M. le comte que le Conseil est aussi bien desplaisant de la nécessité où sont les paouvres Sœurs Sainte-Claire, et que, si les bourgeois avoient les moyens, soit en général ou en particulier, on tascheroyt de les soulager, le mieulx qu'il seroyt possible; mais que la paouvreté est si grande partout, et il y ad'ailleurs tant de paouvres mendiantz par la ville, qu'il est impossible de satisfaire à tous » (1).

La ville était dans la plus complète pénurie; les Religieuses qui partirent avaient donc de justes motifs d'aller chercher ailleurs les moyens de subsister qu'elles ne pouvaient plus trouver à Bourg. Mais il faut croire surtout que l'Esprit de Dieu les poussait vers une autre terre où devaient abonder pour elles et leurs descendantes les bénédictions célestes. L'heure était venue où Lyon verrait reparaitre les Filles de Sainte-Claire, et c'était parmi celles que ni la peste ni autre calamité n'avaient pu ébranler dans leur religieuse stabilité que Dieu choisissait ses élues. Toutefois, celles qui restèrent au berceau de leur profession solennelle ne furent pas abandonnées; si elles eurent à souffrir cruellement des privations, la protection du Seigneur parut visiblement sur le pauvre Monastère qui eût dû périr en de telles circonstances.

La Communauté de Bourg était gouvernée par la Révérende Mère Thomasie Huguand, élue Abbessé en 1591. C'est avec son autorisation et sa bénédiction maternelle que les Mères Antoinette de la Moutonnière, Anne de Médicis, Marie Rouillat, les deux sœurs de Myons et les deux sœurs Besançon se mirent en route, malgré tous les périls auxquels cette horrible guerre les exposait: Elles allaient, au nom de l'obéissance, où les appelait leur Provincial; Dieu ordonna à ses Anges de les protéger.

«...Bourg tomba entre les mains du maréchal de Biron, le 12 août 1600, mais M. de Bouvens, gouverneur du fort, tint jusqu'au mois de mars 1601. Il restait seul avec sa troupe savoyarde au milieu d'une province devenue française... »

« On érigea une Croix de pierre devant l'église Notre-Dame,

(1) Texte cité dans J. Baux, *Mémoires historiques de la ville de Bourg*, t. III, p. 56.

« fort *artificieusement* » faite, au dire des anciens témoins. On avait sculpté sur son socle en relief, des Halles d'abord, puis d'autres singularités de Bourg. Parmi ces singularités on remarquait un compartiment qui représentait des maisons en flammes, des femmes effarées, cherchant à échapper à une troupe de diables. L'artiste avait marqué le souvenir d'un des plus mauvais moments de notre vie communale : il avait perpétué là le souvenir de la prise et du sac de Bourg par les soldats de Biron en 1600, car cette Croix fut dressée comme un monument expiatoire des *horreurs* commises pendant ces terribles journées. On lisait sur cette Croix :

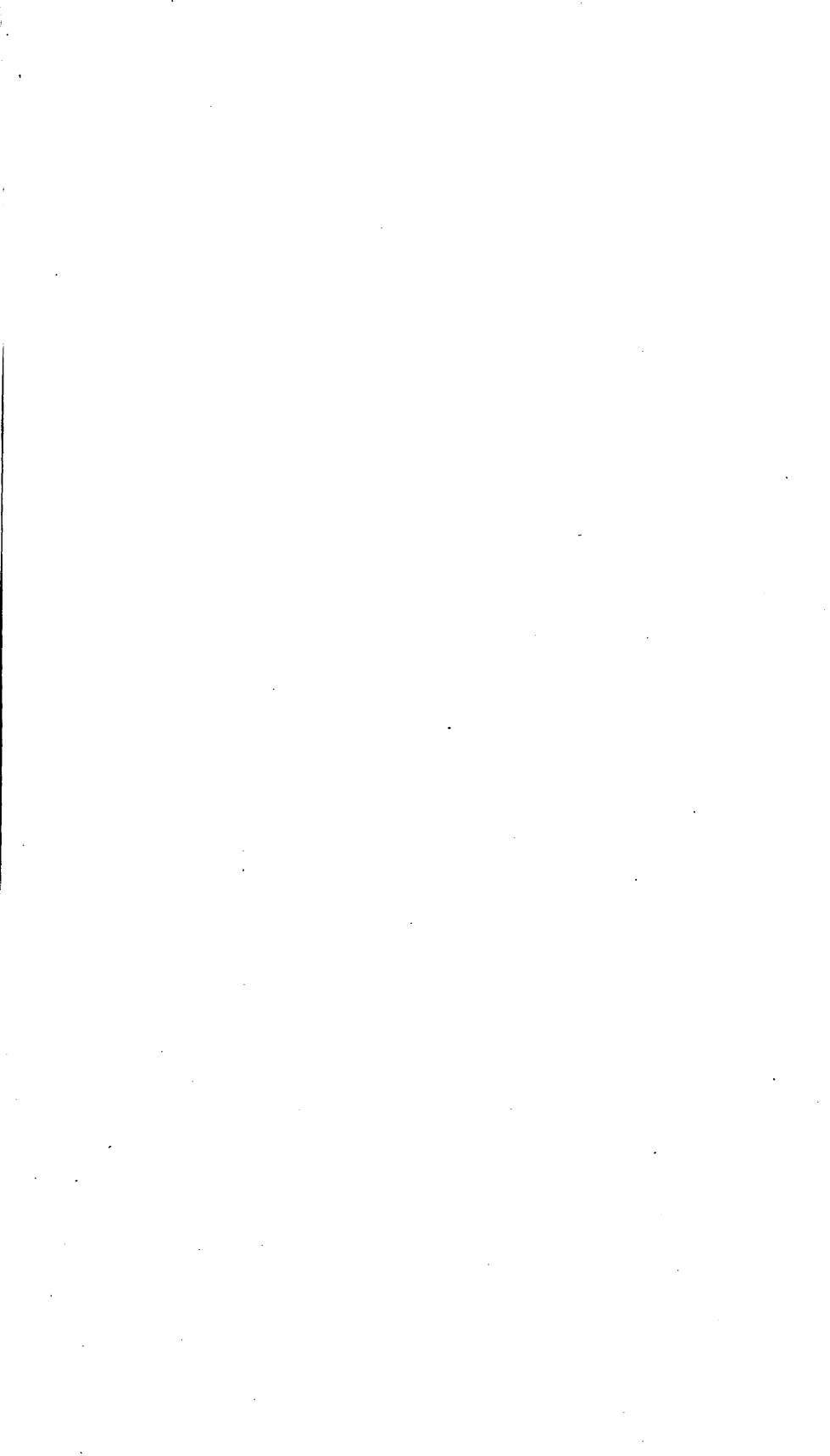
« Très doulx Jésus, de bon désir
Demande pardon et merci,
Qui fit foire ceste croix cy
Pardonne ly par ton plaisir. » (J. Brossard.)

En 1627, les habitants de la ville furent guéris de la peste « après un vœu fait à la Très Sainte Vierge et à saint Nicolas de Tolentino ». « La dernière grande peste date de 1675, elle fut horrible et les secours inefficaces. Louis XIV envoya Isnard, son médecin » pour remédier aux causes naturelles de la contagion.

Plusieurs Communautés quittèrent Bourg pour échapper au fléau ; mais les Clarisses restèrent toujours dans leur demeure où elles ne paraissent pas avoir été atteintes.

Leur couvent brûla en 1711 : elles étaient alors 32 Religieuses dont la moitié se retira chez les Visitandines et la moitié chez les Ursulines, qui les accueillirent avec une admirable charité.

A la fin du xviii^e siècle, un Prêtre, auteur d'un tableau historique de la Bresse (Mss. de la Bibl. com.) donnait ce favorable témoignage au Monastère de Bourg : « Il n'y a point de Communauté moins à charge à la ville. Ces Religieuses ont été de tout temps sans se relâcher, ni se démentir des modèles d'austérité, de ferveur et de pénitence, n'ayant presque rien et ne demandant que peu de chose. Elles font de petits ouvrages qu'elles distribuent gratuitement à leurs bienfaiteurs et à d'autres personnes ; elles donnent aux pauvres tout ce qu'elles peuvent, aussi la Province et la Ville





Vue de l'ancien passage de la rue des Prisons, à Bourg

prise du Palais de Justice

La gravure ci-contre représente l'état, jusqu'en 1831, de la rue des Prisons à Bourg, et des constructions adjacentes.

« Au centre est la rue tendant de la place du Greffe au Palais de Justice. Des avocats en robe y sont figurés parce que, à cette époque, le barreau n'ayant point de vestiaire au Palais, en était réduit, pour se rendre à l'audience, à parcourir, en costume, les rues de la ville.

« Sur la rue s'élève un bâtiment formant passage et surmonté d'une tourelle en encorbellement d'un style hardi : c'était la porte du château des comtes et ducs de Savoie dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par la prison départementale.

« Cette tourelle et le bâtiment formant passage faisaient partie de la *Maison Jayr*, qui subsiste encore dans son pittoresque état primitif et qui, au xv^e siècle, a été possédée et habitée par les comtes de Gorrevod, lesquels l'avaient acquise de noble Péronnet et de Elie de Guillod, seigneurs des Bertrandières qui l'avaient fait construire en 1460.

« A droite de la gravure et au premier plan, la porte surmontée d'un auvent est celle de la maison des *Clarisses* qui la tenaient, par donation de 1520, de Laurent de Gorrevod, comte de Pont-de-Vaux ; dont le frère Louis, Cardinal et premier Evêque de Bourg, habitait une modeste maison contiguë.

« Toujours à droite et au second plan, se voit un bâtiment sur le mur duquel on lit une enseigne d'auberge, c'est l'auberge Marion, précédemment occupée (1481) par Jenet de Ferrand, avocat fiscal de Philippe de Savoie, seigneur de Bresse.

« A gauche est la maison habitée en dernier lieu par Madame de Chastillon, sœur du colonel baron Armand. Elle a été successivement la propriété et l'habitation de Catherine de Brosses et de la noble et notable famille des Bâchet.

« Le bâtiment formant le passage et la gracieuse tourelle ont été démolis vers 1831, ainsi que la maison Chastillon, sur le terrain de laquelle existe maintenant une plantation de platanes faisant face au perron du Greffe.

« Quant à la maison des *Clarisses* et à l'auberge Marion, elles ont été réunies en une seule, transformées, mises à l'alignement, et rien aujourd'hui ne rappelle leur état ancien.

« Quelle distance entre le temps actuel et celui où ces étroites et mesquines demeures suffisaient aux habitudes, aux goûts et aux besoins des familles les plus considérables de la contrée !... »

(Extrait de l'album de l'Ain).

Les *Clarisses* doivent à l'obligeance de Madame la Générale Boquet la reproduction de la gravure des bâtiments précités.

édifiées d'une telle conduite accordèrent à ces filles, en 1766, lors de la tenue des Etats, une gratification de 200 livres. Avec cette modique somme et quelques épargnes, elles viennent de faire de grosses réparations dans leur chœur et dans l'intérieur de leur maison. Le roi nomme l'Abbesse ou plutôt approuve la nomination faite par les Religieuses : ce n'est pas un de ces bénéfices après lesquels court la cupidité. »

V. *Etat du Monastère*

Ce Monastère fut parfois soumis aux étreintes de la pauvreté, et à une extrême détresse. S'il jouit, durant une certaine période, d'une aisance relative, il ne fut jamais en état de se passer de recourir à la charité, quoique vers la fin du xvi^e siècle, il s'y introduisit peu à peu des pratiques qui s'éloignaient des principes de la Règle et des Constitutions de la Réforme de sainte Colette, en ce qui concerne les possessions et les rentes. Toutefois ces acquisitions et ces titres ne furent que de médiocre valeur ; mais il n'en résulta pas moins dans la suite des procès et autres inconvénients :

« En 1591, onze septembre, une quittance est donnée aux syndics de la ville de Bourg pour une certaine quantité de blé et seigle achetée par eux à l'Abbesse et aux Religieuses. Signé au nom de toutes : « S^r Catherine « Drellon, Abbesse. » Une grossière esquisse d'un Saint-Sacrement (ou forme d'ostensoir) précède la signature.

« En 1616, ayant probablement reçu quelques secours inaccoutumés de leurs familles ou de leurs bienfaiteurs, les Clarisses, disposant de la somme de 2.672 livres, la prêtèrent à noble Claude de Mouxi et à sa femme Philiberte de Beaufort. » — « Le fils de Claude de Mouxi, Jean, seigneur de Loches, gentilhomme de la Chambre du prince Thomas de Savoie, ne pouvant acquitter cette dette, céda à la Communauté la propriété perpétuelle du Mont, à Saint-Denis, près de Bourg, moyennant 928 livres que les Religieuses durent donner au susdit Jean de Mouxi. » Dans cette transaction, « les « dames Abbesse et Religieuses au dict couvent de Sainte-Claire *toutes* « présentes et pour ce, capitulairement assemblées au son de la cloche, à « leur manière accoutumée, au devant le grand trellys de fer de leur oratoire, *acceptantes et stipulantes*, avec le R. P. François d'Acquin, leur « Confesseur... »

« En l'année 1641, 5 janvier, Claude Pacard, laboureur, vend, cède un pré à Saint-Denis, près Bourg, à Révérende Dame Sœur Jeanne de Sabran, Abbesse du dict Monastère Sainte-Claire de Bourg, à Sœur Claudine-Honorat, Vicaire, et à Sœur Jeanne Gauthier, Portière, tant à leurs noms qu'aux noms des autres Religieuses professes au dict couvent, assemblées au devant du grand trellys, en présence du R. P. Nicolas Balay, leur procureur tant au spirituel qu'au temporel... »

Leurs fermiers ne leur donnaient pas de redevance en espèces; ils partageaient avec la Communauté la moitié des produits. Il arrivait, dans les années où les récoltes étaient bien maigres, que leur revenu était presque nul.

Quelques fondations de messes, etc., occasionnent des charges onéreuses au Monastère et motivent certaines acquisitions destinées à en garantir l'exécution. Dès l'année 1412, lors de la donation de la Chapelle Saint-Georges, il est question « de la fondation d'une messe quotidienne pour les fondateurs, comme il appert par les titres d'érection de ce Monastère des années 1412 et 1481. »

Nous remarquons, non sans surprise, que le Monastère de Bourg entra officiellement dans la voie des possessions que lui avaient ouverte les Religieux Conventuels (1), ses directeurs, précisément sous le gouvernement de la Révérende Mère Marie Rouillat, l'une des Moniales venues à Lyon, en 1598, pour fonder la Communauté des Clarisses-Colettines. Cette Religieuse étant retournée au Monastère de Bourg, en 1602, en devint Abbesse de 1612 à 1627. Ses anciennes compagnes de Lyon suivirent un chemin opposé et laissèrent à leurs descendantes les recommandations les plus expresses, maintes fois répétées, de n'acquérir jamais aucune propriété en dehors du Monastère, si ce n'est quelque terrain nécessaire à l'isolement ou à la tranquillité de la Communauté.

En l'année 1791, à cause des difficultés de la situation où elles se trouvaient à cette époque néfaste, les Clarisses de Bourg durent nommer une Sœur économe; jusque-là elles n'en avaient pas eu (2).

Vers le milieu du XVIII^e siècle, elles admirent quelques Sœurs converses à l'intérieur. En 1790 elles en avaient deux, dont l'une était âgée de quatre-vingts ans et l'autre de trente-six. Il y avait cinq Sœurs tourières, qui n'entraient jamais dans la clôture.

(1) Ces Religieux avaient obtenu du Saint-Siège le droit d'avoir des revenus, des terres en dehors de l'enclos des couvents, etc.

(2) Les Monastères où s'observent la Règle et les Constitutions de la Réforme subsistent seulement d'aumônes humblement demandées ou offertes spontanément, et de la rétribution charitable en retour des petits ouvrages manuels exécutés par les Religieuses; il n'y a donc pas de rente à percevoir, ni de régie des produits des terres, etc., qui demandent une économe spéciale dans les Monastères qui ont des possessions. Chez les Clarisses-Colettines, il y a la Mère, c'est-à-dire l'Abbesse, obligée par la Règle à pourvoir par elle-même, ou par d'autres, aux besoins de ses filles, au moyen des aumônes données par les bienfaiteurs et les parents. La charité préside à cette distribution et réserve aux malades les denrées les meilleures.

VI. *Description du Monastère.*

« Le Couvent, sans être vaste, est agréable..... et il peut contenir dans l'état présent, sans aucune augmentation, la quantité de 36 Religieuses cloîtrées. (En 1552 elles étaient au nombre de 32.)

« Il y a quatre chapelles dans l'église, laquelle est placée au sud des bâtiments du Monastère. Deux sacristies, une intérieure, l'autre extérieure.

« Les bâtiments se divisent en quatre corps séparés, savoir les bâtiments du Couvent, ceux qui y ont été annexés et sont construits entre cour et verger, ceux occupés par l'Aumônier du Monastère et enfin ceux occupés par les Sœurs externes quêteuses.

« Il y a 32 cellules toutes meublées conformément à la pauvreté évangélique. Dans chacune, un bois de lit, une pailleasse, un traversin de même, des couvertures de laine, une table à tiroirs, une chaise.

« Cette maison ne renferme rien de précieux, et l'on n'y trouve que les meubles de plus absolue nécessité ainsi que le prescrit la Règle et la constitution de ce Monastère.

« *Les Archives* sont dans un buffet, distribuées en différentes cases par ordre alphabétique. L'on y trouve les titres de la fondation de ce Monastère : Amé VIII, duc de Savoie, le fonda en 1412 ; Philippe, duc, un de ses successeurs, confirma la dite fondation en 1481, et Charles V, duc de Savoie, en fit sortir le plein effet en 1484. Les contrats d'acquisition de jardin, maisons, etc., les titres concernant la Chapelle Saint-Georges, les exemptions et privilèges, immunités accordés aux dites Religieuses et renouvelés par leurs augustes Majestés Henri IV, roi de France, Louis XIII et ses successeurs, lettres d'amortissement, différentes bulles des Souverains Pontifes, titres concernant les biens situés à Saint-Denis, etc...

« *La Bibliothèque* renferme environ 50 vieux volumes, tous livres de piété. Il n'y a ni manuscrit ni médaille (1). »

VII. *Nombre des Abbesses du Monastère de Bourg.*

Dans les Archives du département de l'Ain, on y relève le titre d'« *Abbaye royale* des dames de Sainte-Claire située en cette ville, rue du Palais ». Nous ne sachons qu'il y ait eu en France d'autres Monastères de la *Réforme de Sainte-Colette* décorés de ce titre fastueux. On voit pourtant en quelques récits et même en des livres celui d'*insigne* ou de *vénérable* Abbaye donné au Monastère de Poligny, à cause du séjour prolongé et des saintes Reliques de la Réformatrice, ou simplement *Abbaye* à l'égard d'autres Monastères ; mais généralement les Communautés de Clarisses-Colettines ne s'attribuent que le titre d'*humble*, *pauvre* ou *dévôt* Monastère. Nous n'avons pu découvrir depuis quelle époque celui de Bourg reçut celui de *royal*. Nous sommes certaines qu'il ne portait pas encore ce titre lorsque sept de ses Moniales vinrent fonder à Lyon, en 1598, puisqu'il était encore sous le protectorat de la maison *ducale*. Nous supposons que le roi Henri IV le lui décerna après sa prise de possession de la ville de Bourg. Sachant les liens qui rattachaient ce Monastère à la famille de Savoie, le Monarque en le favorisant désirait sans doute s'attirer les sympathies du pays conquis. Toutefois ce Monastère n'était pas riche ; il n'eut donc

(1) Extrait de la déclaration de la Municipalité de Bourg, lors de l'inventaire de 1790. Voici une autre attestation des Municipaux :

« Les Révérendes Dames de Sainte-Claire nous ont déclaré qu'elles ne pouvaient nous représenter aucun livre de recette ou dépense, parce qu'il n'est pas dans l'usage d'en tenir dans cette maison ; la raison en est que quoique cette maison ait quelques petits revenus ou immeubles, elle est, aux termes de sa Constitution, comme elle est par le fait, vouée à la Providence, de manière qu'elle ne se soutient jamais et qu'elle ne pourvoit à ses besoins que par les quêtes du dehors et les actes de bienfaisance des bonnes âmes. D'après l'évaluation des domaines :

« Total des revenus 1.763 livres.

« Rentes ou fondations de messes, revenu annuel. . . 300 —

« Ce Monastère n'a aucune dette passive à sa charge, sinon l'exécution de quelques fondations de messes, les lots d'indemnité de 20 en 20 ans sur le peu de possessions rurales dépendantes de ce Couvent, servis et autres impositions. »

jamais le rang des bénéfices alors si convoités. Il resta ainsi dans les conditions de la Règle pour l'élection de ses Abbesses : le roi n'en nomma aucune ; cette Communauté fit maintenir l'usage de les élire à vie ; mais les démissions volontaires n'y furent pas rares.

LISTE DES ABBESSES D'APRÈS LE « GALLIA CHRISTIANA » :

I. Philiberte de Vienne, gouverna environ vingt ans, de 1485 à 1505.

II. Pétronille de Grammont, de 1505 à 1526.

III. Catherine I Seigneurette, de 1526 à 1559.

IV. Jeanne I Thomacin, de 1559 à 1562.

V. Françoise Myod, exerce la charge de 1562 à 1572.

VI. Claudia de Monceau, de 1572 à 1580.

VII. Huguette de Nanthem, de 1580 à 1589.

VIII. Catherine II Drellon, de 1589 à 1591 (1).

IX. Thomasie Huguand porta la crosse (2) de 1591 à 1599.

X. Catherine III de Marboz exerça la charge d'Abbesse de 1599 à 1607.

XI. Catherine IV de Grand-Champ (3), confirmée le 12 octobre 1607, renonce à sa charge en 1612 et meurt en 1616.

XII. Marie Rouillat, élue en 1612, se démet en 1627, et meurt en 1637 (4).

XIII. Claire Porte, élue en 1627, abdique sa dignité en 1640, et meurt dans un âge très avancé, en 1658.

(1) Cette Abbesse n'est pas indiquée dans le *Gallia Christiana* ; nous l'avons trouvée mentionnée dans un acte public (Arch. Ain).

(2) Il existait aussi autrefois une crosse au Monastère de Lyon ; mais elle était si simple qu'il eût été plus exact de la désigner sous le nom de *houlette* de bergère. Les dernières Abbesses en firent hommage à la Vierge Immaculée.

(3) « C'est cette Catherine de Grand-Champ qui, dans l'histoire du Bugey » (part. 3, p. 57), est nommée de Belouses, fille d'Amédée, seigneur de Grand-Champ, et de Guillaume de Montjouvant, sa première femme, qu'il avait épousée en 1571. » Cette note du *Gallia Christiana* nous indique à peu près l'âge que devait avoir cette Abbesse à son élection, si toutefois elle est l'aînée de cette famille.

(4) Elle était l'une des sept fondatrices du Monastère de Lyon, d'où elle revint à Bourg en 1602.

XIV. Jeanne II de Sabran, élue le 15 décembre 1640, se soumet à la charge jusqu'en 1660 où elle y renonce, et meurt en réputation de sainteté, 1677.

XV. Marthe de Moncel gouverne de 1660 à 1672; elle se démet et meurt le 24 juillet 1700.

XVI. Jeanne-Gabrielle de la Tour-Paule, élue le 12 novembre 1672, meurt après avoir gouverné 18 ans, 1690.

XVII. Marie-Françoise de Landrat (Candrat?), élue en 1690, meurt le 4 octobre (fête du Séraphique Père) 1700.

XVIII. Elisabeth Pitre, élue le 22 octobre 1700, meurt le 17 novembre 1706.

XIX. Jeanne III du Saint-Esprit de Franc d'Anglure, élue le 20 mars 1707 (1), eut une heureuse administration jusqu'au delà de sa 80^e année, 1728. »

Là s'arrête le *Gallia Christiana*. Nous n'avons aucune indication sur les Abbesses qui succédèrent à la XIX^e jusqu'à la « Révérende Dame Anne Loridom, en Religion Sœur « Marie-Thérèse, supérieure inamovible du Monastère royal de « Sainte-Claire de Bourg, 1790 » (2). Elle était alors âgée de 74 ans et gouvernait peut-être depuis quinze ou vingt ans lorsqu'elle se démit ou mourut en 1791.

« La Révérende Dame Marguerite Chambre, en Religion « Sœur Marie-Claire, supérieure inamovible du Monastère « royal de Bourg », exerça sa charge jusqu'à la dispersion de cette Communauté, 1792.

VIII. Lettre de l'Abbesse des Clarisses de Bourg.

A Monsieur Riboud, président du district de Bourg-en-Bresse.
Dieu seul.

21 Mars 1791.

MONSIEUR,

Toujours pénétrées d'une respectueuse confiance en votre protection et en votre piété, nous vous prions très humblement, Monsieur, de nous l'accorder dans les pieuses demandes que nous avons l'honneur de vous supplier. C'est au sujet des Reliques et Statues qui sont à l'église des

(1) La vacance dépasse les limites des Constitutions. On attendait peut-être le Provincial ?

(2) Arch. Dép. Ain.

Cordeliers (1) nommément saint Blaise, saint Antoine, saint Clair, enfin tous ceux que l'on voudra nous donner. Soyez persuadé, Monsieur, que nous intercéderons auprès de tous ces Bienheureux pour toutes vos pieuses intentions ; personne ne s'intéresse plus à votre précieuse conservation que celles qui ont l'honneur de se dire avec un très profond respect,

Monsieur,

Vos très humbles et très obéissantes servantes :

Sœur CHAMBRE, supérieure.

Sœur DELEAU, économiste de Sainte-Claire de Bourg.
(Arch. Dép. Ain.)

IX. Arrêté du directoire du département de l'Ain autorisant le directoire du district de Bourg à céder Reliques et statues.

28 Avril 1791.

« Vu la lettre du 21 mars dernier écrite par les Sœurs Sainte-Claire de Bourg, tendante à obtenir les Reliques et statues, etc., etc.,... l'avis du directoire du district de Bourg du 28 du présent mois d'avril portant qu'il y a lieu de l'autoriser à remettre aux Religieuses de Sainte-Claire, moyennant décharge, les Reliques et statues des Saints par elles réclamées, que le directoire du district a reconnu n'être de matière d'or ni d'argent et ne pas être des objets antiques et précieux dont la conservation puisse intéresser la nation,

« Oui le rapport du comité ecclésiastique et M. le procureur général syndic,

« Le directoire du département, considérant que les Reliques et statues des Saints dont il s'agit ne sont pas de matière précieuse, arrête que le directoire du district de Bourg demeure autorisé à en faire le relâche aux Sœurs du Couvent de Sainte Claire de Bourg, moyennant décharge.

« A Bourg, le 28 Avril 1791.

« FAVIER. »

X. Inventaire des Reliques et statues remises aux Dames de Sainte-Claire.

1791, 30 Avril.

« Inventaire des Reliques et statues remises au Monastère de Sainte-Claire de Bourg par Claude-Marie-Eugène O'Brien, administrateur commissaire à cet effet, député par le directoire du district de Bourg, ensuite de l'arrêté du directoire du département de l'Ain du 28 avril 1791:

1° La statue de Saint Sébastien en cuivre avec deux personnages à ses côtés, en même métal;

2° Une tête de cuivre représentant Saint Blaise, dans laquelle sont renfermés plusieurs ossements de ce Saint ;

3° Deux reliquaires contenant des ossements de Saint Benoît et de Sainte Constance, à cadre doré ;

(1) Ces Religieux avaient été expulsés depuis quelques mois.

4° Deux reliquaires moins gros que les précédents, renfermant les os de Saint Séverien, Saint Théodore et Saint Clément;

5° Deux autres reliquaires de moindre grandeur, renfermant des os de Saint Marcien, de Saint Maximin, etc;

6° Quatre autres petits reliquaires garnis des ossements de différents Saints;

7° Une statue de la Sainte Vierge et une Croix de bois, avec une Epine sans chässe de la Couronne du Sauveur;

8° Deux petites pierres d'autel, l'une en ardoise, et l'autre en pierre polie.
« Le tout a été remis le 30 avril 1791 à Mesdames les Religieuses de Sainte-Claire qui s'en sont chargées et ont signé avec O'Brien.

Signé : « Sœur CLAIRE CHAMBRE, Supérieure.

« Sœur DELEAU, économe.

« O'BRIEN. »

« Nous déclarons de plus avoir reçu de Monsieur O'Brien les statues et Reliques de Saint Clair et de Saint Blaise.

Signé : « Sœur MARIE-CLAIRE CHAMBRE, Supérieure. »

Nous sommes heureuses de la pieuse sollicitude de nos Mères de Bourg à l'égard des Saintes Reliques. Toutefois, cette sollicitude n'étonne pas de la part de Religieuses, quand on voit « Charles VIII, roi de France, offrir au roi « d'Aragon de lui restituer le Roussillon, etc., si celui-ci vou-
« lait lui restituer le corps de Saint Louis d'Anjou, Evêque
« de Toulouse, emporté de Marseille à Valence en Espagne.
« Louis XI avait chargé son fils de demander cette restitu-
« tion. Mais le roi d'Aragon aima mieux perdre le Roussil-
« lon, etc., et garder sa Relique (Vit. S. Lud. Tol. Bolland.) »
Saint Louis d'Anjou avait abandonné la couronne dont il héritait par droit de naissance ; il lui préféra la tonsure du moine et, à la pourpre, la bure de saint François, afin d'acquérir le royaume éternel.

XI. *Expulsion de la Communauté.*

En 1792, au mois d'octobre, les Clarisses de Bourg subirent le même sort que toutes les Religieuses de France. Il leur fallut quitter leur paisible demeure pour rentrer dans le monde où nul ne trouvait plus de sécurité, à cette époque.

Depuis plusieurs années, elles n'avaient pas admis de novices; la Communauté se trouvait réduite à dix-sept Moniales,

dont une converse. Leurs Tourières étaient au nombre de cinq ; simples tertiaires *séculières*, elles avaient déjà cessé d'être adjoindues à la Communauté lorsque celle-ci dut sortir. Les Mères Clarisses se retirèrent les unes dans leur famille respective, et les autres en quelque asile où elles eurent plus ou moins à souffrir. Elles s'éteignirent avec le regret de n'avoir pu rétablir leur Monastère. Vers l'année 1795, une des professes, tout en protestant qu'elle n'entendait promettre quoi que ce fût en opposition à la Religion et à la conscience, fit néanmoins un acte de soumission à l'Etat prohibé par le Saint-Siège.

Les Tourières apposèrent leur signature à une supplique au sujet de leur pension, supplique rédigée assurément par un homme de loi plus entendu dans les affaires temporelles que dans celles qui intéressent la conscience. Aussi, dans cette requête adressée à l'Assemblée nationale, se trouva-t-il malheureusement des expressions répréhensibles.

Le dernier Confesseur du Monastère de Sainte-Claire fut le R. P. Antoine (François de Roze), Prêtre de l'Ordre des Pères Conventuels de Saint-François. Il dut se retirer avant l'expulsion de la Communauté.

« Dès le 27 septembre 1792, le décret du directoire de l'Ain affectait, à la détention des personnes suspectes, les bâtiments des ci-devant Religieuses de Sainte-Claire de Bourg, ceux des Visitandines de Belley et ceux des Bénédictines d'Ambronay » (Ph. Le Duc).

« Dans la liste des victimes *condamnées à mort* ou à la *détention* on ne trouve aucun nom de femme : ainsi M^{mes} Guichenon, La Chapelle et Levrat, Religieuses arrêtées, ainsi que la femme Chareiziat et cinq femmes de Bourg, dont plusieurs institutrices, mises en prison sous la Terreur, ont sans doute été relaxées plus tard. » (M. Marion).

XII. *Derniers Vestiges du Monastère.*

« Les derniers restes de ce couvent sont tombés en ce siècle (1817) ; on en compte trois vestiges : 1° Une crédence

d'autel de la fin du ^{xv}^e siècle, encastrée dans le mur sud du jardin de l'école communale — ci-devant jardin de l'ancienne Préfecture. — 2° Une porte de la même époque transportée au Collège et disparue lors de la reconstruction du Lycée en 1854. — 3° Et un rétable de maître-autel, travail remarquable » acquis par M. Chevrier, mort également en 1898. J'ai vu, il y a 45 ans, ce morceau de sculpture qui avait, si mes souvenirs ne me trompent pas, été acheté d'un homme de la campagne à cinq kilomètres de Bourg. On l'y avait transporté probablement avec d'autres matériaux de démolition. Ce rétable représentait le songe de Saint Joseph. »

« Je transcris les renseignements que j'ai reçus d'un octogénaire, ancien greffier de la Cour d'assises de l'Ain » :
« Quand, au mois de novembre 1829, j'entrai au greffe,
« j'y trouvai deux vieux employés qui m'ont souvent ra-
« conté que le palais de Justice avait été construit sur l'em-
« placement ou les ruines du Couvent de Sainte-Claire, que
« la Chapelle se trouvait sur la partie sud, occupée alors par
« les bureaux du greffe du Tribunal civil, et actuellement
« par le Tribunal de Commerce, que la maison Jayr (maison
« encore existante au sud de la place du Palais) était une
« habitation des Ducs de Savoie. » « Personnellement, j'ai
été souvent au greffe, quand M. Dupras, qui m'a écrit ce que
je vous transcris, s'y trouvait lui-même, et je me rappelle
que le sous-sol de la maison était la Chapelle, qu'on y déposait
les bois de justice (guillotine et échafaud pour les expositions
publiques). La cour du palais, aujourd'hui emplantée d'arbres,
était occupée par des maisons servant d'auberge. A la suite de
ces maisons, il y avait un grand portail (la porte dont parle M.
Brossard) qui consistait en deux colonnes de pierre terminées par
une boule. On l'avait mise à l'entrée de la salle de physique du
Collège. Pour arriver au palais, on passait sous une voûte aujour-
d'hui démolie et qui était surmontée d'un clocheton. Le dessin
de l'Album des Annales de l'Ain le reproduit. (Extr. Let. M. Marion 1899). »

CHAPITRE VI

FONDATION DU MONASTÈRE DE LYON

« Le juste, comme un palmier fleurira, comme un cèdre du Liban il se multipliera. »

« Plantés dans les parvis de la Maison de notre Dieu, ils fleuriront. » (Ps. xci.)

I. Première résidence. — Monastère de la Madeleine.

Au milieu du tumulte, des horreurs de la guerre, et dans la frayeur des maux qui semblaient devoir anéantir la ville de Bourg, en 1598, la voix du Seigneur se fit entendre à une humble Clarisse, lui disant, comme autrefois au patriarche Abraham : « Sors de ton pays, de la maison de ta parenté *spirituelle*, et viens dans la terre que je te montrerai. Et je te ferai mère d'une grande postérité; je rendrai ton nom célèbre, et je te bénirai. » (*Genèse*, c. xii.) La Mère Antoinette de la Moutonnière (1) répondit à l'appel de Dieu sanctionné par l'obédience de ses Supérieurs.

La Vierge octogénaire n'avait pas laissé se flétrir son cœur par les ans. Quatre-vingt-deux printemps avaient passé sur sa tête et accumulé sans doute bien des rides sur son visage d'ascète; mais le Seigneur avait renouvelé sans cesse les ardeurs qui l'avaient portée à se consacrer à Lui dès sa jeunesse. A l'âge de seize ans, alors que tout ce qui peut charmer s'offrait à elle pour la retenir au milieu du monde et dans une famille qui lui prodiguait les marques de sa tendresse, cette enfant entendit, dans l'intime de l'âme, la voix de l'Époux immortel la convier à sa divine alliance, et, avec un incomparable élan, elle franchissait tous les obstacles pour aller s'enrôler au service du Souverain Créateur. Ses parents, vraiment dignes de leur titre de chrétiens, ne firent pas

(1) Sa famille s'était établie en Bourgogne; mais les seigneurs de la Moutonnière habitaient, déjà antérieurement au xiv^e siècle, le fief de ce nom, situé sur les confins de la Bresse.

longtemps opposition à la réalisation des désirs de leur enfant bien-aimée : plus nobles encore par leurs sentiments de foi que par l'illustration du sang, ils offrirent généreusement à Dieu la blanche fleur de leur parterre, avant que le moindre souffle funeste ne l'eût contaminée.

Ils s'assurèrent avec prudence de la solidité de la vocation d'Antoinette, mais sans l'exposer à la perdre par des épreuves que l'Esprit de Dieu réprouve. Ils lui représentèrent les difficultés et les austères devoirs de la vie religieuse avec la simplicité et l'impartialité de la vérité, sans lui dérober, sous des fleurs, la vue des épines parfois si cruelles de la vie mondaine.

Cachée à tous les regards, dans le cloître de Bourg, la fleur consacrée à la gloire de l'Eucharistie, comme notre Mère sainte Claire, exhalait ainsi depuis soixante-dix ans les parfums de sa pénitence, de ses prières et de son amour au pied de l'Autel du divin Captif, lorsque le temps arriva de la transplanter sur notre sol lyonnais.

Nous avons vu au prix de quelles fatigues les Moniales de Bourg arrivèrent à Lyon, après une halte de deux mois à Mâcon.

A part M. des Clefs, oncle de Sœur Louise, qui les accueillit à leur arrivée, il ne paraît pas que les parents des Religieuses lyonnaises Anne de Médicis, les deux Sœurs Besançon et Marie Rouillat (1) se fussent préoccupés de leur état de

(1) Paul de Médicis, gentilhomme Lucquois, père d'Anne de Médicis, habitait notre ville, lorsque naquit sa fille, vers l'année 1560. Nous n'avons pas encore retrouvé des indications sur les causes qui lui firent abandonner l'Italie. Dès 1445, Côme de Médicis ayant fait des établissements à Lyon, plusieurs membres de sa famille et un grand nombre de ses compatriotes se fixèrent dans notre ville.

« En parcourant les registres paroissiaux de Saint-Paul, de 1561 à 1610, le nom des Médicis s'y rencontre. « Item le 12^e dost 1564 a este baptisee Lucresse, fille de Benedicto de Medicy, Lucquois, son parrain Barthelemier de Dimenche Berch (ni ?), Lucquois, marraine Polite Paintendre. »

« En 1562, les Calvinistes ayant détruit une partie de la Chapelle de Notre-Dame de Confort, divers bienfaiteurs contribuèrent à la relever; parmi eux on distingue les Florentins, et ce fut alors que la famille de Médicis fit graver ses armes dans le sanctuaire restauré. On y plaça aussi un tableau représentant la Vierge au milieu d'une gloire, avec l'Enfant Jésus dans ses bras; au bas étaient les trois Rois Mages et quelques Saints de l'Ordre de Saint-Dominique. » (Hist. cult. Sainte Vierge. M. Meynis.)

Les deux Sœurs Besançon et Marie Rouillat appartenaient à des familles de bourgeois et de marchands de Lyon. Quant aux deux Sœurs de Myons, elles étaient issues d'anciennes et nobles maisons de la Bresse et du Dauphiné.

détresse. Dieu voulait que cette Fondation n'eût d'autre appui que sa Providence, afin que celles qui devaient accomplir son œuvre pussent dire avec le Prophète royal : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur a pris soin de moi. »

Après avoir reçu l'hospitalité dans la royale Abbaye de Saint-Pierre, les Clarisses se retirèrent « en la nouvelle « retraite et maison prestée par ausmone par un honneste « bourgeois, nommé le sicur Guide, Lucquois de nation. « Pour y observer au moins mal qui se pourroit la closture, « elles firent faire une grille en bas, et y disoient le divin « Office, entendant de leur petite chambre tous les jours la « grand'messe qui se dit dans l'Eglise de Saint-Bonaventure « qui est tout proche. » (1)

Sœur Louise des Clefs (2), cette admirable jeune fille qui, méprisant les grandeurs mondaines, ne voulut plus d'autre titre de noblesse que celui de la « Servante des Servantes du Seigneur », était parvenue, avec la grâce de Dieu, à intéresser au sort des pauvres Clarisses Messire Balthazar de Villars et son épouse, M^{me} Louise de Langes. Ces charitables personnages décidèrent de les retirer de cette étroite demeure, située en la rue Buisson. Après avoir cherché un endroit où on pourrait établir un Monastère, « on s'avisa qu'en la Chapelle de Sainte-Magdeleine (3), en la rue du Gourguillon, « il ne se faisoit aucun service, sinon de quelques Messes en « certains jours de la semaine ; le Recteur, Messire Jacques « Bardet, en accommoda fort volontiers, pour la pieuse « affection qu'il portait à ses bonnes Mères, et le grand désir « qu'il avoit de leur établissement auquel s'opposaient mal- « heureusement plusieurs personnes, même parmi les gens « de bien. Il leur donna ensemble la maison contiguë, et leur « fit un absolu transport de la Chapelle de la Magdeleine ;

(1) Il fallait que cette petite maison fût en effet attenante à cette église, comme certaine Recluserie où l'on pratiquait une ouverture donnant dans une chapelle.

(2) Une de ses parentes, Georgine des Clefs, devint Abbesse des Clarisses d'Annecy, 1646.

(3) Les passages entre guillemets et en ancien style, insérés dans les divers articles du présent chapitre, sont des extraits du *Mémorial* des Clarisses de Lyon, de 1598 à 1684.

« néanmoins, il n'y avoit moyen de faire là un Monastère
« convenable », de sorte qu'il fut encore question d'adjoindre
« une autre maison, qui fut achetée du sieur de Rhodes,
« laquelle estoit un peu plus spacieuse, et fut payée de quel-
« ques aumônes, lesquelles n'estant bastantes de faire la
« somme entière, pour le surplus on emprunta d'un sieur
« Rodier, frère du R. P. Rodier, qui fut ensuite Confesseur
« des Religieuses.

« On leur donna d'abord pour Confesseur le R. P. Michel
« Daniel, homme de grand mérite et vertu par la conduite
« et direction duquel elles furent grandement consolées et
« édifiées, mais ce bonheur leur fut encore de peu de durée,
« parce que ce fervent Religieux, pour lors Cordelier, et
« désireux d'une plus grande perfection en la pure obser-
« vance de sa Règle, ayant appris que la Réforme des
« RR. Pères Récollets s'établissoit dans la province d'Aqui-
« taine, quitta ces bonnes Mères pour s'y en aller et y em-
« brasser ce nouvel institut, que son zèle l'obligea peu après
« de venir establir dans la province du Dauphiné. Comme il
« fit avec autant de succès que de ferveur, sous le titre de
« Custodie de Saint-Antoine de Padoue, dont il fut le pre-
« mier Custode, et mourut enfin comme il avait vescu, très
« saintement ; sa mort arriva à Grenoble en Dauphiné,
« le 10 septembre de l'année 1610 ; il estoit âgé seulement
« de 46 ans, mais plein de vertus et de mérites, qui rendent
« sa mémoire immortelle et très-recommandable à la posté-
« rité. »

Au R. P. Daniel avoit succédé comme Confesseur des
Clarisses, « le R. P. Bonaventure Rodier, qui leur fut donné
« des Supérieurs des Cordeliers, homme grandement zélé
« et désireux également de la Réforme, où pourtant il ne put
« estre que de volonté, Nostre-Seigneur l'ayant retiré à soy
« avant qu'il pût exécuter ce grand dessein. Il estoit natif de
« Lion, tous ceux de sa famille estoient personnes pieuses et
« très charitables. Ce bon Père n'assista pas moins les Reli-
« gieuses pour le spirituel que pour le temporel, les faisant
« pourvoir par le moyen de sa mère et d'un sien frère des
« choses dont il les savoit estre en nécessité, comme usten-
« siles en bon nombre dont après ils leur firent un pur don.

« Ce que ces dignes personnes faisoient avec empressement
« et joie, ayant tous grande tendresse d'affection pour ces
« pauvres Mères dont la nécessité les touchoit sensiblement
« et leur en donnoit grande compassion. Ils les assistoient
« encore pour la nourriture, se portant très souvent eux-
« mêmes en personne pour leurs affaires dans les besoins,
« leur prestant sans intérêt de l'argent dont elles avoient
« grande nécessité, pour tant de réparations et bastiments
« nécessaires en leur maison. De plus, cette bonne dame
« Rodier, mère du R. P. Confesseur, leur donna encore un
« bien grand tesmoignage de son parfait amour, lorsqu'après
« tant de souffrances que depuis si longtemps elles avoient
« supportées il arriva que ces Religieuses tombèrent toutes
« malades, et ycelle se portoit à les secourir avec autant
« d'empressement, de cordialité et de soing, comme si
« chascune d'elles eût esté sa propre fille. Ceste Maison doit
« estre en grande recommandation dans ce Monastère, ne
« pouvant spécifier tous les biens qu'on en a reçus..... »

« Après furent admises quelques sœurs converses ou quêt-
« teuses jusqu'au nombre de cinq : Et Dieu inspira plusieurs
« personnes charitables par leurs aumônes, entre autres
« Monsieur de Veau, apothicaire en cette ville de Lion, lequel
« leur prêta très souvent de l'argent, en des sommes assez
« notables, sans en retirer jamais aucun intérêt. Il s'en
« dépensa beaucoup à faire ces grandes arcades qui sont au-
« dessus du précipice qui regarde sur la rue de Saint-Georges,
« qui furent faites pour porter une terrasse sur laquelle on
« prétendoit bastir l'église. »

« De nouvelles croix arrivèrent encore aux Religieuses
« quand Dieu retira à soy le R. P. Rodier, qui, après ce
« mesme Bon Dieu, estoit leur support et consolation, lequel
« décéda le 28 janvier en l'année 1608. Ce qui les affligea
« grandement, et leur fut donné en sa place le Père Jean
« Marion, homme très docte, qui se trouvoit presque tou-
« siours occupé à prescher, en sorte qu'il ne lui restoit
« guiere de temps pour assister le Couvent, lequel avoit
« besoin de secours en toute manière.

« Les Religieuses, ressentant le besoin qu'elles avoient
« d'une personne pour leur conduite qui se rendit plus

« assidue, s'adressèrent à Dieu, selonc leur bonne et sainte
« coutume, et sa Providence les pourvut d'une prompte
« assistance, leur donnant un Père Confesseur tel qu'il estoit
« nécessaire pour seconder les desseins que ce grand Dieu
« avoit sur ce saint Troupeau auquel il donna un Pasteur le
« plus vigilant, le plus doux, et charitable qu'il se puisse
« trouver au monde, auquel toutes les autres bonnes qualités
« requises et nécessaires à sa charge ne manquoient pas non
« plus, estant doué de grande prudence et sçavoir.

« Ce saint homme fut le R. P. Mamert Violier, qu'elles
« demandèrent aux Supérieurs, et il leur fut accordé. La
« Communauté qui l'avoit tant désiré tint cela pour une
« grâce de Dieu très particulière, et au jour de son arrivée,
« qui fut le neuvième jour du mois de janvier en l'année
« 1615, ces Religieuses chantèrent, avec espanouissement de
« cœur, *Benedictus Deus*, rendant grâce à leur Père céleste
« pour un si bon partage.

« Ce Père estima, selonc l'Esprit de Dieu, cette petite com-
« pagnie de ses chères brebis, et leur voua la plus grande et
« religieuse affection de son âme. Il a travaillé pour leur bien
« spirituel et pour le temporel du Monastère, autant que
« jamais personne de sa qualité le puisse faire, les occasions
« pour s'employer étant bonnes pour lors, et dans la suite,
« puisqu'il fallut encore faire un changement de maison, et
« une bastisse toute nouvelle, ce qui ne traîne pas peu de
« peine et embarras après soy... »

Nous avons dit dans l'histoire des Pauvres-Dames les inconvénients de la situation de leur Monastère à la montée du Gourguillon, *inconvénients* tels que, dès l'année 1615, il fut résolu de les établir près de l'Abbaye d'Ainay.

II. Principaux Bienfaiteurs.

Il serait impossible de nommer toutes les personnes qui contribuèrent, par leurs aumônes, à l'érection du Monastère placé sur les bords de la Saône ; Dieu les connaît et les récompense éternellement de leur charité envers ses pauvres Servantes, non sans doute d'après la valeur de leurs dons, mais

suivant les intentions qui les animaient dans les sacrifices qu'elles s'imposèrent. Nous voyons un exemple de l'appréciation divine dans le Saint Evangile : « Or Jésus, regardant, vit
« des riches qui mettaient leurs aumônes dans le tronc. Il vit
« une pauvre veuve mettant deux petites pièces de monnaie,
« et il dit : « En vérité, je vous le dis, cette pauvre veuve a
« mis plus que tous les autres. Car tous ceux-là ont mis, pour
« offrandes à Dieu, de leur superflu ; mais elle, elle a mis de
« son indigence même, tout le vivre qu'elle avait » (1).

C'est pourquoi nous nous croyons obligées à une grande reconnaissance pour les moindres bienfaiteurs, bien que les principaux soient seuls mentionnés ci-après :

« Le Président de Villars et son épouse, notre Fondatrice,
« achetèrent le dict jeu de Paulme (où le Dauphin contracta
« le mal dont il mourut peu après à Tournon, 1530), avec
« ses appartenances, qui contenoit 26 toises de longueur et
« 15 de largeur, consistant en maison, jardin, verger et estab-
« leries (2). Noble Claude Poculot, seigneur de Saudar,
« bourgeois de Lyon, et demoiselle Anne Murat, sa femme,
« payèrent une partie de la somme de 7.175 livres pour
« l'entier payement de tout le contenu. La dite dame Fon-
« datrice et le sieur Poculot en firent don et ausmône au cou-
« vent. »

« ... Plusieurs personnes particulières ont contribué pour
« embellir et orner l'église, ainsi que le témoignent les
« armes qui sont aux vitres, y estant au nombre de quatorze,
« lesquelles ont cousté cent francs pièce, et pour enchérir
« arriva que peu après qu'elles furent posées il survint une
« grêle si foudroyante qu'elles furent toutes entièrement
« cassées et rompues, ce qui obligea de les refaire, et fit
« paroistre la charité parfaite des bienfaiteurs qui les firent
« encore refaire à leurs dépens.

« Ceux qui les ont données sont les suivants : Un comte
« de Saint-Jean en a donné une ; M. de Gerlande, chevalier
« de Malte, une ; M. Poculot, une ; M^{me} de Moncha, une ;

(1) Evang. S. Luc, Chap. xxi.

(2) Les Clarisses de Lyon n'ont jamais eu d'étable dans la clôture, ni au dehors ; ces *estableries* furent donc affectées à un autre usage.

« M. de la Barrolière, une; M. Pelot, une; M. Doucet, une;
« M. Yon, une; M. de May, teinturier, une; M^{me} Maillard,
« une; M. Fabry, de cette ville, une; un bon Prestre qu'on
« n'a pas nommé, une; une autre personne dont encore on
« n'a pas mémoire du nom, une; et la quatorziesme a été
« donnée par M. Horace Cardon (1).

« Madame de Courtenvaux, fille de Mgr d'Alincourt, gou-
« verneur de Lyon, donna toutes les stalles de noyer (2) qui
« sont autour du chœur (des Religieuses), des devants d'au-
« tel et autres grandes aumônes. »

« Le septiesme de novembre 1617, cette sainte compagnie
« de Religieuses fut introduite dans le nouveau Monastère;
« elles marchaient toutes deux à deux selon leur âge de Reli-
« gion, la R. Mère Abbessse qui estoit la Mère Anne de Bon-
« jour, la Mère Marie-Eléonore Potiquet, vicaire, la Mère
« Julienne Benot, portière, marchaient les toutes dernières,
« assistées de Monsieur le Président de Villars et de Madame
« sa femme, comme père et mère spirituels, le R. P. Jacques
« Fodéré, Visiteur, et le R. P. Mamert, Confesseur, et
« autres Religieux suivoient après, étant encore accompa-
« gnés du grand bienfaiteur du convent, M. Pocolot, de
« Madame de Mandelot, M. de Sériziat, et bon nombre
« d'autres personnes de qualité, et grande affluence de
« peuple.

(1) « Horace Cardon, gentilhomme Lucquois, a si bien servi dans cette ville, où il était venu s'établir (comme imprimeur et libraire), qu'il n'est pas possible de le regarder comme un étranger. Il conquit son droit de cité par ses immenses bienfaits. Les greniers de l'hôpital de la Charité furent faits à ses frais, le collège de la Trinité, le Monastère de Blie, les églises et les maisons des Jésuites, des Grands Cordeliers, de l'Observance, etc., sentirent les effets de son admirable libéralité. La fidélité qu'il fit paraître pour Henri IV, dans une occasion importante, lui mérita la bienveillance de ce prince. Le roi voulut qu'Horace Cardon fût compris dans les privilèges accordés par lui et par ses prédécesseurs aux Nobles étrangers dans Lyon.

« Le plus grand et le plus illustre privilège dont jouisse le Consulat de cette ville, est celui de la Noblesse accordée par Charles VIII, l'an 1495, à tous les Conseillers Eschevins, et à leur postérité née et à naître de loyal mariage, avec toutes les franchises et libertés dont jouissent les autres nobles du royaume... sans autre production qu'un certificat de l'Hôtel-de-Ville, et preuve suffisante de n'y avoir point dérogé par quelque commerce en détail, nos Rois ayant voulu qu'il fût permis aux Anoblis de cette sorte de trafiquer en gros sans déroger. » (P. Menestrier.)

(2) Depuis la restauration du Monastère, en 1806, les Clarisses ne voulurent plus accepter que du bois de sapin pour les stalles du chœur des Religieuses, les bancs à dossiers du chapitre, du réfectoire, etc.

« ... En l'année 1622, la reine de France, Marie de Médicis, vint dans Lion lorsque Louis XIII^e, son fils, y fit sa première entrée, elle donna de bonnes aumônes en ce premier voyage, et encore en un second qu'elle fit dans la mesme ville, en l'année 1630. Et alors estoit encore avec elle la reine Anne d'Autriche, sa belle-fille, espouse du susdit roi Louis treiziesme. Partie de ce qui fut aumonné au premier voyage s'employa à parachever les cloistres et taire les deux pompes, la ditte reine Marie de Médicis donna encore en 1622 les bancs de noyer qui sont autour du Chapitre et un ornement pour le grand autel, de velours rouge à fond d'argent (1), qu'elle fit venir de Milan tout fait et prest à s'en servir, une belle lampe de cristal dont, à son arrivée, les Messieurs Echevins de la ville lui avoient fait présent, laquelle a tousjours éclairé devant le Saint-Sacrement selon son intention (2). Et encore une belle tapisserie de cuir doré qui garnissoit tout le tour de l'église ; mais après son despart de Lion, celle-ci fut vendue, les Religieuses ne voulant souffrir leur église tapissée. Cette bonne reine faisoit encore d'autres charités pres- que tous les jours pendant son séjour dans Lion, visitant en personne les Religieuses très souvent, ne pouvant se lasser de leur faire du bien. Elle est décédée à Cologne en l'année 1642 » (3).

(1) Nos Mères n'acceptèrent ce bel ornement que sur l'ordre exprès de leur souveraine ; mais elles ne l'eussent point accepté d'ailleurs. Les Clarisses de Lyon n'admettent pas les étoffes brochées ou brodées d'or ou d'argent, excepté pour le pavillon du Saint Ciboire.

(2) Cette lampe n'a pas été conservée ; elle dut être vendue au siècle dernier, comme l'immeuble de la Communauté expulsée.

(3) Outre le mobile de sa piété qui lui donnait tant d'affection à visiter les couvents et à leur faire du bien, Marie de Médicis avait un attrait particulier pour les Clarisses, et des liens de parenté la portaient vers leur cloître, car son illustre famille avait donné plusieurs Religieuses à l'Ordre de Sainte-Claire, entre autres « Philippa, fille des suzerains de Toscane, entra à l'âge de neuf ans au Monastère des Clarisses de Monticelli, près de Florence, où elle avait déjà plusieurs parentes parmi les Moniales. Ce couvent, fondé par sainte Agnès d'Assise, sœur de sainte Claire, venait d'être rendu à sa ferveur primitive, et Philippa de Médicis devint bientôt pour ses sœurs un modèle d'obéissance, de pauvreté et de pureté virginal. Elle observait le silence avec tant d'application, qu'elle répondait à peine aux questions nécessaires, et que ses compagnes étaient étonnées quand elles entendaient sa voix. Elle se montrait très exacte à tous les exercices de la Communauté, et même quand elle était malade, elle paraissait au chœur avec ses Sœurs. Pendant

III. Zèle de la clôture.

Le zèle de la clôture dont étaient animées nos Mères, les porta, non seulement à éviter autant que possible les visites de leurs Souveraines et de leur suite, mais encore à prendre toutes les précautions possibles pour n'être point vues des personnes du dehors. Elles n'hésitèrent pas à déparer le sanctuaire de leur église, plutôt que de s'exposer à voir ou à être vues des fidèles, lorsque, pour communier ou durant l'ostention du Très Saint-Sacrement, elles avaient à s'approcher de l'ouverture de la grille.

« Toute la difformité (différence) qu'il y a de cette église « d'avec les autres de l'Ordre de Sainte-Claire, dit le R. P. « Fodéré, est que l'on a mis le grand Autel contre la grille

toute sa vie religieuse, elle ne manqua qu'un seul jour aux offices du chœur; ce fut la veille de sa mort, et encore, malgré ses souffrances, voulut-elle réciter ses Heures. Sa vie fut une prière continuelle, et ses nuits se passaient presque toutes dans l'église. Elue Abbesse, elle gouverna son Monastère pendant onze ans, et sa bonté envers ses filles était telle que chacune l'aimait comme une mère. Philippa observa toute sa vie la Règle austère donnée à sainte Claire par saint François, quoique sa Communauté usât de certaines mitigations accordées par le Pape Urbain IV. Le Seigneur éprouva la fidélité de sa servante en lui envoyant de pénibles maladies; mais sa patience fut à la hauteur de ses souffrances, et souvent elle remerciait son divin Epoux des épreuves qu'elle avait à subir comme de faveurs spéciales. Jamais on ne l'entendait se plaindre.

« Parmi les Religieuses de Monticelli se trouvait Catherine de Pazzi, que Philippa aimait beaucoup à cause de ses vertus. Son père, Jacques de Pazzi, avait ourdi, avec quelques seigneurs, une conspiration contre Laurent et Julien de Médicis, et ayant réussi à tuer le premier et blesser le second, il fut condamné à mort et sa famille à l'exil. Catherine, voyant sa sainte Abbesse sur le point d'expirer, lui dit en pleurant : « Ma chère Mère, je vous en « prie, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans la gloire; demandez « à Dieu le salut de mon âme, la santé de mon corps, et le retour de mes « parents dans leur patrie; mais surtout faites-moi connaître l'état de mon « père. » Philippa la consola doucement, et lui dit qu'elle lui laissait la Sainte Vierge pour sa Mère, et qu'en arrivant au ciel elle prierait pour elle et ses parents. Peu après, Philippa rendit le dernier soupir, en lisant les *Matines* de saint Nicolas, le 6 décembre 1488, à l'âge de soixante-trois ans. Elle en avait passé cinquante-quatre dans ce Monastère. Le lendemain, Catherine de Pazzi pria pour le repos de son âme, quand elle entendit une voix qui lui disait de ne pas continuer, mais de demander plutôt sa propre guérison. Elle obéit, et sentit aussitôt se refermer les cinq plaies qu'elle avait au bras, et que les médecins n'avaient pu guérir. Lorsque Charles VIII, roi de France, fit son expédition en Italie, la famille de Catherine revint à Florence; mais jamais elle ne put savoir l'état de son père dans l'éternité. » (Pal. Séraph. Mgr P. Guérin.)

« du chœur des Religieuses, qui se trouve en perspective du
« portail » ; « par cette disposition, les Religieuses ont la face
« tournée vers le peuple et le peuple vers elles... » Il est vrai
« que pour obvier à cet inconvénient on a fait élever une
« muraille qui monte en triangle, afin qu'on puisse un peu
« voir la dite treille (grille) aux deux côtés... « Mais la dite
« muraille défigure de beaucoup la forme que le tableau de-
« vait avoir... » « Monsieur Horace Cardon a fait faire ce
« tableau du grand Autel avec son extrême regret que la
« disposition du lieu n'a permis de lui donner sa vraie forme
« et beauté conformément à sa magnificence naturelle, selon
« laquelle il désire que ce qui vient de sa libéralité soit bien
« fait » (1). Ce tableau, peint par Blanchet, représentait la
Vierge Marie, saint François et sainte Claire.

IV. Transactions et acquisitions diverses.

« En l'année 1623, le Monastère reçut encore des Messieurs les Prévosts
« et Eschevins de Lion, 760 fr., quoiqu'ils eussent été changés, en ayant été
« fortement priés par le bon Père Mamert, Confesseur, qui leur demanda
« quelque récompense sur ce que, comme on commençoit de bastir le Con-
« vent, on s'estoit fait laisser pour la ville toute la place qui est au-devant de
« la porte de Neufville qui estoit une partie de jardin comprise en l'achat

(1) Dans l'ancien Monastère, le chœur des Religieuses était en effet sur une tribune avec la grille au milieu, *derrière l'Autel majeur*. A l'époque de la restauration, en 1807, on revint à l'usage autrefois plus répandu d'après lequel le chœur des Religieuses était aussi sur une tribune, mais au-dessus de la grande porte de la chapelle, par conséquent en face de l'Autel, comme les assistants à la Messe. Enfin, les communions *quotidiennes* firent placer, en 1869, pour la commodité du Prêtre, le chœur *au rez-de-chaussée* et la grille derrière l'Autel, avec une certaine distance entre les deux. La disposition des rideaux empêche absolument les Religieuses de voir et d'être vues par les fidèles.

Les mœurs actuelles ne comportant pas comme autrefois que les Religieuses parlent aux personnes du dehors à la grille placée dans leur église, les Supérieurs ont interdit en un certain nombre de Monastères de continuer cet usage. Les Clarisses, placées entre l'alternative d'avoir *deux* grilles ou bien de changer la disposition de celle du parloir (où se trouve aussi le tour), dont le rideau, d'après la Règle, ne doit jamais s'enlever, se sont déterminées çà et là à ce dernier parti. Mais à Lyon on a préféré avoir une autre grille *à côté du chœur*. En 1876, pour la fondation de Lourdes, les Clarisses de Lyon ont adopté une disposition qui conserve *inamovible* le rideau du parloir et une *seule* grille : On a établi un *vestibule* entre le sanctuaire et le chœur des Religieuses, avec une large porte en face de la grille; celle-ci, entièrement en vue du côté de l'église, disparaît durant les visites, la porte du vestibule restant hermétiquement fermée. Une entrée latérale y donne accès sans passer par le sanctuaire.

« que le Monastère avoit fait de Messire Pierre Palmier, seigneur de la Bastie, laquelle place ou partie de jardin prise pour ce sujet, se trouve estre
 « au bas de l'église du Monastère et tout au devant du grand portail d'icelle.
 « Avec laditte partie de jardin dont fut privé le Couvent, il y avoit encore
 « trois petites loges avec un bon puits, le tout contenant trente-huit pieds
 « de large et soixante-trois de longueur, et comme cela estant si proche de
 « la ditte porte de Neufville se trouvoit estre nécessaire pour les chaines qui
 « ferment sur la rivière de Saône en mesme endroit, lesdits Messieurs de la
 « ville prestendoient n'en rien donner, mais le même R. Père Confesseur
 « ayant représenté la grande pauvreté du Couvent et les dépenses qu'il venoit
 « faire pour le bastir sans qu'on pût les esviter, ils donnèrent la
 « somme que dessus de 760 fr., et de plus promirent, ce que depuis s'est
 « exécuté, sçavoir que deux des susdittes loges seroient démolies et rasées
 « à fleur de terre, pour à l'avenir demeurer en place, sans qu'aucun y puisse
 « faire restablir autre loge ni maison par ci après. Et de ce, sont demeurés
 « d'accord les Messieurs Eschevins avec le Monastère, voulant encore, les
 « dits Messieurs, que la troisieme loge en laquelle s'attachent les dittes chaines
 « qui a de longueur 18 pieds et 17 de large, demeure sur pied touchant
 « la muraille de closture...

« Signé DEMOULCEAU en la ditte année 1623. »

« *Acquisition de plusieurs petites maisons que le Couvent a faite pour l'ac-*
 « commodement des Sœurs converses et pour agrandir le jardin de l'hospice.

« Le 13 juin 1616, fut achesté de M^{re} François Combet, libraire, et de
 « Dame Jeanne de Bussy, sa femme, un jardin enclos de trois murailles,
 « contenant environ demi couperée, pour le prix de 106 fr. 8 sols, le contrat
 « reçu par Faurayn, notaire à Lion.

« Le 7 aoust 1621 fut achesté autre jardin de M^{re} Guillaume Gonin, marchand à Lion,
 « contenant 38 pieds de longueur et 12 de large, pour le prix
 « de 150 fr. reçu par M. Maillard, notaire.

« Le 23 novembre 1630 fut achesté du même M^{re} Guillaume Gonin, une
 « maison haute moyenne et basse, avec un jardin y joignant, pour le prix
 « de 2.400 fr. et 50 fr. d'estrennes à Dame Marie Perra, sa femme, le contrat
 « reçu par le notaire Favard.

« Le 16 mars 1652, fut achesté autre maison haute et basse, du sieur
 « Horace Huguetant, où il y a grenier et petite cour; icelui avoit eu la ditte
 « maison des Messieurs les Religieux de la Royale Abbaye d'Ainay quatorze
 « jours avant que le contract de vente se passât avec les Religieuses de
 « ce Monastère. Icele (maison) estant despendante de laditte Abbaye, et
 « pour l'avoir fit eschange avec eux d'une sienne maison pas beaucoup esloignée
 « de celle-là, laquelle il leur remit en place; le prix et somme a été de
 « 500 fr.

« Le 4 septembre 1657, fut achesté une moitié de maison et jardin de
 « honeste Anthoine Forestier et sa femme Philippa Odibert, le tout proche
 « la rue et cimetière de l'Eglise Saint-Michel. Cette moitié avec celle qui
 « sera mise ensuite faisant le logis où pendoit l'enseigne de Saint-Louis, pour
 « le prix et somme de 2.127 fr. » « Le 24 novembre 1657 fut achesté de sieur
 « Pierre du Rosier, marchand hoste à Lion, l'autre moitié de la maison et
 « jardin faisant avec la susdite le logis de l'enseigne de Saint-Louis... »
 « comme l'autre est située devant le port, paroisse Saint Michel. Le prix et
 « somme y comprenant les estrennes 2.055 francs. Le contrat reçu par le
 « notaire M. Benayton. »

V. *Paroisse Saint-Michel.*

Lorsque les Clarisses descendirent la montée du Gourguillon, laissant la Chapelle de Sainte-Madeleine pour s'établir près de la célèbre Abbaye d'Ainay, leur nouvelle paroisse fut celle de Saint-Michel, jusqu'en 1690.

La dévotion au glorieux Archange, si chère à notre Père saint François et héréditaire dans ses Trois Ordres, ne nous permet pas de laisser entièrement dans l'oubli un sanctuaire qui lui avait été consacré et dont il ne reste aujourd'hui qu'une place portant son nom. En rappelant dans l'histoire de notre Monastère les origines de son ancienne paroisse, nous édifierons nos descendantes et nous leur ferons peut-être honorer encore davantage le céleste Protecteur de l'Eglise, de la France et de notre Ordre.

« Dès la fin du v^e siècle, la population de notre ville (de Lyon) commençait à descendre de la colline pour se rapprocher de nos fleuves. Il était naturel que les pasteurs suivissent le troupeau, et qu'on édifîât dans la plaine des églises qui devinrent, par la suite, les centres de nos principales paroisses... » (D. Meynis.)

« On croit que c'est Arige, archevêque de Lyon, qui inspira à la reyne Brunehaut la pensée qu'elle prit de faire édifier plusieurs Eglises, et entre autres la célèbre Abbaye d'Aisnay à Lyon (599-602), qu'elle fit bâtir et dédier à Dieu en l'honneur de Saint-Pierre. Dans la suite, l'église de l'Abbaye fut placée sous le vocable de Saint-Martin. » (M. de la Mure.)

Sous l'épiscopat de saint Etienne (23^{me} Evêque de Lyon), sainte Clotilde, nièce de Gondebaud, fut élevée à Genève, telle est du moins l'opinion la plus commune et la plus probable. La reine Carétène, épouse de Gondebaud, dut veiller à ce que Clotilde fût instruite dans cette foi et formée à cette ardente piété qui la rendirent digne de contribuer par ses bons exemples, non moins que par ses prières, à la conversion de Clovis et des Francs.

Sainte Clotilde est une des patronnes secondaires de

l'Eglise d'Ainay ; elle y a une statue dans la Chapelle dédiée à Saint-Martin. En outre, l'habile pinceau de notre compatriote Flandrin l'a représentée dans l'abside.

«... L'Eglise *Saint-Michel*, est petite à la vérité ; mais cette Paroisse est d'une estendue assez raisonnable, puisqu'elle comprend toutes les maisons qui environnent cette place (Bellecour), et passe jusqu'au faubourg de la Guillotière, où l'Eglise de la Madeleine est annexe de *Saint-Michel* (1).

« La petitesse des lieux ne déroge point à la piété, et il est probable que ce saint Archange a choisi avec complaisance cette situation pour son sanctuaire au bord de la Saône, et proche d'Ainay... » ; et si autrefois le temple d'Auguste occupa ce poste pour entretenir les impiétés de l'idolâtrie, il faut espérer que le saint Archange, comme titulaire de ce sanctuaire, protecteur de la Sainte Eglise et de la France, donnera

(1) « En 1404 — septembre — séjour et prédications de saint Vincent Ferrier à Lyon dans un pré qui dépendait de la Chapelle de la Madeleine.

Au mois d'avril 1417, saint Vincent Ferrier prêcha de nouveau à Lyon, mais cette fois au *pré d'Ainay*. » (A. Péricaud.)

Nous lisons dans la vie de notre Mère sainte Colette, écrite par M. l'abbé Larceneux : « Vincent Ferrier avait écrit de Saragosse à la Bienheureuse qu'il allait à Besançon pour la voir et pour conférer avec elle sur les affaires de l'Eglise et sur le schisme, selon l'ordre qu'il en avait reçu d'en haut ; qu'il se mettait en chemin, mais que son voyage serait long, parce qu'il avait encore ordre de prêcher en passant par toutes les villes de la France, et que, quand il approcherait de Besançon, il lui en donnerait avis. La Bienheureuse reçut la seconde lettre à Auxonne ; il lui marquait, de plus, qu'il ne prêcherait pas seulement quelques sermons à Besançon, mais qu'il y ferait une mission pour avoir plus de temps de la voir et de conférer avec elle.

« Toute la cité fut comblée de joie quand Colette publia cette mission ; la réputation de ce grand prédicateur enflammait du désir de l'entendre ; la plus grande partie de la noblesse du pays et des villes voisines se rendirent à Besançon, il en vint même beaucoup des provinces étrangères, de la Suisse et de la Lorraine.

« Saint Vincent Ferrier arriva à Besançon le 4 juillet de l'an 1417, avec une foule de disciples et d'autres personnes qui le suivaient ; il entra par la porte des Minimes ; il alla droit à la maison de Sainte-Claire, pour voir la Bienheureuse. Ayant conféré quelque temps en secret avec elle, il se retira chez les Dominicains, dans la maison de son Ordre. »

« Ses disciples avaient dressé le même jour un Autel sur la place Saint-Pierre et une chaire de prédicateur auprès de l'Autel. La mission dura trois semaines. Les anciens, qui ont parlé de cette mission, rapportent que les sermons de Vincent Ferrier et les miracles de sainte Colette avaient changé entièrement la face de Besançon. »

« Ce saint prédicateur prêcha six fois pendant sa mission dans l'église de Sainte-Claire, devant la Bienheureuse et les Religieuses.

« On ne sait point ce qui se dit dans les conversations secrètes de ces deux grands saints. On sut seulement, six semaines après la mission, par les lettres de Thiébaut de Rougemont, Archevêque de Besançon, qui était

un jour la pensée à ses plus dévots *d'agrandir son temple* et de l'embellir d'une structure plus digne de ses grandeurs ; le pouvoir et l'autorité qu'il a dans le ciel en feront descendre de si précieuses bénédictions qu'on aura sujet d'en louer l'Auteur et de reconnoître que ce lieu servit de théâtre à la sainteté du christianisme, qui eut le bonheur d'y planter jadis ses nouveaux trophées... » (P. de Saint-Aubin, S. J.)

« Carétène fit bâtir une église en cette ville, qu'elle dédia à Saint-Michel Archange, dont Avitus, Archevêque de Vienne, célébra la dédicace par une homélie, de laquelle il nous reste un fragment parmi les autres ouvrages de ce saint Prélat, homélie qui nous donnerait de plus grandes lumières si elle étoit entière.

« La reine Carétène fut enterrée dans cette église. M. Du Chêne nous a conservé son épitaphe. » (P. Menestrier, S. J.)

au Concile de Constance, que les deux saints avaient écrit aux Pères du Concile de la part de Dieu de tenir ferme, qu'il en sortirait un grand Pape qui ferait finir le schisme et remettrait la paix dans l'Eglise. Ils adressèrent leurs lettres au Prélat de Besançon, qui les en remercia, et les porta au Concile où elles furent lues publiquement.

« On ne peut exprimer, disait la lettre du Prélat à son Chapitre, la joie que le Concile en fit paraître, connaissant la sainteté de Vincent Ferrier et de Colette, qui faisaient des miracles, ressuscitaient les morts, et étaient devenus les oracles du monde chrétien ; d'autant plus que tous les deux avaient abandonné Pierre de Lune, qui était la pierre d'achoppement du Concile par son obstination. On ne douta plus depuis ce temps de l'heureux succès du Concile ; il y eut un accord merveilleux parmi les nations qui le composaient, et Martin V fut élu.

« Saint Vincent Ferrier s'entretenant un jour avec le R. P. de la Balme, Confesseur de la Bienheureuse, lui confirma qu'il n'était venu d'Espagne à Besançon que pour la voir. Le Père lui demanda comment il avait connu la Sainte en France, lui étant en Espagne. Saint Vincent Ferrier dit alors à ce Père, en confidence, qu'étant un jour en oraison à Saragosse et priant pour l'Eglise il vit sainte Colette aux pieds de Jésus-Christ, le pressant de finir le schisme et d'user de miséricorde envers les pécheurs qui en étaient la cause.

« Jésus-Christ me fit aussi connaître, ajouta le Saint, que sa volonté était que j'allasse à Besançon la voir, en prêchant dans les villes de France, et que, lorsque je serais à Besançon avec la Sainte, il nous communiquerait ses desseins et ce qui regardait les intérêts de son Eglise. » (*Vie Sainte Colette*, Abb. Larceneux.)

Plusieurs auteurs attestent que S. Vincent revit la Sainte Réformatrice à Poligny, au Monastère qui a l'insigne privilège de posséder son corps virginal depuis plus d'un siècle, grâce à l'intervention de la vénérable Louise de France, alors Prieure des Carmélites de Saint-Denis.

VI. Arsenal.

« L'emplacement de l'arsenal appartenait anciennement à la famille de Rigaud, de laquelle sont sortis plusieurs Chanoines de l'Eglise de Lyon et un Archevêque de Rouen : de là il fut appelé La Rigaudière.

« Odon de Rigaud, Archevêque de Rouen, naquit à Lyon d'une ancienne famille du Dauphiné qui passa depuis à Lyon... Il prit l'habit de S. François d'Assise, fut docteur, professeur en théologie et grand prédicateur. Innocent IV, qui avait connu son mérite au premier Concile général de Lyon, le sacra Archevêque de Rouen. Il mourut en 1275. » (M.-A. Peladan.)

« Au bout de la rue Sainte-Claire est l'enclos de l'Arsenal, dans lequel on voit les ruines des quatre grands corps de logis qui composaient ce dépôt d'armes. Ils venaient d'être reconstruits avec beaucoup de soins et de dépenses, lorsque, durant le siège de Lyon, en 1793, le feu dirigé sur ces bâtiments ayant atteint celui qui renfermait la poudre, occasionna une explosion si terrible, que ces constructions solides, et une partie des maisons environnantes, furent détruites dans l'intervalle de quelques heures.

« ... L'incendie de l'Arsenal renversa une multitude d'édifices dans les lieux qui en étaient voisins : la place Saint-Michel, les rues de l'Arsenal, de Sainte-Hélène et de Jarente furent en partie couvertes de ruines. » (N.-F. Cochard.)

Après la destruction de l'Arsenal, le dépôt d'armes fut transporté dans le *Couvent de Sainte-Claire*, devenu sans emploi par le fait de la révolution. Des maisons particulières s'élèvent aujourd'hui sur son emplacement qui était resté dépourvu de constructions jusqu'à ces dernières années.

VII. Promesses des Fondatrices.

De génération en génération, nos devancières n'ont cessé de renouveler les promesses de grâces spéciales aux Religieuses fidèles aux engagements de la sainte profession.

Après les fondatrices, nous citerons la Révérende Mère Marie-Elisabeth de la Cuisine, élue Abbessse de notre Monastère, à l'âge de trente-deux ans (1618). Quoique jeune encore, elle montra dans le gouvernement une sagesse, une énergie, et une constance qu'elle puisait dans sa confiance et son total abandon à la divine Providence. Elle sut conduire à une heureuse issue toutes ses entreprises ; elle assura l'avenir de la Communauté surtout pour la conservation de la pauvreté en commun alors menacée. A cet effet, elle sollicita et obtint, en 1626, une Bulle d'Urbain VIII entièrement favorable à l'exacte observance de la Règle et des Constitutions (1).

En l'année 1648, sentant sa fin approcher, la T. R. Mère écrivit et signa de sa main ses dernières recommandations, où elle rappelle en quelques lignes les grâces divines si abondamment accordées à la fidèle observation de la Règle, et promet avec assurance les mêmes faveurs à celles qui persévéreront sans se laisser décourager par les épreuves de quelque nature que ce soit.

En 1684, l'annaliste développe ce testament spirituel en ces termes :

« Le bénin Sauveur Jésus, ayant attiré et choisi ses épouses, les tiendra sous sa protection et les ailes de sa Providence, qui les pourvoira, et ne leur manquera jamais ;
« les rendant, comme les premières Religieuses de ce Monastère qu'on donne pour modèle, savoir : si contentes et
« remplies de joie dans les incommodités et souffrances de
« la Pauvreté, qu'elles diront avec elles, très hautement :
« La grâce peut tout dans les âmes qui se rendent dignes, à
« leur possible, de la recevoir, et qui y correspondent avec
« fidélité ». « Et moyennant cela, le Père céleste, tout rempli de bonté, continuera le secours de son Saint-Esprit,
« dans le progrès et la fin, ainsi qu'il a fait en l'heureux
« commencement, si, comme il est dit, on persévère en cet

(1) En 1665, un bref du Pape Alexandre VII confirme la bulle d'Urbain VIII, du 8 Novembre 1626, « depuis laquelle, atteste le Souverain Pontife Alexandre VII, cet état de RÉGULIÈRE OBSERVANCE s'est maintenu à la grande édification des séculiers et pour le plus grand bien spirituel et à la consolation des Religieuses, etc... »

« amour et exactitude due à la sainte Pauvreté, point principal de la Règle; ne la délaissant jamais, pour quelles
« persuasions ou raisons humaines qui se puissent présenter; se tenant si fermes sur ce devoir à la sainte Règle,
« qu'aucuns besoins ou nécessité..., ne puissent obliger à la
« délaissier, ni à y contrevenir, en prenant rentes ou pensions assurées, de quoi les veuillent préserver pour jamais,
« le Père Tout-Puissant, le Fils tout miséricordieux, et le
« Saint-Esprit fortificateur des âmes, afin que ces pures
« colombes et Anges de la terre le louent en la manière
« qu'il désire, et dans la plus grande perfection jusqu'à la
« fin des siècles. Ainsi soit-il. »

« Qu'elles restent donc, en la garde de Dieu et de sa sacrée
« Mère, la Sainte Vierge Marie, par les assistances et intercession de laquelle tant de biens et grâces leur sont advenus, icelle ayant tousiours esté leur recours et seul
« refuge après son Fils Jésus, s'estant dès leur commencement, entièrement mises sous sa sainte protection, et
« l'invoquant par prières continuelles sous les titres de
« *Mère de Miséricorde, de Pitié et de Refuge des pauvres affligés.* » (Mémorial.)

VIII. *Sépulture.*

« Parce que nous sommes les enfants des Saints, et que nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui demeurent fidèles dans la foi » (Tobie, C. II, 18), il est consolant d'habiter près du tombeau des Saints; car, selon saint Jérôme, leurs âmes bienheureuses planent sur leurs restes sanctifiés. D'autre part, la prière des vivants est salutaire aux âmes qui ont à se purifier avant de voir la face de Dieu; et la vue de leur tombeau préserve de l'oubli, ranime le souvenir et fait prier sans cesse.

L'homme charnel, qui met toute sa félicité dans les jouissances terrestres, trouve amère la seule pensée de la mort; il s'étonne du désir des Religieuses de reposer au milieu de leurs Sœurs, leurs compagnes du pèlerinage de cette vie; et

dans son zèle pour la conservation des vivants, il éloigne de nos habitations les sépultures des morts. Quoi qu'il en soit, c'est un grand sacrifice pour les Religieuses de se séparer de leurs chères défuntes, qui généralement, aujourd'hui, sont emportées loin d'elles.

Les Clarisses de Lyon ont dû subir de nos temps cette séparation depuis l'érection de leur Monastère de la rue Sala, bien que sa situation et la disposition des caveaux eussent toutes les conditions de salubrité. Mais autrefois la sépulture n'était pas soumise à tant de précautions; et nous avons à parler de cette sépulture ancienne.

La Révérende Mère Antoinette de la Moutonnière eut la douleur de voir s'ouvrir la tombe pour sept de ses filles, dans le premier Monastère de la Madeleine, à la montée du Gourguillon. Dieu lui réservait encore un autre deuil avant que sonnât pour elle l'heure du *Nunc dimittis*, au premier décès dans le nouveau Monastère, près l'Abbaye d'Ainay, lorsque, le 14 janvier 1620, mourut la Mère Françoise Gerba, de Chavanay en Dauphiné. « Sa mort fut toute miraculeuse », dit le nécrologe qui n'indique pas son âge.

Le 3 septembre 1623, la très Vénérée Mère de la Moutonnière, notre fondatrice, comblée de mérite et d'années, rendait sa sainte âme à son Créateur, à l'âge de *cent sept ans*, après en avoir passé quatre-vingt-onze dans la vie religieuse. Onze ans elle avait rempli la charge d'Abbesse avec un incomparable dévouement et beaucoup de sagesse; mais en 1609, elle avait renoncé à cette charge, afin de se préparer avec plus de loisir à paraître devant le Souverain Juge, et surtout afin de mourir dans l'exercice de l'obéissance. Aucune n'a mérité autant qu'elle le titre de *Mère Antiqué*, qu'on donne aux Abbesses démissionnaires. La T. R. Mère Anne de Bonjour, sa nièce, que ses vertus avaient fait appeler par la Communauté à lui succéder en 1609, ayant aussi renoncé à son office, en 1618, pour des motifs analogues, il y eut à la fois *deux Mères Antiques*, de 1618 à 1623, fait qui ne s'est jamais reproduit. La T. R. Mère Anne n'avait que trente-neuf ans, lors de sa démission; elle mourut âgée de cinquante-huit ans, en 1637.

Sainte Claire prescrit aux Abbesses d'observer la vie

commune surtout à l'église, au dortoir, au réfectoire, à l'infirmierie et dans la manière de se vêtir ; cette vie commune se continue dans notre Monastère, jusque dans la mort, si l'on peut s'exprimer ainsi. Au chœur, un seul Tabernacle attire et réunit les Religieuses ; dans le cimetière une seule Croix protège toutes celles qui dorment là leur dernier sommeil. Ce lieu de sépulture est sous la salle du Chapitre. Aucune inscription, aucune pierre tombale n'indique le nom des Religieuses, ni leur dignité, ni les titres que la naissance et la fortune leur avaient donnés dans le monde. Les registres seuls peuvent suppléer à ce silence. Ce qui nous reste des anciens registres est incomplet (1) : on a perdu plusieurs cahiers et le recueil des biographies. Néanmoins les registres, bien qu'incomplets, disent les noms de chaque défunte et la place qui lui fut assignée, sans aucune distinction, dans le dortoir commun de la mort. Ainsi, à côté des Abbesses (2), nous voyons de simples Moniales ; à côté d'une fille de grande naissance, une autre appartenant à une famille de marchand : par exemple, à côté de la Mère Bonaventure-Joseph de Paris, fille des Comtes de Noyon, est la Vénérée Mère Barthélemie Michon de Lyon, d'une modeste extraction, mais Religieuse d'une prudence, d'une charité et d'une obéissance portées à un haut degré de perfection ; elle exerça durant vingt-huit ans consécutifs les fonctions de première portière. Plus loin, nous trouvons la Mère Marie-Gabrielle de Pierre-Vive, entrée au Monastère à l'âge de vingt-huit ans, en 1638, époque où la descendance de Catherine de Pierre-Vive (3) et d'Antoine

(1) Dernièrement nous avons retrouvé des fragments des listes mortuaires et d'autres listes, fragments conservés aux Archives du département ; mais on y rencontre des inexactitudes ou des lacunes, qu'il nous est permis de rectifier avec nos registres des Réceptions, du moins pour les noms de famille.

(2) Toutes les Abbesses étaient enterrées du côté du grand cloître, qui se trouvait plus rapproché de l'église ; mais elles n'y étaient pas seules. Les autres défuntes avaient leur sépulture du côté du petit cloître ou du côté du verger. En 1629, la pieuse Mère Claire Miraillet, qui fut la seule victime durant les périodes de peste, avait été enterrée au jardin. En 1638, comme il s'était produit, à Lyon, une nouvelle apparition du fléau, on n'ouvrit pas les tombes, au lieu assigné dans le Monastère, et la Mère Julienne Genevois eut sa sépulture au bas des degrés du dortoir.

(3) Catherine de Pierre-Vive était gouvernante des enfants de France, lorsque Catherine de Médicis lui fit épouser Antoine de Gondy. Plus tard, leur petit-fils, Charles de Gondy, marquis de Belle-Isle, épousa Antoinette

de Gondy était encore à l'apogée de sa brillante fortune et des faveurs royales. Cette pieuse Clarisse passa ses quarante années de vie religieuse en réalisant la maxime de notre séraphique Docteur saint Bonaventure, et de l'admirable auteur de l'*Imitation* de N.-S. Jésus-Christ : « Aimez à être inconnu et compté pour rien ». Elle ne s'occupa qu'aux plus humbles emplois du Monastère, pour l'amour de Celui qui, étant « égal à Dieu, s'est anéanti Lui-même, en prenant, dit saint Paul, la forme d'esclave ». Elle eut sa sépulture entre Sœur Séraphine, fille du Seigneur de Saint-Laurent-d'Agnay, qui ne passa que dix ans en Religion, et Sœur Marguerite de la Croix Blanchard, fille d'un bourgeois. Nous trouvons encore Mère Marie-Louise de l'Ascension, fille de noble Laurent de Fion et de Dame Marguerite de Maché, de Saint-Maurice, en Savoie ; Mère Colette de la Passion, fille du sieur Jean Combet et de demoiselle Michalet ; Mère Marianne de Jésus, fille de Messire de Rambaud, seigneur de Champrenod, Blacé, etc., et de Dame de Bollozon ; Mère Marie-Magdelaine de la Passion, fille de Maître Deschamps, Procureur en la Cour de Lyon, et de Demoiselle Suzanne Terrasson ; Mère Marie-Françoise de l'Ange-Gardien, fille du docteur Hébert, agrégé au Collège de Médecine de Lyon ; Mère Marie-Thérèse, fille de Messire Guillaume de Pralong, écuyer, conseiller et secrétaire du Roi, et de Dame de Giry ; Mère Anne de Tousles-Saints, fille de Messire Mathieu du Poyet, et de Dame Magdelaine de la Pierre de Saint-Hilaire, etc., etc. Nous ne poursuivons pas cette liste ; ce que nous avons transcrit de nos anciens manuscrits suffit, ce nous semble, pour établir que ces pieuses Moniales renoncèrent à des conditions diverses pour se donner à Dieu, mais une fois dans la vie religieuse, elles purent rivaliser également d'émulation à s'humilier, à s'entr'aider, à se sacrifier pour le salut des âmes et à la gloire du Seigneur qui les a couronnées suivant leurs mérites.

d'Orléans qui, devenue veuve, se fit d'abord Religieuse dans la réforme austère des Feuillantines, qu'elle édifica par sa ferveur et sa profonde humilité. A son grand regret, elle dut en sortir d'après les ordres du Souverain Pontife et du roi de France, pour devenir coadjutrice de sa tante, Madame de Bourbon, Abbessse générale de Fontevault. L'auteur de la vie d'Antoinette d'Orléans écrit de *Pierre-Vive* comme nos manuscrits ; mais d'autres écrivains donnent de *Pierrevive*. (Voir Hist. Lyon. T. III. A. Steyert.)

En 1866, nous fûmes témoins de la translation des restes des anciennes Religieuses du Monastère, situé autrefois sur les bords de la Saône à celui de la rue Sala ; translation autorisée par les pouvoirs ecclésiastiques et civils. En voyant ces ossements mêlés ensemble, sans qu'on pût leur assigner un nom propre, nous pensions à la vanité des honneurs, à l'éclat éphémère des grands noms. A la mort, que reste-il, après les jouissances d'ici-bas ? Vanité des richesses, poussière brillante, qui aveugle souvent sur les véritables intérêts de l'éternité, si l'on ne s'en sert pas pour soulager les membres souffrants de Jésus-Christ ! Vanité des plaisirs qui passent en laissant dans l'âme le vide et l'amertume ! Vanité des honneurs, fumée qui monte un instant, et se dissipe pour jamais ! Au Ciel, la renommée et la noblesse n'ont plus de droit aux faveurs, si la sainteté n'a pas ennobli l'âme ; car le Roi des rois ne récompense que la vertu ; il admet tout près de son trône les miséricordieux et les humbles de cœur, quel que soit leur nom, ou saint Louis, roi de France, ou le mendiant saint Benoît Labre, ou la reine sainte Clotilde, ou Jeanne d'Arc, l'humble bergère, libératrice de sa Patrie. Les degrés de la gloire céleste correspondent aux degrés de la foi, de l'espérance et de la charité pratiquées sur la terre : « Au vainqueur, dit l'Esprit-Saint, je donnerai la manne cachée ; je lui donnerai une pierre blanche, et *un nom nouveau* écrit sur cette pierre, nom qui n'est connu que de celui qui le reçoit. » (Apoc. ii, 17.)

Ceux qui ont suivi la voie des saints Apôtres, ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus, « seront assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël » ; tandis que les princes impies qui les ont dominés et persécutés ici-bas sont au fond des enfers avec les superbes monarques dont le Prophète Isaïe nous dépeint la honte et la confusion.

« Ne regrettons donc pas les vaines joies du monde, disait saint Boniface, martyr, mais traversons courageusement ce court passage d'ici-bas ; et par la mort allons à l'éternelle vie. »

IX. Echevins et particuliers favorisent la clôture.

« Messieurs d'Ainay ayant vendu leur jardin devant ce Couvent icy
« (Sainte-Claire), M. Barthélemy Grangé, entrepreneur en cette ville de
« Lyon, acquéreur d'une partie du dit jardin, ayant fait élever une maison
« et une tour au-dessus, a eu la charité de s'obliger par-devant notaire pour
« lui et les siens à perpétuité, par acte du 12 août 1727, reçu par M^r Bourdin,
« notaire apostolique, de ne prendre aucun jour ni vue du côté de soir à
« la tour de sa maison construite au jardin d'Ainay, vis-à-vis nostre Cou-
« vent, comme aussi que la fenestre estant à laditte tour du côté de vent la
« plus proche dudit Couvent laquelle est actuellement barrée à huit bar-
« reaux de fer, restera ainsi barrée à perpétuité pour que de laditte tour et
« fenestre on n'ait ni vue ni jour sur nostre Couvent. Le dit sieur Bourdin,
« à la considération de nostre R. Père confesseur Chrysante Aubernon, son
« parent, a fait ledit acte gratis. et nous en a donné copie. . . . Le dit sieur
« Grangé ayant fait à sa tour un grand et notable préjudice, la privant du
« jour et de l'agrément de la vue qu'elle auroit eue, s'il l'avoit percée de
« nostre côté et par suite des appointements plus gros qu'il en auroit pu
« tirer, nous a fait un bien très considérable, et veut avec justice que nous
« le tenions pour ami et bienfaiteur; c'est pourquoi en reconnaissance nous
« nous sommes engagées, par le même acte, de faire faire trois services et
« chanter ou dire en communauté trois grands offices des Morts, l'un au
« décès du sieur Grangé. l'autre à la mort de M^{lle} Benoîte Faure. sa femme,
« et le troisième à la mort de D^{lle} Benoîte Cayene, tante de sa ditte femme.
« L'acte signé Bourdin, Harraud; et signé pour le contrôle Philis. » (Anc.
Ms. des Clarisses.)

En 1727, un secours de 2.000 livres est accordé, par les Echevins, aux Religieuses de Sainte-Claire pour les aider à faire exhausser le mur de clôture de leur Couvent, « attendu la nécessité où elles se sont trouvées de faire faire ladite élévation, conformément aux Constitutions de leur Ordre, pour éviter la vue des personnes qui occupent les maisons nouvellement bâties de l'autre côté de la rue où leur Monastère est situé. » (Archives Communales de la ville de Lyon — n° 291, f° 189, année 1727.)

X. Supérieurs Ecclésiastiques.

En 1750, sous le Provincialat du T. R. Père Alexandre de la Forge, de Lyon, l'autorité des Supérieurs réguliers sur le Monastère Sainte-Claire de Lyon fut transférée au Révérendissime Ordinaire.

Le Cardinal de Tencin, une fois établi Supérieur immédiat, délégua pour la Visite canonique du Monastère, son Suffragant, Mgr Nicolas Navarre, Evêque de Sidon (1); et

(1) C'est par mégarde qu'à la page 66 (Hist. P.-D.) on a nommé comme premier Visiteur Mgr d'Egé, pareillement Suffragant du Cardinal.

le jour de la clôture de cette Visite, 2 juin 1751, ce prélat parapha les Registres de Vêture et de Profession.

Le premier Confesseur, Prêtre séculier, qui succéda au R. P. Chrysante Aubernon, très avancé en âge, fut M. l'Abbé Declaustre qui se montra digne du choix de l'Archevêque et gagna la confiance de la Communauté par sa piété et sa prudence (1).

La T. R. Mère Marie du Saint-Esprit, élue Abbessse depuis onze ans, fut confirmée dans son Office où elle resta jusqu'à sa mort, en 1762 (2). La Vicaire était depuis longtemps la Mère Marie de Saint-Joseph, fille du sieur Jean Varenard, bourgeois de Lyon. Presque octogénaire et maintenue aussi en charge, nous la voyons cependant remplacée, en 1752, par la Mère Anne-Marie des Anges, fille de Messire François de Potella, seigneur de Saint-Ange de la Bâtie, etc. Cette Religieuse était alors âgée de soixante-quinze ans.

Le 12 juin 1752, l'Archevêque de Lyon autorisait l'Abbessse à donner l'habit de l'Ordre à une postulante, fille de M. Armand Chambry, bourgeois de Lyon. Le Cardinal *Pierre* de Guérin de Tencin donna son prénom à la novice ; désormais elle fut appelée : Sœur Marie de SAINT-PIERRE (3).

Le Cardinal se montra tout dévoué au bien du Monastère, ainsi que ses délégués. Leur zèle pour l'observance régulière fut secondé par les Clarisses, heureuses de trouver en leur premier Pasteur, comme auparavant dans leurs Pères de l'Ordre de Saint-François, un ardent défenseur de leur foi contre les erreurs du Jansénisme (4).

Après la mort du Cardinal de Tencin, Mgr de Montazet, son successeur, malgré l'appui qu'il prêta aux Jansénistes,

(1) En 1757, M. l'Abbé Meinier le remplaça comme Confesseur jusqu'en l'année 1781. Depuis cette date il resta Chapelain ; et « en 1791, le 13 décembre, il demande au directoire qu'il lui soit fait un traitement (Arch. départ. Rhône. » Après l'expulsion de la Communauté, les parents de Sœur Cécile Augé donnèrent asile à ce vénéré Prêtre presque nonagénaire.

(2) Voir sa notice Hist. Pauvres-Dames page 66.

(3) La dernière novice admise par les Supérieurs de l'Ordre fut Sœur Marie de Jésus, fille de Maître Blot, ancien Procureur en la Cour de Lyon.

(4) Le Cardinal de Tencin étant Archevêque d'Embrun, fit assembler, en 1727, un concile provincial contre les jansénistes, dans lequel fut condamné le trop fameux Soanen, Evêque janséniste de Senez (Hist. eccl. Abbé Blanc).

s'acquit cependant des droits à la reconnaissance de la Communauté. Il se montra envers elle plein de bienveillance et de paternelle sollicitude. Néanmoins, un moment, on eut à craindre de voir surgir quelque nuage au sujet de la Communion *fréquente* qu'il ne préconisait pas. Enfin tout s'arrangea à la satisfaction des Religieuses.

En 1754, Mgr Jean-Baptiste-Marie Bron avait été choisi par le Cardinal de Tencin pour succéder à Mgr Nicolas Navarre, Evêque de Sidon, comme son auxiliaire et comme son délégué auprès des Clarisses.

Né à Lyon, en 1713, Mgr Jean-Baptiste-Marie Bron était Chanoine de l'église collégiale de Saint-Paul depuis 1729, lorsqu'il fut sacré sous le titre d'Evêque d'Egée, le 24 février 1754. Nommé *Chamarier* (1) en 1765, il mourut le 31 octobre 1774.

Après la mort de Mgr d'Egée, les Clarisses eurent pour Supérieur M. de Montazet, Abbé de Fontenay et neveu de l'Archevêque, jusqu'en 1788.

Mgr de Marbeuf, qui succéda en 1789 à Mgr de Montazet, donna pour Supérieur à la Communauté Mgr Jean-Denis de Vienne, Chanoine de Saint-Paul, Evêque de Sarepte, suffragant de Lyon et Vicaire général.

Le 11 septembre 1789, il admettait à la profession des vœux solennels Sœur Marie de l'Assomption, native de Lyon, fille de M. Michel Salanave, négociant de cette ville, et de M^{me} Jeanne Duon. Ce fut la dernière profession de ce siècle jusqu'à la Restauration.

(1) Le *Chamarier* était le premier dignitaire et le chef du Chapitre. Il présidait de droit au chœur et à toutes les assemblées capitulaires.

CHAPITRE VII

PÉRIODE DE LA PERSÉCUTION

« Mes bien-aimés, ne soyez pas surpris du feu ardent qui sert à vous éprouver, comme si quelque chose d'extraordinaire vous arrivait ;

« Mais participant ainsi aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin qu'à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez aussi, transportés d'allégresse. » (S. Pierre, 1^{re} Ep. C. IV.)

I. Visite du Monastère des Clarisses de Lyon.

Aujourd'hui 31 août 1790, à 3 heures de relevée, nous Joseph-Henri Estournel et Jean-Marie Pavy, administrateurs, commissaires nommés par le Directoire du District de Lyon pour procéder à l'inventaire des titres et papiers qui constatent les biens nationaux dont les maisons ecclésiastiques jouissaient précédemment, en exécution du décret rendu par l'Assemblée nationale les 14 et 20 avril dernier, sanctionné par le roi le 22 du même mois, et de l'arrêté pris par le Directoire du Département sur l'avis du District le 28 août dernier, nous nous sommes rendus dans la maison et au parloir des dames de Sainte-Claire et ayant parlé à Madame Chazelle, Abbessse dudit Monastère, et lui ayant fait part de notre mission, nous l'avons sommée interpellée de nous représenter l'inventaire des archives, tous les titres généralement quelconques concernant les fermes et locations des biens immeubles, les rentes constituées, rentes foncières, les dettes actives, terriers, enfin les états et catalogue ou inventaire des livres étant dans les bibliothèques et cabinet physique ; de suite, Madame Antoinette Chazelle nous a répondu que leur maison n'ayant aucune propriété utile, elle n'avait aucune espèce de titre à nous représenter.

Fait arrêté à Lyon, le 31 août 1790, et Madame la Supérieure a signé avec nous.

ESTOURNEL.(Illisible)

Antoinette CHAZELLE.

Sœur MARIE de l'Ange-Gardien,

Abbesse du Monastère de Sainte-Claire de Lyon.

La Communauté n'avait en effet aucune propriété en dehors du Monastère. Les mandataires du District étaient donc à même de faire l'évaluation de ses biens. C'était d'ailleurs un fait reconnu que les Clarisses, suivant leurs Constitutions, n'avaient non plus aucune rente ni des objets rares ou précieux ; leur Bibliothèque ne contenait que des livres de piété, etc. Aussi les Municipaux ne firent-ils aucune objection à la réponse de l'Abbesse ; et, plus tard, lorsque le terrible

Chalier, qui devait couvrir de sang notre cité, entra dans le Monastère, il se montra presque bienveillant. Il en fut de même dans les visites qui précédèrent l'expulsion ; les Municipaux accordèrent à la Communauté de conserver de son modeste mobilier tout ce qu'elle voudrait.

« Le 8 janvier 1791, Chalier, Pressavin, Champagneux et autres officiers municipaux entrèrent dans le Monastère de Sainte-Claire. Ils dressèrent l'état des Religieuses existantes dans la Communauté. Outre l'Abbesse, les Religieuses sont au nombre de 26 et de 8 Sœurs Externes. Toutes veulent continuer la vie commune, sauf quatre qui désirèrent aller dans une maison d'un autre Ordre » (Bibl. Ville Lyon).

« Le 22 janvier 1792, un procès-verbal dressé par M. Vingtrinier, officier municipal, constate qu'il existe, dans la maison des Dames dites de Sainte-Claire, 24 Dames et 8 Sœurs Externes dont une de ces dernières est à l'enfance. En outre, deux des Religieuses se sont retirées dans le cloître des Dames Bernardines. » (Bibl. Ville Lyon.)

Durant l'année 1792, chaque jour voyait survenir de nouvelles tribulations : Voici ce que nous dit notre annaliste, la T. R. Mère Marie de l'Immaculée-Conception : « Il fallut céder notre église que l'on remplit de foin jusqu'à la voûte. « Pour la récitation de l'Office divin, nous nous rendions dans la salle du Chapitre ; mais nous entendions encore la sainte Messe dans le chœur parce que l'on nous avait accordé que le sanctuaire resterait libre. Durant les premiers jours de cette installation, il se trouvait dans les agents de surveillance un certain respect pour la Religion et quelque reste de dévotion. Ils furent bientôt remplacés par d'autres qui insultaient M. l'Aumônier et allaient jusqu'à jeter des pierres sur l'Autel pendant le saint Sacrifice. Enfin, on dut transporter le Très Saint-Sacrement au Chapitre et y célébrer les saints Mystères. Nos Sœurs converses furent admises à y assister ; la Messe achevée, elles se retiraient aussitôt dans leur logis, sans avoir parlé à aucune Religieuse, ni à l'entrée ni à la sortie.

« M. l'abbé Durbize, qui fut notre dernier Aumônier officiel, tout dévoué à la Communauté, ne voulait point quitter son poste dangereux. Ayant appris qu'on cherchait

« à le saisir, sa vie étant en péril, les Religieuses lui firent
« les plus vives instances pour le déterminer à s'éloigner ; le
« jour même où il partit, on vint le demander pour le con-
« duire en prison avec les quinze personnes arrêtées à Pierre-
« Scize et qui furent égorgées avec des raffinements de cruauté
« inouïe. Le frère de notre Confesseur, Curé à quelques
« lieues de Lyon, étant venu se réfugier auprès de lui, parce
« qu'on avait formé le dessein de l'assassiner à l'Autel, conti-
« nua de nous dire la Messe dans le Chapitre ; à cet effet, il
« y entra vers minuit ainsi que nos Sœurs Externes.

« Le jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, il dut
« partir avec un grand nombre d'ecclesiastiques. Nous ne
« sûmes ce que devinrent ces deux vénérables Prêtres ; il est
« probable qu'ils périrent avant d'arriver à la frontière. »

II. Deux Martyrs Lyonnais.

Enfin arriva le jour de la plus grande tribulation qui pût atteindre ici-bas nos vénérées Mères : Il leur fallut quitter, pour n'y plus rentrer, la chère solitude où le Seigneur les avait comblées de grâces. Dans leur humilité, elles s'accusaient de s'être attiré tant de maux par leurs infidélités et leur négligence à les faire fructifier. Ce jour à jamais néfaste était le 2 octobre 1792 (1).

Dans la première partie de notre ouvrage, nous les avons vues, aux jours de la *Terreur*, errer de domicile en domicile, sans pouvoir trouver nulle part la sécurité. Leur peine la plus sensible était la privation des Sacrements et de l'assistance aux divins Offices. Aussi pouvaient-elles dire avec le Prophète :

« Le Sacrifice et la libation sont bannis de la maison de Dieu ; les Prêtres, ministres du Seigneur, sont dans le deuil. N'est-ce pas devant nos yeux que les aliments ont disparu de la maison de notre Dieu, ainsi que la joie et l'exultation ? » (Joël, C. 1.)

(1) Le onze octobre 1792, déclaration du directoire du district de Lyon. Lettre à M. Berlier (neveu de l'Abbesse) pour le prier de faire sortir sans délai du ci-devant couvent des Religieuses de Sainte-Claire trois d'entre elles qui y sont encore et auxquelles il s'intéresse.

En revenant au quartier d'Ainay, elles eurent le bonheur de retrouver Monsieur le Chanoine de Riverie, qui fut heureux, au milieu de ses propres épreuves, de leur procurer toutes les consolations de notre sainte Religion.

Il nous semble plus probable que ce fut *M. Camille de Riverie* qui servit d'Aumônier aux Clarisses et qui les accompagna dans leur fuite à Perrache, la nuit où eut lieu l'explosion de l'Arsenal, car il avait reçu aussi l'hospitalité chez *M. Saunier*, dans le voisinage du cloître d'Ainay.

« Les deux chanoines d'Ainay, portant le nom de Riverie, qui moururent sur l'échafaud pendant la Révolution, n'appartenaient pas à l'ancienne famille de ce nom, qui posséda la Seigneurie de Riverie aux ^{x^e} et ^{xn^e} siècles. Ils étaient les arrière-petits-neveux de Pierre Girard, Cardinal, vice-légat d'Avignon et Evêque du Puy, qui mourut à Avignon en 1415, et fit bâtir l'église actuelle de Saint-Symphorien-le-Château, où son chapeau de Cardinal est suspendu à la voûte du chœur.

« En effet, Jacques Girard, neveu du Cardinal et fils de son frère Jean, fut le premier qui prit le nom de Riverie, ainsi qu'il résulte d'une enquête de 1551. Et cela, parce qu'il possédait des terres dans cette localité. C'est pourquoi on voit plusieurs membres de cette famille, et parmi eux des Chanoines d'Ainay, porter le nom de *Girard de Riverie*.

« Ces deux Chanoines étaient fils de Barthélemy-François de Riverie, seigneur de la Mouchonnière et de Saint-Jean-de-Touslas, près de Givors, et de Madeleine Bourdin de Vernon.» (A. Vachez.)

« L'aîné, Pompone-François de Riverie, de Saint-Jean, était né à Lyon, en 1745. Dès l'année 1758, alors qu'il n'était âgé que de 13 ans seulement, il fut admis à l'Abbaye d'Ainay, devenue, depuis 1690, église collégiale et paroissiale, où, au moment de la Révolution, il remplissait, depuis plusieurs années, l'office de syndic et de receveur du Chapitre. C'est en cette qualité qu'il fut contraint, le 14 avril 1791, de délivrer, aux officiers municipaux, quatre volumes d'inventaires

(1) Le même jour, fut jugé et exécuté *M. Jean-Marie Poidebard*, capitaine de canonnières dans l'armée lyonnaise.

avec les titres et papiers des archives portés dans ces inventaires.

« Il refusa de prêter le serment à la Constitution civile du clergé et fut privé de son canonicat lors de la suppression des Chapitres. Il dut, comme les autres Chanoines, quitter l'Abbaye d'Ainay, et il habitait ainsi dans la rue Vaubecour (section du Rhône), quand il fut arrêté et condamné à mort le 14 nivôse an II (3 janvier 1794), à l'âge de 50 ans (1).

« *Camille de Riverie de la Mouchonnière*, son frère cadet, était né au château de la Mouchonnière, en 1749. Il fut reçu Chanoine d'Ainay en 1778. Il refusa, comme son frère, le serment à la Constitution civile du clergé et fut aussi privé de son canonicat lors de la suppression des Chapitres. Il demeura à Lyon, et il résidait au *ci-devant cloître d'Ainay* (section de Saône), quand il fut arrêté en 1793, après le siège de Lyon. Conduit devant la Commission révolutionnaire, il refusa le serment de liberté-égalité et fut condamné à mort comme *ex-noble et Prêtre réfractaire* le 6 nivôse an II (26 décembre 1793) et exécuté à l'âge de 45 ans. » (Col. Jugements publiés par M. Melville Clover.)

III. *Extrait d'une lettre adressée à l'Abbesse des Clarisses de Lyon.*

La pièce suivante : EXTRAITS DES MÉMOIRES, est le sujet de cette lettre.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

« ... Je vous envoie le récit des tentatives faites par les persécuteurs, en février 1794, pour amener vos anciennes Mères à prêter le serment de liberté-égalité, qu'elles persistèrent énergiquement à refuser. Ce récit est assez long ; il est fait, par les Mères elles-mêmes, dans une lettre plus longue encore, envoyée à Rome. L'Abbé d'Auribeau, chargé par Pie VI de recueillir et publier en un livre les nouvelles de la persécution, y a inséré ce long fragment de lettre : c'est là que je l'ai pris. C'est fort intéressant et édifiant ; mais ce n'est en réalité qu'un petit morceau de votre histoire...

« Agréez, je vous prie, l'assurance de mon plus religieux respect,

« FR. APOLLINAIRE,

« à Bellegarde-du-Gard (Gard), 18 octobre 1898. »

IV. EXTRAITS DES MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA
PERSÉCUTION FRANÇAISE, RECUEILLIS PAR LES ORDRES DE N. T.
S.-P. LE PAPE PIE VI, ET DÉDIÉS A SA SAINTETÉ, PAR M. L'ABBÉ
D'HESMIRY-D'AURIBEAU, ARCHIDIACRE ET VICAIRE GÉNÉRAL DE
DIGNE. Rome, 1795, in-8. Tome I^{er}, seul paru.

*Arrestation, détention et renvoi des Religieuses Clarisses et
Carmélites de Lyon, 11 février 1794 (23 pluviôse, an II).*

Page 1043. — « Mardi 11 février, entre deux heures et trois heures de l'après-midi, deux commissaires sont venus nous dire de nous rendre à la Section. Les injures et les blasphèmes nous étaient prodigués. Nous étions toutes, à leur avis, de la canaille, des folles, des écervelées, et nous ne méritions que la guillotine : « A quoi bon nourrir des êtres « inutiles ? La mort ! la mort ! voilà ce qu'il leur faut ; c'est « ce qu'elles désirent ! » Cependant, ils s'emparent de toutes nos clefs, en murmurant beaucoup sur notre grand nombre. »

Page 1044. — « Nous étions réunies avec les braves Carmélites. Nous leur répondîmes que les bombes nous avaient forcées de nous réunir. « Eh quoi ! dit un de ces grands « apôtres de la Constitution et de la République, votre Dieu « ne pouvait-il donc pas faire un miracle pour vous garantir ? » Et nous voilà toutes conduites à la Section. Là, on demande l'Abbesse. Comme on l'avait laissée dans ses appartements, à cause de son grand âge et de ses infirmités qui la retenaient alors dans son lit, l'un de ces Messieurs répond par dérision : « Elle est dans ses toiles... Est-ce qu'il manque « de tombereaux pour nous l'amener ? » Après ce beau début, l'on demande la plus ancienne. La Mère Vicairé s'approche... (1) « Vous tenez donc encore à votre ancien régime ? Nous savons que le *grand de Riverie* (2) disait la Messe chez

(1) De nouvelles indications nous donnent la certitude que la doyenne était la Mère Marie du Saint-Esprit et non la Mère Marie de Sainte-Reine ; celle-ci ne fut nommée *Vicairé* qu'à la seconde détention, probablement lorsque la *doyenne* devint sourde.

(2) Nous donnons ce nom d'après les MÉMOIRES de M. l'abbé Cattin, Aumônier des Ursulines de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, mémoires qu'il publia en 1867 ; mais M. d'Auribeau promet ici de donner dans des suppléments qui n'ont jamais paru les noms qu'il remplace par des points.

toi. C'était un ensorcelé. » Ensuite ils prennent nos noms et l'on nous conduit à la maison de Varissant.

« Ce fut dans cette prison que, vers les sept heures du soir, vinrent nous visiter quatre Commissaires. L'un d'eux demanda : « Combien êtes-vous de Clarisses et de Carmélites?... Avez-vous prêté le serment ? » Une des nôtres répond tout court : « Non. » — « Le prêterez-vous ? » — « Non ! » — La voyant si bien déterminée, il lui demande son nom ; il lui répète encore : « Tu ne veux donc pas prêter le serment ? » Elle demeure ferme pour la négative. — « Qu'on la sépare des autres ! » Ensuite il s'approche d'elle, et prenant un ton plus doux : « Pourquoi ne veux-tu donc pas prêter le serment ? » — « Parce que, dit-elle, je suis libre et qu'il est contre ma conscience. » — « Mais quoi ! reprend-il, qu'est-ce donc que ce serment ? Il oblige d'être fidèle à la loi, à la constitution, à la République. Qu'y a-t-il donc contre la conscience ? Je l'ai bien prêté, moi, ce serment, et je n'y ai rien trouvé contre ma conscience, et je suis catholique comme toi. » — « Mais moi, réplique-t-elle, je suis catholique romaine. » — « Eh bien, je te ferai guillotiner si tu ne le prêtes pas. » — « Comme tu voudras. » — « Eh bien, demain tu le seras. » — « Eh bien, quand et comme il te plaît ; mais je ne le prêterai pas. »

« Voyant que tous ses efforts et toutes ses ruses étaient inutiles auprès de celle-là, il s'adresse à une autre : « Et toi, penses-tu de même ? » — « Oui ; je n'ai point de serment à faire. » Il frappe du pied, et dit : « Qu'on me sépare ces deux-là pour la cave ; à la guillotine demain ! » Ensuite, se tournant vers chacune de nous, il nous demande : « Êtes-vous toutes du même sentiment ? » Nous répondîmes toutes : « Oui, » et nous ajoutâmes qu'il n'y avait point de décret qui nous obligeât au serment. »

Page 1045. « Ils nous disent qu'il en existait un pour les Prêtres et pour les Religieuses, et qu'ils nous le feraient voir. Nous les pressâmes toutes de le montrer ; et le décret ne parut pas. L'un d'eux, touché de notre état, voulut représenter que nous étions bien mal ; mais les autres, ayant le cœur plus rempli de l'humanité actuelle, lui dirent : « Elles sont accoutumées à coucher sur la cendre et sur les

sarments (1) ; les carreaux sont trop doux pour elles. Elles sont une peste qui empoisonnerait toute la ville ; il faut nous en défaire au plus tôt. Toutes à la guillotine pour demain. » Ils nous laissèrent toutes transportées de joie dans cette espérance.

« Le lendemain mercredi, plusieurs personnes, des membres mêmes de la Section vinrent nous solliciter avec larmes de faire le serment. La grâce de Dieu nous soutint dans cet assaut, et nous tinmes contre toutes ces sollicitations. Sur les sept heures du soir, vint un représentant du peuple accompagné de quatre de ces Messieurs. Il nous dit avec une voix de tonnerre : « Je viens au nom de la loi, afin que vous y soyez soumises ; à cette condition, vous jouirez de sa protection, et vous recevrez vos traitements. » Nous répondîmes toutes d'une voix que nous ne ferions point de serment, qu'il était contraire à notre conscience, que nous avions toujours été soumises aux lois civiles, et que nous le serions toujours. Ils ne pouvaient supporter ce mot *civiles*. « Pourquoi, disaient-ils, séparer le civil du spirituel ? » Pendant ce vacarme, celui qui nous avait interrogées la veille, appelle celle qui avait la première refusé le serment ; il l'emmène dans une chambre, et là il lui dit : « Persévères-tu toujours dans ton sentiment ? » — « Oui, répond-elle. » — « Tu ne veux donc pas prêter le serment ? » — « Non, sans doute. » — « Cela suffit. » Il s'en va en frappant du pied et disant : « Il n'en sera pas temps demain. » Un autre plus doux l'aborde et lui dit avec la plus grande démonstration d'amitié : « Pourquoi ne veux-tu pas prêter le serment ? » — « C'est qu'il est contre ma conscience. Comment veux-tu que je prête le serment de reconnaître la République, cette République qui est établie sur la mort du Roi ? Son sang retombera sur vous ; je ne veux pas aussi qu'il retombe sur moi. Cette loi que tu paraîs tant chérir abolit entièrement la loi de mon Dieu. » — « Où est donc cette loi ? » — « Dans la sanctification des Dimanches et des Fêtes. Rien au-dessus de Dieu. Il a créé six jours pour nous ; il s'est réservé le septième. » — « Fais tes Dimanches ; et le serment tu ne le feras que de bouche. »

(1) Les Saintes de l'Ordre ont pratiqué assez souvent ce genre de mortification ; mais l'usage de la paille est généralement suivi.

— « Nous servons Dieu en esprit et en vérité : que la bouche ne démente pas le cœur. Un moment pour une éternité ! » Un moment pour une éternité ! Ces mots paraissaient les pénétrer..... »

Page 1046. — « Pourquoi veux-tu que tes frères te fassent mourir ? » — « Je préfère la mort, plutôt que de rien faire contre ma conscience ; la paix et la tranquillité de l'âme dont nous jouissons sont les seuls vrais biens, et nous préférons la mort à la vie. »

« A ce moment, plusieurs de ces Messieurs reviennent d'auprès de nos autres compagnes, frappant du pied et disant : « Est-il possible que des femmes soient si peu attachées à la vie ! N'est-ce pas dommage qu'elles soient induites en erreur ? » Ils juraient et faisaient grand bruit. Nous soutenmes toujours qu'il n'y avait point de décret qui nous obligeât au serment. Là-dessus, ils nous jetèrent une feuille de papier en nous disant : « Ecrivez au Comité, si vous voulez. » Ils se retirèrent, et nous passâmes encore cette nuit dans l'espérance de donner notre vie pour notre Dieu et notre foi.

« Le surlendemain, autre visite et par conséquent autre combat. C'était un membre du district, accompagné de beaucoup de femmes qui se lamentaient et se désolaient sur notre fermeté qui allait nous coûter la vie. Ce spectacle, non plus que toutes leurs raisons, ne nous ébranlèrent point. Le citoyen qui les avait amenées crut mieux réussir par lui-même, mais Dieu nous soutint encore dans cette attaque. « Tu ne veux donc pas faire le serment de soutenir la République ? » — « Non, » lui dis-je. — « Tu veux sans doute un roi ? » — « Je ne veux ni l'un ni l'autre ; je ne veux être pour rien dans les affaires d'Etat et de politique. » Tout le matin ne fut que tourments pour ce misérable serment. « Pourquoi, nous disait-on, ôter à la ville la consolation d'avoir recours à vos prières ? Allons, conservez-vous, sinon pour vous, au moins pour la ville. Après tout, à tout péché miséricorde ! » Nous répondîmes à ces questions et exhortations que nous leur serions plus utiles étant mortes, et qu'ils nous en loueraient eux-mêmes lorsqu'ils seraient plus tranquilles.

« Environ sur le midi, nouvelle visite et nouvelle attaque. Un Parisien et un ci-devant président de la Section viennent avec un autre. Ils font sortir les Carmélites. Après cette séparation, ils se mettent à nous presser de nouveau sur la prestation du serment. « Mais voyons, disaient-ils, quelle peine avez-vous à prêter ce serment? Voulez-vous que nous ayons « la douleur de vous voir périr? Nous avons tant d'obligations « à vos prières! » Il n'y avait pas jusqu'au Parisien qui ne « nous (Page 1047) répêât sans cesse : « Vous êtes si utiles à la « ville! Pourquoi ne voulez-vous pas faire le serment d'être « bonnes républicaines? » Nous répondîmes encore : « Nous « ne jurerons point ; nous ne ferons point de serment ; nous « promettons d'être soumises aux lois *civiles* : nous l'avons « toujours été ; nous le serons toujours. Nous sommes sorties « de nos maisons ; nous avons quitté nos habits religieux. » A tout cela, ils ne savaient qu'opposer leurs discours ordinaires : « Vous ne voulez donc pas prêter le serment? Vous « voulez donc être traîtres à la patrie? » L'un d'eux s'adresse en particulier à une de nos compagnes, et d'un ton plus flatteur : « Mais pourquoi te refuser au serment que l'on te « demande? » — « Parce que je ne peux le faire, parce que « je suis Religieuse. J'ai fait des vœux ; ils sont écrits dans « mon cœur ; je les veux observer autant que je vivrai. » — « Mais... l'on te guillotinerà. » — « Cela ne me fait rien. Que « ma tête tombe à mes pieds, plutôt que de faire le serment. » Et continuant d'un ton encore plus ferme : « Va-t'en, je t'en « prie : nous mourrons tranquilles. » Il répète que c'est dommage qu'une Communauté aussi aimable périsse ; il représente au Parisien les obligations qu'il avait à la Communauté et son amitié pour elle ; et cependant il nous presse de jurer. Dans l'ennui que lui causaient de pareilles poursuites, une de nos Sœurs se mit à pleurer et dit : « Je préfère volontiers la mort à ce serment et à un tourment qui « m'exède. » Il en fut vivement touché, et s'écria : « Cela « me fait trop de peine ; je n'y reviendrai plus... » En s'en allant, un de ses collègues lui dit : « Ne dis-tu rien aux Carmélites? » A quoi le ci-devant président répondit : « J'ai « fait tout ce que j'ai pu ; elles n'en sont que plus opiniâtres. Après une pareille épreuve, il n'y a rien à gagner. »

« Cette scène finie, l'une d'entre nous alla rejoindre les Carmélites qui lui dirent en pleurant : « Nous avons bien « prié pour vous ; vous en aviez grand besoin. Quel tour-
« ment ! Vous ne mourrez pas ; vous êtes trop aimées : il faut
« le voir pour le croire. Et vous serez la cause que nous ne
« mourrons pas non plus. » Nous passâmes notre journée à attendre notre jugement.

« Sur le soir, il nous revint encore un de ceux qui étaient venus à midi. Il nous répéta jusqu'à la satiété : « Faites le
« serment de soutenir la République pour une heure seule-
« ment. » — « Nous ne ferons point le serment ; nous vous
« promettons simplement d'être soumises aux lois *civiles*, et
« rien de plus. » Les Messieurs du Comité étaient dans la maison pour juger les détenus. Il nous dit : « Je vais parler à
« ces Messieurs pour que l'on ne vous demande pas le ser-
« ment. » Page 1048. — Nous lui dîmes : « Ne leur dites rien
« de plus que ce que nous vous promettons ; assurez-les bien
« que nous ne signerons rien ; nous aimons mieux mourir. »
Et il s'en va.

« A sept heures, vint avec la douceur d'un agneau l'un de ceux qui, la veille, s'étaient montrés comme des lions furieux.
« Je viens vous avertir que vous touchez à votre dernière heure. Vous allez paraître devant ces Messieurs : il serait bien douloureux pour nous de vous voir périr, nous qui avons tant d'obligations à vos prières. Prenez donc bien garde à ce que vous répondrez. Il y a là un bon Prêtre qui vous fera voir qu'il n'y a point de mal à faire le serment. Nous avons été établis vos juges ; nous ne voulons pas être vos bourreaux. Je me suis caché de ces Messieurs pour venir vous avertir. »
Et il s'en retourna.

« Presque aussitôt, le concierge vint nous appeler avec grand bruit. Nous montâmes, et nous trouvâmes tous ces Messieurs. Ils nous dirent d'abord : « Toutes les Sœurs sont-elles là ? Faites asseoir la plus ancienne. » Ensuite ils nommèrent toutes les Carmélites et ajoutèrent à cette nomination grandes fanatiques, grandes rebelles, et autres qualifications de cette sorte, qui leur étaient données à profusion dans le procès-verbal.

« Après cet accueil favorable pour les Carmélites, ce fut

le tour des Clarisses. Nous reçûmes les mêmes compliments, qui se terminèrent par une exhortation à la soumission due aux puissances. Ensuite, l'on nous prêcha l'égalité. « Tous les hommes, à présent, sont égaux ; il n'y a plus ni pauvre ni riche. Vous étiez autrefois soumises aux puissances... Celle qui existe actuellement est égale à celle qui existait dans votre maison : quelque emploi que vous eussiez, vous n'étiez pas moins toutes égales ; cela rentre dans la liberté et l'égalité. Votre Jésus, venant en ce monde, s'est fait pauvre ; et envoyant ses Apôtres prêcher l'Evangile, il leur dit : « Soyez soumis aux puissances ; et s'ils ne vous écoutent pas, secouez la poussière de vos pieds sur eux. » A ces Messieurs, succède le curé de V. . . , qui essaye de nous prêcher et de nous persuader son patriotisme ; mais avec tous les efforts de son génie, il ne fit que nous répéter ce que nous avaient dit ces Messieurs : « Quoique dans vos maisons vous ne vous connussiez pas et que vous ne vous aimassiez pas toutes également, vous vous appeliez toutes Sœurs. . . », et d'autres semblables puérilités.

« Enfin, après tous ces beaux sermons, voici comment notre affaire se termina : Le président du Comité nous dit : « L'on ne vous (Page 1049) empêche pas de suivre votre Religion ; mais ne communiquez à personne votre façon de penser. Vous pouvez lire vos livres, garder vos Crucifix. Levez-vous la nuit. Priez Dieu tout le jour et toute la nuit, Soyez utiles à la ville ; prenez vos disciplines tant que vous voudrez ; continuez vos bêtises ; soyez bêtes tant que vous voudrez, puisque vous voulez être bêtes et de f. . . . bêtes. Allez-vous-en chez vous tout comme auparavant. » Et nous nous retirâmes là-dessus sans avoir ouvert la bouche. Plusieurs vinrent nous accompagner avec beaucoup d'honnêteté. Le lendemain ils nous apportèrent nos clefs et nous firent grande fête sur notre retour.

« L'un d'eux a avoué que, quoiqu'il n'eût jamais cru aux miracles, il était cependant forcé de reconnaître qu'il s'en était opéré un dans son cœur à notre occasion. « Le jour de votre arrestation, dit-il, j'étais si enragé contre vous, que moi-même je vous aurais mises sous la guillotine ; mais maintenant je me trouve si changé que je ne me reconnais pas moi-même. »

« Voilà à peu près le détail de notre affaire. Dieu veuille en tirer sa gloire pour la conversion des méchants, et nous y faire trouver notre salut : Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. 1794. »

La liberté, qui fut rendue aux Clarisses et aux Carmélites le 14 ou 15 février 1794, devait leur être ravie à nouveau le 26 mars de la même année.

M. l'abbé J. Durieu, professeur de rhétorique au Petit-Séminaire de Saint-Jean, archiviste de l'Archevêché de Lyon, eut entre les mains une copie de cette lettre qu'il a commentée dans son ouvrage intitulé : *TABLEAU HISTORIQUE DU DIOCÈSE DE LYON PENDANT LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE* (Edit. 1869). Nous en citerons quelques extraits :

« Les Religieuses insultées n'opposaient aux sarcasmes que le silence et la résignation, se conformant à l'exemple de Jésus qui se taisait sur la Croix. Que répondre, du reste, à l'impiété animée par la fureur ? .. Quand elles furent rassasiées d'opprobres, on les conduisit dans la maison de Varissant, construite sur les remparts, et qui devint leur prison.

« Le même jour, à 7 heures du soir, quatre commissaires se présentèrent à Varissant, prirent les noms des Clarisses et des Carmélites et leur demandèrent si elles avaient prêté le serment : « Non, répond l'une d'elles pour elle-même et pour ses compagnes... » — « Eh bien ! je vous ferai toutes guillotiner. » — « Comme tu voudras, mais nous ne jurerons pas. »

« Les quatre commissaires se retirèrent, vaincus par les Religieuses qu'ils se croyaient sûrs de vaincre. Arrivés à la section, ils rendirent compte de leur tentative restée inutile. Grande fut la surprise de tous les membres de l'assemblée, et à la surprise succéda le dépit causé par l'insuccès des commissaires. Se pouvait-il qu'une poignée de filles fanatiques, ayant vécu jusque-là entre les murs d'un couvent, fussent capables de résister à des hommes qui disposaient, à leur gré, de l'échafaud ! La lutte engagée entre elles et eux ne devait pas s'arrêter là ; il fallait triompher de cette opiniâtreté par les promesses et par la terreur. La résolution fut donc prise de tenter de nouveaux efforts pour les amener à prêter le serment.

« Dès le lendemain, plusieurs membres de la section étaient de nouveau dans la prison des Religieuses. Ces filles généreuses, qui avaient passé la nuit en prières, sont debout devant leurs tyrans. D'abord la terreur est employée pour les faire fléchir ; elles répondent : « La mort ne nous fait point peur. » Alors l'un des commissaires prenant un ton plein de douceur, les engage à sauver leur Communauté estimée de tous, en prêtant un serment que bien d'autres personnes estimables ont déjà prêté.... »

« Plus tard apparaissaient encore deux tentateurs seulement : l'un portant le titre de *Parisien*, l'autre celui de *Président* de section ; le premier personnifiant l'habileté, le second la dignité. La parole persuasive d'une part, de l'autre une majestueuse autorité, étaient mises en œuvre pour venir à bout de la raison et de la volonté des *rebelles*. Hélas ! pas plus que ceux dont ils avaient été précédés, le Président et le Parisien ne purent ébranler des caractères que la foi et Dieu rendaient inébranlables. Force fut d'abandonner la lutte et d'emporter ces héroïques réponses : « La mort n'est rien pour moi... que ma tête tombe à mes pieds plutôt que je ne prête le serment... Allez-vous-en, je vous en prie, nous mourrons tranquilles. »

« De retour dans l'assemblée, le Parisien à l'âme sensible répétait à ses collègues : « C'est grand dommage qu'une si aimable Communauté périclite ! » Ensuite il était d'avis que le Président essayât encore de convertir

les *rebelles*. « J'ai fait ce que j'ai pu, observait le chef de la section ; elles n'en sont toutes que plus opiniâtres. Après une pareille épreuve, il n'y a plus rien à faire. »

« A la suite de tant de visites tyranniques, les saintes filles détenues dans la prison des remparts s'attendaient à être laissées en paix jusqu'à leur jugement. Il n'en fut rien... »

« Les réponses des Religieuses au Tribunal furent les mêmes que dans la prison.... Il ne restait donc qu'à les condamner ou à les renvoyer libres. Chose surprenante ! le tribunal prononça leur mise en liberté. »

« Les Clarisses rentrèrent dans l'asile qui leur était rendu, s'estimant heureuses, comme autrefois les Apôtres, d'avoir été persécutées pour la Religion.

« Leur courage persévérant avait excité l'admiration des membres du Comité ; ces intrépides républicains ne pouvaient comprendre tant de grandeur d'âme dans des vierges chrétiennes. »

« Ainsi la faiblesse avait vaincu la force ; la foi s'était élevée au-dessus de la terreur. C'est là un de ces combats victorieux qu'on aime à contempler, parce qu'il atteste la puissance invincible de la conscience catholique, et qu'il ajoute une page glorieuse à l'histoire de l'Eglise dans ses luttes contre les tyrannies..... »

V. *Seconde Détention des Carmélites et des Clarisses.*

Dans ses MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DE LYON ET DE BELLEY (Josserand 1867), Monsieur l'abbé Cattin, Chanoine honoraire de Gap, publie mot pour mot la relation que Monsieur l'Abbé d'Auribeau avait éditée, à Rome, en 1795.

« Il convient, dit M. l'abbé Cattin, d'ajouter, à la liste de nos saints martyrs, la pièce que nous avons sous les yeux et qui contient l'arrestation des Religieuses Clarisses et Carmélites, racontée par elles-mêmes. » Cette pièce ayant été citée plus haut, passons aux détails que rapporte cet écrivain sur la *seconde détention* :

« Il y eut une seconde arrestation des dames Clarisses et Carmélites. Voici ce qu'elles en disent : « Après avoir essuyé dans le corps de garde les avanies les plus humiliantes, nous avons subi l'interrogatoire suivant : « Comment t'appelles-tu ? — Jeanne-Françoise Manière. — Ton âge ? — Quarante ans. — Que fais-tu ? — Des bas. — Qu'étais-tu ci-devant ? — Religieuse de Sainte-Claire à Lyon. — Te regardes-tu toujours comme Religieuse ? — Oui, parce que j'ai fait mes vœux pour la vie. — Qu'as-tu fait pendant le siège ? — Etant morte au monde je ne me suis mêlée de rien (ici,

mille horreurs sur l'expression : *morte au monde*). — Regardais-tu le Roi comme un tyran ? — Je le regardais comme mon légitime souverain. — Le regardais-tu comme un scélérat ? — Je ne me suis point mêlée de ses défauts. — Donne-moi ton crucifix ? — Je n'en ai pas. — Qu'en as-tu fait ? — Je l'ai laissé dans ma chambre... (Les juges ont prononcé mille blasphèmes sur le Christ ; ma plume ne peut les transcrire), et j'ai dit : J'en aurais un que je ne te le donnerais pas. Jésus-Christ crucifié est mon Rédempteur, je lui appartiens et je m'en fais gloire. — As-tu prêté le serment ? — Non. — Le prêteras-tu ? — Non. — Pourquoi ? — Parce qu'il est contraire à ma conscience et contre mes vœux. — Tu préfères donc la mort ? — Oui. — Veux-tu signer ta condamnation ? — Oui ; et j'ai signé. Les juges ont dit : Quelle fermeté ! quel courage ! ce que le tribunal a répété spontanément. Nous avons signé toutes, dix-huit (1), et répondu toutes à peu près la même chose. Celles qu'on a questionnées sur leur Religion ont répondu qu'elles étaient catholiques, apostoliques et romaines, et plutôt mille morts que de changer. La Mère Constance Moline, Carmélite de Lyon (2), qui avait remis son crucifix aux juges, sur ce qu'ils la menaçaient de la dépouiller, entendit, lorsqu'elle l'eut remis, que les juges disaient : « Coupons la tête à ce (expressions les plus impies). » Elle s'est prosternée à genoux, et les a conjurés de lui rendre l'image de son Epoux céleste. Ses prières et ses larmes ont apaisé leur fureur et mis fin à leurs outrages. Elle s'est écriée : « Ah ! j'abhorre la République et ceux qui commettent de telles profanations. »

(1) Cette augmentation du nombre concorde avec les traditions des Clarisses et des actes conservés aux archives de la ville. Parmi les prisonnières on voit la Mère Marie-Gabriel Clerc, de Lyon, et la Mère Marie-Raphaël Guyot, de Chambéry, etc., qui ne sont pas inscrites sur la liste officielle. Elles furent probablement arrêtées ailleurs qu'à la maison Saunier, alors que leurs compagnes subissaient la détention pour la *seconde fois*.

(2) Outre cette Religieuse, il se trouvait quatre autres Carmélites avec les Clarisses, à savoir : La Mère Madeleine de la Croix, Anne Vial, qui mourut sur l'échafaud, la Mère Suzanne du Saint-Esprit, Clément ; la Mère Marie-Anne de Saint-Albert, Deville, et la Mère Marie de la Conception, Gillier. Quant à Marie Duchesne et Rose Gondet, prises avec les Clarisses, nous avons la preuve, dans un acte de la municipalité où sont nommées nos Sœurs Externes, qu'elles ne pouvaient être que de simples postulantes ou autres personnes dévouées à nos Mères.

« Les gardes refusèrent d'obéir aux juges qui voulaient nous faire fouiller.

« Cet interrogatoire avait lieu le 30 mars 1794. Mais ne le croirait-on pas détaché de ceux que les Confesseurs subissaient dans les premiers siècles de l'Eglise? »

Il semble que MM. Cheuzeville et Guérin, ces saints Prêtres si persécutés, avaient été réservés par la Providence pour soutenir les prisonniers animés de bons sentiments qui furent successivement enfermés avec eux aux Recluses, leur donner les secours spirituels et les préparer ainsi à comparaître devant un Juge plus redoutable encore que les juges humains.

Ces dignes ministres du Seigneur ayant été arrêtés, arrivèrent à la prison des Recluses (1) dans la première quinzaine de décembre 1793. « Nous fûmes entassés les uns sur les autres, raconte M. l'Abbé Cheuzeville; nous vîmes renouveler la prison plusieurs fois... » — « Tous les jours il y avait de nouvelles scènes et de nouveaux commissaires de l'armée révolutionnaire. Tous les jours on diminuait notre nombre, qui était remplacé le lendemain. M. Guérin et moi refusions toujours de partir, en disant que nous étions condamnés à la déportation, ce dont nous avait assuré un employé du Chapitre de Beaujeu.

« L'avant-veille de Noël arrive un commissaire de l'armée

(1) Arrêtons-nous quelques instants dans ce séjour qui, pour un grand nombre, fut le vestibule de l'éternité heureuse ou malheureuse, selon les œuvres de chacun :

En 1794, la maison des *Recluses* fut transformée en prison; on y renfermait les personnes suspectées par les révolutionnaires. Elle se trouvait attenante à la maison des *Pénitentes*. Celle-ci était un établissement de correction où l'on recevait de jeunes filles de famille : la plupart d'entre elles, après une longue épreuve, se faisaient Religieuses. Les Dames supérieures de cette maison étaient des professes de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie de Bellecour, au nombre de quatre. L'établissement des Pénitentes et celui des Recluses avaient leur église commune, rue Saint-Joseph. Il ne faut pas confondre ces *Recluses* (femmes déréglées que l'on retirait pour un temps), avec de pieuses personnes qui jadis habitèrent les *Recluseries*. Ces demeures étroites ressemblaient à des tombeaux où l'on s'enfermait vivant après un postulat de quatre ans; l'Evêque, accompagné de son clergé, à l'issue de touchantes cérémonies, apposait son sceau sur la porte murée de la recluserie. C'est ainsi que notre Mère sainte Colette voulut être enfermée dans sa cellule de Corbie, dont l'Abbé Raoul de Roye établit la clôture perpétuelle.

La Recluserie de Sainte-Hélène était dans le voisinage de l'Abbaye d'Ainay, tout près du Monastère actuel des Clarisses.

révolutionnaire, qui venait expressément pour tous les Prêtres et tous les nobles ; il était près de huit heures du soir. Il trouva M. Guérin en entrant, et prit son nom ; pendant ce temps-là je m'étendis sur la paille, à l'extrémité de la salle. Il vint à moi et me dit : « Ton nom, ton prénom et tes qualités ? » Je le satisfis sur tout, en lui disant que j'étais condamné à la déportation. Il me répondit : « Tu seras demain déporté à peu de frais. » Le jour de Noël, l'arrivée des dragons nous est annoncée par la trompette nationale. On vient nous dire, à sept heures du matin, qu'il faut évacuer notre chambre ; ce que nous fîmes, et à peine fûmes-nous descendus du troisième dans la cour qu'il y eut contre-ordre. Le soir, on revint, on cria longtemps : Guérin ! Cheuzeville ! mais nous étions retirés dans une cellule que nous avions bien fermée avec une bonne et grosse crosse. Je ne sais si nous fîmes bien ou mal ; il n'en est pas moins vrai que tous ceux dont on avait pris les noms dans notre chambre, périrent, le 26, nobles et Prêtres.

« De ce moment-là, les concierges et les commissaires nous connurent, et quand venaient de nouveaux visiteurs ou commissaires, on leur disait : « Ceux-ci sont jugés à la déportation. »

« Les scènes d'horreur que nous avons eues sous les yeux, aux Recluses, pendant cinq mois, nous donnent des idées si accablantes, si désolantes, que la future génération aura de la peine à croire ce que nous en disons. »

« Malgré les efforts de l'enfer, nous avons eu toujours le Dieu consolateur avec nous, de bonnes et d'excellentes relations avec les Supérieurs ecclésiastiques, qui recevaient nos missives ; et nous en écrivions souvent pour la consolation des fidèles. Les personnes qui partageaient nos secrets ne pouvaient pas s'imaginer comment nous pouvions tant écrire. Nous rendions aussi souvent service à des prisonniers, en nous chargeant de faire arriver leurs lettres et recevoir leurs réponses, malgré la vigilance de nos gardes et de nos concierges. Ce secret nous reste.

« On vide enfin la prison, et M. Guérin et moi y restons plusieurs jours jusqu'à l'arrivée de nouveaux venus.

« La prison se remplit bientôt de nobles, de vieillards, de

prêtres intrus et constitutionnels, de vieilles femmes, de Comtesses, de Chanoinesses, de Carmélites, de Religieuses de Sainte-Claire, d'Hospitalières et autres Sœurs, ainsi que d'autres femmes mal famées.

« Je conseillai à M. Guérin d'aller nous distraire, un instant, auprès de ces saintes filles du Mont-Carmel et de Sainte-Claire, en leur faisant croire que nous étions des commissaires envoyés pour leur enlever tout ce qui leur restait de croix, chapelets, bréviaires et autres objets de piété. Elles répondirent qu'elles n'avaient rien, jusqu'au moment où j'ouvris la porte d'une bonne sourde et vieille Sainte-Claire, qui récitait alors ses petites Heures. Je lui arrachai son bréviaire de la main, en riant, et je dis : « Vous dites que vous n'avez rien, et voilà une doyenne (1) qui en est à sexte ! »

« Comme une jeune Carmélite ne me perdait pas de vue, parce qu'on lui avait dit que les secours ne lui manqueraient pas aux Recluses, elle me dit alors : « Vous êtes ces Messieurs qui devaient nous consoler ? » Nous nous fîmes connaître alors, et je commençai à les confesser, quelques jours après, et leur procurai le bonheur de la sainte Communion. Leur prison leur devint agréable, et volontiers elles y seraient restées le reste de leur vie. »

Nous avons dit, dans l'histoire des Pauvres-Dames, comment les filles de sainte Thérèse et de sainte Claire employèrent le temps dans la prison, les grâces qu'elles y reçurent des Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie jusqu'au jour de leur délivrance. Chacune d'elles pouvait bien dire avec le Prophète : « Je me suis souvenue de Dieu, et j'ai été toute consolée ; j'y ai pensé encore davantage, et mon cœur ne pouvait plus supporter l'excès de ma joie, malgré les douleurs de ma captivité !... »

« Nous procurions à bien d'autres les mêmes secours spirituels, continue l'auteur de la notice, et donnions de notre abondance pour soulager ceux des prisonniers qui n'avaient rien, ou qui étaient dans l'impossibilité de rien avoir. »

« M. Guérin fut surpris, et alors on porta les plaintes à la municipalité qui ordonna que nous sortirions des Recluses ;

(1) C'était la Mère Marie du Saint-Esprit, Poizat.

et on nous transporta dans les prisons de Saint-Joseph, où nous restâmes un mois, attendant de jour en jour notre déportation...»

Lorsque le calme fut rendu à la France, ils revinrent dans leur chère patrie ; Monsieur Cheuzeville mourut curé des Ardillats (Rhône).

Après le départ de MM. Cheuzeville et Guérin, les Prisonnières ne furent pas abandonnées. Le Seigneur suscita d'autres Prêtres qui, sous un déguisement, parvenaient auprès d'elles. Ils entraient tantôt dans la prison pour apporter des aliments aux détenus, et en même temps leur procuraient le Pain des Anges dont ces âmes étaient affamées. D'autres fois, elles étaient averties que d'une fenêtre des maisons avoisinantes elles recevraient le bienfait inappréciable d'une absolution, pour plusieurs, *in articulo mortis*.

Il fallait cependant comprimer soigneusement en soi-même, les différentes émotions de ces moments fortunés, car on surveillait tous les gestes, les regards, les paroles des prisonnières, pendant que les fréquentes visites des commissaires les tenaient sans cesse en haleine. Ce fut surtout dans ces moments de surprise et d'embarras, que notre Mère Marie-Colette se fit remarquer par son sang-froid et son admirable présence d'esprit. Elle venait toujours à propos au secours de ses timides compagnes. Mais elle s'attira un jour cette leçon, dont elle riait beaucoup, plus tard : « Tais-toi donc bavarde, c'est toujours toi qui parles. »

En novembre 1794, les Carmélites et les Clarisses recouvrèrent leur liberté.

CHAPITRE VIII.

DÉTAILS SUR LES PRISONNIÈRES. — LES EXILÉES. — RETOUR.

« Vous me chercherez, et vous me trouverez lorsque vous m'aurez cherché de tout votre cœur.

« Et je serai trouvé par vous, dit le Seigneur ; et je vous ramènerai vos captifs, et je vous rassemblerai du milieu de toutes les nations et de tous les lieux dans lesquels je vous ai chassés, dit le Seigneur ; et je vous ferai revenir du lieu dans lequel je vous ai fait émigrer. »

(Jérémie, c. xxx).

Maintes fois dans notre Histoire et dans le présent Recueil, nous avons parlé des Clarisses de notre Monastère qui subirent la détention sous le régime de la Terreur ; nous ajouterons ici quelques détails sur plusieurs d'entre elles et sur les Religieuses qui s'expatrièrent pour retrouver la vie du cloître, et nous donnerons les noms de celles de nos Mères dont nous n'avons rien dit, si ce n'est en général en parlant de l'expulsion de la Communauté.

I. *Mère Marie du Saint-Esprit.*

Parmi les Religieuses qui, durant la Révolution, furent conduites de la maison Saunier à la prison, il en est une qui mérite un souvenir spécial ; ce souvenir, nos Anciennes ont eu grand soin de nous le transmettre : il regarde la Mère Marie du Saint-Esprit, fille de M. J.-B. Poisat, négociant de Lyon. En l'année 1740, à l'âge de vingt ans, elle était entrée dans le cloître de Sainte-Claire. Avec l'habit de l'Ordre, elle reçut le nom de l'Abbesse qui, depuis peu de temps, gouvernait le Monastère. C'était un ancien usage qu'après l'élection d'une Abbesse, on imposât son nom à la première novice qu'elle admettait à la vêtue.

Dès son entrée en Religion, cette enfant privilégiée de la Très Sainte Vierge goûta une paix profonde et les joies d'une tendre dévotion. Elle aimait Dieu de tout son cœur et vouait à Marie-Immaculée le culte le plus filial. En vraie Lyonnaise, *Notre-Dame de Fourvière* était l'objet de ses continuelles invocations. Edifiante en toute sa conduite, elle obtint, jeune encore, un emploi qu'elle avait ambitionné comme la plus grande des faveurs : c'était le soin de la Chapelle de Marie érigée à l'intérieur du Monastère. Dès lors, sa consolation la plus douce fut de parer la statue de la Vierge, et d'orner son autel. Elle voyait arriver avec une extrême joie les fêtes où il lui était permis de revêtir de ses plus belles parures la sainte image de sa Mère du ciel.

Cependant, une veille de ces fêtes, il arriva que la Sœur Marie du Saint-Esprit, surchargée d'ouvrage, ne put trouver un instant en dehors des exercices réguliers, pour s'occuper de sa chère Chapelle. Le soir venu, étant au chœur, en oraison, elle se ressouvint du devoir qu'elle avait à remplir. En ce moment, Notre-Seigneur lui fit éprouver un sentiment si doux et si fort de sa divine présence au T. Saint-Sacrement, qu'elle se sentait le cœur partagé par ce violent attrait et la crainte de contrister sa bonne Mère, en restant aux Pieds du divin Maître. Enfin, elle se décida au sacrifice de quitter Jésus pour lui obéir en servant Marie. Puis, sans tarder davantage, elle alla remplir avec tout le soin possible, le devoir où d'ordinaire elle ne trouvait que du plaisir. Au moment où elle posait la couronne des solennités sur le front de son auguste Reine, elle sentit une main mystérieuse lui passer délicatement quelque chose au cou. Saisie d'étonnement et de stupeur, elle tombe ensuite en admiration, à la vue d'une chaîne merveilleuse, qui brillait sur sa poitrine. Ne sachant que penser, elle va en toute hâte, et tremblante d'émotion, trouver son Abbesse, qui fut plus surprise encore d'une faveur si extraordinaire, dont la preuve restait entre leurs mains.

Les Supérieurs ecclésiastiques furent instruits de la chose, et firent examiner la chaîne par plusieurs orfèvres et autres experts ; mais aucun ne sut dire l'espèce de métal, ni expliquer l'art secret par lequel les anneaux étaient unis entre eux.

La Communauté entière vit et mania cette chaîne qui rappelait assez exactement, dans ses dimensions et ses formes, celle de l'*Esclavage* que portaient, en l'honneur de la Très Sainte Vierge, les membres de la Confrérie de ce nom (1).

Durant plus de quarante ans, cette chaîne fut laissée en garde à la Mère Marie du Saint-Esprit ; mais toutes les Religieuses la revoyaient de temps en temps avec la conviction profonde que la Vierge Marie leur avait donné ainsi le témoignage de sa miséricordieuse bonté, et une assurance de sa puissante protection dans les événements fâcheux qui pouvaient survenir. La Mère Marie du Saint-Esprit portait habituellement sur elle la boîte qui renfermait la chaîne mystérieuse avec un reliquaire du bois de la Vraie Croix. Mais à l'époque des persécutions, au moment du danger, son trésor la mit dans un cruel souci. Arrêtée avec ses compagnes à la maison Saunier, elle croyait aller certainement de la prison à la guillotine, et craignant qu'après sa mort les Reliques fussent profanées, elle s'adressa intérieurement à la Très Sainte Vierge, la suppliant de lui envoyer quelque personne à qui elle pût remettre son précieux dépôt. Toujours priant, elle continuait sa marche, lorsqu'elle vit venir, comme à sa rencontre, une jeune fille dont l'extérieur bienveillant et modeste prévenait en sa faveur. Aussitôt elle se sentit pressée de lui confier la boîte qui contenait l'inestimable trésor. Elle la lui glissa adroitement au passage. La jeune inconnue, sans témoigner ni surprise ni embarras, prit la boîte et s'éloigna en disant : « Elle sera en sûreté. »

Dès que le calme leur fut rendu, nos Mères firent faire toutes les recherches imaginables pour recouvrer la merveilleuse chaîne ; mais ce fut en vain. La Mère Marie du Saint-Esprit en était inconsolable. Elle disait naïvement : « Cette jeune fille était sans doute un ange envoyé du Ciel par sa divine Reine pour me la reprendre. » Toutes nos bonnes Anciennes parlaient de même. La dernière survivante, témoin

(1) N. T. S. Père le Pape Pie IX désapprouva ce titre d'*Esclave* de la Très Sainte Vierge ; il voulait qu'on lui préférât celui d'*Enfant* de Marie.

oculaire de l'existence de cet objet, était la Mère Marie de l'Immaculée-Conception, décédée en 1851 ; elle en affirma jusqu'à la fin la vérité. Nous avons encore aujourd'hui des Religieuses qui entendirent ses dépositions (1).

II. Deux Sœurs germaines.

La divine Providence s'est servie des plus grands maux pour réunir longtemps dans un cachot deux Sœurs qui

(1) Pour ce fait surnaturel, comme dans les circonstances analogues, nous n'accordons qu'une croyance humaine au témoignage de nos devancières. Nous ne saurions cependant mettre en doute la rectitude de leurs intentions : nous avons vu ces Religieuses donner des preuves de leur fidélité à Dieu et à son Eglise jusqu'à préférer la mort sur l'échafaud plutôt que de faire des concessions contraires à leur conscience.

Nous trouvons dans la vie de notre Mère sainte Colette des faits de ce genre, rapportés par les personnages les plus dignes de foi. La Sainte reçut par un messager céleste un anneau et une croix ; l'anneau a disparu depuis près de trois siècles ; mais la croix est encore aujourd'hui un objet de vénération publique au Monastère des Clarisses de Besançon :

« Saint Vincent Ferrier, ayant vu la Croix que Jésus-Christ avait envoyée à la Bienheureuse, se prosterna d'abord avec un grand respect, pria quelque temps devant elle avec une ferveur singulière, et la baisa. Il fit ensuite beaucoup de questions à la Sainte sur les circonstances du temps, du lieu, de la manière dont elle lui avait été envoyée, en présence du Confesseur et de toutes les Religieuses de la maison. Il félicita la Sainte d'un tel présent reçu du Roi des rois ; puis il la pria de recevoir le présent qu'il désirait lui faire lui-même de ce qu'il avait de plus précieux dans sa pauvreté, et de plus conforme au présent de Jésus-Christ ; c'était la croix qu'il avait apportée d'Espagne, et avec laquelle il était entré dans toutes les villes de France où il avait prêché.

« Cette croix, en sapin, noire, large de deux doigts, haute de quatre à cinq pieds, grossièrement taillée, avait été faite en Espagne. On la conserve encore aujourd'hui dans la maison de Sainte-Colette, à Besançon, comme une relique ; elle est placée au bout d'une galerie, près de l'oratoire de la Sainte. Les Religieuses y vont faire une prière particulière tous les jours.

« Le Saint, après avoir offert sa croix à la Bienheureuse, ne pouvait se lasser de fixer avec étonnement celle que Jésus-Christ lui avait envoyée. Il adressa à cette Croix des paroles si touchantes que la Bienheureuse en fut ravie en extase, en présence du Saint. Quand elle fut revenue à elle-même, elle le remercia de son présent, lui dit que ces deux Croix du Maître et du serviteur étaient ce qu'elle estimait le plus, et qu'elle conserverait le plus précieusement. Mais que, pour le remercier plus particulièrement, elle allait lui dire ce que le Seigneur lui avait fait connaître de lui dans cette élévation d'esprit qui venait de lui arriver : « Que Dieu l'appellerait à lui dans moins de deux ans, pour le récompenser de ses grands services. » Le P. Vincent, surpris d'une telle prophétie et répétant les termes de la Bienheureuse : *Dans moins de deux ans*, lui dit qu'il espérait aller mourir en Espagne. « En France, répondit la Bienheureuse. » Sa prophétie s'accomplit exactement. » (L'Abbé Larceneux.)

autrement ne se seraient jamais retrouvées sous le même toit ; car l'une et l'autre avaient fait le vœu de perpétuelle clôture dans deux monastères différents, de Sainte-Claire et du Carmel, et cette circonstance rappelle à notre souvenir l'intimité des rapports entre Carmélites et Clarisses (1). Nous avons donc retrouvé parmi les Religieuses prisonnières deux Sœurs germaines : l'aînée, Mère Marie-Catherine de la Nativité, née Françoise-Jeanne Clément, fille de M. Jean-Baptiste-Paul Clément, négociant à Lyon, et de demoiselle Anne-Catherine Perrin, avait fait profession dans notre Monastère le 13 mai 1776, à l'âge de 22 ans. Durant sa vie religieuse, elle ne cessa d'édifier la Communauté, et fut appelée à remplir successivement les Offices de Maîtresse des Novices et de Vicair^e. Elle mourut en cette charge dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante-unième de Religion, 1815. Sa cadette, Suzanne Clément, Religieuse du Monastère des Carmélites de Lyon, « avant-dernière survivante de l'ancien Monastère, est décédée le 26 février 1837, âgée de 79 ans et six mois, et 57 ans trois mois de Religion. Fille du même Jean-Baptiste-Paul Clément, elle prit l'habit religieux le 6 décembre 1779, à l'âge de 21 ans trois mois, et fit sa profession le 8 décembre 1780 sous le nom de Sœur Marie-Suzanne-Thérèse du Saint-Esprit. Emprisonnée sous la Terreur pour avoir confessé sa foi avec la plus grande fermeté, elle ne fut remise en liberté qu'après huit mois de captivité. Réunie à ses Sœurs, elle supporta leur pauvreté extrême, soupirant après l'heureux moment qui pourrait les faire rentrer dans l'asile du Carmel. Modèle de régularité en tout, elle avait un grand attrait pour la vie cachée et l'abnégation d'elle-même ; une charité sans bornes lui faisait trouver mille occasions de rendre service et de soulager ses Sœurs ; les pauvres excitaient sa compassion, elle aurait voulu les soulager tous, du moins priait-elle beaucoup pour eux. Éluë sous-prieure le 19 août 1815, elle fit paraître son grand zèle pour le culte divin ; attentive à tout, elle soutenait le chœur par sa bonne voix ; alors son recueillement et

(1) En outre, Mère Marie de la Conception, Barbe Gillier, carmélite, avait eu aussi une de ses sœurs dans notre Monastère, où elle était décédée depuis quelques années.

sa ferveur se communiquaient à toutes ses compagnes. Sur la fin de sa vie, elle fut affligée d'infirmités qui l'empêchaient d'assister à une partie des exercices de la Communauté : ce fut pour elle une dure privation, tant elle avait l'amour de la régularité et de l'exactitude pour les moindres petits usages qu'elle enseignait continuellement par ses exemples. » (Docum. Hist. Carmel. M.-J.-J. Grisard.)

III. Mère Marie-Madeleine.

Arrêtons-nous encore quelques instants avec une de nos chères captives. A l'époque de la *Consécration au Sacré-Cœur de Jésus*, en 1792, on avait laissé aux Religieuses une certaine liberté de se mortifier suivant leur attrait, afin d'obtenir pour la France la miséricorde divine, et pour elles-mêmes la grâce de rester dans leur sainte solitude. Telle était la ferveur extraordinaire que la perspective de la grande catastrophe avait excitée dans la Communauté, que la Mère Marie-Madeleine fit un *vœu indiscret* que nous rapporterons, et qui fut dans la suite la source de tant de peines, pour elle-même et pour plusieurs de ses compagnes.

La Mère Marie-Madeleine, fille de M. Nicolas Chaumas et de M^{lle} Elisabeth Cusset, appartenait à une famille de négociants lyonnais où elle était entourée de la plus vive affection. A l'âge de vingt ans, elle abandonna avec générosité cette famille qui lui était si chère, et les satisfactions du luxe qui lui étaient prodiguées, pour vivre dans la simplicité, l'austérité du cloître. Le bonheur qu'elle goûtait dans la solitude de Sainte-Claire lui rendait insupportable la pensée de rentrer dans le monde, et voulant à tout prix faire violence « au Cœur de Dieu », pour éviter ce malheur, elle fit « vœu de ne dormir toute sa vie que deux heures chaque nuit, et de passer le reste du temps en prière. » Mais il est écrit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » ; or un vœu de ce genre, *sans conditions*, et pour la vie entière, était imprudent, et peu compatible avec la vie religieuse ; aussi le Supérieur ou même l'Abbesse avait le droit de l'annuler, et le Seigneur ne paraît pas l'avoir agréé, car il n'accorda

point la grâce si ardemment sollicitée ; et ce vœu devint plus tard le piège qui retint un certain temps la Mère Marie-Madeleine hors de sa Communauté, déjà officiellement restaurée.

Après la longue détention des Clarisses, pendant laquelle Mère Marie-Madeleine s'était montrée à la hauteur de l'épreuve, elle rentra chez ses parents. Elle ne tarda pas à reprendre malheureusement les goûts et les habitudes d'une existence douce et confortable, à laquelle elle avait renoncé de si grand cœur pour se donner à Jésus, dans sa brillante jeunesse.

Au lieu de s'habiller simplement comme ses Sœurs Clarisses, elle reprit l'extérieur du rang de fortune qu'occupait sa famille, à laquelle elle voulait complaire en cédant, sur ce point, à ses désirs. Nos Mères, désolées de cette infidélité à l'esprit de sa sainte vocation, lui firent plusieurs fois, mais inutilement, des observations, lui représentant que l'usage des vêtements d'étoffe précieuse ou d'une forme recherchée ne convenaient pas à une Religieuse, surtout à une fille de Sainte Claire. Cependant sa conduite privée fut toujours exempte de blâme ; elle garda fidèlement ses pratiques de piété, et même celle de ne dormir que deux heures.

Dès que la paix eut permis à la petite Communauté de rappeler ses membres dispersés, Mère Marie-Madeleine reçut, comme les autres, l'invitation de revenir au bercail ; mais il lui fallait, pour cela, renoncer à suivre ses fantaisies et reprendre les chaînes sacrées d'une vie de dépendance à tous les instants. Elle hésita pendant quelques années, en donnant de futiles prétextes. « Une fois dans la Communauté, disait-elle, on ne me permettra plus d'observer mon vœu, on m'obligera à prolonger mon sommeil au-delà de *deux heures chaque nuit*. . . » Etrange illusion ! Cette âme redoutait les engagements sacrés de l'obéissance, et elle se créait des obligations imaginaires. . . Dieu la visita par la souffrance ; devenue infirme, elle se trouva réduite à réclamer sans cesse le secours d'autrui, surtout pour accomplir son imprudente promesse : elle avait constamment, durant la nuit, deux domestiques auprès d'elle, qui la soutenaient dans ses promenades autour de sa chambre, afin de la tenir

éveillée. Cette pratique devint si pénible à son entourage que sa famille unit alors ses efforts aux instances des Clarisses pour obtenir qu'elle rentrât dans la Communauté. Elle y consentit enfin, après avoir obtenu l'assurance formelle qu'il lui serait permis de continuer à observer son vœu. La Mère Marie-Rosalie nous disait plus tard : « Je fus souvent chargée
« de la promener dans un fauteuil à roulettes et de la tenir
« éveillée. Mais cet exercice était des plus fatigants ; aussi,
« dès que je la voyais s'assoupir, j'arrêtais vite l'horloge, et
« nous dormions toutes deux. » — « Ma petite Sœur, disait
« l'infirmière en s'éveillant, vous m'avez trop laissé dormir. »
— « Mais, ma Mère, voyez, il n'est que telle heure à la pen-
« dule. » Ces paroles la rassuraient aussitôt ; et nous recom-
« mensions la promenade en attendant un nouveau som-
« meil. »

La Communauté continua ses soins à la Mère Marie-Madeleine, qui mourut pieusement, dans des sentiments d'une humble confiance en la divine Bonté, le 1^{er} juillet 1824. Elle était âgée de soixante et onze ans. Sa famille, reconnaissante des soins assidus qui lui avaient été prodigués avec tant d'affection, donna aux Clarisses une aumône considérable, qui vint fort à propos les aider dans les nombreux besoins de leur restauration jusque là trop précaire.

IV. *Clarisses exilées et autres.*

En 1791, le 8 janvier, les Municipaux se présentèrent au Monastère pour demander aux Religieuses si elles persistaient dans le dessein de continuer la vie commune dans la clôture ? Toutes répondent affirmativement, sauf deux qui ajoutent ce mot : provisoirement. Trois autres déclarèrent vouloir se retirer dans une autre Communauté. Nous voyons, en effet, la Mère Marie de la Très Sainte-Trinité, fille de Maître Ferrand, notaire royal à Lyon, et conseiller du roi, se retirer chez les Dames Bernardines (1) où elle devait probablement

(1) Des liens de religieuse affection devaient unir notre Monastère à celui des Bernardines, dont la supérieure était la sœur ou la cousine de notre vénérée Mère Marie de saint Hilaire, fille de M. René Ferroussat, bourgeois de Lyon. Cette dernière était décédée en 1791.

concerter avec quelqu'une de ces Religieuses son transfert dans un Couvent de cet Ordre qui voulait bien l'accueillir, ainsi que notre Mère Marie-Thérèse de Saint-Joseph, fille de M. Broy, négociant de Lyon. Ces deux Clarisses quittèrent-elles la France avant l'emprisonnement de leurs compagnes ? Nous ne pouvons pas l'affirmer. La première ne paraît pas à la restauration de notre chère Communauté ; mais la seconde, ayant reçu, au sortir d'une maladie très grave, l'heureuse annonce de son rappel, n'hésita pas à se mettre en route pour la France, malgré les remontrances du médecin des Religieuses qui l'avaient accueillie. Il eut beau l'avertir que ce voyage, alors si pénible, hâterait sa fin prochaine : « Ah ! répondait la pauvre exilée, que m'importe la mort, pourvu qu'elle ne me frappe qu'au milieu de ma famille religieuse. » Le bon docteur, qui était allemand, ne fut pas prophète ; au contraire, la consolation du retour fit plus de bien à la malade que tous les remèdes de ce médecin. Elle survécut à son exil jusqu'en 1815 et mourut à l'âge de soixante-cinq ans. Pendant ses dernières années, on l'entendait dire souvent, avec un transport de joie : « O mes chères Mères, m'eût-il fallu user mes faibles jambes jusqu'aux genoux, je n'aurais pas hésiter à revenir auprès de vous. »

Outre ces exilées et les Mères Marie de saint Pierre et Marie de l'Immaculée-Conception, dont nous avons déjà parlé dans notre Histoire, il y en avait plusieurs autres à la Trappe, qui séjournèrent dans la Westphalie, dirigées par le célèbre Abbé Augustin de Lestrange. C'étaient, croyons-nous, la Mère Marie-Madeleine de saint Michel, fille de M. de Brye, ancien conseiller du roi Louis XV, et la Mère Anne-Marie des Anges, fille de M. Jacob Blum, négociant du canton de Zurich. Celle-ci avait eu le malheur de naître dans l'hérésie de Calvin. Ayant été providentiellement amenée à Lyon, elle se sentit pressée par « une grâce toute singulière de rentrer dans le « sein de l'Eglise catholique, ainsi qu'il appert par un acte « d'abjuration solennelle faite dans l'église de la Madeleine, « à la Guillotière, le 16 octobre 1762, signé Manchet, Vicaire, « en conséquence des pouvoirs à lui accordés par Mgr Narre, Sacristain-Curé de Saint-Nizier, Vicaire général, « pour recevoir cette abjuration. M^{lle} Blum, transportée

« d'admiration et de gratitude, ne pouvait s'empêcher de
« bénir de plus en plus la miséricorde de Dieu envers elle,
« qui, non content de l'avoir retirée de l'erreur, ajouta à cette
« faveur celle de la vocation religieuse, et lui inspira d'entrer
« dans le Monastère de Sainte-Claire de Lyon. Après une
« sérieuse épreuve, elle fut revêtue solennellement du saint
« habit de l'Ordre, par la Très Révérende Mère Marie de
« saint Alexis, le 30 août 1764. Elle avait environ dix-neuf
« ans. Mgr J.-B. Bron, Evêque d'Egé, fit la cérémonie. »

Il y'avait dix-huit ans qu'elle édifiait la Communauté, lorsqu'elle la quitta pour chercher un asile à sa piété sous une Règle religieuse différente, mais non opposée à celle qu'elle avait pratiquée jusque-là. On sait que le Souverain Pontife Pie VI avait recommandé aux Moniales de faire leur possible pour rentrer dans n'importe quel Monastère, plutôt que de rester dans le monde. Une autre encore, la Mère Marie du Cœur de Jésus, fille de M. J.-B. Fonrobert, négociant de Lyon, avait manifesté la volonté d'entrer dans un Couvent à l'étranger. Comme la sécurité était bannie partout, se retira-t-elle dans une famille où elle mourut avant la Restauration? Elle avait été reçue dans le Monastère en 1758, à l'âge de vingt-trois ans.

La Mère Marie de sainte Claire, fille de M. Torrent, négociant à Lyon, et de dame Paris, était Vicair de la T. R. Mère Marie de l'Ange Gardien au moment de la dispersion; elle fut mise sur la liste des condamnées à la détention; mais cet acte officiel déclare son absence et la fait résider à Sens. Elle était entrée dans le Monastère en 1743. Nous n'avons pas retrouvé les traces, de son décès. La Mère Marie de saint Jean-Baptiste, fille de M. *Laurant*, négociant de Lyon, et de dame Le Comte, avait fait profession en 1756, à l'âge de trente-deux ans; elle mourut en 1804.

La Mère Marie-Agnès de l'Incarnation, Judith Brunon, de Lyon, avait fait profession en 1781, à l'âge de vingt-quatre ans, elle mourut en 1805.

La Mère Marie de sainte Darie, fille de M. J. Aubernon, docteur en médecine et bourgeois de Lyon, reçue dans le Monastère en 1748, mourut dans sa famille en 1805. Elle avait alors près de quatre-vingts ans. Le R. P. Chrysante

Aubernon, son oncle, avait été Confesseur ordinaire de la Communauté (1).

La Mère Marie-Alexis, fille de M. Pitra, négociant à Lyon, et de M^{me} Seppe, avait fait profession en 1774, à l'âge de vingt et un ans ; nous ne la retrouvons pas à la restauration.

Nos Sœurs Converses-Quêteuses étaient au nombre de sept. Sœur Cécile Augé et quelques-unes de ses compagnes survécurent à la restauration du Monastère. Voici leurs noms, d'après le procès verbal des Municipaux, 8 janvier 1791 : Marie Sudit (S^r Claire) ; Marie Sizière (S^r Joseph) ; Claudine Sudit (S^r Agnès) ; Eléonore Comte (S^r Thérèse) ; Jacqueline Levrat (S^r Marguerite) ; Etienneette Salignat (S^r Blandine) (2) ; Marguerite Augé (S^r Cécile) ; Pierrette Buyet (S^r Marie).

Par suite de la négligence, bien excusable à cette époque si tourmentée, les actes de décès de quelques-unes de nos anciennes Mères et Sœurs nous manquent (3).

Pénétrons encore une fois dans cette maison hospitalière où M. Saunier avait accueilli nos Mères, et où elles habiterent pendant quatorze ans. Malgré les troubles continuels des dernières années du xviii^e siècle et des premières années du xix^e, elles ne furent plus inquiétées dans leur retraite, où elles recevaient chaque jour de nouvelles preuves de la charité et du sincère attachement des Lyonnais pour leur pauvre Communauté. Mais la plupart lui imposèrent le secret absolu sur leurs bienfaits, ne voulant que Dieu pour témoin et son ciel pour récompense. Nous citerons cependant un trait qui démontre la sympathie qu'inspiraient généralement ces pauvres Religieuses qui mettaient tous leurs soins à se cacher.

Nos Mères allaient pieds nus dans l'intérieur de la maison Saunier, comme autrefois dans leur cloître ; mais, pour n'être pas remarquées, elles prenaient des souliers lorsque la néces-

(1) Les funérailles de ces trois Religieuses eurent lieu à l'Eglise d'Ainay, l'officiant était M. Charles Ravary. Cet ecclésiastique, Aumônier des Clarisses, attaché au clergé d'Ainay, avait été Curé à Courson, diocèse de Paris.

(2) Sœur Blandine mourut en 1804 à l'âge de soixante-neuf ans ; ses funérailles eurent lieu à l'église d'Ainay et furent également présidées par M. Ravary.

(3) La communication des Registres de la paroisse nous a permis d'en recueillir un certain nombre ; mais les Registres *mortuaires* d'Ainay font défaut de 1795 à 1803.

sité les obligeait à sortir. Un jour, cependant, la Mère Marie-Colette, ayant à aller puiser de l'eau, oublia, par distraction, de se chausser. Elle ne s'aperçut de son oubli qu'en entendant les chuchotements d'un groupe de femmes, se disant, l'une à l'autre : « Regarde donc, elle est pieds nus ! » — « C'est peut-être une *Sainte-Claire* ? Demande-le lui donc. » — « Vas-y, toi. » Une de ces femmes s'approche alors de la pauvre Religieuse, fort embarrassée de son aventure, et lui demande poliment : « Madame, seriez-vous une Religieuse de Sainte-Claire ? » Sur sa réponse affirmative, toutes ces femmes se précipitent sur ses seaux, se disputant à qui aura l'honneur de les porter jusqu'à son domicile : « Madame, répétaient-elles d'un ton suppliant, dites-nous où vous demeurez ; nous serions si heureuses de vous accompagner ! » En effet, elles accompagnèrent la Mère Marie-Colette jusqu'à la porte de la maison, en lui réitérant leurs offres de services et en se recommandant à ses prières.

Il arrivait parfois que d'autres personnes poussaient encore plus loin leur curiosité ou leur dévotion, et, pénétrant dans l'humble demeure des Clarisses, voulaient tout voir, tout toucher, tout baiser, et les accablaient de questions bienveillantes, mais assez indiscretes. Ces visites inutiles, qu'elles ne pouvaient pas toujours éviter, leur étaient très pénibles. « Nous soupirions sans cesse après notre chère clôture, » dit l'Annaliste.

Enfin, le Seigneur exauça leurs ardents désirs, et, ainsi que nous l'avons raconté dans notre Histoire, dès le 2 juillet 1807, en la fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge, elles voyaient se refermer sur elles ces portes qui les séparaient pour toujours du monde.

Dieu veuille que les générations qui nous suivront puissent dire que nous n'avons pas dérogé aux traditions de nos chères persécutées, ni aux exemples qu'attestait, en 1683, l'auteur de notre *Mémorial*.

« Or, cette Sainte Troupe assemblée au nom du Père
« Tout-Puissant qui les attiroit, au nom du Fils qui les
« régissoit, et du Saint-Esprit qui les animoit de ses amou-
« reuses inspirations, ayant si bien reconnu les grands
« avantages de la solitude et l'importance du salut, foulant

« aux pieds « tous les plaisirs » pour courir à la Religion,
« comme estant le lieu le plus assuré où Dieu se trouve,
« laissèrent aux mondains la terre avec ses épines, prenant
« le Ciel avec ses roses pour leur partage. Le mesme Sauveur
« qui les avoit appelées à la *vie évangélique*, leur augmenta
« de plus en plus ses bénédictions pour la suivre avec fidélité,
« et couronna leur fin d'une persévérance victorieuse,
« ainsi que l'a fait voir le grand courage de toutes ces fidèles
« épouses de Jésus-Christ, lequel leur ayant fait part de
« beaucoup de croix, elles ont été ces « Martyres qui suivent
« toujours l'Agneau », et dont « l'amour est fort comme la
« mort ». Enfin, elles ont parfaitement imité leurs sept premières Mères. »

CHAPITRE IX

RESTAURATION

« A la vérité l'épreuve de la mort atteignit aussi les justes, et la multitude fut frappée... ; mais, Seigneur, votre colère ne dura pas longtemps. »

« Car un homme sans reproche se hâtant d'intercéder pour le peuple ; présentant le bouclier de son ministère ; offrant la prière, et, par l'encens, la supplication, résista à la colère et mit fin à la calamité, montrant qu'il était votre serviteur. »

(Sagesse, c. xviii).

I. Les Souverains Pontifes Pie VI et Pie VII.

Plus de six ans s'étaient écoulés depuis que nos Mères avaient été arrachées de leur demeure claustrale, et si elles avaient recouvré une certaine liberté, leur existence n'en restait pas moins difficile et pleine d'anxiété. Seul l'abandon total à la volonté de Celui qui dirige tous les événements d'ici-bas au plus grand bien de ses élus, pouvait alléger leurs souffrances et leur conserver la paix au milieu des agitations de cette époque. En vraies filles de l'Église, leur cœur participait à toutes les douleurs de l'Épouse du Christ, à l'oppression et aux opprobres de son Vicaire alors abreuvé d'amertume.

Leur affliction augmenta en apprenant que le Souverain Pontife Pie VI avait été enlevé de Rome et amené prisonnier à Valence. La compassion que Sa Sainteté avait témoignée envers elles au récit de leur première détention, et la conviction où elles étaient du douloureux intérêt avec lequel son cœur paternel avait suivi toutes les phases de la triste situation faite à son troupeau d'élite dans notre infortunée patrie, leur rendaient encore plus sensibles ses grandes épreuves.

« Arrivé à Valence, le 14 juillet 1799, le Pontife y déploya un courage héroïque : « Mes souffrances corporelles ne sont rien, disait-il, en comparaison des peines de mon cœur. Les

Cardinaux et les Évêques dispersés ! Rome ! mon peuple ! l'Eglise ! ah ! voilà ce qui, nuit et jour, fait mon tourment. En quel état vais-je donc les laisser ! » A ces pensées si amères, à ces douleurs si poignantes se joignirent de nouvelles persécutions. Le Directoire avait ordonné que le Pape fût transféré à Dijon ; il défendait expressément qu'on s'arrêtât à Lyon. Mais la maladie du Saint-Père avait fait de tels progrès, que le moindre mouvement extraordinaire pouvait hâter l'instant fatal. On fut obligé de le laisser à Valence. Le 13 août, une amélioration trompeuse se manifesta dans la santé de l'auguste vieillard ; une foule immense aux fenêtres du Pape implorait la faveur d'une dernière bénédiction. Les officiers voulaient écarter la foule, mais, craignant une révolte, ils supplièrent le Pontife de se montrer au peuple. Pie VI, plus sûr de sa docilité que de ses forces, se fit porter sur le balcon, vêtu des ornements pontificaux, et, en présence de la multitude attendrie, il cria d'une voix sonore : *Ecce homo*, et il donna avec amour cette dernière bénédiction, le 29 août 1799, Pie VI expirait, en priant pour la France. « Ne pourrait-on pas croire, dit Ranke, que c'en était fait pour toujours de la Papauté ! » Sans doute, à juger des choses humaines ; mais Dieu, au milieu même des circonstances les plus désastreuses et les plus menaçantes, veillait, selon sa promesse infailible, sur les immortelles destinées de son Eglise ; jamais la barque de saint Pierre n'est plus près du port que quand elle semble submergée par la tempête. »

La Providence disposa les circonstances afin de rendre possible la réunion des Cardinaux à Venise. Quelques mois plus tard, le monde chrétien « apprenait l'étonnante nouvelle de l'élection d'un Pape. L'incrédulité, le schisme, l'hérésie disaient tout haut que la Papauté avait fait son temps et que Pie VI n'aurait pas de successeur. Et cependant, au milieu de tant de révolutions, de guerres, d'animosités, de haines, le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, fut élu à l'unanimité, et prit le nom qu'il a illustré de Pie VII. Deux mois plus tard, le nouveau Pape faisait son entrée à Ancône. Le 3 juillet 1800, au milieu d'indicibles transports de joie de la part du peuple romain, Pie VII prenait possession de la capitale du monde chrétien. » (Hist. Eglise. Ab. Darras.)

II. *Ordres religieux.*

Nous avons raconté dans notre Histoire des Pauvres-Dames le passage de N. T. S. Père le Pape Pie VII à Lyon, en 1805. De cette époque date pour notre chère Communauté une nouvelle ère d'espérance et de fécondité que l'on vit, du reste, se reproduire de toutes parts. Les mains bénissantes de l'Auguste Pontife semblaient avoir jeté à profusion, dans notre patrie, cette semence de vie religieuse qui ne devait pas tarder à donner une floraison et des fruits qui n'ont fait que se multiplier jusqu'à nos jours. L'Eglise de France, après avoir été couverte de sang, pouvait chanter avec allégresse : « Les fleurs ont paru sur notre terre... » « La voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre. » (Cant. c. II.) ; la divine louange a repris son cours incessant le jour et la nuit ; sur les Autels relevés s'offre partout la grande Victime.

On vit des multitudes de Vierges répondre à l'appel de Jésus se révélant à leur âme comme « la fleur des champs et le lis des vallées ; » Epoux divin, à qui le Père céleste a rendu ce témoignage : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le ! » (S. Math. c. XVII.)

De pieuses associations vont se multipliant sous des formes variées, adaptées à tous les besoins de l'humanité. Plusieurs, même sans lien par des vœux, rivalisent de charité, de dévouement et de zèle avec les anciens Ordres rétablis, mais diminués respectivement à cause de la diversité des vocations actuelles, car beaucoup trouvent mieux leur élément dans ces créations modernes. Celles-ci méritent certainement le respect lorsque la Sainte Eglise approuve et bénit leurs œuvres. Il y a donc lieu de se réjouir du bien qui se fait, et le Seigneur est le Maître d'appeler les ouvriers dont il veut se servir pour travailler à sa vigne, à l'heure qu'il lui plaît. Mais les anciennes Institutions ne sont pas pour cela devenues inutiles, dès lors qu'elles persévèrent dans le but qui les fit établir :

« S'agit-il des Ordres monastiques voués spécialement à l'honneur de Dieu : Bénédictins, Chartreux, Trappistes, Carmélites, Clarisses, Visitationes et tant d'autres ? Ils sont de tous les siècles, comme l'obligation de la société chrétienne de faire monter vers le Très-Haut un continuel encens de louange, de reconnaissance, de sacrifice. Non, ne dites pas que la psalmodie n'est plus de notre temps, non plus que les rudes macérations du cloître. Tant qu'il y aura ici-bas des hommes pervers occupés à insulter Dieu, il faudra qu'il y ait des âmes innocentes qui réparent, par leurs adorations, les blasphèmes de leurs frères égarés, qui rachètent par leurs expiations les coupables jouissances du monde. Ne pas comprendre cette touchante défense contre Dieu du coupable par l'innocent, c'est fermer les yeux sur une des lois les plus charmantes de la Providence. Notre siècle impur, blasphémateur, sceptique, a plus besoin qu'un autre de ce paratonnerre de la prière et de la pénitence. Il a besoin des Ordres pénitents et contemplatifs.

« Le monde était bien corrompu quand apparut soudain dans une ravissante aurore de simplicité, de joie, de poésie, la famille franciscaine. Née au souffle créateur de l'Evangile entendu par le séraphin d'Assise, elle s'avance au milieu des hommes comme une vivante protestation de la pauvreté contre l'amour passionné des richesses. Vivante, ai-je dit, je devrais ajouter parlante, car ces Apôtres à la robe de bure ne se contentaient pas de prêcher d'exemple. Ils allaient de préférence évangéliser les petits, les humbles ; mais leur doctrine était si attirante dans son détachement surhumain que les savants eux-mêmes s'arrêtaient pour écouter, admirer, et enfin détester leur avarice : Hélas ! notre temps ne porte-t-il pas plus qu'un autre, la funeste malédiction des richesses ? Non seulement ceux qui les possèdent — et combien injustement parfois ! — y mettent leur fin suprême, mais ceux qui en sont privés se ruent à la conquête de l'or... »

« Laissez donc au milieu de cette chasse à l'or, de cette fièvre de gain industriel, laissez passer ces Frères Mineurs aux pieds nus, à la tête rasée, à la robe rapiécée, souriant de pitié au confort, au bien-être, les yeux fixés vers les biens immatériels. Il n'y en aura jamais trop pour montrer le prix de la sainte pauvreté et pour prêcher doucement les dépouillements volontaires. Ce siècle a besoin de Franciscains !

« Il est à peine nécessaire de revendiquer au soleil une place pour les fils de saint Dominique. La grande voix de Lacordaire l'a fait avec la maîtrise de l'éloquence et l'audacieux succès du génie quand, dans la chaire étonnée de Notre-Dame, il reparut vêtu du blanc habit des Dominicains. Et si j'unis à cet Ordre illustre la Compagnie de Jésus, c'est qu'elle aussi naquit pour combattre une grande hérésie, par la parole, par l'enseignement, par la plume. Ici point n'est besoin de montrer qu'elle n'est pas achevée, la tâche montrée à leurs fils par le regard d'aigle de Dominique et d'Ignace. » (R. P. Belanger, S. J.)

Le même auteur signale les tendances d'une certaine mystique moderne, opposant des objections contre le *Vœu* : « On s'occupe beaucoup aujourd'hui, dit-il, d'inventer de nouveaux moyens de perfection pour succéder aux anciens. » — « L'étonnante découverte du Saint-Esprit, dont l'ancienne mystique aurait, paraît-il, oublié l'action prépondérante, pour y substituer des exercices d'assouplissement quelque peu puérils, ouvre des horizons tout nouveaux. Au souffle de l'amour, les âmes vont désormais ouvrir leurs blanches voiles et bondir, libres et joyeuses, vers la haute mer de la sainteté. Quant aux vœux de Religion, jadis tant prisés, hélas ! ce ne sont plus que des amarres encombrantes qu'il importerait de ne pas multiplier. D'après certaine école, ces antiques obligations, bonnes peut-être au moyen-âge, ont fait leur temps. L'Apôtre moderne doit aller dans la mêlée, comme David au-devant du géant, le cœur dilaté par la charité pure, dégagé surtout de la crainte qui ne saurait que le comprimer. » — « La conclusion naturelle est qu'il vaut mieux ne pas vouer, car l'amour est plus

grand, et, de plus, on se réserve le mérite d'une donation chaque jour librement renouvelée. Il en résulte aussi que les Associations délivrées d'engagements fixes sont supérieures aux Congrégations qui se les imposent. Enfin et par manière de corollaire, se trouve établi cet axiome, aujourd'hui en faveur malheureuse dans des milieux chrétiens ; c'est que les vœux temporaires l'emportent sur les perpétuels, puisque eux aussi permettent de recommencer le sacrifice et attaquent moins la liberté.

« Telle est l'objection dans toute sa force, dégagée des précautions oratoires qui pourraient l'adoucir.

« De telles nouveautés n'émeuvent guère quiconque s'est un peu pénétré des principes philosophiques et théologiques ; tout au plus surprennent-elles sous la plume d'hommes vertueux et généralement instruits. N'est-ce pas là l'enfantine difficulté éclore au cerveau de tout novice enclin à philosopher ? Mais pour les âmes non initiées aux éléments théologiques, ces paroles sont troublantes, surtout si elles viennent à tomber des lèvres qui devraient les instruire. » — « A la question suivante : « Est-il plus louable et plus méritoire de faire quelque chose en vertu d'un vœu que sans y être obligé par vœu ? », saint Thomas répond sans hésiter : « Il est meilleur, il est plus méritoire d'accomplir un acte que l'on a voué, que de faire le même acte sans vœu. » L'auteur que nous citons expose comment « le vœu est supérieur à l'indépendance, parce qu'il offre à Dieu le principe de nos actes, parce qu'il nous fixe à jamais dans la pratique des conseils, parce qu'il est un acte très parfait d'amour. » (*Valeur du vœu*. R. P. A. Belanger, S. J. Typ. P. S. Pierre, place des Armes, 1, Nice.)

Le Souverain Pontife a réfuté les opinions nouvelles, connues sous le nom d'Américanisme, dans une lettre adressée au Cardinal Gibbons, Archevêque de Baltimore, dont nous citons quelques extraits :

« Pour prétendre qu'il y a des vertus chrétiennes plus appropriées que d'autres à certaines époques, il faudrait oublier les paroles de l'Apôtre : *Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils*. (Rom., VIII, 29.)

« Le maître et le modèle de toute sainteté, c'est le Christ ; c'est sur lui que doivent se régler tous ceux qui désirent trouver place parmi les bienheureux.

« Or le Christ ne change pas avec les siècles, mais *il est le même aujourd'hui qu'il était hier et qu'il sera dans tous les siècles*. (Hebr., XIII, 8.) C'est donc aux hommes de tous les temps que s'adresse cette parole : *Apprenez de moi que je suis humble et doux de cœur* (Saint Matth., XI, 29) ; il n'est pas d'époque où le Christ ne se montre à nous comme *s'étant fait obéissant jusqu'à la mort* (Philipp., II, 8) ; elle vaut aussi pour tous les temps cette parole de l'Apôtre : *Ceux qui sont disciples du Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences*. (Gal., V, 24.)

« Plût à Dieu que ces vertus fussent pratiquées aujourd'hui par un plus grand nombre et avec autant de perfection que les saints des siècles passés ! Ceux-ci par leur humilité, leur obéissance, leur austérité, ont été *puissants en œuvre et en parole*, pour le plus grand bien non seulement de la Religion mais encore de leurs concitoyens et de leur patrie.

« De cette sorte de mépris des vertus évangéliques appelées à tort *passives*, on devait facilement en arriver à laisser pénétrer peu à peu dans les âmes le mépris de la vie religieuse elle-même.

« C'est là une idée commune aux partisans des opinions nouvelles, à en juger d'après certaines appréciations qu'ils ont émises concernant les vœux prononcés dans les Ordres religieux.

« Ils affirment, en effet, que ces engagements sont tout à fait contraires au génie de notre époque en tant qu'ils restreignent les limites de la liberté humaine ; qu'ils conviennent aux âmes faibles plutôt qu'aux âmes fortes et que, loin d'être favorables à la perfection chrétienne et au bien de l'humanité, ils sont plutôt un obstacle et une entrave à l'une et à l'autre.

« La fausseté de ces assertions ressort avec évidence de la pratique et de la doctrine de l'Eglise qui a toujours eu la vie religieuse en haute estime. Et certes, ce n'est point à tort ; car, ceux qui, appelés de Dieu, embrassent spontanément ce genre de vie, et qui, non contents des devoirs communs qu'imposent les préceptes, s'engagent à la pratique des conseils évangéliques ceux-là se montrent les soldats d'élite de l'armée du Christ. Croirons-nous que c'est là le propre d'esprits pusillanimes ? ou encore un moyen inutile ou nuisible à la perfection ? Ceux qui s'engagent ainsi dans les liens des vœux sont si loin de perdre leur liberté, qu'ils jouissent au contraire d'une liberté beaucoup plus entière et plus noble, *celle-là même par laquelle le Christ nous a rendus libres* (Galat., iv, 31).

« Quant à ce qu'ils ajoutent, à savoir que la vie religieuse n'est que peu ou point utile à l'Eglise, outre que cette assertion est offensante pour les Ordres religieux, il n'est personne de ceux qui ont lu les Annales de l'Eglise qui puisse être de leur avis.

« Vos Etats-Unis eux-mêmes ne doivent-ils pas à des membres de familles religieuses tout ensemble les germes de la foi et de la civilisation ? Et c'est à l'un d'entre eux, — ce qui est tout à votre éloge, — que vous avez décidé naguère d'ériger une statue.

« Et maintenant, à notre époque même, quels services empressés, quelle abondante moisson les Ordres religieux n'apportent-ils point à la cause catholique partout où ils sont établis ? Combien nombreux sont-ils à faire pénétrer l'Evangile sur de nouveaux rivages et à étendre les frontières de la civilisation, au prix des plus grands efforts et des plus graves périls !

« C'est à eux non moins qu'au clergé séculier, que le peuple doit les héros de la parole divine et les directeurs des consciences ; c'est à eux que la jeunesse doit ses maîtres, l'Eglise enfin les types de tous les genres de sainteté.

« Il faut accorder les mêmes éloges à ceux qui embrassent la vie active et à ceux qui, épris de la solitude, s'adonnent à la prière et à la mortification corporelle. Combien ceux-là ont mérité et méritent encore excellemment de la société, on ne peut l'ignorer si l'on sait la puissance, pour apaiser la colère de Dieu et se concilier ses faveurs, de *la prière perpétuelle du juste* (St. Jac., v, 16), surtout si elle est jointe aux macérations de la chair.

« S'il en est cependant qui préfèrent se réunir sans se lier par aucun vœu, qu'ils agissent suivant leur inclination ; un institut de ce genre n'est ni nouveau ni désapprouvé dans l'Eglise. Qu'ils évitent toutefois de le placer au-dessus des Ordres religieux.

« Au contraire, puisque de nos jours, on est plus porté qu'autrefois à rechercher les plaisirs coupables, il faut estimer davantage ceux qui, *ayant tout quitté, ont suivi le Christ...*

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 22^e jour de janvier 1899, la 21^e année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, Pape. »

Voici un exemple récent qui démontre la valeur et la puissante influence des vœux, soit dans le monde, soit dans l'état religieux :

« Le 23 décembre 1887, s'éteignait dans le Seigneur l'une des vies les plus saintement remplies que les chrétiens puissent ambitionner pour eux-mêmes. Mme la comtesse Rose-Anne Tibault de la Chevasnerie, veuve de M. le comte de Pimodan de la Vallée de Rarécourt, devenue une humble Clarisse depuis la mort de son mari, échangeait contre le

ciel, son pauvre Monastère de Rennes, à l'âge de soixante-quatre ans.

« Mariée fort jeune » au comte de Pimodan, « elle avait formé avec lui une union plutôt angélique qu'humaine. Enrôlés tous les deux de très bonne heure sous la bannière du Tiers-Ordre de saint François d'Assise, M. et Mme de Pimodan ne cessèrent jamais d'en observer l'ancienne Règle dans toute sa rigueur. Que dis-je ? Leur vie commune avait tous les caractères de l'existence la plus pénitente. Avec une très grande fortune, on les surprenait à table n'ayant devant eux qu'une soupe à l'eau et au sel, une vulgaire choucroute, et deux doigts de vin commun dans leur verre. Et où donc passaient les rentes dont le total aurait permis à tant d'autres familles de mener grand train de maison ?

« Demandez-le aux nombreux jeunes gens que leur générosité silencieuse a fait monter aux autels du Seigneur ; demandez-le aux enfants, plus nombreux encore, dont ils ont payé l'instruction et l'éducation complète, demandez-le aux pauvres ménages, qu'ils ont mariés, dotés, soutenus. Interrogez les missionnaires des pays étrangers, dont ils étaient l'appui, les églises paroissiales qu'ils ont construites, restaurées, enrichies, interrogez les œuvres pieuses de la ville de Nantes et d'ailleurs, dont ils étaient l'âme et le bras droit, interrogez les pauvres de la ville et de la campagne dont ils étaient la providence et les insignes bienfaiteurs.

« Leur union établie sur le « pur amour de Dieu » beaucoup plus encore que sur leur amour réciproque inaltérable, les avait élevés si haut dans la vertu parfaite, qu'ils étaient regardés comme « les deux saints de la ville de Nantes » si riche pourtant en nobles et saintes vies.

« On en aura une petite idée, quand on saura que M. de Pimodan s'était *engagé par vœu à obéir* à son épouse, et que celle-ci, mue par le même sentiment chrétien *avait fait vœu d'obéir* à son mari. »

Dans son mariage, « la vie tout entière » de Mme de Pimodan « avait été une véritable vie de Clarisse, en commun avec le noble ami que Dieu lui avait associé ; une fois rendue à elle-même, elle sentit le besoin d'être encore plus exclusivement au Seigneur, dès lors, elle tourna ses pensées et son

cœur vers l'austère cloître des Pauvres Clarisses. La femme opulente avait soif de pauvreté et la grande dame du monde aspirait à l'austérité de la solitude sous le regard de Dieu ».

Le Monastère de Sainte-Claire à Rennes qu'elle avait fondé, « étant terminé, elle s'y enferma pour le reste de ses jours. » Après quatre ans de vie religieuse, Sœur Marie de Salomé (c'était son nom de Religion), plus libre et plus heureuse dans les *liens sacrés des vœux de Religion* qu'elle ne le fut sous les parures de sa brillante jeunesse, « fut ravie à ses compagnes de sacrifices par une maladie de cœur. Se voyant mourir, elle disait sans cesse : « Je ne veux que la volonté de Celui qui est le Maître. » A ses derniers instants, elle répétait encore sa maxime favorite : « Aimons Dieu, pour Dieu, non à cause des châtimens ou des récompenses, mais à cause de ses divins attributs et pour Lui-même. » Quelle sainteté ne révèle pas une telle parole mise en pratique pendant toute une vie si remplie d'œuvres ! » (Extr. *St. François et la Terre-Sainte*, n° juil. 1899).

III. Consécration au Sacré-Cœur de Jésus.

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour... »
(N.-S. Jésus-Christ à la B^{te} M^{re}-Marie).

Deux siècles se sont écoulés depuis que Notre-Seigneur daigna révéler les desseins de miséricorde de son divin Cœur envers l'humanité coupable dont il s'est fait le Médiateur. Ces ineffables manifestations de la divine charité ont amené bien des cœurs à répondre à celui du bon Maître : des monuments splendides en perpétuent la mémoire ; le plus remarquable, celui du *Vœu national*, à Montmartre, va se couronner de son Dôme, cette année même. Une infinité de Statues, représentant Jésus-Christ nous montrant son Sacré-Cœur, ont été érigés ; des *Unions* (1) de prières et de bonnes œuvres

(1) « Il existe une association de prières que le Souverain Pontife Léon XIII approuva par un Bref du 16 mars 1880 ; en prodiguant ses louanges et ses encouragements aux promoteurs, il bénit l'Œuvre avec effusion, voulut

surgissent partout en son honneur. Enfin les *Consécérations* privées ou publiques deviennent le complément indispensable des exercices de la *salutaire dévotion*.

En 1792, nous avons vu nos anciennes Mères se consacrer aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie et établir depuis la consécration de chaque premier Vendredi du mois, etc. Cette dévotion a été une source inépuisable de bénédictions pour notre Communauté; nous pouvons dire que toute son histoire raconte les miséricordes du Divin Cœur et les bontés maternelles du Cœur Immaculé de Marie.

Mais en cette année 1899, qui restera célèbre dans les fastes de la Sainte Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ a voulu, par une inspiration toute spéciale de l'Esprit-Saint, consacrer au Sacré-Cœur de Jésus *le genre humain tout entier*. Le 11 juin, le dimanche qui suivit la fête du Sacré-Cœur, le Souverain Pontife fit cet acte de Consécration dans la Chapelle Sixtine. Les vrais catholiques s'unirent au Père commun dans cette consécration de toutes les âmes. Quel motif

bien lui imposer le nom de *Sainte-Union* et détermina la petite prière qu'elle demande à ses associés.

« Le même jour, le Vicaire de Jésus-Christ l'enrichit de précieuses indulgences.

« Cette excellente association a pris naissance en 1878. La première inspiration de cette œuvre providentielle germa à Nantes, dans une âme toute dévouée à la Personne et aux intérêts de Notre-Seigneur Jésus-Christ, M^{me} de Pimodan, dont nous avons parlé précédemment. Depuis longtemps, sans savoir où ses desseins aboutiraient, elle cherchait, dans le silence et la prière, un moyen de consoler efficacement le Cœur de Jésus des outrages sans nombre qu'il reçoit dans les tabernacles des sectateurs du schisme, lorsque la pensée lui vint de grouper le plus d'âmes possible, dans une immense association de prières, pour le retour à l'unité de tant de chrétiens séparés de l'Eglise Romaine, l'unique Epouse de Jésus-Christ, l'unique Mère de ses enfants.

« Un vénérable Religieux de la Compagnie de Jésus, décédé pieusement depuis, le P. Hus, véritable homme de Dieu, qui savait si bien joindre la sainteté à la science, fut le confident de ses desseins. C'était au moment où les PP. Franciscains venaient d'ériger à Saint-Nazaire le Couvent du *Cœur miséricordieux de Jésus*. Le projet de la pieuse dame et le titre du nouveau Couvent s'accordaient à merveille. Pour ramener à l'unité du berceau de troupeaux errants, à qui, en effet mieux s'adresser qu'à la miséricorde compatissante de l'unique Pasteur des âmes ?

« A peine connue des divers centres de piété et de propagande religieuse, l'association de la Sainte-Union a suscité des dévouements pleins de zèle. En 1887, le nombre des associés de la Sainte-Union s'élevait au beau chiffre de cent quarante-six mille cinq cent neuf, et, chose digne de remarque, qui prouve combien cette œuvre est agréable à Dieu et puissante sur le Cœur miséricordieux de son Fils, c'est à partir de sa fondation que les conversions des schismatiques ont pris un caractère de continuité qui tend à se généraliser de plus en plus. » (Extr. S. François et la T^{re} S^{ie}, n° juil. 99.)

d'espérer ne trouvons-nous pas dans cette manifestation de l'union de tant de cœurs s'offrant au Rédempteur par son Représentant ici-bas ! Plus puissante que les supplications du grand-prêtre Aaron est la prière de notre Pontife dont on peut dire aussi, mais dans un sens encore plus élevé : « Dans la longue robe qu'il portait, tout le globe de la terre était représenté ; et les grandeurs des ancêtres étaient gravées sur les quatre rangs de pierres ; et votre magnificence (ô Dieu !) était gravée sur le diadème de sa tête. » (Sag. c. xviii.)

Quelques-uns ne voient de remède pour la société que dans un châtiment extraordinaire infligé à tous les prévaricateurs ; nous préférons l'attendre d'une effusion nouvelle de la charité de notre Dieu : « Miséricorde divine incarnée dans le Sacré-Cœur de Jésus, couvrez le monde et répandez-vous sur nous ! » Jésus, sauvez votre France ! Elle se fie à vous comme à son meilleur Ami, ainsi que l'exprime si bien le pieux auteur de la consolante poésie que nous citons ci-après :

DILEXIT NOS !

« *Vive le Christ qui aime les Francs !* »

Nos aïeux nous l'ont dit, notre foi le répète ;
En tête de nos lois, nos sages l'ont écrit ;
Aux jours de gloire, aux jours de deuil ou de tempête,
Vous nous avez aimés, ô Cœur de Jésus-Christ.

Le Christ aima les Francs : c'est toute notre histoire ;
A Tolbiac, à Reims, à toute heure, en tout lieu,
Au tocsin de l'épreuve, aux charges de victoire,
Sur nos *Gesta Dei* battit le Cœur d'un Dieu.

Tout peuple, en parcourant ses haltes séculaires,
Fait jaillir, du chemin que labourent ses pas,
L'étincelle de haine ou le flot des colères ;
S'il n'a point d'ennemis, ce peuple ne vit pas.

Les haines qu'en passant un grand peuple soulève
Ont éclaté sur nous ; le monde en a frémi :
Contre nous, que le monde entier tire le glaive ;
CONTRE LE MONDE ENTIER NOUS AVONS UN AMI.

Le Christ aime les Francs : c'est notre destinée ;
C'est notre cri d'espoir, sous les pieds d'un vainqueur ;
La France, ô Dieu vivant, fut votre fille aînée ;
Ses rois, les fils aînés de votre Sacré-Cœur.

La France, agenouillée au bord du baptistère,
Où Clovis se courba sous la main de Remi,
Dit à l'avenir sombre où gronde le mystère :
Passe ! qui que tu sois ; nous avons un Ami.

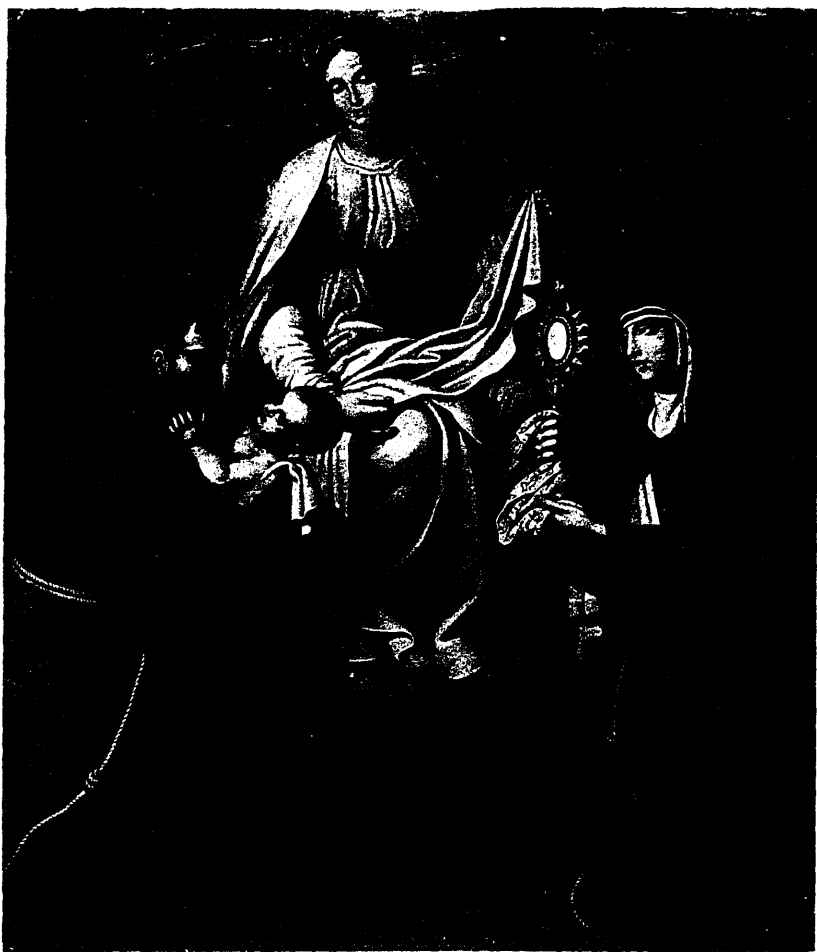
Nous avons un Ami ; n'en eussions-nous point d'autre,
Son amour nous suffit : le Christ aime les Francs ;
Son Cœur divin, son Cœur blessé cherche le nôtre ;
Malheur aux cœurs fermés, ingrats, indifférents !

Qui n'aime pas est mort, homme ou peuple... Espérance !
De son ciel, notre Ami, le Christ, nous tend les bras ;
Le Christ t'ouvre son Cœur ; il est la vie, ô France,
Le Christ aime les Francs ; aime-le... Tu vivras.

(V. DELAPORTE, S. J.)



LA VIERGE MARIE DONNANT L'ENFANT JÉSUS



Phot. J. Sylvestre, à Lyon

S^T FRANÇOIS & S^{TE} CLAIRE D'ASSISE

(PEINTURE DU XVI^E SIÈCLE)

LIVRE DEUXIÈME

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Biographie de la T. R. Mère Marie de saint Alexis

ABBESSE DU MONASTÈRE DE SAINTE-CLAIRE, A LYON

*D'après les écrits d'une Clarisse, sa contemporaine, Professe
de la même Communauté, 1782.*

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE ET ÉDUCATION CHRÉTIENNE

DE MADEMOISELLE MARGUERITE GRINOD

« Dieu de mes pères, et Seigneur de miséricorde, qui avez fait toutes choses par votre parole.

« Donnez-moi la sagesse assistante à votre trône, et ne me rejetez pas du nombre de vos enfants. » (Sag., ch. ix.)

Dans la première partie de notre ouvrage, nous nous étions attachées surtout à faire ressortir les caractères de la mission providentielle de notre T. R. Mère Marie de saint Alexis, comme Abbessse de notre Monastère. L'accueil si favorable fait par nos chères Communautés aux extraits de sa biographie, nous détermine à puiser de nouveau dans cette source d'édification, non seulement pour les âmes appelées au même genre de vie, mais pour d'autres encore. Nous transcrivons de nombreux souvenirs d'une si admirable existence prise dès son berceau.

Le Seigneur bénit le mariage de Monsieur Louis Grimod de Fuis, bourgeois de Lyon, et de Madame Benoite Paillut, issus l'un et l'autre d'une famille honorable à tous égards. Il leur avait accordé déjà huit enfants, lorsque le 12 février 1723, naquit le neuvième, qui sera le sujet de cette notice. Cette enfant qui devait être si privilégiée, reçut au baptême le nom de Marguerite. Dieu lui donna « une belle âme et un cœur docile », selon l'expression de Salomon (1) : elle fut comblée des dons qui plus tard devaient la rendre digne épouse de Jésus-Christ.

Le Seigneur qui prépare toutes choses pour le bien de ses âmes privilégiées, dans lesquelles il prend ses complaisances, l'avait appelée au monde la dernière, après tous ses frères et sœurs. Ceux-ci furent pour elle comme un cortège d'anges tutélaires, dont les bonnes impressions eurent l'influence la plus salutaire sur son cœur, dès le berceau, et à mesure que sa raison se développait, s'ouvrait-elle à la lumière, comme une fleur s'ouvre peu à peu aux rayons du soleil.

Ses oreilles, en effet, n'entendirent que les louanges du Seigneur et les accents de la prière, qui retentissaient continuellement dans cette sainte maison. L'amour de Dieu passait ainsi de l'oreille jusqu'au cœur. Sa langue commençait à peine à se délier, qu'elle chantait déjà de sa douce petite voix, et dans son ingénu babil, ce pieux couplet :

Pourquoi, veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend ?
L'enfant soumis à sa Mère,
A Jésus est sûr de plaire.

Néanmoins son bon caractère ne se dévoila point complètement tout d'abord ; et comme le feu se cache sous la cendre, de même son cœur aimant se voilait sous certains défauts assez naturels aux enfants : son humeur était irascible et mutine. Elle avait quatre ans, lorsqu'une de ses sœurs lui ayant fait quelque petit chagrin, elle lui donna deux ou trois soufflets. Un de ses frères l'ayant aperçue, l'en reprit, apparemment comme d'une offense de Dieu. Elle y fut si sensible, qu'elle alla aussitôt dans sa chambre pour pleurer sa faute.

(1) Sag., c. VIII.

Une autre fois, ayant fait encore une petite malice, on fut obligé de la corriger ; elle en devint si confuse qu'elle se cacha dans la ruelle de son lit. Un de ses frères étant venu l'y trouver pour l'agacer sur ce qui faisait le sujet de sa confusion, elle le frappa du pied en lui disant : « Retirez-vous de là, petit vilain. » Etant Religieuse, elle avouait, avec la simplicité qui la caractérisait, que cette faute avait été son plus grand péché, aussi ne cessa-t-elle jamais de le déplorer.

Ses parents lui donnèrent une maîtresse très pieuse, qui lui enseigna sans peine, avec les lettres humaines, les premiers éléments de notre sainte Religion. De plus, sa sœur aînée qui avait constamment l'œil sur elle, faisait tout son possible pour l'appliquer aux exercices de piété, et lui faciliter la pratique de la méditation, source principale de la connaissance de Dieu et de son amour. Marguerite n'avait alors que six ans ; et déjà elle se retirait dans une chambre, en compagnie de sa plus jeune sœur, un peu plus âgée qu'elle ; et là, toutes les deux faisaient oraison, avec un livre et un sablier. Un tel exercice, pour des enfants de cet âge, devait être pénible : « Aussi, disait-elle plus tard en riant, nous avions bien soin de secouer le sablier pour abrégér le temps. » Dans la suite, au contraire, le temps destiné à la prière ne devait jamais lui paraître assez long. Sa sœur aînée, voulait faire deux saintes de ses deux petites sœurs. Dans ce but, leur promenade ordinaire était de la maison à l'église, et de l'église à la maison. Leur demeure était un sanctuaire au foyer domestique, un oratoire dont Monsieur Grimod était comme le Prêtre : il excitait lui-même au service de Dieu tous ses enfants, et les lui offrait comme des hosties vivantes déjà consacrées à sa gloire. Quatre d'entre eux devinrent, en effet, de dignes Ministres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Deux entrèrent dans l'Ordre de Saint-François où ils se distinguèrent par leur vertu et leur science, non moins que par la sagesse avec laquelle ils remplirent les principales charges. Le troisième entra dans la Compagnie de Jésus ; brûlant d'un zèle d'Apôtre, il consuma sa vie à la conquête des âmes dans les missions lointaines. Il se vit plusieurs fois au moment de cueillir la palme du martyre, auquel, à son grand regret, Dieu le fit échapper comme par

miracle. Le quatrième devint Chanoine du Chapitre de Chartres. Les deux plus jeunes des filles, après avoir été comme leurs aînées, les modèles des vierges du Christ dans le monde, entrèrent dans le cloître, l'une à la Visitation et l'autre dans notre Monastère. Enfin cette maison était une école de vertu, et le bon exemple de toute cette famille était l'édification de tous ceux qui la connaissaient. Comme un torrent entraîne tout sur son passage, ainsi le bon exemple entraîne les cœurs ; et le cœur sensible de la petite Marguerite fut irrésistiblement porté vers le bien par les exemples de ses parents ; et sur ce sol béni de l'héritage paternel sa vertu jeta de profondes racines.

CHAPITRE II

VICTOIRES REMPORTÉES SUR ELLE-MÊME. — ATTRAIT POUR L'ÉTAT RELIGIEUX

« Un enfant sage garde la doctrine de son père ; mais un enfant moqueur n'écoute pas quand on le reprend. »

Pour moi, « j'ai aimé la sagesse. Je l'ai recherchée dès ma jeunesse ; et j'ai demandé à l'avoir pour compagne et je me suis épris de sa beauté. »

(Sag., c. viii.)

Le Seigneur, jaloux de la beauté de nos âmes, met tout en usage pour les attirer à Lui : inspirations, bons exemples, touches intérieures, attrait sensibles, rien n'est épargné. Une âme, une seule, suffit pour exciter son amour et devenir l'objet de ses recherches et de ses préférences saintement jalouses. Or, l'âme de Marguerite ne demeura pas indifférente à l'appel du divin Epoux, qui frappait à la porte de son cœur, surtout dans ses oraisons. Alors, devant Dieu, elle se reprochait ses petites saillies d'humeur enfantine, comme de très grandes faiblesses, indignes d'une âme qui aspire à la perfection. Elle les considérait comme ces nuages dont parlent les prophètes, ces brouillards épais qui obscurcissent le regard et empêchent de voir Dieu. Elle gémissait, elle priait et faisait des efforts pour se corriger, quoique le moment de la victoire complète ne fût pas encore venu. Le Seigneur prend plaisir à nous voir combattre nos défauts dans une lutte d'autant plus méritoire qu'elle est plus longue et plus persévérante. Il tardait donc à exaucer les gémissements de la pieuse enfant, mais c'était pour rendre plus tard son triomphe plus éclatant. Enfin, elle fut exaucée. Devenue Abbessé, elle le racontait quelquefois à ses filles, pour les encourager au même combat : « Ce fut, disait-elle, « un miracle : Du jour au lendemain, je me trouvai si fort « changée que je n'étais plus la même. Mon père, qui, peu « de temps auparavant, disait à une de mes sœurs : « — Je

« crains que cette enfant ne nous fasse un jour de la peine »,
« était dans l'admiration, à la vue de mon changement. »

Elle avait alors quatorze ans. Tous les dons que le Créateur lui avait départis se développèrent rapidement : un caractère égal, souple et docile, accompagné d'un naturel riche et d'un excellent jugement ; une âme forte et généreuse, une sainte audace qui lui faisait trouver mille inventions de pénitences rigoureuses qu'elle exerçait déjà à cet âge encore tendre, malgré la délicatesse de son tempérament. Son esprit était ingénieux en tout ce qu'elle entreprenait ; son langage était modeste et plein de grâce. Enfin, tous ces dons étaient couronnés par une éminente piété. Telles étaient les rares qualités de celle que le Seigneur préparait à devenir son Epouse.

Comme les demoiselles Grimod allaient souvent faire la visite du Très Saint-Sacrement aux heures où les églises sont le moins fréquentées, surtout dans celle des RR. Pères Capucins, l'humilité et la modestie des Religieux qui balayaient et appropriaient l'église à ce moment-là, attiraient l'attention de Marguerite et lui inspiraient de la dévotion ; elle s'approchait d'eux parfois, ainsi que la plus jeune de ses sœurs, pour se recommander à leurs prières, afin de connaître sa vocation. Elle demanda un jour à sa sœur aînée s'il n'y avait pas un Ordre de filles comme les Capucins. Elle lui répondit affirmativement et lui parla du monastère des Clarisses de Lyon, ce qui augmenta ses secrets désirs. Déjà, dans sa première Communion, qu'elle fit à l'âge de neuf ans, Dieu lui avait donné une connaissance particulière de l'état où il l'appelait ; et cette intuition toute surnaturelle fit sur son âme une inoubliable impression. Lorsqu'elle prit la résolution de se présenter dans notre Monastère, elle y mit une ferveur tout angélique. Sa sœur aînée, qui l'accompagnait, avait auparavant beaucoup combattu sa vocation, mais l'énergique enfant était restée ferme dans sa détermination. Son jeune âge faisait seul obstacle, pour quelque temps, à la réalisation de son vœu le plus cher ; mais elle prit le généreux parti de pratiquer dans la maison paternelle les exercices de la vie de Clarisse, selon les moyens qu'elle pouvait trouver.

Elle commença donc à se lever la nuit pour prier; elle jeûnait, elle pratiquait d'autres austérités, car son ardeur pour la pénitence ne pouvait souffrir d'intervalle entre désirer et faire. L'amour de la solitude, l'attrait pour l'oraison excitaient ses désirs. Il nous semble l'entendre dire, comme l'Epouse des Cantiques à son divin Epoux : « Fuyons
« ce monde, fuyons-le avec la vitesse du faon de la biche
« courant à travers les collines. Retirons-nous dans la re-
« traite où je pourrai sans retard vous contempler. O soli-
« tude ! ô ma très chère solitude !... »

CHAPITRE III

PROGRÈS DANS LES VERTUS. — VŒU DE PERFECTION

« Qui gravira sur la montagne du Seigneur ?
Ou qui se tiendra dans son lieu saint ?
« Celui dont les mains sont innocentes et le
cœur pur ; qui n'a pas reçu son âme en vain... »
(Ps. xxiii.)

L'une des illusions les plus dangereuses et les plus ordinaires des âmes qui commencent à servir Dieu est de s'arrêter au milieu de leur course et de se contenter d'une vertu commune, sans aspirer à la perfection. La charité parfaite est une vertu divine dont l'horizon n'a point de limites, dont la noble ambition ne souffre point de bornes. Mademoiselle Marguerite Grimod était embrasée de ce noble amour, qui ne dit jamais : « C'est assez ». Non contente d'avoir remporté quelques victoires sur elle-même, elle résolut de s'élever vers Dieu par tous les moyens possibles, et de gravir sa sainte montagne, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le sommet de la perfection.

Vers l'âge de quinze ans, elle se consacra au service de la Très Sainte Vierge par le vœu de virginité, dans une de ses Chapelles, où elle la prit pour sa Mère et pour la gardienne du trésor de son innocence. La Reine des Vierges récompensa une telle consécration en préservant des tentations cette fille bien-aimée, qui avoua n'avoir jamais rien éprouvé de contraire à la sainte vertu. Mais, persuadée que pour conserver le trésor qu'elle possédait, il fallait faire aux sens une guerre continuelle et les regarder comme des ennemis domestiques très dangereux, elle s'appliqua plus que jamais à les mortifier.

Lorsque, sous les fenêtres de la maison paternelle passait quelque joyeux cortège et que ses sœurs s'empressaient de le regarder, elle y allait aussi, mais elle tenait ses yeux fermés, jusqu'à ce que le cortège eût défilé. Ses sœurs lui demandant parfois comment elle avait trouvé ce spectacle, elle répondait : « C'est bien beau ! » Elle faisait de même

lorsque ses parents la conduisaient aux représentations du collège des Révérends Pères Jésuites. Elle mortifiait ainsi secrètement ses sens, à toute occasion, sans autre témoin que Dieu seul. Les industries dont se servait la généreuse jeune fille pour macérer la chair sont pour nous un sujet d'étonnement et d'admiration plutôt qu'un exemple proposé à notre imitation. Notre-Seigneur a voulu que son Corps sacré fût flagellé et couvert de plaies, afin de faire paraître la beauté des vertus de son âme, comme le dit saint Bernard : « Les secrets qui étaient dans le Cœur de Jésus se sont manifestés par les plaies de son Corps adorable ». Ainsi, notre héroïne nous montre par ses flagellations et ses pénitences son amour pour Dieu, à qui elle rendait amour pour amour, plaies pour plaies. Elle avançait rapidement dans cet amour d'immolation, comme l'aurore, dont la clarté, faible d'abord, ne cesse d'augmenter et finit par se confondre avec la splendeur du soleil, dont elle annonçait le retour.

A l'âge de dix-huit ans, Marguerite ressentit des redoublements de ferveur si intenses, qu'elle ne pouvait presque plus les contenir. Elle augmenta ses austérités, voulant réduire son corps en servitude et en faire une véritable victime ; sur sa chair ensanglantée par de fortes disciplines, elle appliquait un rude cilice. Mais tout cela ne satisfaisant pas encore ses désirs, elle prit la généreuse résolution de faire le *vœu de perfection*. Ce vœu, que la séraphique Thérèse a fait, et d'autres saintes, ne convient qu'à des personnes vraiment humbles, obéissantes et généreuses ; il oblige l'âme à *faire tout ce qu'elle connaît être le plus parfait* ; il règle les sens et redresse tous les mouvements du cœur, tous ses sentiments, et les moindres pensées. La fidélité à remplir un tel vœu montre ce que peut la grâce dans une âme toute livrée aux divines exigences du céleste Epoux.

Voici quelques-unes des résolutions que Marguerite prit à cette époque :

« *Résolutions pour vivre saintement.*

1^o Persuadée que je puis me tromper et que je me trompe, en effet, souvent, je ne ferai nulle difficulté de quitter mon

sentiment pour prendre celui d'autrui, toutes les fois qu'il ne s'agira que de choses indifférentes et que je pourrai le faire sans offenser Dieu.

2° S'il se présente à mon esprit quelque pensée de présomption, j'aurai aussitôt recours à d'autres pensées qui m'humilient. J'obéirai sans réplique aux ordres de mes Supérieurs, et je ne m'excuserai que dans les cas de nécessité.

3° J'accorderai de bonne grâce tout ce que je puis accorder; et, lorsque je serai obligée de refuser, je tâcherai de faire agréer mon refus par des paroles obligeantes.

4° Lorsqu'étant sur le point d'entreprendre quelque chose, je m'apercevrai que je suis poussée par une ardeur un peu trop vive, s'il y a lieu de différer, j'attendrai pour commencer que cette ardeur soit ralentie.

5° Non seulement je réprimerai la colère dès que je la sentirai naître dans mon cœur, mais je ne dirai mot, quelque raison que j'aie de me plaindre.

6° Lorsqu'on me fera quelque demande, je me recueillerai un instant, pour éviter les inconvénients d'une réponse précipitée, qui est l'effet du premier mouvement.

7° Je m'étudierai à avoir pour tout le monde des manières honnêtes, douces et prévenantes.

8° Je ne parlerai jamais de moi sans nécessité, et alors je le ferai en des termes qui marquent la modestie et l'humilité.

9° J'aurai une soumission entière pour ceux qui ont autorité sur moi, et je ne manquerai jamais de les consulter sur toutes les choses qui doivent leur être communiquées.

10° En prenant mes repas, je veillerai sur moi pour ne rien accorder à la sensualité; si je m'aperçois de quelque empressement, je le modérerai en cessant de manger pendant quelques instants.

11° Avant de parler je ferai réflexion sur ce que je dois dire, et je me condamnerai au silence plutôt que de rien hasarder qui puisse être contre la prudence.

12° Je serai sur mes gardes pour détourner toute pensée peu favorable au prochain, afin qu'il ne m'arrive jamais d'interpréter en mal les actions des autres.

13° Dans les occasions de souffrir et de me vaincre moi-même, j'élèverai mon cœur à Dieu avec confiance ; je prendrai un soin particulier de cacher la violence que je me fais et je ne laisserai échapper aucun signe d'impatience.

14° Je serai continuellement unie à Dieu sans contention d'esprit ; exacte sans scrupule. »

On voit par ces résolutions la clarté lumineuse de cette âme privilégiée et la solidité de ses sentiments ; on comprend aussi que son guide ait consenti à son vœu de perfection.

CHAPITRE IV

ENTRÉE EN RELIGION

« Le Seigneur me conduit, et rien ne me manquera.

« Il m'a conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son Nom. » (Ps. xxii^e).

Aux yeux de tous ceux qui voyaient M^{lle} Marguerite Grimod, une vertu si extraordinaire dans une jeune fille présageait une vocation surnaturelle et la fuite du monde, où cette âme angélique ne trouvait rien qui fût digne de la retenir dans son essor vers l'éternelle Beauté et le Souverain Bien. D'autre part, Marguerite était convaincue que les charmes mêmes du monde sont imprégnés d'une douceur meurtrière, à laquelle il lui tardait d'échapper pour toujours. Elle soupirait donc avec plus d'ardeur que jamais après la solitude du cloître, dont elle venait de faire l'expérience dans les exercices d'une retraite préparatoire.

Elle eut encore, avant d'arriver au but, bien des obstacles à surmonter, ainsi que sa compagne, M^{lle} Torrent, actuellement notre respectable Mère Vicair (1). Il n'y avait pas alors de place dans notre Monastère (2). Toutes les deux, « gémissant comme la colombe » du Psalmiste (3), et impatientes de se voir retenues dans le monde, résolurent de s'adresser à la Très Sainte Vierge. Elle firent une neuvaine à Notre-Dame de Fourvière, pour la prier en toute humilité d'obtenir de son divin Fils qu'il retirât de ce monde quel-

(1) Ceci doit s'entendre de l'époque où la Religieuse, contemporaine de la T. R. Mère saint Alexis écrivait sa biographie. M^{lle} Torrent, en Religion Sœur Marie de sainte Claire, fut élue Vicair en 1782. Elle était encore dans cette charge au moment de la Révolution (en 1792), pendant laquelle elle montra un grand courage.

(2) En 1626, une convention faite entre les RR. Pères Récollets et les Clarisses de Lyon, fixait à trente-quatre le nombre des Moniales; le personnel *attitré* des Religieux de l'hospice était porté à quatre et à un tertiaire. (Arch. Dép. Rhône).

(3) Ps. lrv, 7.

ques-unes des Religieuses, et qu'en récompensant celles-ci, en les couronnant au ciel, il facilitât à elles deux l'accomplissement de leurs désirs.

La Sainte Vierge exauça leurs vœux, qui n'avaient d'autre fin que le généreux sacrifice d'elles-mêmes au Seigneur. Dieu retira donc à Lui la Mère Marie-Claire de saint François (1), le 29 novembre 1742, et la Mère Marie-Madeleine du Cœur de Jésus (2), le 27 décembre de la même année.

Notre postulante vit bientôt une autre marque évidente de sa vocation dans la protection des Saints Anges. L'Abbesse lui ayant dit qu'elle la ferait entrer dans la clôture pour l'examiner, selon l'usage, Marguerite se trouva bien embarrassée, car elle savait qu'il lui faudrait faire le tour de la salle du Chapitre les pieds nus, enfiler une aiguille fine, etc.; or, elle avait les chevilles très enflées et la vue bien affaiblie par suite des austérités excessives qu'elle pratiquait. Elle invoqua le secours des Saints Anges, mais au lieu de dire : « Priez pour nous », en récitant les litanies composées en leur honneur, elle disait : « Saints Anges, aveuglez-les. » Elle fut exaucée; les Religieuses ne s'aperçurent nullement de ses incommodités. Elle promit alors aux Saints Anges que si jamais elle en avait le pouvoir, elle leur rendrait quelque service signalé.

Mais le Seigneur mit de nouveau sa vertu à l'épreuve. Le carême se trouvant immédiatement avant l'époque fixée pour son entrée, les pratiques de pénitence auxquelles elle se livrait particulièrement en ce saint temps, firent revenir son mal d'yeux qui ne fit qu'empirer. Elle consulta un médecin qui la rassura, et lui donna quelques remèdes. Toutefois, la confiance qu'elle eut en la Très Sainte Vierge lui fut plus salutaire; car, ayant fait encore une neuvaine à Fourvière, sa vue se rétablit miraculeusement; ce qui ranima sa ferveur, car elle se croyait sur le point de remercier notre Communauté. On lui donna enfin la dernière parole qui l'assurait de son entrée. Elle en fut si comblée de joie, qu'en

(1) Elle était fille de M. Chavance, libraire à Lyon, et avait fait profession en 1691, à l'âge de vingt et un ans.

(2) Elle était fille de M. Perret, marchand de Lyon; elle fit profession en 1722, à l'âge de vingt-neuf ans.

rentrant à la maison paternelle, elle fit un saut, en disant à ses sœurs : « Ah ! j'y suis ! »

Ce fut alors que son âme attirée par la grâce se disposa, suivant l'exemple d'Abraham, à quitter la maison de son père pour donner à Dieu une marque sensible de sa foi et de son obéissance. Elle fit sans hésitation, mais non sans déchirement de cœur, le sacrifice de ses parents, qu'elle aimait avec une respectueuse tendresse ; de leur côté, son départ leur causa une douleur qu'égalait seul leur amour pour Marguerite, fille si chère, et sœur bien-aimée, la consolation, le charme et la joie du foyer domestique.

Ce fut le 19 mai, l'an 1743, un dimanche, que M^{lle} Marguerite Grimod, à l'âge de vingt ans et quelques mois, prit notre saint habit sous le nom de Sœur Marie de saint Alexis. Se consacrant au Très-Haut, elle fit de son cœur un temple et un sanctuaire vivant, où elle n'était occupée qu'à adorer Dieu, à l'aimer, à lui rendre de continuelles actions de grâces. Son holocauste fut d'autant plus agréable au Seigneur que son âme s'était conservée dans une parfaite innocence.

CHAPITRE V

ÉPREUVES DU NOVICIAT

« Seigneur, quand je marcherais à l'ombre de la mort, je ne craindrais point les maux parce que vous êtes en moi.

« Votre verge et votre bâton m'ont consolée. »
(Ps. xxii.)

Sœur Marie de saint Alexis avait goûté dans le monde les délices d'une tendre et constante piété. Son cœur tout brûlant d'ardeur pour Notre-Seigneur ne désirait la solitude que pour jouir sans obstacle de sa douce présence et de ses ravissants entretiens. Mais Dieu qui la destinait à une vertu solide, voulut, comme par un jeu de son amour, se cacher au moment où elle croyait le posséder sans retour. On n'eut pas plus tôt refermé sur elle la porte du Monastère, qu'elle se trouva privée du sentiment de la joie intérieure dont elle jouissait ordinairement. Elle se vit comme dans un désert affreux; tout ce qu'elle put faire fut de ne pas demander à s'en retourner. Elle versa en secret des larmes en abondance, car son divin Epoux avait voilé sa Face, laissant ce pauvre cœur dans l'obscurité et dans la privation des divines caresses, utiles dans les commencements de la vie religieuse et propres à soutenir les exercices monastiques, si opposés à la nature.

Mais la nouvelle Clarisse n'était pas une novice ordinaire dans la pratique de la vertu et de la mortification; les consolations spirituelles dont le Seigneur soutient une âme encore chancelante, ne lui étaient plus nécessaires. Le divin Maître l'éprouvait au contraire, la nourrissait du pain des forts, la préparait elle-même comme un froment pur, broyé sous la meule.

Il la conduisit dans cette voie pénible l'espace de trois ans. Aussi pouvait-elle dire avec l'Epouse des Cantiques : « Mon bien-aimé est pour moi le bouquet de myrrhe : *Fasciculus*

myrrhæ, dilectus meus mihi. » Il semblait, en effet, que tout voulût contribuer à la faire souffrir. Elle qui n'avait eu jusque-là que de la rigueur pour son corps, paraissait ignorer l'amour de la Croix; lorsqu'elle se couchait avec ses gros habits, elle étendait ses bras et disait en versant des larmes : « O mon Dieu ! où suis-je ? » Quelque temps après, elle sentit un mouvement d'impatience contre son pauvre chevet de paille, qu'elle eut envie de jeter par la fenêtre; mais elle se relint, et pour punir ce premier mouvement, elle prit un escabeau en guise d'oreiller. D'autres fois elle couchait sur le plancher de sa cellule, combattant ainsi ses répugnances, qui se tournèrent bientôt contre sa grossière tunique. Enfin, n'y tenant plus, elle la quitta, ne gardant que l'habit extérieur. Elle se rendit en cet état à Matines, où elle éprouva une continuelle crainte que sa Maîtresse ne vînt à s'apercevoir qu'elle n'avait pas de doubles manches. Elle en fut quitte pour la peur; mais rentrée dans sa cellule, elle reprit sa tunique en se promettant de ne pas retomber dans cette faute.

Ce ne furent là pourtant que ses moindres épreuves : son âme était toujours noyée dans un abîme de ténèbres. Il lui semblait que Dieu l'eût entièrement abandonnée. Les exhortations et les avis du Confesseur paraissaient ne lui apporter ni lumière ni force aucune. Dans ces circonstances si pénibles, la confiance en sa Mère Maîtresse lui eût servi d'adoucissement; mais Dieu permit qu'elle en fût privée, car elle la craignait beaucoup. Celle-ci, touchée de compassion, en voyant sa pauvre novice dans de si grandes peines, l'envoyait parfois à la Très Révérende Mère Abbessé, Religieuse fort intérieure et très capable de fortifier par ses conseils une âme dans l'épreuve.

Les larmes que Sœur Marie de saint Alexis versait quelquefois en présence de ses compagnes de Noviciat excitaient aussi leur compassion; elles faisaient donc ce qu'elles pouvaient pour la consoler par leurs manières douces et obligeantes, mais leur consolation n'était pas celle du divin Epoux !... Marguerite n'avait jamais éprouvé une si grande insensibilité à l'égard des choses spirituelles. Qui pourrait raconter ses douloureuses inquiétudes, ses pénibles recherches,

ses élans continuels? « O mon Dieu, disait-elle, suis-je dans votre grâce? ou l'ai-je perdue? Que ferai-je, ou que puis-je faire pour vous trouver et vous posséder? »

Les exercices réguliers ne lui furent pas moins pénibles. Elle s'échappait parfois à dire : « Toujours à la Messe! toujours à Vêpres! » La préparation qui précède chaque Heure de l'Office était pour elle un supplice. Sa compagne, M^{lle} Torrent, son intime amie avant leur entrée en Religion, était dans l'étonnement et ne savait que penser. Elle a avoué que si elle n'eût connu sa piété dans le monde, elle eût douté de sa vocation.

Mais dans ce pitoyable état, dans cette obscurité, et parmi ces ténèbres, capables de décourager l'âme la plus ferme, elle ne laissait pas cependant d'agir avec autant de fidélité que si elle eût joui de la lumière et de la paix. Elle était toujours la première partout, malgré la diligence des autres novices; elle suivait avec régularité le cours des exercices religieux, malgré sa désolation : comme le soleil suit invariablement sa marche, et ne cesse pas de continuer sa course, lors même qu'il est couvert de nuages. Les Religieuses, ignorant généralement son état, jugeaient, à la voir toujours égale et gracieuse, qu'elle jouissait d'un parfait contentement.

Sœur Marie de saint Alexis, ayant achevé son année de probation, fut reçue à la Profession avec l'agrément de toute la Communauté qui l'appréciait comme un sujet d'élite. Elle entra en retraite avec empressement et ferveur, espérant y trouver Celui qu'elle cherchait depuis si longtemps. Il semble que ce divin Epoux, voyant cette âme sur le point de lui faire l'entier sacrifice d'elle-même, devait se montrer lui-même et dissiper par sa présence le nuage qui le cachait, soit pour récompenser sa fidélité, soit pour lui témoigner qu'il acceptait son sacrifice. Mais non : le Seigneur la traita en âme généreuse, la laissant dans l'état pénible de l'épreuve. Elle s'en expliqua à sa Maîtresse en ces termes : « Ma Mère, je ne vois qu'un désert affreux, des sables brûlants, des sources arides, des bêtes sauvages... » Comme si elle eût dit : « Je suis sans consolation et assiégée de tentations. » Enfin, le jour de sa Profession étant arrivé, elle se

rendit au lieu du sacrifice avec la soumission d'Isaac gravissant la montagne de l'holocauste sans savoir qu'il était lui-même la victime. Elle se sacrifia totalement au Seigneur, sans éprouver ce sentiment surnaturel et délicieux qui donne des charmes au sacrifice le plus amer. Elle prononça ses vœux le 20 mai 1744, âgée de 21 ans.

A peine entrée dans sa nouvelle carrière, la jeune Professe résolut de courir à pas de géant dans les voies de la perfection, malgré les sécheresses et les aridités qui désolaient son âme.

L'Abbesse la mit à la cuisine comme aide de la dépensière, et dans cette humble occupation, elle trouva bien des occasions de grandir en vertu. A l'imitation des Anges, qui emploient tout leur pouvoir et toute leur énergie pour exécuter les ordres de Dieu, Sœur Marie de saint Alexis mit tout son pouvoir à bien s'acquitter de l'office qui lui était enjoint. Elle se rendit surtout attentive à purifier toutes ses actions, même les moindres, par des intentions nobles. Elle se montra exacte à pratiquer toutes les vertus, dont les occasions se rencontrent sans cesse dans les travaux pénibles; et l'on peut dire qu'elle pouvait servir de modèle aux anciennes Religieuses par son attention à se mortifier. Loin de chercher à satisfaire ses goûts, comme son emploi aurait pu lui en donner quelque facilité, elle se réservait les restes qui eussent répugné à d'autres, et employait maintes petites industries pour être toujours mal servie. La dernière année de sa vie, elle disait, en parlant de ce premier emploi : « Je le chérissais parce que j'y trouvais de grands profits pour mon âme. » Elle ajoutait en souriant : « J'y ai fait bien des folies que je ne conseillerais à personne. » Heureuses folies!.. Mais cette âme d'élite ne se contentait pas des pratiques extérieures, qui n'étaient que des étincelles en comparaison des vertus intérieures qu'elle pratiquait continuellement; sans être ralentie ni découragée par l'état de désolation intérieure, par l'absence prolongée du divin Epoux : affligée par des tentations incessantes, et dans cette tempête, à tout moment assaillie par les vagues menaçantes qui devaient la submerger, elle surnageait toujours, et redoublait d'efforts pour aborder au port du salut.

La charité et l'obéissance accompagnaient ses mortifications corporelles ; aussi les guides de cette fervente Clarisse se sentaient-ils pleinement rassurés sur ses voies. D'autre part, Dieu la soutenait, lui donnait la grâce de supporter son secret martyre, qu'elle subit avec résignation, sans jamais en parler pour se plaindre.

Pour surcroît de peine, elle trouva dans son office une compagne dont le caractère était un de ceux qui semblent faits pour exercer les autres, et leur servent d'épreuve, sans nuire à la sanctification. Soit sous quelque prétexte de piété, soit par une certaine inclination à différer ce que l'on doit faire, cette compagne se mettait en retard pour son emploi, croyant toujours avoir assez de temps. Sœur Marie de saint Alexis s'en trouvait surchargée, parce que, craignant la confusion, elle prenait sur elle de réparer le retard ; mais, malgré sa diligence, elle ne pouvait pas toujours y remédier. La dépendière, ne pouvant alors s'acquitter de son service à l'heure voulue, sans y mettre de la précipitation, lui répétait : « Allons, ma Sœur, allons vite ! » Ce qui était pour elle un véritable supplice ; car, outre son application à la vie intérieure, elle aimait naturellement l'ordre et la tranquillité. Néanmoins, elle souffrait cette contrariété avec une patience admirable.

Sa foi obtint de Dieu des prodiges, même dans les moindres choses. Un jour, à la cuisine, la Sœur dépendière, qui connaissait sa vertu, lui dit en lui montrant un vase qui répandait au dehors : « Ma Sœur Marie-Alexis, venez faire ici le signe de la croix. » Ce qu'elle fit, et le vase cessa de répandre. Une autre fois il lui arriva de briser une grande casserole ; se mettant aussitôt à genoux devant la dépendière, elle lui demanda pardon de sa maladresse : « Votre coulpe, votre coulpe, répond vivement celle-ci, contrariée par cet accident, ne me rend pas la casserole. Puisque vous l'avez cassée, raccommodez-la. » Surprise, mais non déconcertée par cet ordre imprévu, la simple et obéissante Religieuse va se prosterner devant la statue de Marie tenant en mains les malheureux débris. « Ma bonne Mère, lui dit-elle, on m'a dit de la raccommoder, mais je ne puis pas. Aidez-moi. » Aussitôt les fragments se rapprochent et la dépendière stupéfaite

reçoit la casserole dans l'état où elle était avant l'accident.

Pour mettre sa vertu à l'épreuve, la dépensière lui prescrivait de faire des choses qu'ensuite elle lui faisait abandonner; ce qui lui était d'autant plus pénible qu'à cette contrariété s'ajoutait l'affliction intérieure de son âme.

Un jour, Sœur Marie de saint Alexis trempait les soupes, et durant cette occupation, se trouvant plus accablée de peines au dedans et au dehors, elle éleva son cœur vers la Très Sainte Vierge pour implorer son assistance. Aussitôt cette divine Mère lui apparut, la consola et lui dit de prendre patience. On peut facilement concevoir la joie que reçut son âme de cette céleste vision, qui ne fut pas la seule dont Dieu la favorisa.

L'apparition de la glorieuse Vierge lui parut comme l'aurore qui annonce le lever du soleil, et lui laissa la douce espérance de voir enfin reparaitre Celui qui s'appelle « la Lumière du monde ». Mais le moment n'était pas encore venu. A peine eut-elle fait réflexion à la grâce qu'elle venait de recevoir que, de nouveau, elle fut accablée d'ennui et recommença ses soupirs et ses gémissements.

Enfin, deux ans après sa Profession, s'étant mise en solitude dans sa cellule pour faire une retraite, elle se trouva toute transformée dès les premiers jours. Jésus avait longtemps regardé les combats et la fidélité de son épouse : ce divin Epoux des Cantiques se tenait derrière le mur, ce mur qui nous empêche de le voir, celui de notre humanité mortelle; mais Lui, il voyait, « il regardait au travers du treillis » (1) : il observait au travers des *jalousies*, selon l'expression de saint François de Sales. Il avait donc tout vu et, témoin des combats et de la persévérance, il donna la victoire, il combla son épouse d'ineffables consolations; et par sa grâce il la remplit d'un calme céleste, qui depuis ce temps ne fut presque jamais interrompu.

CHAPITRE VI

SON ATTRAIT POUR LA SOLITUDE

« Le Seigneur m'a caché dans son tabernacle ;
au jour des tribulations, il m'a protégé.

« Et il m'a mis au large ; il m'a sauvé, parce
qu'il m'aimait. »

(Ps. xvii)

Dieu donna, dans le désert, aux enfants d'Israël une colonne de feu pour les conduire durant la nuit, colonne qui se transformait en nuée visible pour les guider pendant le jour. Ainsi la vertu de notre Sœur Marie de saint Alexis, sa patience dans son épreuve nous soutiendra dans les nôtres, parmi les obscurités ; et ses bons exemples nous guideront dans nos actions de chaque jour.

Elle sortit de la tribulation, comme l'or sort du creuset, avec un éclat plus pur. Après des tentations si longues et tant de fois renouvelées, elle se trouva plus forte que jamais, semblable au rocher longtemps battu par les flots, mais toujours immobile. L'Epoux des Cantiques l'enivra durant sa retraite « du vin de son cellier » (1) ; il l'enivra d'amour divin. Elle ne pensa plus, dès lors, qu'à suivre sa ferveur et à ne rien négliger pour atteindre la perfection, et s'élever au-dessus des choses d'ici-bas, comme l'aigle royal dans son essor s'élève au plus haut des airs.

Les Supérieurs qui, dans le temps de ses peines, lui avaient fait suspendre le *vœu de perfection*, croyant la soulager, furent bientôt, par ses instances, obligés de lui permettre de le renouveler, mais seulement de huit en huit jours. C'est ce qu'elle a observé jusqu'au dernier moment de sa vie, sans se relâcher de sa première ferveur.

Son admirable modestie, qui, dès l'entrée en religion, eût pu servir de modèle, ne fit que croître à mesure que son âme

(1) Cant., c. ii.

se pénétrait de plus en plus de la présence de Dieu. Elle ne regardait jamais personne en face, et cela sans qu'il parût aucune singularité, car elle avait en horreur toute affectation. Mais elle tenait ses yeux de telle sorte, qu'elle pouvait dire : « Vous croyez que je vous regarde, mais il n'en est rien. » Elle nommait *angélique* cette pratique ingénieuse qui consiste à paraître regarder les créatures, mais à ne fixer réellement que le Créateur présent en elles.

Son amour pour la solitude fut très satisfait, quand la Révérende Mère Abbesse lui donna l'emploi de lingère, comme plus en rapport avec sa délicate complexion que celui d'aide de la dépensière. Elle s'acquitta du nouvel emploi avec tant d'ordre et de propreté, qu'on lui fit espérer qu'elle l'exercerait longtemps, ce qui la réjouissait beaucoup, à cause des grandes grâces qu'elle recevait du Seigneur, qui aime à se communiquer dans la solitude. Mais Jésus ayant sur elle des desseins bien différents, lui fit bientôt comprendre que son attrait pour les charmes de la retraite ne serait pour elle qu'un sujet de continuel sacrifice.

Lorsqu'elle eut terminé son noviciat, c'est-à-dire les années qui suivent la Profession où l'on reste sous la direction de la Maîtresse, elle avait cru voir s'ouvrir le *jardin de l'Epoux*; c'est ainsi qu'elle appelait sa cellule, où elle se promettait de rester continuellement, pour y jouir de Dieu, de son intime conversation qui ne laisse jamais d'amertume; elle espérait lui dire sans cesse : « Venez, céleste Epoux, venez chez Vous, en venant chez moi; venez visiter mon cœur solitaire, qui est à Vous et qui ne pense qu'à Vous ! » L'obéissance fut le glaive qui immola son désir, car la Révérende Mère la mit à la draperie (couturerie) où elle avait constamment au moins une compagne, ce qui la privait entièrement, les jours ouvrables, de sa chère solitude. Aussi, lorsqu'elle passait devant sa cellule, en revenant des offices du Chœur, elle ne pouvait retenir un gémissement et disait dans le fond de son âme et les larmes aux yeux : « Ah ! si je pouvais être là seule avec Dieu seul !... »

Pour suppléer à cette privation de solitude, elle évitait absolument toute parole inutile. Durant quinze ans, il ne lui arriva jamais de parler pendant le lavage de la vaisselle, après le

diner, labeur qui occupe, suivant l'usage de l'Ordre, les Religieuses non empêchées. Cet emploi terminé, elle se retirait promptement pour échapper aux entretiens que l'Abbesse peut permettre, mais seulement après la sortie de la cuisine. Elle continuait, dans l'intime de son cœur, sa conversation avec Jésus.

Néanmoins, elle agissait en tout sans ostentation, et sa bonne grâce payait au lieu de paroles. Parfois, en la voyant s'éloigner, quelque Religieuse lui disait amicalement : « Ah ! petite sauvage ! » Le plus souvent elle passait inaperçue.

Elle était si complaisante que toutes aimaient s'adresser à elle quand elles avaient quelque difficulté pour certains petits ouvrages, car elle avait une merveilleuse dextérité. Elle sacrifiait à la charité tous ses moments les plus précieux, suivant que son Abbessse l'y autorisait. Quelque temps avant sa mort, une Religieuse lui rappelant ces petits assujettissements d'autrefois, lui disait : « Ma Mère, vous vous êtes « bien renoncée pour rendre tous les petits services qu'on « vous demandait ? » Elle répondit : « Ah ! j'en ai été bien « fâchée depuis, parce que j'y employais le temps des pré- « parations, après le réveil du matin. Je crois pourtant que « je le faisais pour Dieu. Je mettais devant moi l'image de « mon petit Jésus, et je lui disais : « Mon Dieu, c'est pour « Vous que je fais cela ! »

A propos de cette image du Très Saint Enfant-Jésus, voici une faveur qu'elle en reçut. Un jour elle égara cette précieuse image qu'elle chercha avec toute la sollicitude, toute la diligence possible. Elle la trouva enfin appliquée sur sa poitrine d'une manière inconcevable ; ce qui la remplit d'étonnement et d'admiration, cette grâce l'assurant que le divin Enfant prenait ses délices dans son cœur.

CHAPITRE VII

LA MÈRE MARIE DE SAINT ALEXIS MAITRESSE DES NOVICES

« Comme j'ai toujours aimé votre loi, Seigneur, tout le jour elle est ma méditation.

« J'ai été plus intelligent que les vieillards, parce que j'ai recherché vos commandements. »
(Ps. cxviii.)

Dieu avait préparé Sœur Marie de saint Alexis par toutes sortes d'épreuves, de grâces et de lumières à l'accomplissement de ses desseins. Sa vie édifiante et ses progrès dans les voies de la perfection firent bientôt juger qu'elle était capable de former les Novices; et les Novices lui furent confiées. On ne pouvait leur donner une Maitresse plus apte à les acheminer vers la perfection religieuse, plus remplie de l'amour de Dieu et de l'esprit de mortification.

Elle voulut graver dans ces jeunes âmes les enseignements qu'elle avait reçus du ciel avec surabondance et leur communiquer les saintes ardeurs qu'elle ressentait pour la pratique des plus éminentes vertus. Elle était très vigilante, affectueuse et d'une douceur aimable; mais à l'exemple de saint François de Sales, elle savait mêler le vin et l'huile, la douceur et la correction. Son zèle pour leur avancement spirituel la rendait si attentive à tous leurs défauts, qu'elle les reprenait des moindres manquements, mais toujours avec une sage discrétion qui lui faisait choisir les moments les plus favorables et employer les moyens proportionnés à la force ou à la faiblesse de chacune.

Persuadée de cette vérité : Qu'en Religion il ne faut point négliger les petites fautes, parce que « tout est grand au service de Dieu », elle tenait à l'observance de tous les exercices réguliers, à une ponctualité parfaite, qu'elle inspirait autant par ses exemples que par ses paroles. Elle avait pour ses Novices une charité si bien ordonnée, et un amour si fort et si tendre à la fois, qu'elle ne pouvait supporter en

elles le moindre attachement naturel ; elle souhaitait par-dessus tout leur avancement dans le pur amour de Dieu. Lorsqu'elle en avait la permission, elle passait les nuits entières à prier pour ses filles, et redoublait ses austérités, afin d'obtenir du ciel les secours qu'elle connaissait leur être nécessaires pour surmonter les premiers obstacles, surtout lorsqu'elle doutait de leur vocation. Elle leur conseillait l'oraison comme un moyen des plus assurés pour pratiquer les vertus chrétiennes et religieuses, et obtenir les lumières de l'Esprit-Saint, le guide intime, sans lequel les conseils des Sages sont difficilement compris et mis à profit ; car c'est dans ce saint exercice que ce divin Consolateur se communique à nos âmes, avec « force et suavité ».

Dans un entretien sur ce sujet, elle leur dit, parlant d'elle-même, mais en tierce personne : « Une Religieuse qui était très exacte à l'oraison, se sentit un jour, pendant la collation si fort attirée à ce saint exercice, qu'elle ne pouvait achever de prendre sa nourriture, ni desservir au réfectoire, cet attrait étant tout extraordinaire. Lorsque l'heure de l'oraison fut venue, elle se trouva, par une grâce particulière, comme si effectivement elle eût été sur le Calvaire, au pied de la Croix, avec la présence sensible de Notre-Seigneur. » A ces mots, les Novices s'écrièrent toutes ensemble : « Ah ! c'est vous, ma Mère, ah ! c'est vous !... » Elle ne put s'empêcher de sourire, se voyant prise par ses propres paroles.

Cette sainte Maîtresse, qui goûtait d'une manière toute sur-naturelle les austères caresses de la pauvreté, ne pouvait manquer d'en inspirer à ses filles le véritable esprit. Le dénuement où elle se trouvait, par choix, à l'égard des choses les plus utiles, était pour elles un exemple bien capable de leur en donner de l'estime. Un jour qu'elle les animait à la pratique de cette noble vertu, elle leur raconta que s'étant une fois trouvée sans épingles, parce qu'elle se faisait un plaisir d'être toujours fort juste dans son nécessaire, le divin Maître y pourvut, car, sans savoir comment, elle trouva son épinglier fourni. Sa compagne de la draperie, où elle était alors, en fut si remplie d'admiration, qu'elle prit de ces épingles, qu'elle conserva comme des reliques.

L'excellente Maîtresse ne se contentait pas de porter ses Novices à l'amour de la sainte pauvreté par ses conseils, elle les mettait elles-mêmes à la pratique, ne permettant pas qu'elles eussent rien de superflu dans leur cellule, mais voulant que tout y ressentit une grande pauvreté. Elle ne leur laissait ni sablier, ni double époussette, etc. Elle leur disait de s'abandonner entre les mains de Dieu pour les choses nécessaires, spirituelles et temporelles ; elle les exhortait à se priver de plusieurs petites commodités, surtout de lumière dans leurs cellules. Elle leur raconta qu'ayant, un jour, perdu un petit objet, elle le chercha longtemps, sans allumer le flambeau, voulant se passer de lumière ; et soudain, au moment où elle y pensait le moins, on mit une petite lampe devant sa porte ; c'était une attention délicate de la divine Providence, prompte à secourir directement ceux qui se confient en elle jusque dans les moindres choses.

Une jeune Novice n'osait pas demander le nom de Religion qu'elle désirait, la Maîtresse lui ayant dit de tout abandonner aux soins des Supérieures ; mais voyant la fidélité de cette Novice, elle lui permit de faire sa demande à l'Abbesse.

Elle faisait pratiquer la mortification en toute circonstance ; ainsi, lorsqu'elle se promenait au jardin avec ses Novices, si quelqu'une, encore peu formée à la vertu, s'avisait de cueillir une fleur, elle la lui prenait, et la lui mettait sur la tête, pour lui apprendre qu'elle aurait dû mortifier ses sens et sa propre volonté, et offrir ce sacrifice à Jésus.

Ne nous étonnons point de voir exiger la mortification en de si petites choses ; le Seigneur ne dit-il pas à l'Epouse des Cantiques : « Tu as blessé mon Cœur par un de tes cheveux (1) » ? Pour nous faire sentir le prix des petites choses, le Père Surin nous donne un exemple, en ces termes : « Deux personnes se promenant dans un jardin, l'une d'elles cueille innocemment une fleur, et l'autre s'en abstient par mortification : cette privation, faite pour Dieu, met autant de différence de l'une à l'autre, qu'il y en a du ciel à la terre, car le plus petit acte de vertu est d'un prix infini. »

(1) Cant., c. iv.

Notre judicieuse Maitresse ne croyait certainement pas qu'il y eût là une faute ; mais elle voulait prémunir ses Novices contre une illusion trop fréquente dans celles qui commencent, illusion qui consiste à se permettre une certaine liberté dont usent parfois des âmes qui se sont exercées longtemps à mortifier leurs sens et leurs passions, Dieu accordant volontiers à ces saintes âmes de se servir des choses auxquelles elles ne tiennent plus, tandis qu'il se montre plus jaloux et sévère à l'égard de celles qui se recherchent encore elles-mêmes en beaucoup d'occasions.

Voici un exemple de cette admirable liberté des enfants de Dieu : sainte Marie-Madeleine de Pazzi, parcourant le jardin du couvent, cueillit une fleur, en respira le parfum et s'écria : « O Dieu de bonté ! qui avez de toute éternité destiné cette « fleur à procurer cette jouissance à une pécheresse telle que « moi ! » Rapporter ainsi, à la louange de Dieu, l'usage des choses indifférentes ou permises, est évidemment l'indice d'un amour vrai et filial.

A son zèle pour faire aimer Dieu jusque dans les moindres choses, elle mêlait une douceur et une affabilité qui attiraient et gagnaient tous les cœurs ; et ses filles étaient toutes persuadées qu'elle se serait sacrifiée elle-même pour les rendre dignes d'être du nombre des Vierges prudentes « qui suivent l'Agneau partout où il va ». Ses exemples de parfaite dépendance à l'égard de son Abbesse, de mortification, de charité, de modestie, joints à sa profonde humilité, étaient des attraits puissants qui excitaient une louable émulation dans toutes les Novices.

CHAPITRE VIII

LA MÈRE MARIE DE SAINT ALEXIS ABBESSE

« Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi,
dit le Seigneur.

« Par moi les rois règnent, et les législateurs
décrètent des lois justes. » (Prov., ch. viii.)

Dieu dans sa miséricorde avait destiné la Révérende Mère Marie de saint Alexis à devenir l'Abbesse de notre Communauté ; et dans ce but, il l'avait douée de tant de rares qualités, et l'avait comblée de tant de dons, afin de répandre par elle ses bienfaits sur tout le Monastère.

Lorsqu'elle était encore dans le monde, une personne fort éclairée, considérant la grandeur de sa vertu, jointe à la solidité et à la pénétration de son esprit, bien au-dessus de l'ordinaire, jugea qu'elle gouvernerait un jour notre Communauté.

Un Père Jésuite qui connaissait Marguerite, non seulement à cause de ses relations avec ses frères, élèves des Religieux de la Compagnie de Jésus, mais encore par une lumière surnaturelle, la fit remarquer un jour à une de nos postulantes dont il était alors le confesseur, et il lui dit : « Vous voyez bien cette petite demoiselle, elle sera un jour votre Abbesse. »

Elle ne fut pas plus tôt dans notre Monastère, qu'une vénérable Religieuse dit confidemment à une autre : « Cette petite Sœur sera un jour une autre Mère Chausse » : c'était une Abbesse défunte, la T. R. Mère Marie-Anne de la Croix, de sainte mémoire. Sœur Marie de saint Alexis fut, en effet, sa vivante image ; elle la surpassa même en austérité.

Un autre R. P. Jésuite, son propre frère, venant à la grille lui faire ses adieux, à son départ pour l'Égypte, lui dit « qu'elle aurait une grande croix, pesante et longue, mais qu'elle la porterait bien ». Ce qui lui donna un pressentiment

extrêmement pénible. Les Mères Discrètes présentes à l'entretien s'en souvinrent lorsqu'elle fut élue.

Dans la dernière année du gouvernement de la T. R. Mère Marie du Saint-Esprit, il y avait alors parmi ses filles une âme affligée de grandes peines intérieures, que ni le Confesseur ni l'Abbesse ne pouvaient consoler. Cette Religieuse, admiratrice de la vertu de Mère Marie de saint Alexis, et confiante en ses lumières surnaturelles, dont elle croyait voir les effets dans la bonne formation des Novices, eut l'idée de demander la permission de lui ouvrir son âme, permission qui fut accordée, les Supérieurs étant persuadés que l'humilité, la prudence, la discrétion et le respect des convenances, que possédait à un si haut degré Sœur Marie de saint Alexis, écarteraient les inconvénients, parfois si graves, qui résultent de telles communications entre compagnes. Mais l'humble Maîtresse avait trop d'estime pour les grâces attachées au Ministère sacerdotal, et même à l'autorité religieuse que l'Église confère à la Mère spirituelle, c'est-à-dire à l'Abbesse, elle mettait ces grâces bien au-dessus de celles dont Dieu la comblait pour sa conduite personnelle ou celle des Novices confiées officiellement à ses soins ; aussi reçut-elle la susdite décision des Supérieurs avec un grand chagrin. Son humilité dut néanmoins se soumettre à l'obéissance ; mais le Seigneur permit que cet exercice de charité et de direction envers une égale fût accompagné de tant de combats, qu'elle se voyait toujours sur le point de ne pouvoir continuer. Or, un jour où elle en était encore plus fatiguée que de coutume, et qu'elle en gémissait devant Dieu, il lui fut dit intérieurement : « Le jour de la fête de saint Joseph, tu seras délivrée de tes peines. » Ce qui l'étonna beaucoup, ne sachant pas ce qui devait lui arriver ce jour-là.

Elle vit bientôt que cette parole intérieure n'était pas une imagination, car la T. R. Mère Marie du Saint-Esprit fut atteinte d'une congestion pulmonaire, et mourut peu de temps après, le jour même de la fête de saint Joseph, 1762, ainsi que Sœur Marie de saint Alexis en avait été avertie surnaturellement. Elle fut bien surprise, quelques jours plus tard, en voyant que le soulagement que Dieu lui avait fait espérer, ne consisterait qu'en ce qu'elle serait obligée de faire par office

ce qu'elle craignait de faire par humilité, et ce à quoi l'obéissance seule l'avait fait se résoudre.

Quand il fut question de l'élection de la nouvelle Abbesse, la plus grande partie de la Communauté jeta les yeux sur la Mère Marie de l'Ange Gardien, qui réunissait en sa personne les qualités désirables dans une Supérieure, jointe à la maturité de l'âge, et à un état de santé qui lui permettait ordinairement d'observer la sainte Règle. En ces circonstances, la Communauté ne se proposait que la gloire de Dieu et le bien des âmes, et se confiait dans l'action de l'Esprit-Saint avec une ferme foi qu'il daignerait diriger son choix au moment décisif, et que l'instrument dont il voudrait se servir serait toujours le meilleur entre ses mains. En attendant le jour fixé pour l'élection, les Religieuses persévéraient dans la prière, aux pieds de Marie Immaculée, l'Abbesse des Abbesses de ce Monastère, et il semblait à chacune que le choix de la Mère Marie de l'Ange Gardien était comme décidé. Mais son temps n'était pas encore venu ; Dieu lui réservait le fardeau pour sa vieillesse, alors que la persécution devait y ajouter amertume sur amertume et lui faire boire le calice jusqu'à la lie. Mère Marie-Chrysante, religieuse d'une éminente vertu et favorisée de communications divines, pria pour elle avec une ardeur angélique, quand Notre-Seigneur lui apparut et lui montra Mère Marie de saint Alexis, en disant : « Voilà ton Abbesse, prie donc pour elle ! » Elle en fut fort étonnée ; car personne n'avait songé à Sœur Marie de saint Alexis, quoiqu'on l'estimât beaucoup ; mais elle n'avait que trente-neuf ans. La pieuse voyante adora en silence les desseins de Dieu qui sont impénétrables, et se conforma à la volonté divine qu'elle connaissait si clairement. Bientôt elle eut la confirmation de la vérité de la révélation précédente ; car Dieu opérant secrètement dans les âmes, il se fit un changement subit, et la Communauté, contre toute prévision, se trouva unanime à donner ses suffrages à celle que Jésus avait ainsi désignée d'avance.

Sœur Marie de saint Alexis fut donc élue pour Abbesse et Mère de ce Monastère, le 24 mars 1762, fête de saint Gabriel, en présence de Mgr d'Égé, suffragant de l'Archevêque de Lyon, notre Supérieur.

Au moment où elle entendit sa nomination, elle se jeta par terre, accablée du pesant fardeau dont on venait de la charger. Elle versa un torrent de larmes, ne regardant pas cette élection comme un honneur pour elle, mais comme un sacrifice, et l'holocauste du Calvaire. C'est, du reste, ce qui lui avait été prédit et représenté dans un songe, que sa biographe contemporaine nous rapporte en ces termes :

« Quelque temps avant la mort de la T. R. Mère Marie du Saint-Esprit, elle se vit en songe au chœur, à la place de l'hebdomadière; l'église était tapissée de noir et au milieu se trouvait une grande croix violette. Mgr d'Égé prit la croix, et s'approchant de la sœur Marie de saint Alexis, la lui présenta en disant : « C'est à vous, Madame, qu'elle s'adresse. » Elle se prosterna alors jusqu'à terre pour marquer sa soumission.

Si cette élection fut une croix pour elle, ce fut pour notre Communauté une bénédiction. Le Seigneur l'ayant choisie et destinée pour cet office, lui avait donné d'avance les qualités de la nature et les dons de la grâce. Elle était douée surtout d'un courage qui l'élevait au-dessus de son sexe. Sa constance et sa générosité la rendirent invincible dans les difficultés et imperturbable en présence de tous les obstacles.

La nouvelle Abbesse, profondément humble, était convaincue que sans l'aide de Dieu, elle ne pouvait faire aucun bien réel à sa Communauté, ni pour le spirituel ni pour le temporel ; elle se crut donc obligée de vivre plus que jamais dans une continuelle dépendance de la grâce et de considérer comme vaines ses propres industries et les aptitudes naturelles, ou même surnaturelles, si l'Esprit-Saint ne les mettait lui-même en exercice, suivant les circonstances et les personnes.

Bien qu'on ne doive point trop s'appuyer sur les qualités des Supérieurs, ni craindre, outre mesure, de les trouver parfois dépourvus de ces avantages naturels ou surnaturels que Dieu donne à ceux à qui il lui plaît et comme il lui plaît, et dont Il n'a pas besoin pour assurer le bon gouvernement des Supérieurs qu'il choisit pour le représenter et faire par eux son œuvre dans les âmes, il y a lieu cependant

de le bénir et de le glorifier d'avoir mis dans la nouvelle Abbesse un si rare assemblage de qualités et de vertus, dont les effets étaient sensibles ; car son extérieur même produisait une heureuse impression. Elle était, à la vérité, de taille petite, mais bien proportionnée, et son port avait une douce majesté, propre à attirer plutôt qu'à intimider. Maintes fois ses filles avouèrent qu'en l'approchant ou seulement en la regardant, elles sentaient un adoucissement à leurs peines. Elle avait le visage rond, le teint clair-brun, les yeux pénétrants, beaux, doux et rians, avec une expression très spirituelle, mais tempérée par une admirable modestie qui inspirait le respect pour sa personne et élevait les âmes vers le Seigneur. Sa manière d'agir et de parler charmait ceux qui l'entretenaient, quoiqu'elle le fit en peu de paroles. Ses lettres édifiaient toujours par une religieuse simplicité et provoquaient souvent, à son insu, l'admiration, à cause de la sagesse qui les dictait. On ne pouvait communiquer avec elle de quelque manière que ce fût sans se sentir porté à devenir meilleur. Ses filles disaient naïvement que Dieu leur avait donné pour Abbesse le « phénix des Supérieures ». Une d'elles qui avait eu l'occasion d'expérimenter d'une façon toute spéciale la sûreté de jugement et la prudence surnaturelle de ses conseils, exprimait cette crainte qui fait sourire, mais qui prouve l'estime qu'elle inspirait : « Ah ! si le Roi connaissait notre Mère, il serait dans le cas de nous la prendre ! », voulant dire qu'il s'en servirait pour la conduite de son royaume au détriment de notre propre Monastère.

CHAPITRE IX

GOUVERNEMENT DE LA T. R. MÈRE MARIE DE SAINT ALEXIS

« La sagesse glorifie la noblesse de son origine, comme jouissant de l'union étroite de Dieu ; et aussi parce que le Seigneur de toutes choses l'a aimée :

« Car c'est elle qui enseigne la science de Dieu, et qui choisit ses œuvres »

(Sag , c. viii.)

Le Verbe de Dieu fut comme ravi hors de Lui-même par son amour, lorsqu'Il prit la forme d'esclave et de victime pour racheter ses créatures. La considération de cet amour infini excitait une ardeur inconcevable dans le cœur de notre T. R. Mère ; elle eût voulu aimer de même les épouses privilégiées de Jésus, confiées à sa garde. Elle ne se vit pas plus tôt chargée de leur conduite, que son cœur maternel s'enflamma du désir de leur sanctification ; et à l'imitation du Fils de Dieu, elle sortit hors d'elle-même pour se donner au soin de ses chères filles. Cette âme éminemment contemplative, résidant depuis son enfance dans ce « Royaume de Dieu » que le Christ nous dit être « au dedans de nous-mêmes », sut néanmoins s'arracher aux ineffables douceurs de son union avec le Souverain Bien pour se donner et se sacrifier aux autres.

Chargée de la supériorité, elle considérait son fardeau sans se laisser flatter par l'apparence des honneurs et des distinctions, qui furent, sans comparaison, plus pénibles à sa modestie que toutes les autres croix inséparables de son office ; elle prit donc les armes de la pénitence pour son bouclier, n'entreprenant jamais rien, de quelque importance dans le gouvernement du Monastère, qu'après y avoir eu recours, afin de mettre dans ses intérêts Celui qui a voulu procurer notre salut par ses propres souffrances.

Pénétrée de la nécessité de la sanctification personnelle pour coopérer efficacement au salut du prochain, suivant sa

vocation, et se conformer aux intentions de l'Eglise pour la gloire de Dieu, elle s'appliqua sans relâche à écarter du sentier de la perfection tous les obstacles, même les moindres. Son zèle, pour la parfaite observation des Règles et des usages, lui fit mettre en œuvre de pieuses industries, que Notre-Seigneur lui inspirait pour augmenter l'émulation des Religieuses ferventes et pour ranimer dans quelques autres une ardeur affaiblie. Ce fut dans ces circonstances qu'elle fit paraître et sa sagesse et sa prudence ; car, se voyant à la tête d'un grand nombre de Moniales beaucoup plus âgées qu'elle, elle se comporta à l'égard de toutes avec tant d'humilité et de mansuétude, qu'elle gagna tous les cœurs, et les porta au bien autant par ses exemples que par ses douces remontrances. Son amour du prochain la rendait aussi vigilante pour tout ce qui pouvait contribuer au progrès spirituel de ses filles, que zélée pour toutes les âmes en général dont elle désirait le bonheur éternel avec une admirable sollicitude.

Elle commença par persuader ses filles de retrancher certaines petites choses propres à distraire innocemment, mais dont l'attachement peut arriver à dominer de telle sorte les pensées, que le souvenir de Dieu en soit affaibli, et que le devoir même soit sacrifié à un puéril amusement ; par exemple, les petits oiseaux dans les cages (1), et autres choses de peu d'importance, dont elle jugeait pourtant que le sacrifice serait agréable à Jésus. Elle aurait voulu abolir même l'ancienne et louable coutume de faire des petits ouvrages manuels, soit de piété comme reliquaires, soit d'utilité pour divers usages, parce qu'elle en voyait résulter quelquefois certaines fautes ; par exemple, des distractions à l'Office, du retard et des omissions dans les exercices. Mais le Seigneur voulait qu'elle détruisit les abus,

(1) Saint Etienne, Abbé, fondateur de la réforme de Grandmont, défend aux Religieux les petits oiseaux et autres animaux, qui finissent toujours, dit-il, par inspirer de l'affection, et par diminuer d'autant l'amour de Dieu. Notre séraphique Père aimait les oiseaux, mais son âme savait se servir de toutes les créatures comme d'autant de degrés qui l'élevaient vers le Créateur. Notre Abbesse avait eu l'expérience d'un effet contraire en quelques anciennes Religieuses auxquelles la Révérende Mère qui l'avait précédée permit d'avoir des volatiles privés, pour leur procurer une récréation dans leurs infirmités. Salimbene, le chroniqueur franciscain du XIII^e siècle, nous raconte ingénument le déplaisir qu'il éprouvait en voyant quelques Religieux caresser le chat du couvent.

et non une chose bonne en elle-même, et sagement établie pour éloigner l'« oisiveté, ennemie de l'âme », pour disposer à l'oraison par une salutaire détente ; il ne permit donc pas qu'elle pût venir à bout de son dessein, inspiré par un zèle peut-être trop ardent. Car si les Clarisses sont appelées, selon leur état, à la contemplation, il ne s'ensuit point que toutes soient contemplatives, ni même que celles qui ont ce privilège ne doivent pas s'occuper, pour l'utilité commune, et même pour le bien de l'âme, aux travaux manuels, alors que la Règle y applique toutes les Religieuses indistinctement à certaines heures.

En outre, il est évident que si les Religieuses ne sont pas sur leurs gardes, les distractions, la recherche de soi-même, l'attache aux choses utiles se retrouvent également dans leurs occupations communes, dans les emplois, et jusque dans les exercices les plus saints, aussi bien que dans la confection des petits ouvrages.

D'autre part, les bienfaiteurs ne voulurent point consentir à renoncer à ces petits objets qui leur étaient offerts en témoignage de gratitude, en même temps qu'on les faisait participer, selon leurs droits, au mérite des exercices de piété et autres bonnes œuvres de la Communauté.

Notre sainte Abbesse dut se résigner au maintien de ces petits ouvrages, en redoublant de surveillance à l'égard de ses filles qui auraient pu s'y attacher contrairement aux règlements, d'après lesquels chaque occupation spirituelle ou corporelle a son temps déterminé. Le démon se sert souvent de choses de rien pour arrêter les âmes dans leur élan vers la perfection de leur état. Contre cette ruse de l'ennemi, elle se montra d'une impitoyable fermeté, ainsi que le prouve le fait suivant. Plusieurs Religieuses l'avaient avertie qu'une de leurs compagnes continuait, malgré ses recommandations, à travailler dans sa cellule aux heures que l'on devait employer à la prière, ou à la lecture spirituelle, ou même au repos, à moins d'une permission expresse de la T. R. Mère. La coupable s'était laissé prendre au piège sous le prétexte de préparer une agréable surprise à son Abbesse, à l'occasion de sa fête. Elle voulait à tout prix lui présenter un ouvrage qui lui demandait bien plus de temps que celui dont elle

pouvait légitimement disposer. L'Abbesse s'assura prudemment que le fait était exact, mais ne dit mot. Arrive le jour de la fête, la pauvre Sœur apporte avec joie son ouvrage ; mais au lieu d'un compliment sur lequel son amour-propre avait peut-être compté, elle entendit cet ordre sévère : « Ma fille, allez jeter cela au feu !... » Elle exécuta la sentence sans rien répliquer, et la leçon, comme bien on pense, porta des fruits, non seulement pour elle, mais encore pour les Religieuses qui auraient été tentées de l'imiter dans son insoumission. Désobéir pour travailler ou pour prier, c'est désobéissance, toujours coupable dans une personne vouée à une continuelle dépendance.

Les soins et la vigilance de notre T. R. Mère ne s'arrêtèrent pas à l'intérieur du Monastère, mais ils s'étendirent au dehors et surtout au bien spirituel de nos Sœurs Converses qu'elle chérissait tendrement. Elle le leur prouva bien par la sollicitude qu'elle eut dès le commencement de son gouvernement de réformer dans leur vêtement plusieurs petits relâchements qui s'y étaient glissés. Quelles fatigues ne se donna-t-elle pas encore sur ses dernières années, pour dresser tous les règlements que ses chères filles lui avaient demandés avec instance, afin d'obvier aux inconvénients ou prévenir les difficultés qu'entraînait leur résidence en dehors du cloître ! Pour contenter leurs pieux désirs, elle fit elle-même le travail de rédaction en s'aidant des conseils de notre Supérieur.

Cette véritable Mère, toujours préoccupée des besoins de toutes ses filles, s'empressait de leur procurer les secours qu'elle savait leur être nécessaires. Celles-ci, touchées de tant de bonté, allaient à elle avec un cœur ouvert ; et leur confiance était telle qu'elles ne pouvaient rien lui cacher. Néanmoins la sainte Abbesse ne se départait point de la réserve que lui inspiraient sa prudence et son humilité ; ni elle n'imposait, ni elle ne provoquait l'ouverture intime de la conscience ; mais elle répondait simplement aux désirs de ces âmes, dans le seul but de les aider à surmonter les difficultés et de les consoler. Persuadée que la vie intérieure est l'essentiel de l'état religieux, elle mit en usage ses talents, et les grâces et les lumières que Dieu lui donnait,

pour les conduire dans les voies plus convenables à leurs dispositions, et pour les encourager dans les peines et les tentations.

Autant que le lui permettaient les devoirs multipliés de sa charge, elle se tenait toujours dans la chambre où elle pouvait recevoir en particulier chacune de ses filles, pour procurer par ses avis, et même par ses écrits, le soulagement ou l'éclaircissement nécessaire. Elle écoutait chaque Religieuse avec une patience inaltérable, avec une douceur qui charmait le cœur affligé, le calmait et dissipait ses troubles.

Mais lorsqu'on lui confiait des choses où elle ne pouvait rien, elle en renvoyait la connaissance au Confesseur ; ou bien, quand on le préférait, elle se chargeait elle-même de le consulter, quoi qu'il lui en coûtât. En même temps, elle faisait célébrer des Messes, et s'imposait de rudes pénitences pour obtenir la force, la lumière et la paix ou l'amendement dans ces circonstances plus difficiles.

Une Religieuse, infirme de corps et d'esprit, restait auprès d'elle tous les jours, durant une demi-heure, et quelquefois davantage, suivant qu'elle était plus ou moins désolée ; or, dans l'admiration de tant de charité et de condescendance à son égard, elle dit à une de ses compagnes : « Ma Sœur, il ne manque qu'une seule qualité à notre Abbesse, c'est le pouvoir de donner l'absolution ! » Voulant dire par là que si, par impossible, ce pouvoir avait pu lui être conféré, elle n'eût jamais eu d'autre Confesseur que sa Mère spirituelle. Elle n'était pas la seule à penser ainsi ; toutes se portaient spontanément à lui avouer leurs manquements. Celles qui étaient un peu scrupuleuses, y trouvaient souvent la délivrance de leurs anxiétés ; un seul mot suffisait quelquefois pour rendre à ces bonnes âmes la confiance et de nouveaux élans vers le bien. Une Religieuse ainsi troublée lui témoignant qu'elle était fort en peine des fautes qu'elle avait commises, fautes que lui exagère le démon, notre Mère lui prit la main, et la mit sur sa tête, en lui disant : « Je m'en charge, soyez tranquille. » Le calme revint aussitôt. Il serait trop long de rapporter beaucoup d'autres circonstances où elle a donné des preuves de son discernement des esprits,

de sa discrétion, de son zèle et de sa bienveillance dans ses rapports avec ses filles.

Son amour pour ses filles était tout surnaturel ; le mobile de son zèle, qu'accompagnait une certaine sévérité, ne tendait qu'à élever toujours plus près du Seigneur les cœurs qui lui étaient consacrés. Ainsi, parfois, un seul de ses regards suffisait, soit pour rappeler de ne chercher en elle que Dieu dont elle représentait l'autorité, soit pour faire rentrer dans l'ordre celle qui s'oubliait en quelque négligence. Mais elle était si aimable, lors même qu'elle grondait tout de bon, en Communauté, qu'on était fâché de ne pas s'y être trouvé. On remarquait une si grande bonté en sa rigueur, tant de sérénité, même quand elle exprimait de l'indignation, qu'on s'empressait de s'accuser de quelques fautes pour en recevoir une pénitence de sa part, pénitence proportionnée selon la gravité du manquement. On sentait plus d'affection pour elle chaque fois qu'elle avait fait une correction.

Elle espérait beaucoup d'une Novice ou d'une Professe qui s'y soumettait avec humilité et empressement. La discipline était la pénitence qui lui servait de pierre de touche ou de moyen propre à humilier l'esprit et par conséquent à le faire connaître. Il y a des caractères auxquels ce remède ne sert de rien, et d'autres auxquels il est très salulaire : notre Mère en faisait maintes fois l'expérience. Ordinairement, si la première discipline imposée ne réussissait pas, la seconde suffisait pour dompter l'esprit le plus mal disposé. Elle imposait encore des neuvaines de pratiques de mortification, dont une partie se faisait au réfectoire, suivant la négligence commise. Dans toutes ces occasions, on pouvait dire qu'elle imitait Dieu qui fait gronder son tonnerre et châtie ses élus sans sortir de son immuable tranquillité.

Sa manière de commander n'était pas moins attrayante. Jamais elle ne se servait de paroles d'autorité, si ce n'est qu'elle y fût obligée par un devoir impérieux de sa charge même ; elle employait ordinairement des expressions presque suppliâtes, insinuant ce qu'elle désirait, ce qu'elle attendait de ses filles. Celles-ci la priaient souvent de leur commander ouvertement ; elle les écoutait en souriant, mais ne changeait

rien à sa façon d'agir. Aussi se faisait-on un plaisir de la prévenir en tout.

La Communauté était ravie de vivre sous un gouvernement si judicieux et si suave tout ensemble; les Religieuses eussent voulu éterniser la vie d'une telle Abbesse, qui leur rappelait si parfaitement leur première Mère et Fondatrice, sainte Claire. Celle-ci et sa fidèle imitatrice excédèrent leurs forces dans cette sollicitude continuelle à l'égard de leurs subordonnées et se réduisirent à de précoces et graves infirmités par la rigueur d'une pénitence extrême.

Les filles de la T. R. Mère Marie de saint Alexis s'estimaient très heureuses de pouvoir recourir à elle en toute confiance dans leurs anxiétés spirituelles et leurs nécessités temporelles; mais celles qui avaient des besoins plus pressants étant toujours reçues les premières; les autres, qui jouissaient des douceurs d'une paix presque inaltérable, ne pouvaient lui parler à leur gré : le temps lui manquait, bien qu'elle eût le plus vif désir de les entendre toutes. Enfin, il fut convenu mutuellement que chacune serait admise suivant son rang de Religion et que les intervalles libres resteraient pour celles qui auraient une plus grande nécessité de recourir à la charité de l'Abbesse.

Lorsqu'elle savait qu'une Religieuse avait besoin de quelque chose, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour le lui procurer, et si elle l'avait elle-même à son usage elle s'en dépouillait aussitôt, lors même que cette chose lui était indispensable; et quand elle avait ensuite l'occasion de s'en servir et qu'on lui demandait ce qu'elle en avait fait, elle répondait avec candeur : « Je l'ai donnée au prochain qui en avait bien besoin. »

CHAPITRE X

VERTUS DE LA T. R. MÈRE MARIE DE SAINT ALEXIS. — LA FOI

« Ayez du Seigneur de bons sentiments, et cherchez-le dans la simplicité de votre cœur.

« Parce que ceux-là le trouvent, qui ne le tentent pas; et Il apparaît à ceux qui ont foi en Lui. »
(Sagesse, c. 1.)

La foi est une lumière ineffable et infuse qui porte l'âme à croire tout ce que la Sainte Eglise nous enseigne, même les mystères les plus impénétrables pour notre raison. Persuadée de son ignorance, l'âme glorifie Dieu, en reconnaissant que ses œuvres sont si merveilleuses et si élevées au-dessus de toute intelligence créée, qu'on ne peut les comprendre. Il suffit de savoir que la sagesse divine est insondable et la sainteté de Dieu infinie, pour renoncer au propre jugement, faire taire tous les raisonnements et se captiver sous l'obéissance de la foi, en croyant que tout ce que Dieu dit, ordonne et fait, est vrai, juste et saint.

Nous pouvons dire que notre Révérende Mère posséda ce don dans un degré éminent. Son âme était comme un ciel où elle voyait, à la clarté des lumières de la foi, les vérités éternelles avec une parfaite certitude.

Elle obtint ce don précieux en s'attachant, depuis qu'elle eut l'usage de la raison, à suivre en tout l'enseignement de l'Eglise, et en conformant sa conduite aux lumières de la foi. Cette vertu divine la pénétrait d'un profond respect pour la majesté de Dieu, qu'elle considérait toujours présent dans l'intime de son cœur; et pour plaire au Seigneur que la foi lui faisait trouver si aimable, elle réprimait tous les mouvements trop prompts ou imparfaits de la nature et fuyait le péché avec tant de soin qu'elle conserva l'innocence baptismale sans jamais commettre une seule faute mortelle; du moins elle ne put assurer qu'elle eût donné son consentement en matière grave; elle avoua même ne pas se souvenir

d'avoir fait un péché véniel de propos délibéré, « parce que, « disait-elle, mille morts m'auraient été plus supportables « que d'offenser mon Dieu volontairement dans la moindre « chose. »

Ce fut par la constance de sa foi qu'elle supporta avec fermeté les épreuves où elle se trouva dès son entrée au Monastère durant les premières années où elle se vit privée des lumières et des grâces sensibles ; car, dans cette privation si pénible et parmi les ténèbres, elle ne cessa jamais d'agir conformément aux lumières de la foi. Dieu récompensa si abondamment sa fidélité dans cette épreuve, qu'elle fut jusqu'à la fin de ses jours dans la jouissance des lumières divines, bien qu'elle eût à supporter parfois la privation des douceurs spirituelles.

Le Seigneur se communiqua à son âme dans plusieurs circonstances, où elle reçut l'intelligence des mystères de notre sainte Religion. Cette grâce lui faisait souhaiter de donner mille fois sa vie pour l'agrandissement du royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Combien vive était sa douleur, quand son frère, le R. P. Jésuite, lui écrivit les maux extrêmes dont il était témoin, dans les terres étrangères des infidèles, ces peuples innombrables qui vivent dans l'ignorance du vrai Dieu ! Elle aurait voulu faire entendre sa voix d'un pôle du monde à l'autre, afin d'imprimer dans les âmes les lumières de la foi, et de faire connaître la beauté d'un seul Dieu, dont la révélation fait toute la splendeur et la dignité du christianisme. Obligée de renoncer à ses généreux desseins, elle s'associait par ses désirs et ses prières à l'apostolat de ceux qui annoncent le Saint Evangile. Elle promit et fit vœu de mourir martyr, si l'occasion s'en présentait, afin de confesser la foi, et, par ce moyen, la communiquer aux âmes qui n'ont pas cette vertu. Mais, ne pouvant mourir de la main des hommes, elle martyrisa son corps par de grandes austérités pour la conversion des infidèles. C'est pourquoi, lorsqu'elle mourut, ceux qui la connaissaient la proclamaient *vierge et martyre*.

Elle avait une si haute idée du mérite de la foi nue, qu'elle l'estimait au-dessus de tous les goûts sensibles. Lorsqu'on venait se plaindre à elle d'éprouver des sécheresses ou des

obscurités, elle répondait avec grâce : « Ah ! j'en suis bien aise, cela me fait plaisir, car c'est bonne marque. Mais il faut toujours être bien fidèle, et n'agir que pour Dieu seul, comme si vous aviez toutes les lumières et tous les sentiments. » Ce qu'elle répétait avec une sorte de suavité.

Quand on lui disait avoir quelques doutes sur les mystères de notre sainte Religion, ou quelqu'autre difficulté en matière de foi, elle repoussait la tentation du doute par un sourire qui marquait le mépris qu'elle en faisait, ne jugeant pas même qu'on pût s'y arrêter, tant elle était ferme dans sa croyance ; et cela seul rassurait celles qui étaient dans la peine. Lorsqu'elle parlait sur ce sujet, c'était avec tant de clarté, qu'on était ravi de l'entendre, et qu'on se sentait convaincu. On peut dire qu'elle vivait de la foi, qu'elle n'agissait que par la foi qui seule faisait toutes ses délices, se contentant de cette divine lumière, sans désirer les révélations particulières, et sans les prendre pour appui, quoique Notre-Seigneur l'en favorisât quelquefois.

Elle dirigeait ses filles suivant les vérités de la foi, plutôt que d'après les faveurs extraordinaires qu'elles pouvaient recevoir. On le vit bien dans sa conduite à l'égard de la Mère Marie-Chrysante, que Jésus attirait à une sublime perfection par la voie des grâces extraordinaires, des extases et des visions. Car elle n'entretenait pas ses filles des ravissements dont cette Religieuse était souvent favorisée même en présence de la Communauté. Elle ne montrait aucun étonnement en la voyant s'élever de terre, ou en d'autres circonstances également merveilleuses.

Notre Très Révérende Mère ne se serait jamais informée des faveurs que recevait cette sainte Religieuse, si Notre-Seigneur n'eût obligé celle-ci de les lui communiquer. Mais bien loin de tomber dans cette curiosité qui porte à savoir les choses extraordinaires, notre Mère n'écoutait qu'avec peine Sœur Marie-Chrysante, dont pourtant la vertu solide, l'humilité ne lui laissait aucun doute.

A l'exemple du roi saint Louis, la pieuse Abbesse n'avait pas besoin de voir pour croire. La Mère Marie-Chrysante, sur

la fin de sa vie (1), dit à notre Mère que si elle avait quelque pouvoir auprès de Dieu, elle viendrait lui dire quelque chose de l'autre monde, car elles étaient liées ensemble d'une étroite amitié par la conformité de leurs sentiments ; mais l'Abbesse le lui défendit : elle préférait la foi pure et un plus grand abandon à la divine Providence, en qui seule était toute sa confiance.

(1) « Sœur Marie de saint Chrysante, fille de M. Pierre du Saussoy et de M^{me} Jeanne de Cour, est décédée ce 25 mars 1781, au Monastère de Sainte-Claire de Lyon. » (Arch. Préf. Lyon.)

Nous avons écrit par incertitude qu'elle était morte en la fête de la *Présentation* de la Très Sainte Vierge, tandis que ce fut celle de l'*Annonciation*. Nous n'étions pas sûres de l'année du décès.

CHAPITRE XI

CONFIANCE EN DIEU

« Au jour de ma tribulation, j'ai recherché
Dieu : mes mains, durant la nuit, sont étendues
vers lui ; et mon espérance n'a point été déçue »
(Ps. l.x, 16.)

« Le bien-aimé du Seigneur habitera avec
confiance en lui ; il demeurera tout le jour entre
ses bras, comme dans une chambre nuptiale, et
il se reposera. » (Deutéronome, c. xxiii.)

La confiance en Dieu, fille de l'espérance et de la foi, nous met en rapport intime et filial avec le Seigneur : elle est la clef qui nous ouvre le Cœur de Jésus, et qui nous donne la liberté de lui ouvrir le nôtre, comme nous le ferions à un père, à un ami et à un époux. La confiance est une perfection des trois vertus théologiques, dont elle est comme la fleur radieuse, avec son arôme, son miel et son parfum.

Notre Révérende Mère aimait trop le Seigneur pour ne pas en être aimée, de cet amour qui attire et unit, attache l'âme à son Créateur par la confiance la plus tendre et la plus généreuse ; vertu qu'elle possédait au souverain degré, et qu'on remarquait dans toutes ses paroles et toutes ses actions, et ses entreprises. Elle priait avec une confiance si absolue que le Seigneur ne pouvait résister à ses demandes. On lui a entendu dire : « La Sainte Vierge semble ne m'accorder plus « rien, mais le Bon Dieu m'accorde tout ce que je désire. »

Ce n'était point de sa part manque de confiance envers la Très Sainte Vierge, ainsi que nous le dirons dans la suite ; mais Dieu l'attirait si fortement qu'elle allait directement à Lui, comme un enfant va tout droit à son père.

Elle avait pris la résolution de s'abandonner absolument entre les mains de Dieu, ne demandant rien pour son usage, tant pour les choses spirituelles que pour les temporelles, afin de tout attendre de sa Providence paternelle ; aussi ne voulait-elle rien recevoir comme venant des créatures, mais

tout de Lui seul, les biens et les maux ; cette pratique est chère aux grandes âmes.

Le Seigneur, qui ne peut se refuser à une âme remplie de confiance en Lui, lui donna des marques de sa tendresse, non seulement en la comblant de grâces, et des dons les plus rares, mais de plus en se montrant comme un bon père plein de condescendance avec les attentions les plus délicates, jusque dans les moindres choses.

Un jour où notre vénérable Abbesse se trouvait dans un grand besoin de rompre le jeûne, elle s'abandonna entre les mains de Dieu, qui permit que la sœur infirmière lui préparât une soupe. Elle fut tout étonnée lorsque celle-ci vint l'en prévenir ; car l'infirmière ignorait le désir qu'elle en avait eu. Pendant qu'elle mangeait cette soupe, elle disait doucement : « Mon Dieu ! je vous remercie, vous avez bien soin de moi. »

Une autre fois, étant fort incommodée, elle désirait se coucher un peu plus tôt que de coutume ; mais ses infirmités l'obligeant alors de recourir à la charité d'une de ses filles pour se mettre au lit, aussi bien que pour se lever, elle pria Dieu de lui inspirer de venir. Aussitôt, cette Religieuse, contre son habitude, sort du chœur et, passant devant la cellule de notre Abbesse, y entre pour prendre un petit livre qu'elle avait oublié le matin. Elle fut étonnée d'y trouver notre Mère très souffrante, qui l'attendait, et qui n'étant pas moins étonnée de la voir entrer, lui dit : « Qu'êtes-vous venue faire ici ? — Je suis venue prendre ce livre. — Vous n'êtes venue que pour cela ? Eh ! bien, je priais Dieu de vous inspirer de venir pour m'aider à me coucher. » La Religieuse, attendrie jusqu'aux larmes, bénit le Seigneur de l'avoir fait venir au moment désiré.

Lorsque l'argent manquait pour pourvoir aux nécessités de la Communauté, la sainte Abbesse disait : « Mon Dieu, vous le voyez, je n'ai plus que cela, ayez la bonté d'y pourvoir. » Il arriva un jour qu'une personne de sa connaissance lui demanda le prêt d'un louis ; l'Abbesse, qui se trouvait en avoir deux, les présenta à Notre-Seigneur en disant : « Mon Jésus, je vous les donne, à condition que vous m'en donnerez six. » Dieu bénit une telle confiance. Car quelques jours après, un

bienfaiteur se trouvant avec plusieurs Messieurs se sentit pressé de leur dire : « Faisons entre nous quelque chose pour les *saintes Claires*. » Et, se cotisant entre eux, ils firent remettre six louis à notre Mère. Elle les reçut avec actions de grâces, d'autant plus que cette somme lui était bien nécessaire.

On ne la vit jamais désespérer de la Providence dans quelque détresse que fût sa Communauté. C'est alors qu'elle disait à ses filles au Chapitre : « Soyons fidèles à Dieu, mes Sœurs; si nous le sommes, Dieu le sera pour nous. » Dans les rencontres les plus fâcheuses, au lieu de se laisser abattre, ou de se reposer sur son industrie, elle répétait ; « Mon Dieu, j'espère que vous aurez soin de cela. » Et quand la chose avait réussi selon ses désirs, elle ajoutait avec la même grâce : « Je savais bien, mon Seigneur, que cela irait ainsi. »

Le médecin de la Communauté ayant constaté dans plusieurs Religieuses des guérisons inattendues, en était dans l'admiration, et disait : « Vous avez quelques bonnes âmes qui ont prié pour vous. » Il fallait attribuer ces guérisons aux prières de l'Abbesse et à son héroïque confiance.

Elle édifiait par son désintéressement dans la réception des novices. Pourvu qu'elle vit une vraie vocation, elle ne se mettait pas en souci de la fortune. D'ailleurs elle avait trop l'amour de notre sainte Règle pour la négliger sur ce point, et sa confiance en Dieu était trop parfaite, trop entière pour ne pas se manifester en cette circonstance. Elle s'abandonnait absolument à la charité des parents ; et lorsque ceux-ci étaient dans une certaine gêne, on l'a vue refuser généreusement ce qu'ils lui offraient ; les parents et les novices en étaient très édifiés, aussi bien que la Communauté qui se réjouissait de se voir ainsi dans la perfection de notre état. Lorsque les novices, à leur profession, étaient en pouvoir de disposer de leurs biens, elle leur laissait toute liberté de les donner aux pauvres du dehors, sans insister sur les propres besoins du Monastère. Mais pour avoir oublié de la sorte ses intérêts, elle ne se trouvait point frustrée dans sa confiance et son filial abandon à la Providence. Car souvent, après une semblable épreuve, le Seigneur à qui tous les biens appartiennent, inspirait lui-même à la novice de venir en

aide à la pauvreté de la Communauté, ou bien il portait quelque bienfaiteur ou quelque parent à faire en mourant un legs assez considérable. Notre Mère disait alors agréablement : « C'est la dot de ma Sœur une telle, que le bon Dieu nous envoie. »

La pieuse Abbesse ne bornait pas sa confiance aux choses temporelles, elle l'étendait, et avec plus de perfection encore, à tout ce qui concerne le salut. Une grande partie de son temps se passait à exhorter ses filles, à les faire marcher dans cette voie de confiance comme dans un chemin assuré. Elle y portait surtout celles qu'elle voyait éprouvées par des peines intérieures. Elle était si pénétrée des sentiments de confiance filiale en Dieu, qu'aucun état de trouble ou de tentation ne l'ébranlait ; il semblait que plus les afflictions de l'âme étaient grandes, plus elle en espérait de grands biens.

Elle disait un jour à une Religieuse qui se trouvait dans cet état : « Dieu fait dans votre âme comme ceux qui veulent écurer une poêle, ils la salissent d'abord. Votre âme vous semble souillée à cause du sable des tentations, mais une goutte de la rosée de la grâce la rendra plus blanche que la neige. »

Une Religieuse, accablée de tentations, lui ayant dit : « Ma Mère, je suis comme à l'agonie et au désespoir ! » elle la serra sur son cœur avec une tendresse toute maternelle et s'écria : « Ah ! bon, j'en suis bien aise, le démon vous tente ainsi parce que vous êtes à Dieu, et quand il aura fait tout ce que le Seigneur lui aura permis, il vous laissera. » Cette âme si affligée se sentit aussitôt pénétrée de confiance, avec une conviction intime que ce temps d'épreuve finirait bientôt, ce qui se réalisa.

Une autre de ses filles lui ayant fait part de ses peines, sortit d'auprès d'elle fort encouragée : notre Mère la recommandait à Dieu pendant les Matines, quand, la regardant avec un sentiment de compassion, elle lui vit faire le signe de la Croix sur son front et sur son cœur, lorsqu'on disait au *Te Deum* le verset *Te ergo quæsumus* (c'était une pratique qu'elle conseillait à ses filles) ; notre Mère, à qui cet acte de fidélité fit plaisir, lui dit, dès qu'elle put lui parler : « Non,

vous n'êtes pas perdue comme vous le croyez. Je vous ai bien vue, quand vous faisiez le signe de la Croix. » Cette parole, dite avec conviction, réveilla la confiance dans cette âme où l'affliction semblait l'avoir éteinte.

Quelquefois, tournant sa main autour de la tête de celles de ses Religieuses dont l'âme était en proie au trouble, elle disait : « Voyez-vous, ma fille, le démon qui bourdonne autour de vos oreilles ? Mais il faut le mépriser. »

Il serait trop long de rapporter toutes les circonstances où sa confiance s'est manifestée d'une manière sensible ; et nous ne pouvons reproduire tous les fréquents entretiens qu'elle eut avec ses filles sur ce sujet si important ; nous dirons seulement qu'elle s'inspira toujours de l'invincible confiance qu'elle avait elle-même de son propre salut, pour donner les avis et les consolations que réclamaient celles qui se trouvaient dans les angoisses de la crainte et de la défiance.

On comparait sa confiance à celle que produit l'Enfance Evangélique, tant recommandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son âme, restée enfantine par la simplicité et une admirable innocence, allait toujours à Dieu comme une fille aimante et docile à un Père plein de tendresse qui ne désire que notre félicité éternelle et veut récompenser jusqu'aux moindres actions faites en vue de lui plaire et de le glorifier.

Un jour, elle s'entretenait avec une de nos Mères Discrètes qui, ravie de sa confiance envers Notre-Seigneur, voulut néanmoins l'éprouver : « Ma Révérende Mère, lui dit-elle, ne craignez-vous pas le compte qu'il vous faudra rendre à Dieu de votre charge ? » L'Abbesse, joignant les mains, se recueillit avec une indicible expression d'humilité et de douceur, comme si elle se fût mise devant le Tribunal du Souverain Juge pour entendre sa sentence, et s'écria : « Mon Dieu ! j'ai fait tout ce que j'ai pu... tout ce que j'ai pu !... » Ces paroles furent dites avec une telle onction que son interlocutrice en était dans la stupeur.

La Mère Marie de saint Alexis ne s'appuyait sans doute sur aucune de ses œuvres ; mais elle était persuadée qu'étant *une enfant devant Dieu*, et une enfant de bonne volonté, toujours empressée à accomplir la tâche que lui avait donnée son Père céleste, elle ne devait pas avoir de lui des pensées

de défiance ou de crainte, qui feraient injure à un père de famille ici-bas. En effet, quel est le père qui recevrait avec des verges le fils qui revient à lui chargé de gerbes, fruit de son travail et de son obéissance ?

Quelques mois avant sa mort, une Religieuse l'entretenait de ses dispositions intérieures, lorsque notre humble Mère, avec un air tout anéanti, lui dit : « Ma Sœur, croyez-vous « que Dieu me fasse miséricorde ? » La Religieuse lui ayant répondu avec assurance : « Oh ! oui, ma Mère, je le crois « bien... » — « Je l'espère bien aussi, ajouta l'Abbesse, avec sa « candeur ordinaire, je travaillerai encore beaucoup, et si je « ne suis pas une grande sainte, je serai bien encore « passable. »

Cette ineffable confiance en la bonté de Dieu, cette admirable vertu qui avait brillé en elle durant sa vie, parut dans tout son éclat à l'heure de sa mort, non seulement par la tranquillité de son âme, mais surtout par l'assurance qu'elle fit constamment paraître. Ayant demandé qu'on récitât pour elle les litanies de *Notre-Dame d'heureux Trépas*, lorsqu'on vint à ce verset : « Otez-lui l'appréhension des jugements », elle leva les yeux au ciel, et dit d'une voix bien articulée : « Je ne les redoute pas. » On comprit que ces paroles paraient d'un cœur plein de confiance et d'amour pour son Dieu, et beaucoup plus pressé de se jeter dans ses bras que de craindre ses jugements. Sa parfaite confiance lui faisait espérer de trouver en Lui, non un juge, mais un Epoux plein de charmes et d'une infinie bonté. Semblable en cela à sainte Thérèse qui disait : « Qu'elle ne craignait pas de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

CHAPITRE XII

AMOUR DE DIEU

« Mets-moi comme un sceau sur ton cœur,
comme un sceau sur ton bras ; parce que l'amour
est fort comme la mort.

« De grandes eaux n'ont pu éteindre la charité... Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour l'amour, il les mépriserait comme un rien. » (Cant., c. viii.)

Le pur amour, autant qu'une créature peut le sentir, est ce rayon de miel délicieux, dont parle l'Epoux des Cantiques (1). Cet amour, cependant, ne s'attache point aux douceurs, mais à Celui qui est la source de toute suavité. Il n'ambitionne et ne veut que Dieu seul. « Il n'exige rien, dit saint Bernard, et il mérite et possède tout. Sans avoir des vues mercenaires, il n'est chose à laquelle il ne puisse prétendre. Quand il est pur, il est à lui seul d'un prix inappréciable ; car il est préférable à tout : attendu que, n'aimant rien que pour Dieu, il n'a au-dessus de lui-même que Dieu seul. » Tel fut l'amour de notre sainte Abbesse. Il faudrait le langage des Anges pour rendre les ardeurs, les transports dont le divin amour embrasait son cœur, et dont les Anges seuls ont été les témoins. Son humilité ne nous a laissé entrevoir que quelques faibles rayons du divin Soleil qui illuminait et enflammait son âme. Mais l'amour est un feu qui sans doute se cache au fond du cœur, mais cependant se dévoile toujours par quelques étincelles. Ainsi, quelques paroles échappées çà et là firent deviner le feu sacré caché dans le cœur de notre Mère.

Dès les premières années de sa vie, la charité fut « son unique maîtresse », selon l'expression de saint Augustin, la première qui conduisit ses premiers pas. Cette âme chercha le Seigneur dès son entrée en ce monde, et bientôt elle trouva

(1) Cant., c. iv.

Celui qu'elle cherchait. Charmée des attrait du Souverain Bien, elle se livra entièrement à Lui, et ne revint jamais sur le don qu'elle avait fait d'elle-même sans réserve. Elle fit sans cesse des progrès dans l'amour de Dieu : ses actions étaient toujours plus parfaites les unes que les autres, parce qu'elle aima toujours avec suite et sans interruption. Semblable au palmier qui s'élève vers le ciel jusqu'à ce qu'il ait atteint sa dernière perfection et produit des fruits d'une merveilleuse douceur, sans se dépouiller de sa verdure, et sans se laisser abattre par les tempêtes : ainsi cette grande servante de Dieu, dont l'amour était l'âme de son âme et la vie de sa vie, aima-t-elle dans tous les temps, sans que rien ait jamais pu l'ébranler.

Plus elle avançait en amour, plus elle désirait avancer davantage ; c'est ce qui lui faisait dire aux jeunes Religieuses : « Que vous êtes heureuses, mes chères enfants, j'ambitionne votre âge, car vous pourrez faire encore bien des choses pour Dieu. Ah ! ajoutait-elle avec une sainte ardeur, si j'avais su, étant jeune, ce que je sais à présent, j'aurais fait bien plus que je n'ai fait. » Et cependant nous l'avons vue, dès son adolescence, employer tour à tour le fer et le feu pour s'immoler à Celui qui a voulu mourir pour l'amour de notre amour.

L'horreur qu'elle avait du péché, l'offense de Dieu, était extrême. On l'a vue tomber à la renverse sur sa chaise, pâmée et pâle comme une morte, pour avoir entendu parler du péché mortel ; car elle craignait l'ombre même du mal, et tremblait devant la moindre imperfection tant soit peu consentie. Ainsi, une de ses filles lui ayant avoué qu'elle avait fait une petite immortification *volontaire*, notre Mère lui dit avec un air profondément affligé : « Oh ! *volontaire* !... oh ! il ne le faut pas ! » Elle ne pouvait comprendre qu'on refusât au Seigneur quelque chose : « Si je connaissais en moi, disait-elle avec saint François de Sales, la moindre chose qui ne fût pas à Dieu, je l'arracherais au plus tôt, quand ce ne serait qu'une fibre. » D'autres fois, elle disait : « Quand même je saurais que Dieu me veut réprover, je ne voudrais pas cependant faire une imperfection volontaire. » Son amour pur et désintéressé lui faisait produire des actes héroïques de vertu pure-

ment pour son Bien-Aimé, semblable à ces parterres chargés de fleurs et de fruits, pour les donner au Maître qui les cueille, sans se rien réserver.

C'est à cet amour parfait qu'elle voulait conduire ses filles. Une Religieuse lui demanda un jour la permission de faire quelques pénitences pour les péchés de sa vie passée, voulant par là se purifier. Ce motif, très bon en lui-même, n'était pas assez désintéressé aux yeux de notre Mère qui voulait que l'on fit pénitence surtout par amour, et pour la conversion des pécheurs qui ne pensent pas à réparer leurs fautes : « Pour vos péchés, lui dit-elle, en la regardant gracieusement, il faut les abandonner à la miséricorde divine. »

Une autre Religieuse craignant de n'être pas prédestinée, notre T. R. Mère saisit cette occasion pour lui inspirer la générosité de l'amour : « Si le Bon Dieu voulait vous réprouver, le voudriez-vous offenser ? — « Non, ma Mère, parce que si c'était sa volonté sans qu'il y eût de ma faute, je serais une *noble* damnée. » Notre Abbesse, charmée de sa réponse qui était selon son cœur, l'embrassa en lui disant : « Ah ! c'est à présent que je vous regarde comme ma fille. » Cette Religieuse se retira d'auprès d'elle tout embaumée, se disant en elle-même : « Ma Révérende Mère surpasse saint Augustin, car il semblerait donner quelque chose, mais ma Révérende Mère ne laisse rien. » Elle n'était pas la seule qui parlait ainsi.

Cet amour qui remplissait le cœur de l'Abbesse rejaillissait dans tout son extérieur, et l'on voyait sur son visage un reflet si doux, si spirituel et presque divin, qu'il excitait à la piété et inspirait le respect à quiconque la regardait. En la voyant, une Religieuse se disait à elle-même : « Que doivent être Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge, puisque notre Mère a tant de charmes ? » La même Sœur l'entendit un jour parler de Dieu avec tant d'élévation et d'amour que, surprise de se trouver avec une âme si éminente, elle se disait dans son étonnement : « Comment les Anges ne sont-ils pas jaloux de l'avoir auprès d'eux, voyant qu'elle ne tient plus à la terre que par la volonté de Dieu qui l'y retient encore ? » En effet, les désirs de cette âme pure étaient tous dans le ciel, et quelquefois elle disait, dans les transports de

son amour : « Oh ! quand est-ce que nous dirons : *Sanctus, Sanctus, Sanctus !* » D'autre fois, levant les mains vers le séjour des Bienheureux, elle laissait échapper ces paroles : « Je ne peux plus vivre... Quand serons-nous toutes perdues et abîmées en Dieu?... » Il semblait alors qu'elle nageait par ses désirs dans cet océan de l'amour infini.

La charité qui embrasait cette âme fut surtout agissante. Toute sa vie en a été une pratique continuelle par l'observation parfaite des Commandements de Dieu et de son Eglise ; et par l'exactitude à se conformer à la sainte Règle et aux plus petits usages qu'elle respectait infiniment, et qu'elle faisait observer exactement à ses filles, se rendant pour cela infatigable dans les travaux de sa charge. N'étant pas encore satisfaite des croix que la Providence lui envoyait, elle crucifiait sa chair par de très fréquentes macérations, suggérées par son ardent amour pour le Seigneur. Mais ses forces en furent affaiblies, et ses jours abrégés...

CHAPITRE XIII

CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU

« J'ai trouvé quelqu'un selon mon Cœur, qui fera toutes mes volontés. » (Rois, c. VIII.)

« Voyez que j'ai aimé vos commandements, Seigneur : dans votre miséricorde, donnez-moi la vie. » (Ps CXIX.)

« Entendez Notre-Seigneur vous dire parfois :
« Faites ce que j'aime, aimez ce que je fais. »
(S. Pierre Fourier.)

La conformité à la volonté de Dieu est la marque la plus sûre de l'amour qu'on lui porte. La R. Mère Marie de saint Alexis était trop animée de l'Esprit-Saint pour ne pas exceller en cette vertu : son unique plaisir était le bon plaisir du Seigneur; hors de l'accomplissement de sa volonté sainte, elle ne savait rien vouloir, rien désirer, rien aimer.

Nous ne nous attarderons pas à citer les circonstances où elle a donné les preuves de sa parfaite soumission : elles seraient trop nombreuses ; car en toute rencontre fâcheuse, elle ne disait autre chose que ces mots : « C'est la volonté de Dieu » ; ou bien : « C'est Dieu qui le permet. » Cela lui suffisait pour tout agréer. Elle ne conservait plus d'autres désirs que ceux que le Seigneur lui inspirait pour sa gloire et pour le bien de la Communauté, désirs qu'Il lui manifestait presque toujours par quelque lumière surnaturelle ; ce qui faisait qu'elle agissait avec fermeté étant bien persuadée d'accomplir la divine volonté.

Quand il se présentait quelque difficulté à résoudre ou une décision à prendre, elle ne le faisait jamais sans consulter le Seigneur ; aussi répondait-elle dans ces occasions : « Il faut prier » ; ou bien : « Je verrai cela devant Dieu. » Elle était persuadée de cette maxime de saint Augustin : « Quand on fait la volonté de Dieu, on se sent peu à peu déchargé de la propre volonté qui est le fardeau le plus insupportable qui fut jamais : celle de Dieu prend sa place. Nous voulons

comme Dieu et comme Dieu veut, parce que nous l'aimons ; et Dieu fait ensuite tout ce que nous voulons, parce qu'il nous aime. »

Comme elle ne voulait que la volonté de Dieu en tout ce qu'elle entreprenait, il arrivait que tout lui réussissait à souhait. Elle était dans les mains du Seigneur telle qu'un instrument dont il se servait selon son bon plaisir, sans rencontrer la moindre résistance.

Un jour, une Religieuse lui parlait du choix que Dieu fait de quelques âmes afin de leur faire opérer de grandes choses pour sa gloire ; elle répondit : « Je n'ambitionne point ces privilèges, et je suis parfaitement contente de ce que Dieu demande de moi. »

Elle portait continuellement ses filles à conformer leur volonté à celle de Dieu, et elle ne pouvait souffrir qu'en sa présence on se plaignît de ses adorables desseins. Son attachement à la volonté divine était si parfait que l'on avait peine à connaître ses inclinations, ni dans les choses les plus petites, ni dans les plus importantes.

CHAPITRE XIV

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

« Comme mon Père m'a aimé, moi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. »

« Ce que je vous demande, c'est que vous aimiez les uns les autres. »

(S. Jean, c. xv.)

La charité, vertu si chère au Fils de Dieu, vertu qui fait le caractère distinctif de ses vrais disciples, fut la vertu favorite de notre Mère. Dès ses premières années de Profession, son caractère doux et bienfaisant inspira à ses compagnes la confiance de recourir à sa complaisance. Elles lui communiquaient leurs difficultés pour les petits ouvrages manuels où elle excellait. La chose, quoique de fort légère conséquence, ne laissait pas de donner beaucoup d'exercice à sa charité. Elle sacrifiait, pour faire plaisir à ses Sœurs, son attrait de la solitude et le temps libre qu'on lui permettait de consacrer à l'oraison. Elle ne se lassa jamais de se prêter avec beaucoup d'édification au service des malades ; et le Seigneur lui en fournit parfois des occasions favorables, comme la suivante :

Une Religieuse tomba dans une maladie grave, dont les suites amenèrent aux jambes des plaies très répugnantes à panser. La Sœur Marie de saint Alexis fut une de celles qui se montrèrent le plus empressées à la servir, avec un courage qui ne pouvait puiser sa force que dans la charité. La mauvaise odeur de ses plaies lui causa une maladie très longue qui fut sa récompense, et un don du ciel selon sa pensée. Son amour pour le Seigneur lui rendait douces toutes les peines endurées au service du prochain, en qui elle servait Jésus même ; car il a dit : « Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. »

Quand Dieu l'eut chargée de gouverner le Monastère, ce fut alors surtout que sa charité trouva le moyen de se dilater. Elle se faisait toute à toutes, consolant celles qui étaient

dans la tristesse, et se réjouissant avec celles qui étaient dans la joie, afin de les attirer toutes à Notre-Seigneur. Pleine de sollicitude pour ses filles et de rigueur pour elle-même, elle entraînait dans leurs désirs, compatissait à leurs infirmités, supportait leurs faiblesses, et ressentait leurs maux de corps et d'esprit avec une tendresse toute maternelle, se sacrifiant elle-même pour les assister et les encourager selon son pouvoir.

Elle était, après Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa divine Mère, la plus grande consolation de ses filles malades ; sa seule présence les réjouissait, et son abord gracieux adoucissait leurs infirmités. C'était à qui recevrait sa visite, car elle avait un don particulier pour les fortifier, pour les animer à souffrir patiemment. Lorsqu'on devait leur appliquer quelque remède douloureux, elle leur conseillait de se rappeler les douleurs d'un Dieu souffrant, comme le moyen le plus puissant pour calmer leurs souffrances. Elle était si fort attendrie de les voir souffrir que, dans ces occasions, on était plus en peine d'elle que des malades ; et celles-ci étaient plus touchées des larmes qu'elles lui voyaient répandre que de leurs propres douleurs. On lui disait dans ces circonstances : « Ma Mère, vous avez autant de croix que de filles ! » — « Oh ! oui, répondait-elle, autant de croix que j'ai de filles. »

Sa santé n'était pas épargnée, elle la compromettait pour leur consolation. Son assiduité à visiter les malades et à écouter leurs différents désirs, la mettait souvent à même de contracter leurs infirmités ; c'est ce qui arriva en effet. S'étant souvent entretenue avec une Religieuse malade d'un cancer, notre charitable Abbessse en ressentit bientôt les atteintes. Elle garda le secret, quoiqu'elle en souffrît de très vives douleurs ; mais voyant que le mal prenait de grands accroissements, elle se dit en elle-même : « J'ai tant de saintes Reliques dans notre chambre, un de ces bons Saints pourrait bien me guérir. » Ayant alors pris dans une boîte un os qui n'avait point d'étiquette, elle l'appliqua sur son mal et fut radicalement guérie.

Cette faveur excita en elle le désir de savoir le nom du Saint à qui elle la devait, pour lui en marquer sa gratitude. Une nuit, elle vit en songe la tête d'un saint Evêque, et une

voix lui dit que c'était saint Gondulphe, évêque et martyr. Comme ce nom lui était inconnu, elle chercha dans le martyrologe et le trouva au 17 juin, ce qui la confirma dans la croyance que c'était bien le nom du Saint de qui était la Relique. Elle la mit dans un reliquaire qui est sur l'autel de *Notre-Dame de Bon-Rencontre* (1).

Quand elle s'apercevait de la tristesse de quelque Sœur, elle ne pouvait avoir de repos qu'elle n'eût essayé de la consoler. Quelquefois ses filles venaient la trouver pour des choses peu importantes ou qui ne pressaient pas, en sorte qu'elle avait besoin de toute sa charité pour les écouter, ce qu'elle faisait néanmoins avec la même bonté, quoiqu'elle fût ensuite obligée de passer une partie des nuits à écrire. Il lui arrivait souvent, quand elle avait à faire quelque lettre pressante, que des Religieuses, à tout propos, avaient recours à elle pour des choses dont elles auraient bien pu se passer. Cependant elle les recevait sans laisser paraître aucune contrariété, elle les écoutait et leur rendait raison avec le plus grand calme. Lorsque les circonstances ne lui permettaient pas de différer sa correspondance, elle les congédiait doucement. Les Religieuses se retiraient touchées de sa bonté et tout émues de compassion, en voyant leur mère dans un si continuel assujettissement.

Elle ne pouvait souffrir que l'on eût une mauvaise opinion de son prochain, ce qui lui faisait dire à ses filles : « Il faut

(1) Cette Chapelle existait encore avant l'expulsion de la Communauté, en 1792; elle n'a pas été rétablie dans le Monastère, en 1807.

Il existait dans l'enclos des Religieux Cordeliers une Chapelle de *Notre-Dame de Bon-Rencontre*. Cette Chapelle, disent les documents contemporains, fut bâtie par les bourgeois du quartier, jaloux d'avoir, eux aussi, un oratoire dédié à la Sainte Vierge. Nous ignorons quel motif lui fit donner le nom de *Bon-Rencontre*; toujours est-il qu'elle était en singulière vénération. Elle avait une confrérie, et un Prêtre, sous le titre alors en usage, de prébendier, la desservait. Les ecclésiastiques de la paroisse de Saint-Nizier venaient y faire le catéchisme aux enfants. Ces jeunes chrétiens, formés ainsi à la connaissance et à la pratique de leurs devoirs devant l'image de Marie, élevés pour ainsi dire à ses pieds, pouvaient-ils ne pas continuer par la suite à la vénérer et à l'aimer comme une Mère ?

La Chapelle de Notre-Dame de Bon-Rencontre, mise au nombre des biens nationaux, en 1793, fut acquise plus tard par le corps municipal, en vertu d'un décret du 25 germinal an XIII, et détruite à la fin de 1810. Le 5 juin 1811, le corps municipal posa sur l'emplacement qu'avaient occupé les deux Chapelles contiguës de Notre-Dame de Bon-Rencontre et des Pénitents du Gonfalon, la première pierre d'une halle aux grains.

(D. Meynis.)

simplifier et interpréter tout en bonne part ; l'on juge souvent défaut ce qui est une vertu devant Dieu, je le sais par expérience. » Elle leur racontait, à ce sujet, le trait suivant : « On m'avait, disait-elle, fait des plaintes d'une Religieuse, et je fus obligée de la reprendre ; je vis alors que l'intention qui l'avait fait agir était si pure qu'elle avait pratiqué « une grande vertu. »

Aussi, lorsqu'on lui rapportait quelque manquement, on la voyait souffrir, à tel point qu'elle n'écoutait alors qu'avec peine ; l'intérêt de la personne ou de la Communauté pouvait seul la résoudre à entendre jusqu'au bout ; mais sa charité lui fournissait mille adresses pour justifier l'accusée. Cependant, si le mal était tel qu'elle dût y remédier, elle en était touchée jusqu'aux larmes et faisait de ferventes prières pour obtenir que la Sœur profitât de la correction et correspondît à cette grâce amère à la nature, en s'amendant entièrement. Elle disait souvent : « Il faut avoir un cœur d'enfant pour Dieu, un cœur de mère pour le prochain et un cœur de juge pour soi-même. »

Dans les Chapitres, elle répétait non moins souvent ces paroles : « Mes enfants, supportez-vous les unes les autres. Laissez tomber ce qui pourrait vous blesser ou vous déplaire ; entr'aidez-vous mutuellement dans le travail pour que la charge en devienne plus légère. Soyez attentives à vous prévenir, quand ce ne serait qu'en rangeant une chaise, en remuant une paille, en donnant un peu d'eau, et dites en vous-mêmes : « Je veux faire cela pour faire plaisir à mes Sœurs. Le Bon Dieu nous a promis qu'Il le tiendrait comme fait à Lui-même. »

Son exemple était bien capable de porter ses filles à la charité, car elle la pratiquait jusque dans les plus petites choses. Un jour où elle changeait le linge de sa coiffure, elle retint adroitement une guimpe déchirée, en disant à celle de ses filles qui l'assistait dans ses infirmités : « Je veux pratiquer la loi de la charité qui dit de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes », faisant entendre par ces paroles qu'elle voulait raccommoder cette guimpe pour en éviter la peine à la sœur lingère. La Religieuse, jugeant que sa bonne Mère n'en trouverait jamais le

temps avant la lessive, lui dit : « Donnez-la moi, ma Révérende Mère, je la raccommoderai et je ferai ainsi deux charités. » L'Abbesse céda, et la Religieuse se retira fort édifiée de son attention à pratiquer la vertu dans toutes les occasions, soit par charité, soit par son humble déférence aux désirs d'autrui, renonçant même au bien qu'elle s'était proposé.

Il lui arriva plus d'une fois, lorsqu'on lui avait donné une potion, de la porter secrètement à une de ses filles qu'elle savait dans le même besoin. Un jour la Sœur infirmière lui ayant peu après demandé de ses nouvelles, elle répondit par un doux et innocent sourire qui fit comprendre à cette officière l'usage que la charitable Mère avait fait de la potion, ce qui la mécontenta fort, parce qu'elle vit bien qu'elle ne pouvait plus compter sur elle pour la soulager. Elle en eut bientôt une nouvelle preuve.

Les douleurs aiguës dont souffrait la T. R. Mère Marie de saint Alexis avaient nécessité l'achat d'une petite pièce de molleton et, à maintes reprises, on fut obligé de renouveler cette emplette, parce que dès qu'elle en était pourvue, son cœur compatissant lui suggérait de la donner à quelque Religieuse. Enfin, pour la faire se résoudre à garder cette pièce d'étoffe, on lui dit : « Ma Mère, cela n'est pas à vous, mais vous est prêté seulement. » Dès lors, elle garda, en effet, cette pièce pour pratiquer l'obéissance.

Elle n'oubliait pas les pauvres du dehors ; s'apitoyant sur leur sort, elle priait souvent la divine Providence de les secourir, et lorsqu'elle pouvait leur donner quelque aumône, elle le faisait avec tant de plaisir et de charité, que le don en était doublement apprécié. Par une permission de Dieu, pour faire paraître sans doute sa vertu, ses aumônes ne plaisaient pas à quelques Religieuses, qui en firent même des plaintes au Supérieur. Celui-ci le représenta à notre Mère, bien qu'il fût persuadé que ces petites libéralités ne portaient pas préjudice aux nécessités de la Communauté. L'Abbesse écouta ses observations avec beaucoup d'humilité et lui répondit gracieusement : « Ah ! mon Très Révérend Père, *pour deux liards* que j'ai donnés à la Jeanne ? D'ailleurs, ne savons-nous pas que Notre-Seigneur dit dans son Saint Évangile : « Il

faut que votre gauche ignore ce que donne votre droite ! » Cette réponse faite avec une grande douceur, et d'un ton à la fois si soumis et suppliant, toucha tellement le Prélat qu'il n'eut pas le courage d'entraver davantage la servante de Dieu, et elle demeura libre de continuer ses aumônes, suivant que la divine Providence lui en fournissait les moyens.

Sa charité la portait à une condescendance si entière, qu'elle semblait n'avoir point d'autres volontés que celles de ses filles, en tout ce qu'elle pouvait raisonnablement leur accorder. Aussi la comparait-on à saint François de Sales et au grand saint Anselme, qui ont excellé dans cette vertu. Elle allait jusqu'à manger contre son gré, pour ne point leur causer de la peine. Il était difficile de lui faire avouer son inclination, tant elle avait d'adresse à la cacher, afin d'être plus libre de suivre celle des autres.

Avec la science de la charité, elle avait encore l'éclat, l'ornement et le lustre de cette vertu. Son humeur était toujours si égale, si affable, si charmante, qu'elle captivait les cœurs les plus insensibles et les volontés les plus rebelles : elle régnait vraiment par sa douceur. Elle était très polie, mais sans flatterie, respectueuse même envers ses inférieures ; et sa conversation était à la fois si agréable et si utile qu'elle faisait la joie et l'édification de la Communauté, car elle avait le secret de dilater les cœurs en les élevant vers Dieu. Aussi, les Religieuses avouaient se faire violence pour ne pas entrer en passant devant la porte de la chambre où elle se tenait pendant la journée ; du reste il était rare de l'y trouver seule.

CHAPITRE XV

AMOUR DE L'ORAISON

« O Jésus! elles sont vraiment ineffables les délices dont vous inondez ceux qui vous aiment, quand leur âme vous contemple. »

(Imit., l. III, ch. x.)

« Heureux qui peut éloigner tout ce qui le distrait et l'arrête, pour se recueillir tout entier dans une sainte componction. »

(Imit., l. I, c. XXI.)

L'oraison est la source des lumières, la mère de la science spirituelle qui conduit dans le chemin de la perfection et de la sainteté. Cette science infuse surpasse incomparablement toutes les sciences acquises, tous les arts et toutes les connaissances humaines ; elle est la science la plus haute, la plus noble, la plus utile et la plus importante de toutes ; car elle est la science de la béatitude, et déjà elle donne ici-bas le gage et l'avant-goût du bonheur éternel, qui consiste dans la vision béatifique, ou la connaissance pleine et claire, la vue du vrai Dieu face à face, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'a dit lui-même : « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils Vous connaissent, Vous seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (1).

Notre Mère voyait donc la source de la béatitude dans l'oraison, dont elle avait depuis l'enfance goûté les ineffables douceurs. Dès son jeune âge, elle s'éloignait de ses sœurs pour s'entretenir avec l'immortel Epoux. Comme le temps qu'elle y consacrait le jour ne suffisait pas à son insatiable ardeur à converser cœur à cœur avec la divine Majesté, elle y employait une partie de la nuit. Ce fut à cette école mystique, dont le Saint-Esprit est le Maître principal, qu'elle apprit de si bonne heure à combattre ses passions et à en triompher, et qu'elle disposa en son âme les ascensions vers le sommet des vertus.

(1) S. Jean, XVII, 3.

Le désir qu'elle avait d'y donner plus de temps la faisait soupirer après la solitude. Notre Monastère lui parut le plus propre à cette fin ; car elle se disait à elle-même : « Je serai à Sainte-Claire, mon grand voile me couvrant le visage..., les mains jointes ou croisées dans les manches, l'âme plongée dans la contemplation !... » En attendant, on la voyait, en effet, saisir toutes les occasions de s'appliquer à la méditation. Si les occupations extérieures ou les devoirs de la bienséance ne lui en laissaient pas le temps, elle se faisait un oratoire dans son cœur, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne et de notre Séraphique Père. Car saint François appelait son corps « sa *cellule*, où son âme, se tenant toujours en présence de Dieu, faisait une oraison continuelle. »

Devenue Religieuse, elle soupirait sans cesse après la solitude la plus profonde. La nuit lui paraissait le temps le plus favorable à la prière, car le silence et le calme des nuits donnent la liberté de contempler en paix les grandeurs du divin Epoux. Elle aurait passé les nuits entières en cet exercice, si l'obéissance le lui eût permis ; après Matines, elle continuait l'oraison le plus souvent jusqu'à trois heures. La dernière année de sa vie, elle avait encore obtenu de la prolonger davantage ; mais notre Prélat qui connaissait le dépérissement de sa santé, ne lui avait accordé qu'un *quart d'heure* de plus, ce qu'elle ne laissait pas d'estimer comme une immense faveur ; puisque, selon le Psalmiste, « un seul moment passé devant le Tabernacle du Dieu vivant vaut mieux qu'un siècle de plaisirs sous la tente des pécheurs » (1).

Comme elle était fort avare du temps précieux de l'oraison, elle profitait de tous les quarts d'heure et de toutes les minutes dont elle pouvait disposer pour ce saint exercice. Voici ce que nous lisons dans une de ses résolutions au sujet de l'oraison :

« Je m'exciterai à la ferveur dans mes prières en me représentant les larmes et le profond respect avec lequel mon divin Sauveur priait son Père Eternel, afin de l'imiter. Je tâcherai de porter à ce saint exercice un cœur préparé par le recueillement intérieur que je conserverai avec soin, par de

(1) Ps. LXXXIII, 11. .

fréquentes élévations de cœur vers Dieu et par des visites au Très Saint-Sacrement. Je ferai tout ce que je pourrai pour me rendre bien exacte à l'observance de la Sainte Règle, et je veillerai soigneusement à ce qu'elle soit bien gardée. Afin d'avoir pour cela, et pour la charge qui m'est confiée, les lumières nécessaires, j'emploierai fidèlement à l'oraison tout le temps que je pourrai légitimement dérober à mes occupations. S'il m'arrive quelquefois de ne pouvoir assister à ce saint exercice avec la Communauté, je ferai en sorte d'y suppléer en mon particulier, afin de tirer de cette divine source tout ce qui m'est nécessaire pour me soutenir dans la pratique constante de tous les devoirs de mon saint état. »

Lorsque la maladie la privait d'assister aux heures d'oraison, l'angoisse qu'elle en ressentait était extrême ; mais sa soumission à la volonté de Dieu ne se démentait pas pour cela ; elle ressemblait ainsi aux âmes du Purgatoire que l'amour et la beauté de Dieu attirent avec une force inconcevable, sans leur faire rien perdre de leur imperturbable abandon au bon plaisir de leur Souverain Seigneur.

Avec un tel désir de l'oraison, elle éprouvait une souffrance continuelle de ne pouvoir y donner le temps qu'elle souhaitait. Elle se plaignait amoureusement au Seigneur de n'avoir pas eu le bonheur de passer les trente-six années (1) de sa vie religieuse dans la solitude de la cellule, les charges qu'elle avait remplies l'en ayant empêchée. Elle disait un jour à ce sujet : « Toutes les fois que j'ouvre le livre de l'*Imitation*, je rencontre ce chapitre : « Pourquoi cherchez-vous le repos, vous qui êtes né pour le travail ? » — « Ah ! ajouta-t-elle avec un ton gémissant, *c'est une vocation !*... » Une Religieuse lui dit pour la consoler : « Ma Révérende Mère, vous aurez dans le ciel une double récompense : celle d'une âme contemplative, et... » — « Et, s'empressa-t-elle de répondre, celle d'une Mère qui a eu bien des soucis ! »

Elle disait maintes fois : « Mes enfants, ne perdez point ce temps précieux de l'oraison, où vous devez réparer vos forces spirituelles. C'est un temps de réfection pour nourrir vos âmes. Lorsque vous sortez de l'oraison sans nécessité, c'est

(1) Elle exprimait ce regret trois ans avant sa mort.

souvent le moment où le Seigneur répand ses grâces sur la Communauté, et vous en êtes privée par votre absence. »

Elle souhaitait qu'elles apportassent à ce saint exercice pour principale disposition intérieure un grand désir d'en profiter, et que toutes leurs journées en fussent une préparation, par la pratique de toutes les vertus. Elle leur recommandait de prévoir un sujet d'avance, et d'y réfléchir dans l'intervalle, même pendant la collation, ce qui servirait non seulement à l'oraison qui suit les Complies, mais encore à sanctifier les actions qui devaient la précéder. Elle leur rappelait que saint Bernard voulait que les personnes religieuses donnassent une heure de plus à l'oraison le dimanche et les jours de fêtes, afin de les sanctifier. Du reste, c'est une pratique généralement suivie dans notre saint Ordre, d'employer les jours consacrés au Seigneur en exercices de piété ; et à cet effet, on s'interdit alors les visites des personnes du dehors, hors la nécessité.

La méditation de la Passion du Seigneur était le sujet principal de ses oraisons. Elle se tenait souvent au pied de la croix. D'autres fois, elle se plaçait à la porte du Sacré-Cœur, dans la posture d'un profond anéantissement, comme un pauvre qui demande l'aumône, tendant la main pour la recevoir, ce qu'elle faisait avec persévérance jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle souhaitait. Une Religieuse à qui elle avait fait connaître cette manière si simple de faire oraison, la pratiqua elle-même, et obtint ce qu'elle désirait en le demandant ainsi.

Quoique notre Mère ait toujours été dans une nécessité continuelle de converser avec les créatures, elle le faisait avec une présence de Dieu si habituelle qu'elle parvint à un degré très éminent d'oraison. Le Seigneur lui avait accordé la faveur de l'oraison de quiétude. Dans ces communications intimes, elle recevait de Dieu des grâces très particulières, jusque-là qu'elle pénétrait le fond des consciences, se trouvant par là dans le cas de donner des avis propres à chacune, selon les lumières qu'elle avait reçues. Aussi, ses filles, qui pouvaient juger par la perfection de toutes ses actions de l'élévation surnaturelle de son âme, s'empressaient-elles de lui demander des conseils de spiritualité. Cette sage Mère

portait les unes à l'oraison, les autres à la mortification, etc., conduisant ainsi chacune selon sa voie, suivant la conduite de la grâce divine, sans la devancer par des impulsions trop personnelles.

CHAPITRE XVI

DROITURE D'INTENTION.

« L'homme s'élève au-dessus de la terre sur deux ailes, la simplicité et la pureté.

« La simplicité doit être dans l'intention et la pureté dans l'action. »

(*Imit.*, l. II, c. iv.)

La bonne intention est l'être, l'esprit et la vie des bonnes œuvres. Sans elle, ni le jeûne, ni l'aumône, ni l'oraison ne sont agréables à Dieu, et comme le dit saint Jérôme, « le martyr lui-même serait inutile. »

Nous pouvons dire que toute la gloire extérieure de notre chère Abbessé venait de la beauté intérieure qu'elle avait acquise par la grandeur et la pureté de ses intentions, dont elle écartait soigneusement tout mélange d'amour-propre, de crainte ou de motif intéressé, afin qu'elles fussent toujours dirigées vers Dieu seul ; et c'est ce que saint Bernard appelle « *la vraie simplicité* ». Elle ne faisait aucune action sans la relever par la pureté de son intention ; il serait édifiant de faire connaître plus amplement cette pureté d'intention, mais cette vertu étant tout intérieure, on ne peut en dire que ce que les actes en laissaient deviner, et ce que l'humble Mère en a laissé transpirer dans les circonstances de la vie ordinaire.

Si elle marchait, par exemple, sur un parquet, dans un tracé en ligne droite, elle disait doucement : « Mon Dieu, faites que j'aille droit à Vous sans aucun détour. » En descendant un escalier, elle disait : « Mon Dieu, ne permettez pas que je descende dans les abîmes de l'enfer. » Ou bien : « Faites, mon Dieu, que je descende continuellement dans la connaissance de mon néant. » Si elle montait, elle disait : « Mon Dieu, faites que je monte toujours de vertus en vertus », ou autres semblables sentiments intérieurs.

Un jour, en remontant de la collation, se trouvant la dernière, avec une jeune Religieuse qui l'avait arrêtée pour lui

faire part de quelque peine, elle lui montra le cloître qui était fort sombre, car c'était en hiver, et lui dit : « Voyez, mon enfant, ce que c'est que les ténèbres ! » ce qu'elle disait en pensant aux ténèbres du péché et aux cavernes de l'enfer, et le ton de sa voix marquait l'horreur qu'elle éprouvait.

Un autre jour, passant par la cuisine, et voyant quelques bâtons d'un fagot qui embarrassaient le passage, elle les redressa en disant : « Otez tout, ô mon Dieu ! ôtez tout ce qui pourrait être une pierre d'achoppement pour mes Sœurs, ou un obstacle à votre sainte volonté. » Trouvant à ses côtés une novice qui l'avait entendue, elle lui dit : « Voyez, mon enfant, il faut toujours avoir de bonnes intentions. »

Comme elle craignait beaucoup que, dans les travaux manuels, on se laissât aller à la dissipation, elle recommandait très souvent à ses filles de les sanctifier par la pureté d'intention, « car, leur disait-elle, sans cela, vous ne seriez que de bonnes servantes ou d'habiles ouvrières. » On était si persuadé qu'elle ne prêchait que ce qu'elle faisait, qu'une Religieuse lui dit un jour : « Ma Mère, vous n'avez pas eu le temps aujourd'hui de faire votre oraison, mais vous avez bien fait ce qui la vaut », voulant dire que sa pureté d'intention la tenant toujours en la présence de la divine Majesté, elle était dans une oraison continuelle. Notre Mère lui répondit par un sourire qui signifiait que ce qu'elle pensait était vrai.

En effet, tout l'élevait à Dieu. Si elle trouvait une épingle, elle la ramassait en disant : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que vous pourvoyez à mes besoins. » Puis elle bénissait la Providence d'avoir donné à l'homme tant d'industrie pour subvenir aux moindres nécessités. Le chant d'un oiseau lui rappelait le *Sanctus* éternel des chœurs angéliques.

Elle sanctifiait ses repas d'une manière admirable, et désirait que ses Sœurs fissent de même. Elle dit un jour à une jeune Religieuse : « N'est-ce pas, ma fille, que lorsque vous êtes à table, vous ne pensez qu'à contenter votre appétit ? Mais il faut, en prenant votre repas, vous rappeler le banquet Eucharistique et toujours vous entretenir de bonnes pensées. » Quant à elle, elle ne prenait aucune réfection qu'elle ne dit comme sainte Gertrude : « Mon Dieu, faites-moi

la grâce de m'incorporer en Vous, comme cette nourriture s'incorpore à moi-même. » Lorsqu'elle secouait les miettes de sa serviette, elle les regardait ainsi éparpillées sur la table comme l'image des âmes égarées, et elle les réunissait, avec un sentiment ineffable d'amour et de tendre compassion pour les pécheurs, dont elle souhaitait si ardemment la conversion. Elle disait intérieurement : « Mon Jésus, je voudrais réunir autant d'âmes dans votre amour et dans votre Unité. » Ces miettes étant réunies en un petit monceau, elle en formait un triangle, image de la Très Sainte Trinité, et elle adressait aux Trois Personnes divines toutes sortes de paroles amoureuses, y employant les instants libres pendant que la Communauté desservait. Elle leur référait toutes les génuflexions qu'on lui faisait, et un jour, s'adressant à une Religieuse occupée à desservir, elle lui dit en lui montrant le triangle : « Tous ces *flectamus genua* sont pour la Très Sainte Trinité. » Car elle ne se réservait rien pour elle-même, et renvoyait fidèlement à Dieu tous les honneurs qu'elle recevait, les marques de filiale affection qu'on lui témoignait, etc. Elle avait coutume de boire trois fois à chaque repas, en l'honneur des Trois Personnes divines. Elle offrait au Seigneur autant de *Sanctus* qu'elle buvait de gouttes. La réfectorière conserva comme une relique, après la mort de cette vénérable Abbesse, la tasse dont elle s'était servie, comme un souvenir des hommages offerts au Très-Haut.

Elle pratiqua encore ce pieux exercice le jour même de sa mort, en prenant sa boisson amère, qu'elle buvait par gouttes, ajoutant trois pauses en l'honneur de la Très Sainte Trinité. Neuf heures avant son trépas, on lui demandait si elle n'avait pas besoin de boire; elle fit un signe négatif, avec une grande douceur. Une de nos Mères lui ayant dit qu'il fallait se renoncer jusqu'à la mort, aussitôt, elle fit signe qu'elle boirait. La Sœur infirmière lui présenta le chalumeau, croyant qu'elle ne pourrait se soulever, mais notre vénérée Mère fit signe qu'elle boirait à la tasse, et se souleva avec une ardeur que le désir de faire encore ce sacrifice à l'obéissance put seul lui donner; en ce moment, elle disait : « Trois fois !... trois fois en l'honneur de la Très Sainte Trinité !... » Et elle but autant de gouttes pour autant de *Sanctus*. C'est ainsi qu'elle

but pour la dernière fois, accomplissant à la lettre le précepte de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Ces pratiques pourront paraître puériles à certains esprits ; mais elles sont la preuve d'une grande élévation d'âme, et d'un amour intime et invariable pour Celui qui mérite que nous l'aimions de toutes nos forces, de tout notre cœur et de tout notre esprit.

CHAPITRE XVII

MORTIFICATION

« Portons toujours et partout dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps. »

« Car les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. »

(S. Paul Cor., c. iv.)

Saint Augustin et saint Dorothée disent qu'il y a deux sortes de mortifications. Les unes viennent de notre choix, comme de porter la haire, prendre la discipline et autres semblables macérations. Nous recevons les autres de la main de Dieu ou d'autrui, sans les chercher, comme sont les maladies, les injures du temps, les contradictions, etc.

Notre T. R. Mère a excellé dans ces deux sortes de mortifications, comme l'Epouse des Cantiques, disant : « Mes mains distillent la myrrhe (1) », c'est-à-dire qu'elles font les œuvres de la pénitence. Son cœur enclin à la mortification dès ses plus tendres années, n'attendit pas les croix de la Providence, elle la prévint d'avance par le choix généreux des mortifications volontaires.

Dès l'âge de neuf ans, son cœur embrasé d'amour pour Jésus crucifié ne trouvait que délices dans la pénitence, vertu si opposée à tous les plaisirs si chers à ce jeune âge. Nous allons rapporter ce qu'elle a dit elle-même quelque temps avant sa mort :

Une de ses parentes, dame dévote, lui confia, pendant un voyage qu'elle fit, une boîte pleine d'instruments de pénitence, qu'elle-même avait reçus de la T. R. Mère Marie de saint Alexis. Celle-ci ouvrit cette boîte devant une Religieuse, et prit chacun de ces instruments avec la même délectation qu'éprouve un avaré à la vue de l'or qu'il possède. Depuis

(1) Cant., v, 5.

quelque temps ses infirmités ne lui permettaient plus de faire usage de tels instruments, mais, la vue de ces objets enflammant ses désirs, elle dit comme dans un transport de l'Esprit de Dieu, à cette Religieuse : « Je suis un peu mieux, j'espère bien pouvoir encore me servir de ces choses. Depuis l'âge de neuf ans j'ai pris la discipline, et de douze à vingt ans ma chair n'a pas été entière ! » Nous pouvons juger par là quelle était la rigueur et la continuité de ses pénitences avant son entrée au Monastère.

Dès qu'elle fut dans notre Monastère, elle se trouva d'abord entravée pour suivre son attrait. La T. R. Mère Marie du Saint-Esprit, alors Abbessé, quoique fort austère pour l'observance de la Règle, n'était pas conduite par cette voie des *pénitences extraordinaires* : Dieu n'y appelle pas toutes les âmes. Cette parole de Jésus-Christ : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous », s'adresse certainement à tout le monde ; mais il ne faut pas confondre les pratiques prescrites par l'Eglise, ou conseillées et sanctionnées par Elle dans les Règles monastiques avec celles que l'Esprit-Saint inspire à des âmes d'élite, ni avec d'autres qui sont d'invention humaine, et qui parfois procèdent d'intentions plus ou moins droites et exposent aux embûches du démon. La Révérende Mère Marie du Saint-Esprit se crut obligée, dans sa louable sagesse, de veiller sur la ferveur de son ardente novice ; mais celle-ci avait tant d'industries pour se mortifier, que d'une manière ou d'une autre elle trouvait malgré tout le moyen de faire des pénitences, soit en se tenant dans une attitude extrêmement gênante sans que nul ne s'en doutât, soit dans la manière de prendre la nourriture, le repos, etc.

La rigueur de notre saint état ne suffisant pas à son amour et au désir qui la dévorait de se rendre conforme à son Epoux crucifié, elle se fabriqua un cœur hérissé d'épingles qu'elle appliqua sur sa poitrine. Elle se fit en outre une ceinture de fer armée de pointes très aiguës, avec laquelle elle faillit s'estropier. Pour l'instruire et la préparer par l'expérience à bien diriger les autres, le Seigneur permit cette fois, et d'autres fois encore, qu'elle oubliât complètement cet avertissement de la Sainte Ecriture : « Dieu préfère l'obéis-

sance au sacrifice. » Elle apprit ainsi à ses dépens que l'excès est l'ennemi du bien, et que celui qui suit son propre sens court risque de s'égarer.

Sœur Marie de saint Alexis eut néanmoins une grande consolation; quand Mgr d'Egé fut nommé Supérieur de la Communauté. Ce Prélat, qui pratiquait lui-même des austérités extraordinaires, lui donna les autorisations qu'elle souhaitait et que son Abbesse ne croyait pas devoir lui accorder à cause de son tempérament délicat, craignant avec raison que l'observance même ne finit par en subir un préjudice. Mgr d'Egé reconnut plus tard qu'il aurait dû modérer notre fervente Religieuse. Toutefois, avec l'esprit de dépendance qui la distinguait, il n'y avait pas lieu de croire qu'elle voulût faire prévaloir son sentiment contre celui de son Abbesse : celle-ci ne demandait pas mieux que de dégager sur ce point sa responsabilité auprès du Prélat. Dieu seul sait avec quelle ardeur Sœur Marie de saint Alexis profita de cette liberté.

Devenue Abbesse, elle se permit davantage encore des pratiques rigoureuses ; ce fut le seul privilège qu'elle ambitionnât. La discipline lui devint journalière ; c'était, après la prière et les Sacrements, le remède auquel elle avait recours dans tous ses besoins, et lorsqu'elle trouvait dans quelqu'une de ses filles les mêmes attraites, elle l'associait à son sacrifice. Depuis cette époque, les disciplines de fer devinrent d'un usage général, et il y avait peu de ses Religieuses qui ne se servissent des autres instruments de pénitence, tels que ceintures, bracelets, couronnes, cœurs en fer, etc., etc.

Comme il n'y avait aucune sorte de mortification que notre Abbesse n'eût pratiquée, elle était à même de savoir, par sa propre expérience, ce qui selon la prudence convenait ou ne convenait pas aux forces et aux dispositions de chacune de ses filles. Cependant notre vénéré Prélat ne laissait pas de dire souvent : « J'ai plus de peine à modérer la ferveur qu'à l'exciter. » Il dut même intervenir, afin de mettre des bornes à ces pieux excès, et pour les mêmes raisons qui portèrent autrefois notre Séraphique Père saint François à interdire à ses premiers disciples les haïres, les

ceintures de fer et autres instruments de pénitence (1). Mgr fit aussi des recommandations au Confesseur, « parce que, disait-il, les Religieuses sont portées à faire bien plus que la Règle ». Mais la fervente Abbesse lui représenta avec tant d'humilité et de conviction que « lorsqu'on ne fait pas d'imprudences, on peut bien faire quelque chose de plus que ce que l'on a promis », qu'il lui laissa la liberté de se mortifier elle-même, selon l'attrait que Dieu lui donnait, car il était persuadé que l'Esprit-Saint la conduisait. Aussi, lorsque sa Vicaire, émue de compassion, en la voyant si exténuée, l'empêchait parfois de prendre la discipline en Communauté, elle y acquiesçait pour le moment, par complaisance, mais elle allait ensuite la prendre en son particulier.

Notre T. R. Mère ne regardait pas cependant la mortification *extérieure* comme le fondement de la perfection, mais comme un moyen efficace pour mortifier plus facilement les passions intérieures, à quoi elle s'était si bien appliquée dès ses premières années, qu'avec un caractère vif et porté à l'humeur, elle devint si douce et si égale, et prit un si grand pouvoir sur ses premiers mouvements, que l'on n'en apercevait plus aucun qui ne fût parfaitement réglé ; car elle cachait adroitement ses attrait et ses répugnances sous un calme imperturbable.

Dès son enfance, elle avait été très assidue à se mortifier dans toutes les circonstances, par exemple de renoncer à ses désirs pour suivre ceux de ses parents, de se priver de voir

(1) Tous les Saints ont pratiqué la mortification corporelle, mais à des degrés divers. Ceux qui appartiennent à l'Ordre Franciscain se sont particulièrement signalés dans ce combat contre la chair, nonobstant les avis paternels du Séraphique Patriarche, durant sa vie et après sa mort. En voici un exemple :

« Le Bienheureux Jean de l'Alverne fut favorisé d'extases, de ravissements et de fréquentes apparitions de Notre-Seigneur, de sa divine Mère, de l'Archange saint Michel, des Saints Apôtres Pierre et Paul. Altéré de pénitences comme le mondain de plaisirs, il habitait une cellule qu'il s'était construite dans le flanc de la montagne, où il se trouvait exposé à toutes les intempéries. Il y vivait dans les jeûnes rigoureux, les veilles prolongées, couchant sur la dure avec une pierre pour oreiller ; il crucifiait son corps par de sanglantes macérations., etc.

« Un jour qu'il était en oraison, Notre Père saint François lui apparut et lui ordonna de modérer ses austérités et de conserver ses forces pour le service de Dieu et du prochain ; puis le saint Patriarche lui fit toucher les plaies de ses pieds, de ses mains et de son côté et le laissa inondé de consolations. »

une chose, de dire ou de ne pas dire telle parole, de passer dans un endroit moins agréable qu'un autre, etc. En Religion, elle renonçait souvent à son grand attrait pour la retraite et l'oraison ; et cela avec une sérénité qui ne laissait rien paraître du sacrifice qu'elle faisait. Son air affable lui avait tellement gagné la confiance de ses filles, qu'elle était très souvent obligée d'endurer le froid et la lassitude pour les écouter, sans que celles-ci se doutassent de la grande fatigue qu'elles lui causaient ; quelquefois en se couchant, elle disait à voix basse : « Quelle vie je mène!... Je n'ai point fait de sainte oraison... En tout cas, je me suis bien renoncée ! » Elle a supporté de très graves infirmités qu'elle avait grand soin de cacher afin d'éviter des soulagements ou d'inquiéter ses filles.

Son amour extraordinaire pour la souffrance la porta à demander à Notre-Seigneur de lui faire ressentir dans la tête les douleurs de son couronnement d'épines. Elle fut exaucée, ce dont on ne s'apercevait néanmoins que par l'extrême abattement de ses yeux.

Notre Révérende Mère se tenait souvent au chœur, les genoux nus, dans la saison la plus rigoureuse. D'autres fois, pour ne pas dormir à l'oraison, elle s'y tenait debout, sur un seul pied. Afin de rendre plus dure encore sa pauvre couche, elle s'étendait sur les gros nœuds de sa corde, s'ingéniant ainsi à fuir le bien-être du repos nécessaire. Elle ne prenait jamais un repas sans faire le sacrifice de quelqu'une des choses qui lui étaient servies, bien que la répugnance qu'elle avait pour le maigre eût dû lui suffire, puisque cette mortification était perpétuelle. Elle était si fidèle à cette pratique du repas, qu'étant à l'infirmerie, elle n'y manquait jamais.

La Sœur infirmière, s'en étant aperçue, lui dit : « Mais, ma Révérende Mère, vous laissez toujours quelque chose ? » Elle répondit gracieusement : « C'est pour le Petit Jésus. » La Sœur infirmière, craignant que cette privation habituelle ne retardât le rétablissement de sa santé, pria celle qui la servait de lui donner un peu plus afin que la chère malade eût de quoi laisser la part du saint Enfant-Jésus. On lui dit donc : « Mangez tout, ma Révérende Mère, nous en avons encore pour le Petit Jésus. »

Notre chère Abbessse était si habile à cacher ses goûts qu'on s'y méprenait. Un jour, entendant quelques Religieuses qui disaient devant elle : « Ma Révérende Mère aime telle chose. » Elle ne put entendre ce terme : *aimer*, à propos des aliments, sans faire paraître une espèce d'indignation en disant : « Mes enfants, vous vous faites des idées. La Mère N., m'a souvent pris des mets, croyant que je ne les *aimais pas* ; vous pourriez bien faire de même en vous trompant comme elle. » Elle ne pouvait souffrir qu'on pelât les fruits, regardant cet usage comme une grande délicatesse, et cependant la débilité de son estomac eût dû lui en faire une nécessité.

Pour inspirer aux jeunes Religieuses l'estime de la mortification, elle leur disait : « Une âme qui aime la mortification sera toujours appelée une *grande âme*. » C'est, en effet, le nom qu'on aurait pu lui donner à elle-même, puisqu'elle possédait l'esprit de mortification dans un degré si éminent : Semblable au soleil qui jette en se couchant ses plus vives splendeurs, notre Mère se voyant au déclin de ses jours, ne perdit aucune occasion de se mortifier. La faiblesse de son corps n'enleva rien à la vigueur de son esprit.

On lui avait fait un carreau de plusieurs pièces de laine, pour mettre sous ses pieds au chœur, à cause de l'enflure qu'elle supportait, sans vouloir se servir des chaussons que la sainte Règle accorde dans la nécessité. Elle ne voulut pas accepter ce petit tapis, disant agréablement : « Il me donne des coliques aux pieds » (1).

(1) On a vu pourtant de grandes saintes, même de notre Ordre, diminuer de cette invariable rigueur de notre Mère, rigueur encore une fois plus admirable qu'imitable pour la plupart des âmes. Les saintes dont nous venons de parler, modéraient leurs austérités lorsque leur corps, exténué par la pénitence ou les maladies, le réclamait légitimement.

Ainsi, sainte Thérèse, dont on ne peut mettre en doute la séraphique ferveur, écrivait-elle à Mgr Alonzo Velasquez, Evêque d'Osma, parlant d'elle-même à la troisième personne : « Outre ce que je viens de mentionner, je dois ajouter qu'en ce qui concerne son corps et sa santé, elle « commence, je pense, à en prendre plus de soin que par le passé, et elle « s'impose moins de mortifications dans le manger ; elle n'éprouve plus ce « besoin de faire pénitence qu'elle éprouvait autrefois. Mais il lui semble « que toute cette conduite tend uniquement à la mettre en état de mieux « servir Dieu dans les autres choses ; c'est pourquoi elle lui offre souvent, « comme un agréable sacrifice, le soin qu'elle prend de son corps. » Sainte Thérèse, comme notre Mère Marie de saint Alexis, suivit toujours la voie

Avec sa complexion si délicate, notre Révérende Mère ne pouvait manquer de contracter des infirmités, bien qu'il fût manifeste que le Seigneur la soutenait dans cette extrême rigueur qui dépassait les forces de la nature. Elle craignait beaucoup que ses infirmités la missent dans l'impuissance de suivre les observances communes, ainsi qu'elle l'avait toujours fait, hormis durant les intervalles de maladie, après lesquels elle s'était assez bien remise. Elle commença donc à se reprocher ses austérités de surérogation, à l'exemple de notre Père saint François, surtout celles qu'elle s'était imposées de son propre choix. « Que Dieu, disait-elle, m'en veuille tenir compte, j'en ai bien fait ! »

Durant ses maladies, notre sainte Abbessse continuait à coucher dans sa cellule du dortoir de la Communauté, à moins que les circonstances ne l'obligeassent absolument à se rendre à l'infirmerie. A plusieurs reprises, ses infirmités furent telles, qu'elle ne pouvait ni se lever ni se coucher, sans l'aide de quelqu'une de ses filles : mais elle refusait ce service de charité, dès qu'au prix de grands efforts elle parvenait à s'en passer. Une Religieuse qui le lui avait rendu pendant quelque temps voulut au moins continuer de lui arranger son lit. S'étant aperçue que notre Révérende Mère allait un peu mieux, elle se douta qu'elle ne l'attendrait pas, et se hâta, pour lui éviter cette peine, d'aller plus tôt qu'à l'ordinaire dans la cellule de l'Abbessse ; celle-ci, de son côté, s'empressait à tout mettre en ordre ; mais la Religieuse, oubliant de heurter à la porte, entra à l'improviste ; la Révé-

que lui traçait le divin Maître, Guide infaillible et libre de varier ses dons et ses inspirations à l'égard de chaque âme.

Notre Révérende Mère semblait avoir hérité de la sublime passion de la souffrance que l'on admire dans sainte Véronique Juliani. Celle-ci mourut en 1727. Depuis plusieurs années, elle avait reçu de son Epoux crucifié la gloire sanglante des stigmates. On raconte que cette incomparable fille de sainte Claire, entendant un marchand ambulant crier dans la rue, se mit à dire, dans un transport d'amour : « Ah ! que ne vend-il des souffrances, j'encerrais en acheter ! »

Malgré ses extases si fréquentes, ses martyres surnaturels endurés pour le salut des pécheurs, elle remplit son office d'Abbessse avec une sagesse, une prévoyance maternelle comme si elle eût joui de la santé et de la présence d'esprit d'une personne excellemment douée, mais dans un état ordinaire. Elle fut canonisée par le S. P. Grégoire XVI ; le S. P. Pie IX faisait ses délices de lire sa merveilleuse vie et il se plaisait à l'appeler un *grand saint*, à cause de la force héroïque de cette âme, sous le poids des indicibles douleurs qu'elle portait en union avec le Fils de Dieu.

rende Mère fut si surprise, qu'elle dut s'asseoir pour revenir de son émotion, et se mit à en rire, mais sans aucun bruit. Prenant ensuite la main de sa fille, elle fit, sans mot dire, les gestes d'une personne qui donne le salaire à quelqu'un, signifiant ainsi que leur compte était réglé ; car elle n'acceptait ces petits ménagements que par nécessité. La Religieuse se retira doublement édifiée, et de son énergie et de son exactitude à garder le silence prescrit au dortoir.

Au dernier Chapitre qu'elle tint avant de s'aliter dans sa dernière maladie, elle fit cependant à la Communauté cette recommandation : « Il faut se contenter des observances régulières ; quand on y est très fidèle, elles sont bien capables de nous sanctifier. Il y a souvent beaucoup d'illusion d'y ajouter, excepté dans certains besoins de l'âme, comme dans les temps de tentations. Je dis bien ma coulpe de tout ce que j'ai fait ; car, ajouta-t-elle, je n'ai rien fait de bien. »

Ses filles, en l'entendant s'exprimer ainsi, furent très édifiées de la naïve ignorance où elle était de ses grands mérites ; elle ne purent néanmoins s'empêcher de sourire, et la bonne Mère en fit autant.

La sainte haine qu'elle avait pour son corps lui faisait prendre les soulagements comme de vraies mortifications ; et cela jusqu'à ses derniers moments, puisqu'elle n'accepta les remèdes que parce qu'elle savait qu'ils servaient à la tourmenter davantage. Elle pria celle qui la soignait de lui donner tout ce que le médecin ordonnerait ; et quand c'était quelque boisson bien amère, elle la recevait avec avidité, et la prenait goutte à goutte afin d'en savourer toute l'amertume. Si son oppression l'obligeait de s'arrêter, elle disait avec une admirable douceur : « Faut-il encore boire ? » Étant prête à faire tout ce qu'on voulait, malgré l'extrémité où cette obéissance la mettait. Acceptant avec le même courage les vésicatoires dont le médecin lui laissa le choix, elle voulut encore endurer cette peine pour son divin Epoux qui allait la récompenser.

CHAPITRE XVIII

HUMILITÉ

« Aimez le Seigneur, vous tous ses saints, parce que le Seigneur recherchera la vérité, et qu'il rendra largement aux superbes selon leur mérite. » (Ps. xxx)

« Le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur affligé ; et il sauvera les humbles d'esprit. »
(Ps xxxiv.)

Le Sage confesse qu'il ne peut être ni chaste, ni juste qu'avec la grâce de Dieu ; et saint Paul nous dit que nous ne sommes pas capables de penser quelque chose de bon, de notre propre mouvement et comme venant de nous, parce que toute notre suffisance vient de Dieu : la pensée, le vouloir, l'action, viennent de sa grâce.

Notre T. R. Mère était si convaincue de cette vérité, qu'elle déclarait, quoiqu'elle ne pût ignorer les qualités dont le Seigneur l'avait douée, ne s'être jamais arrêtée à une pensée d'amour-propre, parce qu'elle référait toujours à Dieu, comme à son auteur, le bien qu'elle opérait. Néanmoins, la vue continue de son néant et le sentiment de son impuissance pour le bien ne l'abattirent jamais. Plus elle se défiait d'elle-même, plus elle se sentait forte en Dieu, de qui elle tenait et espérait tout ; ce qui la faisait agir avec une humilité générale, et sans aucun respect humain, dans tout ce qui concernait son état de Religion, et son office de Supérieure.

Après son élection à la charge d'Abbesse, elle eut l'inspiration de se mettre à genoux devant son ancienne Mère Maîtresse, qui en éprouva certainement plus de confusion que l'Abbesse n'en ressentait dans cet acte, par lequel elle voulait lui montrer que son élévation n'enflait pas son cœur.

Voici les résolutions qu'elle prit dans la retraite de dix jours qu'elle fit peu de temps après son entrée en charge, et qu'on a trouvées écrites de sa propre main :

« Au nom de la Très Sainte Trinité,

« Afin d'attirer sur moi les grâces et les lumières du Seigneur, dont j'ai un si grand besoin pour m'acquitter dignement de la charge qui m'est confiée, je suis résolue de m'appliquer particulièrement à la vertu d'humilité, ne perdant jamais de vue la misère, le néant et l'incapacité où je me suis vue dans cette retraite, ce qui m'oblige à me défier beaucoup de moi-même et à me servir toujours de conseil dans tout ce que j'aurai à faire de quelque importance. Lorsque les choses ne réussiront pas, je n'en attribuerai la cause qu'à mes péchés. Je ne m'excuserai point, mais je me réjouirai dans les occasions où je serai blâmée. Je pratiquerai la sainte vertu d'humilité surtout dans les circonstances où je pourrai le faire sans être aperçue, me regardant comme la servante de mes Sœurs, et je les préviendrai toutes également en ce qui me sera possible. »

Tels étaient les sentiments d'humilité de la T. R. Mère Marie de saint Alexis. Elle disait quelquefois à ses filles : « Mes enfants, quelle *guenille* de Mère vous avez ! », tant elle avait de bas sentiments d'elle-même. On aurait dit en l'entendant, et en voyant la manière si simple avec laquelle elle recevait les honneurs et les compliments que sa vertu et sa dignité lui attiraient, qu'elle était exempte du malheureux penchant que nous avons de nous approprier tout ce qui nous vient du Seigneur. Aussi, la comparait-on dans ces occasions à notre Père saint François, qui se laissait même couper ses habits par vénération, parce qu'il en renvoyait toute la gloire à Dieu.

Elle avait conçu une si grande horreur de l'esprit d'orgueil, qu'elle le comparait à la folie. « Ma fille, disait-elle à une jeune Religieuse qui se plaignait de ressentiments d'orgueil, mais il n'y a que les fous qui en ont. Aussi se croient-ils rois, et veulent-ils être honorés des hommes. » Si on lui disait avoir fait quelque retour d'amour-propre sur quelque action, elle répondait : « Il en vaut bien la peine ! Faut-il seulement y faire attention ? Tout ce que nous faisons est de si petite conséquence qu'il ne vaut pas la peine de le regarder. » C'est par de semblables réponses qu'elle tâchait d'insinuer dans l'esprit de ses filles les sentiments d'une véritable humilité.

Elle ne se contentait pas d'une simple spéculation, elle en

venait à la pratique. Dès son entrée en Religion, on l'a vue aimer tellement la correction, qu'elle faisait en sorte de rencontrer souvent une Religieuse qui lui rendait parfois, à tort ou à raison, ce charitable office.

Son élévation à l'office d'Abbesse ne servit qu'à lui rendre cette vertu plus précieuse, aussi saisissait-elle avec empressement l'occasion d'augmenter en son âme ce trésor si méconnu, parfois même parmi ceux qui font profession d'imiter un Dieu anéanti et chargé d'opprobre par ses créatures. Trouvait-elle la brouette remplie d'ordures, elle la conduisait comme en triomphe au fumier. D'autres fois, allant à la cuisine, elle prenait une corbeille remplie de la vaisselle que la Communauté avait lavée ; elle s'en emparait pour la porter dans l'un ou l'autre office, recommandant, par un signe de convention, à celle qui en était chargée de n'en rien dire ; mais si quelque autre Religieuse s'en apercevait, il lui fallait aussitôt lâcher prise, à son grand regret. Il semblait qu'on lui eût enlevé un des fleurons de sa couronne. Son humilité édifiait et donnait de l'émulation à ses filles, qui toutes s'empressaient de se prévenir mutuellement et de rechercher les emplois d'humilité.

CHAPITRE XIX

OBÉISSANCE

« Il est beaucoup plus sûr d'obéir que de commander.

« Ne vous fiez donc pas trop à votre sentiment ; mais écoutez aussi volontiers celui des autres.

« Si votre sentiment est bon, et qu'à cause de Dieu vous l'abandonniez pour en suivre un autre, vous en retirez plus d'avantage. »

(*Imit.*, l. I, c. ix.)

Comme l'obéissance est la mère de toutes les vertus religieuses, et que Dieu prend les obéissants sous sa particulière protection, en quelque état qu'ils se trouvent, saint Jean Climaque l'appelle « une sûre navigation, un navire où nous sommes portés en dormant et sans péril ». Avec l'obéissance au pilote qui nous gouverne, nous arriverons au port du salut ; et lorsqu'il nous faudra rendre compte au Souverain Juge de nos actions, l'obéissance même nous excusera et prendra notre défense. C'est pourquoi il est écrit : « L'homme obéissant redira ses victoires (1) » ; car en obéissant il est toujours victorieux de lui même, et il obtient à coup sûr ce qu'il veut, soit en cette vie, soit à la mort.

Cette vertu qui a le privilège de donner un si grand prix aux actions de la vie religieuse, dont elle est le fondement principal, ne pouvait manquer à une âme si humble et si généreuse. Elle la chérissait plus que l'avare ses trésors. Nous pouvons dire que toute sa vie a été une obéissance continuelle, commencée presque dès le berceau, bien longtemps avant le vœu solennel d'obéir en Religion ; car dans sa jeunesse elle obéissait aux membres de sa famille, se sou-

(1) *Prov.*, c. XXI.

mettait à leur volonté, sans égard pour la sienne. Dès qu'elle fut entrée dans le Monastère, la Communauté s'aperçut qu'elle n'était pas novice dans la pratique de cette vertu. Son Abbesse recevait d'elle une vraie consolation par la facilité qu'elle avait à lui commander, étant toujours sûre d'être obéie, et de trouver un cœur soumis en tout. Elle sut sacrifier ses attraits et ses désirs insatiables de pénitences extraordinaires, lorsque l'autorité y mettait obstacle ; et s'il lui arriva de se laisser emporter quelquefois par son ardeur pour la souffrance au delà des limites qui lui étaient imposées, elle s'en repentit et s'en humilia comme d'une grave infraction.

Etant devenue Abbesse, et parlant un jour à une jeune Professe, elle lui dit avec cette simplicité qui était le fond de son âme : « Ma fille, il faut que vous soyez ma consolation comme je l'ai été de ma Révérende Mère. Je ne comprends qu'à présent combien il est consolant pour une Supérieure de trouver des Religieuses dociles. » Parlant à une Novice qui se disposait à faire profession, et la voyant dans de bonnes dispositions à l'obéissance, elle lui dit : « Si vous restez dans cette indifférence et que vous soyez aussi contente à la cave qu'au grenier ou partout ailleurs, je vous promets dès cette vie un paradis anticipé. » Une autre fois, s'entretenant avec la même Religieuse sur les avantages de cette vertu, elle lui raconta ce qui suit pour son édification :

« J'étais encore jeune, dit-elle, le noviciat se trouvant occupé, ma Révérende Mère me dit d'aller au bûcher sortir du bois. J'y allai, mais comme j'étais fort incommodée de frissons, j'offris à Dieu cet acte d'obéissance, et aidée de sa grâce, je mis les fagots à bas. Je me trouvai ensuite parfaitement guérie, ce que je ne pus attribuer qu'à l'obéissance. »

Elle portait les jeunes Religieuses à la pratique d'une parfaite obéissance, leur conseillant d'obéir à tout commandement, quelle que fût la personne chargée de commander. « Surtout, leur disait-elle, vous devez obéir à celles qui sont au-dessus de vous dans les offices pour les choses qui concernent chaque emploi, et vous devez regarder celle qui y préside comme tenant la place de votre Abbesse. » Elle

pratiquait elle-même cette vertu autant que possible, étant toujours prête à ce que ses filles souhaitaient d'elle, lorsque sa conscience et le zèle qu'elle avait pour leur propre avancement spirituel le lui permettaient. Du reste, la supériorité n'est-elle pas, comme la maternité, un continuuel exercice d'abnégation de soi-même ?

CHAPITRE XX

PAUVRETÉ

« L'acquisition de la Sagesse vaut mieux que le commerce de l'argent, et ses fruits sont préférables à l'or le meilleur et le plus pur. »
(*Prov.*, c. iii.)

« Bienheureux les pauvres d'esprit parce qu'à eux appartient le royaume des cieux. »
(*S. Math.*, c. v.)

Notre pieuse Abbessse avait trop la science de notre séraphique Père saint François, pour ne pas suivre fidèlement ses exemples de très haute pauvreté, vertu distinctive de son Ordre. Comme notre Mère sainte Claire, elle se montra la fidèle disciple d'un Maître si éminent dans la pratique du détachement des choses d'ici-bas, elle pratiqua toujours un dégagement sublime, tant intérieur qu'extérieur, de tout ce qui n'est pas Dieu. Elle ne tenait qu'au Souverain Bien, et d'une manière si élevée, que peu d'âmes religieuses portent l'esprit de pauvreté à un si haut degré de perfection.

Pour les dons et les grâces d'En-Haut, elle s'abandonnait à la conduite de la Providence : consolation ou désolation, lumière ou ténèbres, tout lui était bon ; tout ce que lui envoyait la volonté de Dieu était accueilli à cœur ouvert et avec actions de grâces.

Une de ses plus grandes sollicitudes fut toujours d'éloigner tout ce qui aurait pu porter atteinte à l'esprit de pauvreté, qu'elle regardait comme la gloire de notre saint Ordre. Notre Révérende Mère Marie de saint Alexis refusait généreusement toute chose contraire. Ainsi, un bienfaiteur de la campagne avait donné, par testament, une chambre à nos Sœurs externes, pour leur servir d'asile dans les quêtes. Mais elle ne voulut jamais l'accepter, et les habitants du pays en furent si édifiés qu'ils reçurent depuis nos Sœurs avec beaucoup plus d'empressement qu'auparavant, ce qu'elle rappelait

à ses filles pour les exciter à vivre dans une désappropriation, qui selon la Règle, ne leur laisse que l'abri monastique.

Elle ne se servait pour son usage que de ce dont elle ne pouvait absolument point se passer, et préférait toujours ce qu'il y avait de plus pauvre ; en outre, tout ce qu'elle avait était au service de la première qui en avait besoin. Les petits meubles de sa cellule étaient pauvres et usés. Les couvertures de son lit n'avaient que la corde ; elles étaient toutes rapiécées, et si elle avait vécu quelques années de plus, elles n'auraient plus été en état de la couvrir. La Religieuse désignée pour lui rendre les services qu'exigeaient ses infirmités, s'étant aperçue qu'elle endurait le froid, se mit en devoir de lui chercher une couverture plus chaude ; les mauvaises furent conservées comme des reliques.

Elle ne se servait que des livres les plus usés, et n'en avait qu'en très petit nombre à son usage. Quand elle voyait des pièces à son habit, elle en était au comble de la joie ; elle les baisait parfois, parce que cela se ressentait de la pauvreté qu'elle aimait comme une enfant aime sa mère. Elle la pratiqua toujours avec tant de fidélité, qu'à sa mort on trouva à peine de quoi satisfaire la dévotion de plusieurs personnes du dehors qui désiraient quelque chose ayant été à son usage. On ne put donner aux Dames de Sainte-Marie qu'un petit capuchon, qu'elles reçurent avec beaucoup de piété. La Supérieure voulut l'avoir en premier lieu, elle le donna ensuite à chacune de ses Religieuses qui le portèrent avec des sentiments de vénération, car elles n'appelaient notre Mère que la *Sainte Abbess*e. Le Confesseur extraordinaire eut le Crucifix de son oratoire, parce qu'il demandait avec instance celui qu'elle avait tant baisé à sa mort, on y ajouta une image de papier et un chapelet. On ne trouva rien de plus convenable à donner au Confesseur ordinaire qui la vénérât, qu'un petit tableau représentant la Très Sainte Vierge. Comme toutes ses filles s'empressaient de même d'avoir quelque chose qui lui eût servi, on enleva tout ce qu'il y avait dans sa cellule ; mais chacune ayant déjà les mêmes objets, on les changeait seulement, ce qui fut cause d'une singulière méprise, car celles qui arrivèrent les dernières prirent

comme un grand trésor ce que les premières avaient déjà changé.

Par ses exemples elle a donc excité les Religieuses à la pratique de la pauvreté, si chère au Fils de Dieu, cette vertu séraphique, qu'elle désirait voir régner comme dans la demeure de la Sainte Famille de Nazareth ou dans l'humble Monastère de Saint-Damien, berceau de l'Ordre de Sainte-Claire. Elle saisissait toutes les occasions d'en inspirer l'amour à ses filles, leur faisant voir en quoi elles la pouvaient pratiquer, même dans les petits objets de dévotion.

Une Religieuse lui montrait une poignée de chapelets, où se trouvaient, rosaire, couronne séraphique et autres couronnes ; notre Mère lui montra son unique chapelet, en disant qu'il lui servait pour tout. S'étant aperçue qu'une autre de ses filles avait deux médailles au chapelet, qui se porte suspendu à la ceinture, elle lui dit : « Dès que la corde sera usée, il faudra quitter cette médaille ; il suffit d'en avoir une pour gagner l'indulgence, l'autre est superflue. »

Une Religieuse lui demandant la permission de faire une couverture neuve au livre de la sainte Règle, qu'elle avait à son usage, notre Mère lui dit en lui montrant la vieille : « Voyez, ma fille, en mettant là une pièce, elle pourra bien encore servir, elle sera plus pauvre ». Lorsque les jeunes Religieuses lui demandaient des épingles, elle leur en mettait à leur épinglier juste ce qu'il leur en fallait pour les besoins présents. C'est par ces petits actes qu'elle leur inspirait l'estime et l'amour de la pauvreté.

CHAPITRE XXI

CHASTETÉ

« O combien belle est une race chaste et glorieuse ! car sa mémoire est immortelle ; elle est connue de Dieu et des hommes.

« Lorsqu'elle est présente, on l'imite, et on la regrette lorsqu'elle s'est retirée, couronnée pour jamais ; elle triomphe, après avoir remporté le prix de la victoire dans les combats incontaminés. »
(Sagesse, c. iv).

Dieu fut si jaloux de l'âme de notre sainte Abbessse qu'il éloigna d'elle toutes les occasions qui auraient pu ternir l'angélique vertu qui était sa plus précieuse parure. Il ne permit pas même à l'esprit impur de l'attaquer sur ce point ; tandis que d'autres âmes, malgré la pénitence la plus austère et la charité la plus ardente, n'ont pu échapper à ces assauts de l'enfer ; témoins, saint Jérôme, sainte Catherine de Sienne, notre Mère sainte Colette et sainte Madeleine de Pazzi. Notre humble Abbessse prenait de là un sujet de s'humilier, dans la conviction où elle était que Dieu avait épargné sa faiblesse ; et elle disait quelquefois : « Sans les soins de ma sœur aînée, qui veillait sur moi à tous les instants, j'aurais bien fait des fautes. »

Mais cette sainte âme n'avait-elle pas elle-même pris tous les moyens de conserver le lis de l'innocence, en l'entourant des épines de tant d'austérités extrêmes, que nous lui avons vu pratiquer dès ses plus tendres années, et qui furent les seules attentions qu'elle eût pour son corps, jusqu'aux derniers moments de sa vie ? Aussi, sa chair martyrisée était-elle délivrée des chaînes des sens, et comme spiritualisée. La Religieuse qui la servait vers la fin de ses jours, assurait que son corps purifié par la pénitence se ressentait de la candeur enfantine de son âme, et ne causait nullement l'impression pénible que l'on éprouve à rendre ce service aux personnes que la mortification n'a pas sanctifiées, ou

dont l'innocence a été moins privilégiée. Lorsque dans ses infirmités elle ne pouvait, malgré ses précautions, empêcher que l'on vît quelqu'un de ses membres, elle disait avec sa naïve simplicité : « C'est tout de Dieu. »

La clôture étant un des moyens les plus propres à conserver le trésor de la chasteté, elle l'observa si exactement, qu'elle ne permit même pas à ses yeux de se promener sur les objets qui se trouvaient hors de l'enclos de son cher Monastère. Se trouvant un jour auprès d'une fenêtre d'où l'on découvrait les beautés de la campagne, elle se retira promptement, faisant remarquer à ses filles qu'il ne fallait pas s'arrêter à des objets que l'on avait sacrifiés pour posséder plus intimement la Beauté incréée.

CHAPITRE XXII

RÉGULARITÉ

« Imposez-moi une loi, Seigneur, la voie de vos justifications, et je la rechercherai toujours.

« Donnez-moi l'intelligence, et j'étudierai votre loi, et je la garderai de tout mon cœur. »
(Ps. cxviii.)

La fidèle observation des Règles et l'exactitude aux exercices de la Communauté font la perfection de l'âme religieuse. Dans tous les points que nous avons traités, nous avons vu avec édification que la T. R. Mère Marie de saint Alexis fut en tout une *Règle vivante*, animée par l'amour et non poussée par la routine ; car c'est avec affection et de toutes ses forces et de tout son cœur qu'elle accomplissait chacun des devoirs de la vie monastique.

Dès son entrée en Religion, on la vit presque toujours la première à tous les actes de régularité, ce qui servait d'émulation à ses compagnes empressées de la suivre.

Elle chérissait la sainte Règle dans tous ses points, quelque petits qu'ils paraissent ; et dans un de ses écrits elle dit : « Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me rendre bien exacte à l'observance de ma sainte Règle, et je veillerai soigneusement à ce qu'elle soit bien gardée. »

Elle écrivit cette résolution après son élection à l'office d'Abbesse et la garda jusqu'au dernier moment de sa vie ; elle expira en la tenant dans ses mains, espérant qu'après avoir gardé sa Règle, sa Règle la garderait, et lui servirait de justification devant la divine Majesté qui rend à chacun selon ses œuvres.

Cette grande âme, si appliquée à la *vie intérieure*, si docile aux impulsions du Saint-Esprit, ne pouvait manquer de s'attacher à accomplir ce point que l'on dit le plus beau de

la Règle de Sainte-Claire, où il est consigné en ces termes :
« *Mais que les Sœurs considèrent qu'elles doivent désirer au-dessus de tout l'ESPRIT DU SEIGNEUR ET SA SAINTE OPÉRATION.* »

On la vit toujours assidue à implorer son assistance non seulement dans les affaires importantes de son gouvernement, mais encore dans les moindres circonstances de sa conduite privée (1).

(1). Notre T. S. Père le Pape Léon XIII exhorte avec une admirable assistance tous les Fidèles à invoquer plus souvent le SAINT-ESPRIT. Nous citons quelques extraits de sa lettre encyclique qui serviront à nous affermir dans nos pieuses pratiques en l'honneur de cette adorable Personne de la Très Sainte Trinité.

« La mission divine que Jésus-Christ a reçue de son Père et dont il s'est très saintement acquitté pour le salut du genre humain, a pour fin dernière la béatitude des hommes au sein de la gloire éternelle ; mais elle a pour fin prochaine, dans cette vie, la possession et la conservation par les hommes, de la grâce divine destinée à s'épanouir en vie éternelle dans le ciel. C'est pourquoi le Rédempteur lui-même ne cesse d'inviter, avec une extrême bienveillance, les hommes de toute langue et de toute nation à se réunir dans le sein de son Eglise : *Venez à moi, tous ; je suis la vie ; je suis le Bon Pasteur.* Toutefois ce Rédempteur, selon ses désirs profonds, n'a pas voulu terminer et achever par lui-même cette mission dans tous les endroits de la terre ; mais l'œuvre qu'il avait reçue de son Père, il l'a transmise au *Saint-Esprit* pour que celui-ci la couronnât.

« Elles sont douces à rappeler les paroles que le Christ, sur le point de quitter la terre, prononçait au milieu de ses disciples : « Il est bon pour vous que je m'en aille ; si en effet je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous ; si au contraire je m'en vais je l'enverrai vers vous. » (Joan., xvi, 7.) En disant cela, le Christ a donné la meilleure raison possible de son départ et de son retour vers son Père, à savoir les avantages qui devaient résulter pour ses disciples de la descente de l'*Esprit-Saint*. Il a montré en même temps que cet *Esprit-Saint* était envoyé par Lui comme par son Père, qu'Il procédait de Lui comme du Père, et qu'Il terminerait, comme invocateur, consolateur, précepteur, l'ouvrage accompli par le Fils dans sa vie mortelle. C'est en effet à la multiple vertu de cet Esprit, qui, lors de la création du monde, « orna les cieux » (*Job*, xxvi, 13) et « remplit la sphère du monde » (*Sap.*, i, 7), que l'achèvement de l'œuvre rédemptrice était providentiellement réservée... »

« Aussitôt donc que le Christ, montant au ciel, eut pris possession de la gloire de son royaume qu'il avait si chèrement achetée, Il répandit généreusement les richesses de l'*Esprit-Saint* et fit part de ses dons aux hommes (Eph., iv, 8). Car « ce don, cet envoi du *Saint-Esprit* après la glorification du Christ, devait être tel qu'il n'y en avait jamais eu auparavant : ce n'est pas qu'il n'y en ait eu aucun auparavant, mais il n'y en avait pas eu de tel ». En effet, la nature humaine est nécessairement la servante de Dieu. « La créature est esclave, nous sommes les serviteurs de Dieu selon la nature. » (Saint-Cyr. Alex. *Thesaurus* I, v, c. 6.) Bien plus, à cause de la faute commune, notre nature est tombée dans un tel abîme de péché et de honte que nous étions en outre les ennemis de Dieu : « Nous étions par notre nature des fils de colère. »

« Nulle puissance n'était capable de nous délivrer d'une telle ruine et de nous sauver de la perte éternelle. Cette tâche, Dieu, créateur de la nature

Notre Mère avait un zèle ardent pour l'Office divin, et voulait qu'il fût psalmodié avec une grande ferveur ; et que les pauses, les accents, les inclinations, les génuflexions, les entrées et les sorties du Chœur, se fissent avec toute la modestie, la justesse et l'uniformité possibles. Elle y était si attentive, qu'aucun manquement ne lui échappait. Elle reprenait exactement celles qui se trompaient en quelque chose : mais lorsque tout allait bien, elle faisait paraître son contentement au Chapitre : « Mes Sœurs, disait-elle, je suis bien édifiée de la Communauté : on dit l'Office divin avec beaucoup de ferveur. »

Il n'y avait en effet qu'à la considérer pour s'exciter à la ferveur : Sa voix, son maintien, tout en elle élevait à Dieu. Elle allait à l'Office comme au lieu de son repos et de ses délices, et se servait de plusieurs pratiques pour s'élever jusqu'aux Chœurs des Anges et s'unir avec eux : Ainsi elle répétait avec toutes les ardeurs de son âme les chants du Prophète royal : « C'est vous qui êtes mon Dieu, et je vous louerai ; c'est vous qui êtes mon Dieu et je vous exalterai. » — « Je vous exalterai parce que vous m'avez exaucée et que vous êtes devenu mon salut. » — « Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que pour jamais est sa miséricorde. »

Au dessus de toutes les louanges des Anges et des Saints,

humaine, et souverainement miséricordieux, l'a accomplie par son Fils unique, grâce auquel l'homme a été rétabli dans la dignité d'où il était déchu, avec une plus grande abondance de dons. Personne ne peut dire quelle a été cette œuvre de la grâce divine dans l'âme des hommes qui, à cause de cette régénération, sont fréquemment appelés dans les Saintes Lettres et chez les Pères de l'Eglise des créatures revivifiées, nouvelles, participant à la nature divine, les fils de Dieu, créés par lui.

« Ces dons si riches sont avec raison attribués au Saint-Esprit. Il est en effet « l'Esprit de l'Adoption des Fils, dans lequel nous crions ; « Père ! Père ! » C'est lui qui pénètre les cœurs de la suavité de l'amour paternel : « Ce même Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes les Fils de Dieu. » (Rom., VIII, 15, 16)... »

« Peut-être aujourd'hui encore y a-t-il des chrétiens qui, interrogés comme ceux auxquels jadis l'apôtre Paul demandait s'ils avaient reçu le *Saint-Esprit*, répondraient comme eux : « Mais nous n'avons pas même entendu dire qu'il y ait un *Esprit-Saint*. » Un grand nombre, du moins, certainement, n'en ont pas une connaissance suffisante : ils font souvent appel à son nom dans l'accomplissement des actes religieux, mais leur foi est enveloppée de ténèbres. »

(Extr. Let. Encyc. S. S. Léon XIII, 1897.)

la fidèle épouse du Christ se servait, à l'imitation de sainte Gertrude, du SACRÉ-CŒUR de Jésus comme d'une harpe harmonieuse ; elle touchait cet *instrument du divin amour* en la vertu du Saint-Esprit, et « célébrait ainsi la gloire de Dieu » au nom de toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur « la terre, au nom de tous les êtres qui ont jamais été, qui sont ou qui seront. »

CHAPITRE XXIII

DÉVOTION AU MYSTÈRE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ ET A LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

« Levez donc les yeux au ciel. Me voilà, et avec moi tous mes Saints ; ils ont soutenu dans ce monde un grand combat ; et maintenant ils se réjouissent ; maintenant ils sont consolés et à l'abri de toute crainte, et ils demeureront éternellement avec moi dans le royaume de mon Père. » (*Imit. J.-C.*, l. III, Ch. XLVII.)

La vraie dévotion naît d'une connaissance intime de Dieu, de ses mystères, de ses attributs, des opérations de son amour pour les hommes, surtout dans son Incarnation, dans sa Passion et dans ses Sacrements. Or tels étaient les objets qui enflammaient la dévotion de notre Révérende Mère. Ayant un profond sentiment et une connaissance plus expérimentale que spéculative des attributs divins, elle était ravie d'amour et saisie d'une indicible admiration dans la contemplation des excellences de son Créateur, si grand, si saint, si puissant, si bon, si infiniment juste.

Dans le mystère adorable de la Très Sainte Trinité, l'Unité charmait son cœur ; elle aurait passé les jours et les nuits dans la contemplation de cet ineffable mystère. Elle disait quelquefois : « Mes enfants, plongez-vous mille fois le jour dans cet Océan de sainteté ! » Tous les dimanches, elle rendait à la Très Sainte Trinité des adorations continues en répétant souvent ces paroles : « Mon âme vous adore, mon cœur vous bénit, ma langue vous loue, ô sainte, ô adorable, ô indivisible Trinité ! *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus exercituum, plena est omnis terra gloria tua ! Gloria Patri, Gloria Filio, Gloria Spiritui Sancto !...* »

Les douleurs de Jésus la pénétraient jusqu'au fond de l'âme, et faisaient le sujet continuel de ses oraisons, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer : « Je me mettrai,

dit-elle, au pied de la Croix, comme une disciple qui demande des leçons à son divin Maître ; lorsque je pourrai me tenir à cette place comme l'Epouse des Cantiques « à l'ombre de Celui que mon cœur aime », j'y méditerai chaque jour du mois un des points suivants :

- 1° Ce que Jésus-Christ a souffert sur la Croix.
- 2° Comment il a souffert.
- 3° Pour qui il a souffert.
- 4° Pourquoi il a souffert.
- 5° L'ardent amour de Jésus mourant.
- 6° Les opprobres dont Il a été rassasié.
- 7° Les prières et les larmes de Jésus mourant.
- 8° Jésus obéissant jusqu'à la mort de la Croix.
- 9° Jésus, caution du salut des âmes.
- 10° Jésus, notre Maître et notre modèle sur la Croix.
- 11° Jésus, notre bon Pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis.
- 12° Jésus, considéré sur la Croix comme Père.
- 13° Jésus notre Roi.
- 14° Jésus considéré comme notre Epoux.
- 15° Jésus considéré comme notre médecin.
- 16° Jésus considéré comme notre Rédempteur.
- 17° Jésus considéré sur la Croix comme notre juge.

« Je méditerai les paroles de Jésus mourant :

- 1° « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »
- 2° « Vous serez aujourd'hui avec moi en Paradis. »
- 3° « Femme, voilà votre Fils. »
- 4° « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »
- 5° « J'ai soif ! »
- 6° « Tout est consommé ! »
- 7° « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

« Je méditerai encore :

- 1° La douleur que Jésus ressentit du mépris des vérités divines.
- 2° Le déchirement de son Cœur sacré en voyant la perte des réprouvés.

3° Jésus méprisé par les passants.

4° Les trésors de grâce que Jésus nous a acquis par sa Passion et par sa Mort.

5° Jésus agonisant et mourant sur la Croix.

6° Jésus percé d'un coup de lance.

7° Jésus descendu de la Croix et enseveli. »

Notre Mère ne se contentait pas de méditer tous les jours les mystères douloureux, elle prenait quelquefois le temps de ses retraites pour les imprimer plus profondément dans son cœur ; et afin de ne pas rendre inutile la considération des souffrances de son Dieu, elle formait toutes ses actions sur le modèle « divin qui lui était montré sur la montagne du Calvaire. »

Elle étudiait sans cesse cette science de la Croix et de l'Amour, étude à laquelle le grand Evêque de Meaux exhortait en ces termes : « Connaissions que l'amour qui fait « mourir pour nous le Fils de Dieu à la Croix, a toutes les « qualités d'un amour parfait : Il est fort comme l'amour « d'un *Père*, tendre comme l'amour d'une *Mère*, bienfaisant « comme l'amour d'un *Sauveur*, cordial comme l'amour d'un « bon *Frère*, sincère comme l'amour d'un fidèle *Ami*, mais « ardent comme l'amour d'un *Epoux* ! »



Phot. J. Sylvestre, Lyon

INTERCESSION DE LA TRÈS S^{TE}-VIERGE,
« SEIGNEUR, ACCORDEZ A MA FILLE COLETTE LES GRACES QUE SON CŒUR DÉSIRE »
(PEINTURE DU XVII^e SIÈCLE)

CHAPITRE XXIV

DÉVOTION ENVERS LE TRÈS SAINT SACREMENT

« Voici que je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles. »

(S. Mathieu, c. xxviii.)

« Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. » (S. Jean, c. vi.)

La foi et l'amour de la Révérende Mère Marie de saint Alexis envers l'auguste Sacrement de nos Autels fut peut-être une récompense de son assiduité à le visiter dès qu'elle put marcher. « Croissant en âge et en sagesse », il suffisait que sa sœur aînée l'y invitât, en lui disant : « Le Maître est là et il t'appelle » (1) ; l'enfant se levait aussitôt et allait à Jésus dans l'Eucharistie. Les saintes dispositions qu'elle apporta à sa première Communion, faite vers la dixième année de son âge, lui attirèrent les divines bénédictions. Depuis cette grâce inoubliable, elle fut toujours affamée du Pain des Anges. Ses directeurs qui remarquaient avec admiration les fruits qu'elle en retirait, lui permirent la Communion quotidienne, et chaque Communion rendait sa foi plus vive et son amour plus tendre. Cette ineffable consolation devint pour elle l'occasion d'un grand sacrifice quand elle entra dans notre Monastère, où les Religieuses ne communiaient pas si fréquemment (2).

Dès que Notre Seigneur l'eut chargée du soin de la Communauté, elle se procurait ce bonheur aussi souvent qu'elle le pouvait. Elle disait maintes fois : « Je ne pourrais soutenir la charge d'Abbesse, si je n'avais la sainte Communion ; en elle je trouve toute ma force et mes délices. »

(1) S. Jean, c. xi.

(2) Le Rituel permettait, suivant l'avis du Confesseur, trois ou quatre Communions la semaine. Depuis la restauration de la Communauté, le plus grand nombre des Religieuses sont admises à la Communion quotidienne.

Or, M. l'Abbé de Montazet, devenu notre Supérieur, était peu favorable, paraît-il, à la Communion quotidienne, en usage dans le Monastère pour les retraites annuelles qui duraient dix ou douze jours. Il voulut la retrancher. L'Abbesse en fut si atterrée qu'elle lui offrit humblement sa démission. Le Supérieur qui l'estimait, et qui d'ailleurs était tout dévoué au bien de la Communauté, n'insista pas davantage.

L'ardent désir qu'elle avait de ce divin banquet lui faisait souhaiter et entreprendre avec une ferveur toujours nouvelle, les saints exercices de la retraite. Lorsque quelque Religieuse les faisait, elle était toujours aux aguets pour voir si elle laisserait la sainte Communion afin de la faire à sa place, ainsi qu'elle y était autorisée par le Supérieur. Bien qu'elle exhortât souvent ses filles à ne pas se priver, pour quelque peine d'esprit, d'une si grande grâce, et qu'elle réussit presque toujours à pacifier leurs âmes, elle disait naïvement : « Je n'ai point eu de profit de cette retraite », si elle en voyait la fin sans que la retrainante laissât une seule Communion, ce qui arrivait souvent.

Quelque temps avant sa mort Dieu permit pour sa consolation que deux Religieuses fissent leur confession générale (1) en retraite ; notre Mère ne laissa pas échapper cette occasion, et communia plusieurs jours de suite. La Religieuse qui venait tous les matins pour lui rendre service, ainsi que nous l'avons dit, la trouva au moment où le réveil venait de sonner, toute prête avec son voile de Communion auquel notre Mère porta la main pour lui faire comprendre qu'elle allait communier, la Religieuse s'en réjouit avec elle. Le lendemain qui était un jour de confession, elle la trouva dans la même disposition, et lui dit alors : « Oh ! ma mère, c'est tout à fait trop ! » la pieuse Abbesse répondit avec une certaine vivacité : « Oh ! j'ai bien assez de soucis avec mes enfants... je veux communier tous les jours ! »

« Quand elle était privée de la sainte Communion,

(1) A cette époque, suivant l'avis du Confesseur, on ne communiait pas le jour d'une confession générale.

elle tâchait d'y suppléer par la Communion spirituelle. Voici ce qu'elle dit à ce sujet dans un de ses écrits :

« Si je le puis, sans manquer aux devoirs de ma charge, je ferai quelques visites au Très Saint-Sacrement ; et si j'ai, en travaillant, quelques moments de solitude, je les emploierai en préparation ou en actions de grâces de la sainte Communion. J'en ferai souvent de spirituelles, soupirant sans cesse après ce Pain de vie. Je me tournerai du côté de l'asile sacré du Tabernacle de mon Dieu et divin Epoux, et je lui enverrai de fervents actes d'amour et de désir de le recevoir. »

Elle dit encore dans un autre écrit : « Je me déroberai le plus souvent que je pourrai à mes occupations pour rendre visite au Très Saint-Sacrement, afin de puiser à cette source de tant de biens les grâces qui me sont nécessaires pour remplir mes obligations et éviter tout ce qui pourrait déplaire à mon Dieu. »

Nos Confesseurs agréaient que cette chère Mère fit passer librement dans le cœur de toutes ses filles le désir qu'elle avait de participer aux divins mystères. Elle les y portait par des conseils pleins de douceur, qui leur inspiraient une grande confiance en cet adorable Sacrement. La veille des jours de Communion, elle était environnée de ses filles ; elle écoutait avec une inaltérable sérénité celles qui avaient quelque anxiété et leur rendait la paix par quelques paroles ou par sa maternelle bénédiction. « Allez, mes enfants, disait-elle avec assurance, le Seigneur dissipera toutes vos peines. » Et il en arrivait ainsi presque toujours, grâce à la divine Bonté et aux ferventes prières de l'humble servante de Dieu.

Elle dit un jour à une jeune Religieuse très fatiguée de scrupules : « Communiquez, ma fille, communiquez ; je m'en charge devant Dieu. » Mais la pauvre affligée ne put se surmonter au moment de la Communion. Notre Mère qui s'en aperçut, lui dit ensuite : « Pourquoi, mon enfant, avez-vous laissé la sainte Communion ? Moi qui avais fait mon petit *patrigot* avec le Bon Dieu !... » Elle voulait dire par là qu'elle avait promis des pénitences ou autres œuvres pies, si la Sœur, surmontant ses scrupules, s'approchait de la

sainte Table. Elle éprouva donc un grand sentiment de douleur d'une telle abstention, sachant que cette Religieuse avait une très bonne âme que le démon avait un grand intérêt à tenir éloignée de Jésus.

Sainte Gertrude se plaignant à Notre-Seigneur de ce qu'une de ses Religieuses, retenue aussi par un sentiment qu'elle croyait être du respect, s'était abstenue de prendre part à une Communion faite par toute la Communauté, reçut de Jésus cette réponse : « Que puis-je faire ? ces bonnes gens « tiennent le bandeau de leur indignité tellement serré devant leurs yeux, qu'ils ne peuvent voir la tendresse de « mon cœur paternel ! »

En ce qui la concernait, la pieuse Abbesse était continuellement affamée du Pain des Anges ; elle avait bien de la peine à passer deux ou trois jours sans communier ; aussi était-ce pour elle une immense joie lorsqu'il survenait quelque communion extraordinaire. On pouvait dire d'elle, comme de l'illustre Bénédictine citée plus haut : Jamais on ne la vit s'abstenir de la sainte Communion, par crainte de ne s'y être pas suffisamment préparée. Au contraire, plus elle était vivement pénétrée de ses imperfections, plus était grande l'ardeur avec laquelle elle accourait au festin où la conviait notre adorable Sauveur, soutenue par la confiance et l'amour qu'elle avait pour Lui. Ce qui l'excitait à agir ainsi, était en réalité un sentiment de profonde humilité ; elle regardait comme inutile, et presque indigne de considération, tout ce qu'elle pouvait faire pour se préparer à recevoir sa divine Majesté. Elle était persuadée qu'en présence du don gratuit qui nous est accordé dans l'Eucharistie, tous les efforts de la dévotion humaine, toutes les bonnes œuvres n'étaient qu'une goutte d'eau comparée à l'immensité des Océans. Ainsi, sans compter aucunement sur elle-même, ni sans s'attacher trop à ses préparations particulières, elle se reposait pleinement sur la condescendance infinie de son Dieu, et ne s'inquiétait que de recevoir cet auguste Sacrement dans un cœur brûlant d'amour ou du moins désireux d'un tel amour.

Dans ses maladies elle priait Dieu d'inspirer à l'infirmière de ne lui donner aucun remède les jours de Communion, et

si quelque Religieuse lui témoignait le même désir, elle faisait suspendre les médicaments, lorsqu'ils auraient pu priver de la participation au divin Sacrement qu'elle appelait le soulagement et la force des malades, la suprême consolation de l'âme ici-bas exilée.

Les outrages commis envers notre divin Sauveur dans la sainte Eucharistie brisaient l'âme aimante de notre Mère, et l'excitaient à la réparation de tant d'ingrattitudes. C'est dans ce but qu'elle établit l'usage de l'Amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus, que la Communauté fait tous les vendredis.

CHAPITRE XXV

DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE

« Demandez souvent pardon au Seigneur et à la Vierge Marie de n'avoir pas correspondu aux secours reçus de leur bonté. »

(B. Théophile de Corte.)

Notre chère Abbessse avait une dévotion tendre et filiale envers la Sainte Vierge. Dès ses plus jeunes années, elle se voua à son service par le vœu de virginité, et reçut de la Reine du Ciel plusieurs grâces particulières. Aussi, pleine de reconnaissance, elle ne laissait passer aucun jour sans lui rendre ses hommages; elle récitait tous les jours son petit Office, et dans la suite, elle y ajouta le *Psautier* que saint Bonaventure a composé en son honneur.

Elle honorait la Vierge Marie sous le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs, en faisant sept génuflexions pour honorer les mystères de ses Douleurs. Lorsqu'elle passait devant quelqu'une de ses images, elle la saluait en disant : « Je vous salue, très digne Mère de Dieu. » Attristée de l'injure que les hérétiques avaient faite à Marie, en lui refusant le titre de Mère de Dieu, elle prenait, en réparation, la discipline tous les samedis, et engageait à cette pratique celles de ses filles qui le pouvaient. On se flagellait durant les trois hymnes de la Vierge, ou pendant une seule, selon les forces ou la dévotion.

Une jeune Religieuse se plaignant à l'Abbessse de son peu de dévotion pour la Très Sainte Vierge, elle lui répondit : « Et moi, je l'aime tant, que je ne puis entendre rappeler certaines paroles des hérétiques sans en être affligée jusqu'aux larmes. » Aussi, prenait-elle un grand plaisir à l'entendre louer, à la louer elle-même et à orner ses autels.

Le Seigneur lui communiqua des connaissances particulières sur la Reine des cieux; et elle recevait à toutes ses fêtes un surcroît de grâces et de lumières sur ses excellences. Un

jour où l'on célébrait la fête de son *Immaculée Conception*, elle fut toute pénétrée de cet ineffable mystère, et Dieu lui donna l'intelligence d'un répons de l'Office divin, dont auparavant elle ne comprenait pas le sens.

Pour donner à son auguste Mère des marques sensibles de son amour et de sa dépendance, elle gardait toujours à sa place, au Chœur, une petite statue de la Très Sainte Vierge et lui référait toutes les marques de respect qu'on lui rendait, comme à la première Abbesse, et lui remettait la conduite et le gouvernement de son petit troupeau.

A une certaine époque, il plut à Dieu de lui retirer sa dévotion si sensible envers la divine Mère, car il voulait Lui-même l'attirer davantage et plus directement à l'intimité et à l'amour de son Sacré-Cœur. La Très Sainte Vierge, de son côté, semblait ne plus l'écouter favorablement; aussi, disait-elle parfois : « La divine Mère ne m'accorde plus rien; pour obtenir quelque grâce, il faut que j'aille tout droit au Bon Dieu ! » Cet état ne fut que passager; avant de mourir, elle retrouva sa céleste Mère; dès lors, plus rien ne manqua à son bonheur ici-bas, et jusqu'à son dernier soupir, elle excita ses filles à la servir et à l'aimer, et à se confier à sa bonté, à sa « *toute-puissance suppliante* », à laquelle le Seigneur ne peut rien refuser, dit saint Bernard.

CHAPITRE XXVI

DÉVOTION AUX SAINTS ANGES ET AUX ÂMES DU PURGATOIRE

« Parce que le Seigneur a commandé à ses Anges à ton sujet, de te garder dans toutes les voies.

« Ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre. »

(Ps. xc.)

Notre Révérende Mère avait voué, dès son enfance, une grande dévotion aux saints Anges, dont elle était l'émule par la pureté de son âme. Elle s'était fait inscrire dans la Confrérie érigée en leur honneur; elle en pratiquait les exercices avec tant de ferveur qu'elle mérita leur protection spéciale, et plusieurs fois elle éprouva les effets de leur secours.

Lorsqu'elle fut Abbesse, sa reconnaissance lui inspira le désir d'augmenter leur culte dans notre Monastère en leur édifiant une chapelle. C'est ce qu'elle fit, en effet, ayant trouvé un petit endroit convenable à cette dévotion (1).

Elle obtint des indulgences pour leurs quatre principales fêtes, et fit chômer par la Communauté celle de saint Michel, pour qui elle avait une grande dévotion; elle obtint de lui plusieurs grâces pour elle-même et pour sa famille religieuse.

Elle disait l'Office des saints Anges tous les mardis, et y ajoutait bien souvent la discipline.

Sa compassion pour les âmes souffrantes du Purgatoire était extrême; sa confiance envers ces bien aimées de Dieu ne l'était pas moins. Dans tous ses besoins, notre Mère les invoquait, appliquant pour leur soulagement une grande partie de ses pénitences, des Messes qu'elle entendait et toutes les indulgences qu'elle gagnait. Elle voyait venir

(1) D'après les traditions ce serait la T. R. Mère Marie-Alexis qui aurait fait orner le réfectoire des petits tableaux peints sur toile, qui représentent les principales apparitions des Anges, relatées dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau.

avec joie la fête de la Portioncule et multipliait ses visites au chœur, en ce grand jour, afin de gagner un plus grand nombre d'indulgences en faveur de ces pauvres âmes. Dans ses dernières années, se sentant une fois très fatiguée au soir de cette fête, elle se disait à elle-même : « Si j'étais sûr qu'il n'est pas trop tard pour gagner une nouvelle indulgence, j'irais bien encore... » Comme elle était dans ce doute, elle se vit entourée d'un rayon de lumière, ce qu'elle prit pour un avertissement de continuer. Oubliant sa fatigue, elle se rendit immédiatement au chœur et se mit en devoir de gagner toutes les indulgences que lui permit le peu de temps qui lui restait encore avant le terme fixé.

Sous son gouvernement, il arriva à une de ses Religieuses d'être aussi visitée par une de ces chères âmes souffrantes. Un jour, à l'issue des exercices qui suivent la Messe conventuelle, la Mère Marie-Chrysante qui était première portière fut avertie par un coup de cloche qu'on la demandait au tour ; elle s'y rendit aussitôt avec ses deux compagnes assignées. A peine eut-elle ouvert la porte de la cellule du parloir, qu'elle se sentit saisie par une de ses impressions surnaturelles qui lui étaient si fréquentes, et elle comprit qu'elle se trouvait en présence de l'âme d'une sœur qu'elle avait laissée dans le monde. Craignant d'être le jouet d'une illusion diabolique, elle fit le signe de la croix ; mais elle entendit alors la voix de sa sœur lui apprenant sa mort et se recommandant à ses prières, afin de hâter sa délivrance du Purgatoire. Cependant, ne voulant pas s'en rapporter à cette manifestation extraordinaire, la Mère Marie-Chrysante sur l'avis de ses compagnes, qui avaient comme elle entendu le coup de la cloche, mais non la voix, s'informa aussitôt près des Sœurs converses de la raison pour laquelle on avait sonné. Celles-ci assurèrent qu'elles n'avaient pas sonné, et qu'aucun étranger n'avait pu le faire. Elle crut alors à la réalité de sa vision, et commença ses prières et ses pénitences pour le soulagement de cette âme bien aimée dont sa famille lui fit annoncer, peu après, le départ de ce monde.

CHAPITRE XXVII

DERNIÈRES ANNÉES DE LA T. R. MÈRE MARIE DE SAINT ALEXIS. —
SA MORT.

« Mes jours, comme l'ombre, ont décliné ;
moi, j'ai séché comme l'herbe.

« Mais vous, Seigneur, vous subsistez éternel-
lement ; et votre souvenir se transmet à toutes
les générations. » (Ps. cii.)

Comme nous voyons le soleil jeter à son couchant sa plus grande splendeur et disparaître à nos yeux après avoir échauffé la terre par ses rayons bienfaisants, ainsi, allons-nous voir bientôt notre vénérable Abbessé achever sa noble et sainte carrière, alors que ses éminentes vertus rayonnaient plus que jamais d'un céleste éclat.

Depuis quelques années, les infirmités de notre Mère s'étaient multipliées et s'aggravaient sensiblement ; les souffrances continuelles qui en résultaient eussent dû suffire à satisfaire sa soif ardente de pénitence. Elle ne pensait pas ainsi, car la flamme d'amour qui consumait son cœur activait son désir de se conformer à Celui que l'on nomme « un Epoux de sang ». Elle eût donc voulu ajouter douleur sur douleur, pour réparer l'extrême ingratitude de ceux qui renouvelaient la Passion de Jésus-Christ et méprisaient les tendresses de son Cœur sacré. Mais notre Supérieur la retenait dans son élan vers la croix ; voyant avec tristesse cette innocente victime de l'amour et de l'expiation s'avancer rapidement vers sa consommation. En effet, elle s'en allait mourant, mais couronnée d'une gloire de souffrance, l'âme remplie d'une ineffable jubilation par son union intime avec l'Agneau immolé pour le salut du monde.

Afin de ne point interrompre l'exercice de son zèle envers ses filles qui recouraient avec plus d'empressement que jamais à ce foyer de charité et de lumière, notre T. R. Mère dut alors se servir d'une secrétaire attitrée, dont elle s'était

privée jusque-là, bien que l'usage la lui accordât. Ne pouvant plus supporter la privation de sommeil à laquelle elle s'était astreinte si souvent, pour faire ses écritures et multiplier ses oraisons, cette aide lui était indispensable.

La journée d'une Abbesse, exacte autant que possible aux exercices du Chœur, se réduit à un très petit nombre d'heures destinées au gouvernement. Malgré l'aide de la secrétaire, elle fut obligée pourtant, durant les trois dernières années de sa vie, de se rendre de temps en temps à l'infirmerie, où, à moins de souffrances trop vives, elle continuait à recevoir toutes les Religieuses qui désiraient lui parler. Elle dut aussi se décharger presque entièrement de la distribution des fournitures pour les petits ouvrages que les Religieuses confectionnent dans leur cellule. Le Coutumier du Monastère donne cette attribution à l'Abbesse, et il en résulte l'avantage de rapports particuliers, de maternel service et de dépendance filiale qui contribuent beaucoup à l'union des cœurs (1).

Quelques mois avant sa mort, la Communauté fut alarmée de lui voir les pieds très enflés. Elle se rassura, croyant que ce n'était qu'une abondance d'humeur, mais la vénérable malade comprit que c'était sa fin qui approchait, bien qu'elle parût penser comme ses filles, afin de ne point les effrayer ; elle disait cependant à quelques Religieuses, à ce sujet : « Voilà le commencement de la grande fête ». On l'obligea alors de parler au médecin, et dès qu'elle eut employé quelques remèdes, l'enflure se dissipa. L'espérance de son rétablissement fit naître la joie parmi ses filles, qui eurent la consolation de la voir revenir en Communauté le jour de la solennité de notre glorieuse Mère sainte Claire.

(1) Cette distribution se fait en particulier, à chaque Religieuse, et les petits ouvrages sont remis intégralement à l'Abbesse, seule ou en Communauté, selon la coutume. D'après le texte *original* de la Règle, la remise des ouvrages, etc., en présence de toutes les Sœurs n'est pas obligatoire. L'Abbesse *assigne* ou fait assigner les emplois qui changent ordinairement chaque semaine et les travaux en commun, soit au Chapitre des coupes, soit au réfectoire. La vie commune étant bien observée, sauf les particularités qu'exige la maladie ou la débilité, l'usage même que la Communauté fait des choses données ou procurées suivant la disposition de l'Abbesse, peut tenir lieu d'une autre assignation. (*Us. Monast., Lyon*).

Elle officia elle-même au Chœur ; mais sa voix était extrêmement affaiblie, aussi la joie commença à être troublée. Le surlendemain, elle sentit de forts accès de fièvre ; elle voulut les cacher ; mais malgré son énergie, on s'en aperçut et une Religieuse lui dit : « Ma Mère, vous souffrez, et vous ne le diriez pas ? » Elle répondit en souriant : « Je ferai bien tout ce que je pourrai pour cela. »

Elle assista encore à l'office de l'Assomption ; en ce jour, sa ferveur débordait et se communiquait à toutes ses filles. Il semblait que son âme pressentait sa prochaine délivrance ; bientôt il lui serait donné de voir la ravissante beauté de la Vierge incomparable. Elle fit de suprêmes efforts pour donner à sa voix l'accent de son allégresse, mais ce fut sa dernière assistance au Chœur. La fièvre devenant plus forte, elle fut contrainte de se rendre de nouveau à l'infirmerie, à la grande douleur de la Communauté, qui se voyait sur le point de subir la perte la plus douloureuse qui pût l'atteindre.

En effet, la fièvre redoubla, et devint si ardente et si persistante, que les accès duraient jusqu'à vingt heures de suite, et la patiente se sentait consumer comme si elle eût été dans une fournaise. On priait, on faisait prier : c'étaient des neuvaines, c'étaient des Messes célébrées pour sa conservation. Une Religieuse composa des litanies en l'honneur de Sainte Geneviève, et la Communauté les récita processionnellement au réfectoire pendant neuf jours. Quand notre Mère l'apprit, elle y parut sensible jusqu'aux larmes ; elle se fit lire les litanies, les écouta avec plaisir et témoigna beaucoup de reconnaissance à celle qui les avait composées. « Je crois, dit-elle, que si on manquait une fois de les réciter, on me mettrait au tombeau. » Son amour pour sa famille religieuse lui faisait désirer de se rétablir. Elle fit paraître ce désir en plusieurs circonstances, d'une façon qui attendrissait tous les cœurs ; car on savait aussi avec quelle ardeur elle avait toujours soupiré vers le Ciel.

Enfin, le dernier jour de la neuvaine, la fièvre parut diminuer sensiblement ; on commença donc à parler de *miracle*, on la croyait hors de danger ; mais cet espoir ne fut pas de longue durée. L'enflure de l'hydropisie se forma peu à peu ;

son corps était tout entier en proie à de violentes douleurs ; elle ne pouvait plus se mouvoir sans le secours de plusieurs Religieuses, qui se plaignaient de ne pouvoir la soulager ; mais notre Mère leur répondit avec cette douceur qui ne l'abandonna jamais : « Mes chères filles, il n'y a que la patience ! » Or la patience, elle en offrait alors le modèle achevé.

Dès qu'on vit l'inutilité des remèdes, la consternation fut peinte sur tous les visages, et un silence morne régna dans le Monastère. On versait des larmes sur la perte imminente, et personne n'osait communiquer ses pensées. Le coup terrible semblait inévitable ; mais on espérait contre toute espérance ; et pour écarter le glaive de la mort déjà suspendu, on redoubla de prières.

Le moment était venu, où cette belle âme devait aller à son Dieu qui voulait la récompenser. Le médecin jugea à propos de lui faire administrer les derniers Sacrements, ce qui jeta la Communauté dans un profond accablement. On entendait ces paroles : « Ah ! nous n'avons plus de Mère !... les Sacrements !... les Sacrements !... » Et les Religieuses essayaient de s'encourager mutuellement par des motifs de Religion et même d'espérance que Dieu la leur conserverait.

Quand on lui offrit de recevoir les derniers Sacrements, l'Abbesse accueillit cette nouvelle avec toute la joie que donne une bonne conscience et la foi en la grâce des Sacrements. « Ma Révérende Mère, lui dit-on, avec un accent de douleur, demandez à Dieu le rétablissement de votre santé pour la consolation de vos enfants. » — « Mes enfants, répondit-elle, dès que j'aurai reçu le Bon Dieu, je sortirai du lit. » Elle parlait ainsi, parce qu'ayant expérimenté maintes fois le renouvellement de ses forces après la réception de la Sainte Eucharistie, elle espérait doublement cet effet, et de ce divin Sacrement et de l'Extrême-Onction.

Elle reçut ces Sacrements avec une foi profonde et une grande présence d'esprit. Après le départ de la Communauté, elle pria la Sœur infirmière de fermer les rideaux du lit, pour la laisser s'entretenir seule avec Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'elle possédait dans son cœur. Quelque temps après, elle

écarta elle-même les rideaux et appela une Religieuse, qui, tout accablée de chagrin, se tenait silencieuse auprès d'elle : c'était une de ses anciennes élèves du Noviciat. Elle lui dit des paroles de consolation, comme une mère pleine de tendresse à son enfant.

Ses filles lui répétaient souvent de demander elle-même à Dieu son rétablissement, elle répondait d'un ton ferme : « Dieu ne fait pas des miracles sans nécessité. »

Le Seigneur lui conservant toute sa présence d'esprit, elle mit cette grâce à profit pour faire à la Mère Vicaire plusieurs recommandations, la regardant déjà comme celle qui devait lui succéder, soit que le Seigneur lui en donnât l'inspiration, soit qu'elle connût les dispositions de ses filles à cet égard. Elle confia donc la Communauté à sa sollicitude, et lui parla de ce qui concernait son élection ; elle lui recommanda d'une manière toute spéciale une novice (1) ; et donna plusieurs avis qui répandirent la consolation dans l'âme de quelques Religieuses, parce qu'ils coïncidaient avec leur état intérieur.

Une si grande sollicitude pour les intérêts de son cher Monastère nous donnait encore l'espoir de la conserver ; mais notre Mère, se sentant proche de la fin, employait avec une admirable ferveur tous ses instants. Lorsqu'elle se croyait seule, on l'entendait dire : « Mon Dieu ! vous êtes

(1) Cette novice, dont parle ici le manuscrit, était peut-être une *jeune professe* du Noviciat, et sans doute celle qui devint depuis la T. R. Mère Marie-Colette. Toujours est-il que nos anciennes Mères nous ont laissé, comme tradition des plus authentiques, qu'un jour la Révérende Mère Marie de saint Alexis fut demandée au tour par une jeune personne qui désirait vivement devenir fille de saint François et de sainte Claire, mais un obstacle invincible s'y opposait ; sa mère avait déclarée qu'elle aimait mieux mourir que de voir sa fille Religieuse. La Mère saint Alexis, touchée des larmes de la jeune fille, lui dit d'un ton assuré : « Allons, courage, Mademoiselle, vous entrerez. » En effet, peu de temps après, cette Dame mourait dans la douleur d'avoir entravé par une tendresse aveugle la vocation de sa fille ; celle-ci, libre enfin de s'enfermer dans le cloître, objet de ses désirs, reçut avec l'habit de l'Ordre, le nom de Sœur Marie-Colette du Très Saint-Sacrement.

Un an après sa profession, Sœur Marie-Colette se tenait tout en larmes près du lit de mort de sa chère Mère Marie de saint Alexis, quand celle-ci, la regardant affectueusement, lui dit : « Ma fille, vous me remplacerez un jour, et vous aurez beaucoup à souffrir. » Or, elle fut élue Abbessse en 1820 ; et mourut dans cette charge en 1834, après avoir eu beaucoup à souffrir pendant les années de la révolution, et depuis pour affermir l'existence de la Communauté restaurée après la tempête.

plein de miséricorde !... » D'autres fois, elle répétait : « *Sanctus, Sanctus, Sanctus !...* » Voyant passer la Mère Vicaire, elle lui dit : « Ma mère, je vais m'abîmer dans le mystère de la Très Sainte Trinité !... » Plus tard, ayant demandé avec empressement Monsieur l'Aumônier qui ne se trouvait pas chez lui, la Mère Vicaire lui dit : « Ma Révérende Mère, cela ne presse pas ? » Elle répondit : « Cela ne presse pas ? J'ai l'âme sur les lèvres ! » Enfin, il arriva et la vénérable Abbesse en parut très contente. Elle voulait surtout lui communiquer des lumières spéciales que le Seigneur lui avait données touchant la conscience d'une Religieuse dont les dispositions étaient difficiles à discerner, à cause de certaines épreuves par lesquelles Dieu la faisait passer. Elle déclara au Confesseur que le Seigneur lui avait montré cette âme comme lui étant agréable nonobstant les apparences, et elle le pria de la tranquilliser dans ses anxiétés. Elle lui recommanda ensuite toutes ses filles, surtout celles que Notre-Seigneur conduisait par les voies de la tribulation.

Pour elle, elle n'avait d'autre peine à ce moment redoutable, que celle d'avoir trop satisfait son inclination pour la pénitence. Elle se fit les mêmes reproches que saint Bernard ; et à l'exemple de notre séraphique Père saint François, elle demanda pardon à son frère le corps de l'avoir si maltraité. Elle en fit son accusation au Confesseur et au Supérieur ; et, comme elle savait que plusieurs Religieuses marchaient sur ses traces, elle les pria de veiller sur elles avec une sage modération. Après toutes ces recommandations, la pieuse Abbesse ne pensa plus qu'à s'en aller vers son divin Sauveur, à qui elle adressait ses amoureux désirs. On l'entendait prier continuellement, sans que l'on pût distinguer ce qu'elle disait, excepté ces paroles qu'elle répétait avec plus de force : « Je vous abandonne tout, mon Dieu ! » Ce qui fit supposer qu'elle lui confiait sa chère Communauté, dont elle prévoyait l'immense affliction. Mais ses sollicitudes maternelles n'altérèrent point son calme, et ses filles ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'expression de paix qui paraissait sur son visage, et de dire : « C'est un Ange ! »

Les effets des derniers Sacrements étaient visibles en elle, car peu après les avoir reçus, elle recouvra ses forces, ce qui

fit renaître de nouvelles espérances. Quand on lui demandait si elle souffrait, elle répondait d'une voix très douce : « Jamais je n'ai été si bien de toute ma maladie. » Lorsqu'elle prenait quelque chose, elle disait à l'infirmière : « Quand vous m'aurez donné ce qu'il me faut, retirez-vous, mon enfant », ce qu'elle disait, soit par crainte de s'attendrir, soit pour attendre son dernier moment dans le recueillement et la prière.

Toutefois, elle parut encore un instant inquiète d'avoir donné l'exemple de mortifications *trop rigoureuses* ; et se voyant près de mourir, elle fit venir une Mère discrète (1) et la pria d'aller dans sa cellule et dans la chambre où, d'après l'usage, l'Abbessé reçoit ses filles, afin de retirer ses instruments de pénitence qu'elle y avait enfermés : « De peur, disait-elle, que les jeunes Professes ne les prennent, et ne fassent quelque imprudence. » Ensuite, tranquilisée sur ce point, elle ajouta avec ferveur : « Je ne crains pas la mort ; je n'attends plus que l'Époux ! »

Peu après, notre Mère dit à une Religieuse en la serrant sur son cœur : « Ma pauvre Trinité (2) ! plus de terre... plus de terre... rien que Dieu... rien que Dieu !... » Elle la pria de lui mettre au cou une petite croix à laquelle était attachée une indulgence plénière, à l'article de la mort. Sur les quatre heures du matin, voyant que personne ne pensait à lui faire la recommandation de l'âme, elle appela une de ses filles et lui dit : « Me laisserez-vous mourir sans les prières de la Sainte Église ? On donne bien à mon corps tout ce qu'il lui faut, mais ma pauvre âme... cependant demain je ne serai plus !... » On réveilla alors la Communauté qui fut alarmée en apprenant que la T. R. Mère demandait les prières de la recommandation de l'âme.

Quel spectacle édifiant ! Oh ! avec quelle indicible émotion la Communauté considérait sa sainte Abbessé sur son lit de mort, où elle s'immolait comme Jésus sur la Croix.

(1) Probablement celle qu'elle avait surnommée sa *bijoutière*, parce que c'était elle qui lui confectionnait ses instruments de pénitence.

(2) Diminutif affectueux du nom de Sœur Marie de la Très Sainte Trinité. Il semble qu'elle prévoyait l'expulsion ou l'exil que devait subir dix ans plus tard cette Religieuse qui se retira d'abord dans la Communauté des Bernardines, à Lyon, en 1792.

Cette âme, embellie de toutes les vertus, entièrement dégagée des choses de ce monde, tout abîmée dans le Cœur Sacré de son divin Epoux, enfin toujours ardente pour sa propre perfection et celle de ses filles, leur donnait encore une dernière et suprême leçon, celle de bien mourir.

Par l'entremise de l'Aumônier qui venait d'entrer, la Communauté lui fit demander à nouveau sa bénédiction. Elle la donna, et dit ensuite : « Mes enfants, je voudrais bien vous dire quelque chose pour votre consolation, mais je ne le puis pas. » Elle n'y voyait plus... et la douleur des Religieuses augmentait avec leurs larmes. Elle seule demeurait dans un calme céleste, semblable à l'épouse qui va au-devant de l'Epoux. Elle tenait son Crucifix entre ses mains et le pressait sur son cœur, tout en répondant aux prières liturgiques.

La lecture de la Passion selon saint Jean achevée, notre vénérée Mère pria qu'on lui dit les litanies de NOTRE-DAME D'HEUREUX TRÉPAS. Elle redoubla d'attention, posa le Crucifix sur sa poitrine, joignit les mains, et lorsqu'elle entendit ces paroles : « Otez-lui l'appréhension des Jugements, » elle leva les yeux au ciel, et dit d'une voix intelligible : « Je ne les redoute pas. » L'infirmière qui était auprès d'elle ne put s'empêcher de dire à demi-voix : « Ah ! mon Dieu ! elle ne les redoute pas ! » Un peu après, celle qui récitait les prières ajouta : « Obtenez-lui la contrition de ses péchés. » La mourante éleva encore les yeux vers le ciel, pressa ses mains l'une contre l'autre avec une expression touchante qui montrait qu'elle en avait une véritable douleur. Ensuite, elle demanda la sainte Règle, la prit dans ses mains et la garda jusqu'à son dernier soupir, ainsi que son Crucifix, entre ses bras. Alors, de sa part, l'infirmière pria la Communauté de se retirer, et ferma les rideaux du lit.

Sur les huit heures, notre médecin voulant entrer avec un de ses confrères, on ne crut pas devoir s'y opposer ; et tous deux, ils délibérèrent de lui faire appliquer des vésicatoires. Ils demandèrent à l'Abbesse si elle y consentait ; elle fit signe que oui, voulant encore supporter cette souffrance, bien qu'elle n'en attendît aucun résultat salutaire.

Quand ces Messieurs se furent retirés, elle demeura tranquille, et quelques Religieuses seulement restèrent en prière

auprès de son lit. Un peu après, notre vénérée Mère baisa encore chacune des Plaies du Crucifix, puis elle rendit doucement le dernier soupir, les yeux élevés vers le ciel, comme en extase et dans un doux ravissement. C'était un samedi, veille de la Nativité de la Très Sainte Vierge, le 7 septembre 1782; elle était âgée de cinquante-neuf ans et demi, et avait trente neuf ans et demi de Religion.

Après sa mort, son visage naturellement beau parut encore plus beau, avec le reflet d'une incomparable majesté. Devant sa dépouille mortelle, malgré les terreurs que la mort inspire, on ne pouvait cependant s'empêcher, en la voyant si calme et si belle, de prendre part au bonheur de son âme envolée vers Jésus et Marie. C'est le sentiment éprouvé ordinairement au trépas des justes.

Mgr de Malvin de Montazet, qui avait voulu présider les obsèques, fut si attendri par la douleur des Religieuses, qu'il s'écria : « Jamais plus je n'assisterai à l'enterrement d'une Supérieure ! »

Dès que la cérémonie fût achevée, Sa Grandeur fit ensuite la visite du Monastère, parce qu'Elle ne pouvait, à cause d'un voyage, assister à l'élection de la nouvelle Abbesse. La Communauté reçut le Prélat au réfectoire (1); là, il fit un éloge si émouvant de la T. R. Mère défunte, que les larmes coulèrent à nouveau. Il était ravi de ce qu'il savait d'elle, ainsi que tous ceux qui l'avaient connue. Son neveu, M. l'Abbé de Fontenay, délégué par lui, avait visité la sainte Abbesse à ses derniers moments, et il n'avait pu maîtriser sa douleur ni son émotion. L'Aumônier, M. l'Abbé Répond, nommé depuis peu de temps, la pleura comme un enfant pleure sa mère; et il disait avec des transports d'admiration : « Est-il possible que j'aie eu le bonheur de venir ici pour être témoin d'une si sainte mort !... »

La douleur qu'éprouvèrent les Religieuses de la mort de la T. R. Mère Marie de saint Alexis aurait dû les accabler, sans le secours de la grâce dont elles ressentirent des effets si particuliers qu'elles les attribuèrent à ses prières. Leur peine

(1) La sépulture de l'Abbesse avait eu lieu dans le caveau du Chapitre.

était bien vive, et cependant, comme si elles eussent déjà participé à son bonheur, elles se sentirent fortifiées et pressées de mettre tout en usage pour rendre ses obsèques moins indignes de ses vertus. Elles firent en sorte d'élever dans le caveau où elle devait être placée, une espèce de tombeau.

Le brave jardinier qui entra quelquefois dans la clôture pour faire les travaux de son métier incompatibles avec la faiblesse des Religieuses, entra en cette circonstance pour disposer la sépulture. Plein de vénération pour la regrettée défunte, il voulut la lui témoigner en déposant à ses pieds (1) une couronne de fleurs qu'il avait nouée avec un *beau ruban bleu*. On avait mis sur la tête de l'Abbesse la couronne en usage dans nos Monastères, (2) mais seulement pendant l'exposition du corps au chœur ou à l'église.

Toutes les personnes qui l'avaient connue témoignèrent une peine extrême de la perte que la Communauté venait de faire. On ne l'appelait que la sainte Abbesse. Quelques jours après sa mort, une Supérieure de Communauté dit à un Religieux, en lui parlant de la T. R. Mère Marie de saint Alexis : « Une de mes filles l'a invoquée et en a ressenti de bons effets. » Un autre Religieux disait à un de ses confrères sur le même sujet : « J'ai une de ses lettres que je garde comme une relique, » etc...

Durant les premières années qui suivirent sa mort, des grâces obtenues par son intercession avaient attiré l'attention des Supérieurs ecclésiastiques. La Communauté expulsée du Monastère en 1792, ressentit aussi d'une manière spéciale les effets de la protection de la pieuse Abbesse. L'influence salutaire de ses saints exemples et de ses enseignements soutinrent les Clarisses dans leurs épreuves, épreuves pendant lesquelles elles conservèrent la foi, la sainte espérance et la charité suivant cette maxime : « Reposez-vous tranquillement

(1) D'après la manière d'inhumer les Religieuses au Chapitre, il était indispensable de faire entrer des ouvriers ou des Frères laïcs, soit pour ôter les dalles et les remettre sur la tombe, soit pour descendre le corps dans le caveau ; ceci avait lieu dès que la Communauté s'était retirée, après les dernières cérémonies. (Anc. Cout. 1705.)

(2) Nous adoptons la couronne d'épines, en souvenir de celle que Jésus portait à sa Mort.

sur l'assistance du Seigneur lorsque les dangers vous menacent et que les secours humains vous manquent. »

Depuis la restauration de notre Monastère, en 1805, il ne s'est produit aucune guérison ou autre fait extraordinaire que nous sachions qu'on puisse attribuer à l'intercession de notre Révérende Mère Marie de saint Alexis.

Sa mémoire est toujours vivante parmi nous ; ses exemples sont un sujet d'émulation, et son intercession, du haut du Ciel, doit attirer les bénédictions de Dieu sur cette Communauté qui se considère toujours comme sienne.

Ses restes précieux n'ont pas été séparés des ossements de nos anciennes Mères, transférés en 1866 dans notre Monastère actuel, et nous aimons à nous rappeler le témoignage naïvement touchant des filles de la T. R. Mère Marie de saint Alexis, qui aurait pu lui servir d'épitaphe : « NOTRE ABBESSE ÉTAIT SI BONNE ET SI PARFAITE QUE NOUS EUSSIONS VOULU L'ÉTERNISER. »

II

NOTICES ABRÉGÉES ⁽¹⁾

DE QUELQUES-UNES DES CLARISSES DE LYON DÉCÉDÉES AU XVII^e SIÈCLE

« Je regarde plutôt le ciel que la terre, afin que mon âme aille son droit chemin vers son souverain Seigneur. » (S. Martin.)

« Un amoureux abandon de soi-même entre les mains de Dieu, joint à une foi vive et à une humble confiance aux mérites du Sauveur, contient ce qui est nécessaire pour mourir saintement. » (Le P. Thomas de Jésus.)

Sœur Clémence Rochette prit l'habit de Sainte-Claire le 29 avril 1604. Adonnée au silence et à l'oraison, elle eut une telle dévotion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle semblait ne penser qu'au Sauveur attaché à la Croix. Elle en reçut le don des larmes. Aussi les voyait-on couler pendant ses oraisons et ses autres exercices de piété.

Peu de temps après sa profession solennelle, elle fut frappée de paralysie ; elle n'en persévéra pas moins dans la pratique des austérités de la vie religieuse, fidèle aux jeûnes, aux Offices du Chœur, à l'oraison et à tous les exercices de Communauté compatibles avec ses infirmités. Quoiqu'elle n'eût passé que deux ans et demi en Religion, elle fournit en quelque sorte une longue carrière. Elle avait fait tant de progrès dans les voies de la sainteté que, le 17 octobre de l'année 1606, peu avant de rendre le dernier soupir, elle mérita d'être honorée de la présence d'une multitude de saintes vierges, en compagnie desquelles elle prit son vol vers le ciel. Elle fut enterrée dans la Chapelle de sainte Madeleine, au Gourguillon.

(1) Ces Notices ont été publiées dans l'*Histoire des Couvents des Religieuses Récollets de la Province de Saint-François, en France*, par le R. P. Juvénal du même Ordre, imprimée à Avignon en 1678. Nous avons reproduit ces notices avec quelques rectifications, d'après nos anciens manuscrits.

Sœur Catherine d'Anhier n'eut pas plus tôt pris l'habit, en 1605, qu'elle commença à s'avancer d'une manière étonnante dans le chemin de la vertu, et à donner des gages de la sainteté qu'elle devait atteindre. Son amour pour la Passion était si grand qu'elle demandait avec ardeur à endurer les mêmes souffrances et la même mort que Jésus-Christ. Elle reçut, pour ainsi dire, la couronne sanglante de la Passion, car elle fut sujette à beaucoup de maladies, dont plusieurs ne la quittèrent pas jusqu'à son dernier soupir.

Elle fut en proie à des troubles d'esprit, à des scrupules et à des tentations suscités par le démon. Elle supporta tout avec la plus grande patience. Elle avait un culte tout particulier pour le Très Saint-Sacrement, se tenait, autant qu'il lui était possible, tournée du côté de l'Autel où il était conservé. Les nombreuses *lettres* (élévations sur les perfections divines) qu'elle se plaisait à écrire à Jésus-Christ, son céleste Epoux, témoignent de son ardent amour pour Lui. Riche de mérites, son âme fut délivrée de la prison de son corps le 31 juillet 1614, et alla jouir, nous aimons à le croire, de la magnifique récompense qu'elle avait méritée, surtout pendant les neuf années qu'elle passa dans la Religion.

Sœur Françoise Gerba était originaire de Chavanay. Le Monastère des Clarisses lui ouvrit ses portes le 22 février 1605. Exacte observatrice de la discipline religieuse, elle gardait le silence avec un soin extrême. D'une conscience timorée, elle avait toujours présent à l'esprit celui qui devait la juger, et elle répétait souvent ces paroles : « Seigneur, ne jugez pas votre servante selon la rigueur de votre justice, selon ses mérites. » A la fin, le calme et la joie remplirent son âme. Etant tombée malade à mourir, sans avoir, au dire du médecin, plus d'un jour à vivre, et toutes les Religieuses se trouvant employées à un travail urgent, la Mère Abbesse lui dit : « Chère Sœur Françoise, si vous mourez de suite, vous allez nous causer un grand embarras. Que ne prolongez-vous votre vie de huit jours ! » Alors la sainte malade

s'adressa au Seigneur et obtint, par sa prière, de ne pas mourir ce jour-là.

Les huit jours passés, elle fait appeler la Mère Abbessse et la prie humblement de lui donner la permission de mourir, ce qui lui fut accordé. Elle demeura ensuite quelque temps seulé, afin d'attendre dans le recueillement l'arrivée du Sauveur. L'heure de sa mort, que Jésus son Epoux, lui avait fait connaître, étant arrivée, elle fit demander le Confesseur et la Communauté et leur dit : « Voici mon heure, Dieu m'appelle à Lui. » Les derniers Sacrements lui furent alors administrés; après cela, elle se tourna vers le Crucifix qui était auprès d'elle, fit le signe de la croix, et ayant prononcé avec ferveur les paroles : *Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit*, elle s'endormit dans le Seigneur. C'était le 14 janvier 1620.

La Révérende Mère Antoinette de la Moutonnière fut la première Abbessse du Monastère de Lyon. Elle exerça cette charge avec tant de mansuétude, de charité, de prudence et de zèle, qu'elle fut pour tous un modèle de vertu. Elle porta l'humilité jusqu'à la dernière limite; elle s'offrait aux Sœurs, comme leur humble servante pour les aider dans leurs offices. Lorsque les jeunes Religieuses étaient obligées, pendant l'hiver, d'aller pieds-nus dans la neige puiser de l'eau (1), elle, toute Abbessse qu'elle était, les devançait, saisissait le seau et prenait toute la peine pour elle seule, leur ordonnant en même temps de ne rien dire à personne.

Lorsqu'elle voyait une de ses filles triste, craignant d'en avoir été cause par ses réprimandes, elle en disait sa coulpe avec tant de componction qu'elle touchait les cœurs et arrachait des larmes.

Qui pourrait exprimer son attention, sa ferveur, son respect pendant les exercices de piété? Ni leur longueur, ni leur multitude ne la lassaient. Elle ne tenait même pas compte de son âge avancé, car elle arriva jusqu'à cent dix ans (2).

(1) Le Coutumier approuvé en 1696, prescrit de placer des sandales de bois aux abords du jardin et des cours. Dès lors les Religieuses furent obligées de s'en servir en ces divers lieux, ce qui coûta à leur ferveur.

(2) Selon d'autres indications de nos Manuscrits, ce serait 107 ans.

Pendant l'heure entière de l'oraison, tantôt elle se tenait prosternée par terre; et tantôt elle priait, les bras étendus en croix, sans s'appuyer sur le banc. Ni les chaleurs de l'été, ni aucune incommodité ne l'empêchaient de rester immobile. Même dans ses dernières années, jamais elle ne s'exempta des exercices et des austérités de la Règle. Ainsi, persévérant jusqu'à la fin dans sa première ferveur, elle se fit remarquer par son esprit de pénitence, son amour de l'oraison et la pratique de toutes les vertus.

Elle s'endormit dans le Seigneur le 3 septembre 1623.

La vénérée Mère Jeanne Besançon était si assidue à la prière et à la contemplation des saints mystères, qu'elle y consacrait tout son temps les dimanches et les fêtes. Sa charité pour ses Sœurs était telle qu'elle en avait reçu le surnom de Mère *Charité*. Dans les charges de Maîtresse des Novices et de Vicaire, elle veillait avec un grand zèle à leur avancement dans la vie spirituelle, leur enseignait avec soin et affection tout ce qui leur était nécessaire de savoir pour la pleine observation de la discipline régulière. On ne saurait dire tout ce qu'elle s'imposa de pénitences, et pourtant, à l'heure de sa mort, elle dit en soupirant qu'elle avait peu souffert pour Jésus-Christ. Sa dévotion pour notre Mère sainte Claire était très ardente; aussi mérita-t-elle de mourir le jour de sa fête. Elle avait reçu le même jour le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Sa mort arriva en 1626, dans la cinquante-troisième année de Religion.

La Mère Claire Miraillet de Lyon, entra au Monastère en 1602, à l'âge de quinze ans. Elle s'y distingua par une grande sainteté, menant une vie très dure. L'observance régulière et surtout la règle du silence lui furent toujours à cœur. La résolution qu'elle avait prise de ne jamais parler si ce n'est pour sa confession, ou dans le cas d'une extrême nécessité ou sur l'ordre de son Abbesse, fut par elle gardée fidèlement pendant de nombreuses années.

Elle était si humble que, bien qu'elle fût la plus ancienne

de Religion, étant entrée la première dans le Monastère de Lyon, longtemps avant sa mort elle obtint de ses Supérieurs de se remettre au Noviciat. Ayant donc repris le voile blanc à la place du voile noir (1), elle gardait strictement toutes les observances des Novices. Enfin, pleine de vertus et de mérites elle termina sa sainte vie, dans la quarante-deuxième année de son âge, le 13 janvier 1629.

Sœur Marie Talebar aimait par dessus tout à méditer, à contempler et à parler de Dieu. Elle était embrasée d'un si grand amour dans la prière qu'elle ne pouvait retenir les manifestations de l'esprit de piété dont elle était animée. Dans la Communion elle goûtait de telles consolations qu'elle paraissait ravie hors d'elle-même. Elle mourut le 10 décembre 1632, dans la seizième année de Religion.

La Mère Agnès Miraillet, née à Lyon, entra au Monastère en 1602, à l'âge de douze ans. Elle avait pour les malades une charité extrême. Retenue elle-même à l'infirmierie par une paralysie, elle les secourait autant qu'il était en elle, et les consolait par ses paroles. Ayant eu révélation de sa mort prochaine, elle demanda avec instance les derniers Sacrements, disant qu'elle devait mourir dans la journée, qu'il n'y aurait pas pour elle de lendemain. Cela arriva comme elle l'avait prédit. Ayant donc reçu les Sacrements elle s'en alla au ciel le 23 août 1635, dans la quarante-sixième année de son âge et la trente-quatrième de Religion.

La Révérende Mère Anne de Bonjour, de Conliège, fut la seconde Abbesse de ce Monastère. Elle se conduisit dans cette charge d'une manière tout à fait digne de louange, et gouverna ses filles avec tant d'humilité et de charité

(1) Il n'est pas admissible qu'on lui eût permis de quitter le voile *noir* imposé à la profession. Il est probable qu'on fit pour elle comme le prescrit l'ancien Rituel pendant l'année de probation, à l'égard des professes d'un autre Ordre, autorisées à passer dans le nôtre : elle dut garder son voile *noir* sous le blanc des Novices.

qu'elle se regardait comme la dernière de toutes, leur rendant service avec empressement, selon son pouvoir. Elle mérita d'être avertie du jour de sa mort par son Ange Gardien qu'elle honorait d'un culte tout particulier. En effet, une nuit qu'elle était étendue sur son lit de douleur, elle appela la Religieuse qui la veillait et lui dit : « Ma Sœur, l'Ange du Seigneur m'a touché le bras pour me réveiller et m'a prévenue de ma mort prochaine ; appelez donc aussitôt notre Confesseur et la Communauté. » Elle demanda les Sacrements de la Sainte Eglise et les reçut, tenant en main le livre des Règles qu'elle avait toujours observées avec exactitude. Enfin, comme pour témoigner son détachement de toutes les choses de la terre, elle tint les yeux fermés jusqu'au moment où elle rendit son âme à son Créateur, le 8 novembre 1637, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Sœur Julienne Genevois, originaire de Romans, mourut après dix ans de Religion. On peut dire aussi comme de la Sœur Clémence Rochette : *Consummata in brevi explevit tempore multa*. Elle s'adonna à la mortification corporelle et aux exercices spirituels avec tant de ferveur que les autres Religieuses en concevaient une sorte de stupeur. D'une obéissance prompte aux ordres de l'Abbesse, et d'un véritable esprit d'humilité et de soumission, elle disait : « J'aimerais mieux être consumée par les flammes que de désobéir aux ordres de ma Supérieure. » Amante de la pauvreté, elle la pratiquait à la perfection ; sa douceur, son affabilité, son humilité, sa charité lui concilièrent de la part de ses Sœurs une affection mêlée d'admiration. La pensée toujours fixée à Dieu, elle usait des choses extérieures sans y attacher son cœur. Ainsi tout entière à Dieu et pleine de mépris pour les choses terrestres, son âme prit son essor vers le ciel le 4 août 1638, dans la vingt-neuvième année de son âge et la onzième de Religion.

La vénérée Mère Louise des Clefs avait donné dès son enfance les marques de sa future sainteté. Les Clarisses ayant

obtenu la permission d'établir un nouveau couvent à Lyon, elle se consacra généreusement au Seigneur sous l'habit de Converse du Tiers-Ordre pour les servir plus commodément. Qui pourrait dire par combien de travaux Dieu l'éprouva dans cette condition ? Louise, seule, sans compagne, allait quêtant auprès des bienfaiteurs, soit pour la construction du Monastère, soit pour l'entretien des Religieuses. Au milieu de ces fatigantes occupations, elle ne relâchait rien de ses austérités, portant sur elle le cilice et une chaîne de fer, jeûnant, veillant, se donnant souvent la discipline et pratiquant d'autres mortifications, pour réduire continuellement son corps en servitude (1).

Les Religieuses de Chœur, édifiées des sublimes vertus de Sœur Louise et reconnaissantes du concours qu'elle leur avait prêté pendant plusieurs années, l'admirent dans leurs rangs. Cette place était plus conforme à ses aptitudes et à ses attraits de piété qu'elle avait sacrifiés par dévouement à sa Communauté naissante.

Mais elle n'usa de cette faveur que pour tendre à une plus haute perfection. Toutes les vertus brillèrent en elle, surtout l'humilité, l'esprit de pauvreté et une grande ferveur dans la prière. Si elle avait méprisé l'opulence de sa première condition dans le monde, elle ne perdit jamais le souvenir de sa condition de Sœur converse ; aussi, dans l'intérieur du cloître, elle s'appliquait aux offices les plus humbles et les plus rudes de la maison. Elle passait ses nuits sans sommeil, soit à remplir les offices des autres Religieuses, soit à servir les malades. Par amour d'une pauvreté abjecte, elle portait des vêtements déchirés et de l'étoffe la plus grossière. D'un cœur joyeux elle prenait pour elle tout ce qu'il y avait de plus vil. Son amour pour Dieu était très ardent, et lui faisait de temps à autre pousser ce cri : *ô Amour !*

Elle resta plusieurs années percluse de presque tous ses membres et obligée de garder le lit, sans donner jamais le moindre signe d'impatience. Elle se contentait de répéter en

(1) La Règle n'oblige pas aux austérités extraordinaires que pratiqua l'admirable Religieuse, soit dans l'état de converse, soit dans le rang de choriste. Elle suivit l'impulsion de l'Esprit de Dieu, sous le contrôle de l'autorité, à laquelle elle fut toujours soumise, en vraie fille de l'obéissance.

soupirant son aspiration habituelle : *ô Amour !* Lorsqu'elle sentit venir la mort, ne pouvant parler, elle fit signe d'appeler le Confesseur et la Communauté, et alors elle répétait pourtant d'une voix mourante son exclamation : *ô Amour !* A son Confesseur qui lui demandait si elle souffrait, elle ne répondit encore que le même mot : *ô Amour !* Ce fut comme le dernier trait enflammé qu'elle lança vers le Cœur de son Dieu ; car elle rendit le dernier soupir en étendant les bras et en ouvrant les yeux comme pour recevoir son divin Epoux. Cette mort arriva en la fête de la Toussaint, 1642, dans la soixante-septième année de son âge et la quarante-cinquième depuis son entrée en Religion.

Sœur Angélique Masson s'adonna avec tant de ferveur à la piété qu'au milieu des nombreuses infirmités qu'elle endurait avec la plus grande patience, elle avait toujours l'esprit appliqué à Dieu. Ne comptant pour rien les choses de la terre, elle ne soupirait qu'après la possession de Dieu. Ce bonheur lui fut accordé le Jeudi-Saint, 24 mars de l'année 1644, dans la vingt-septième année de son âge et la neuvième de Religion.

La Mère Claude Chaupin, de Lyon, avait une dévotion toute particulière pour la Passion. Chaque jour elle récitait, les bras en croix, le petit Office de la *sainte Croix*. Désirant ardemment être crucifiée avec Jésus-Christ, elle eut à exprimer en sa personne les souffrances les plus cruelles du Sauveur. Elle fut en proie à de nombreuses infirmités et tourmentée par les plus grandes peines d'esprit. C'est par toutes ces souffrances et la pratique la plus parfaite des vertus qu'elle conquit le royaume des Cieux, le 26 février 1648, dans la cinquante-neuvième année de son âge et la quarante-cinquième de sa vie religieuse.

La Révérende Mère Marie-Elisabeth de la Cuisine, troisième Abbessse de ce Monastère, exerça cette charge pendant

trente ans, avec prudence et douceur, donnant l'exemple de la plus sainte vie. Aussi toutes ses Religieuses l'aimaient et la révéraient.

Sa manière de gouverner était si pleine de suavité qu'elle faisait de tous les esprits ce qu'elle voulait. Elle unissait la sévérité à la douceur dans une telle proportion, que sa sévérité ne resserrait pas les cœurs et que sa douceur ne les portait pas au relâchement. Elle se rendait compte des divers caractères. Sa prédilection était pour les Religieuses douces et laborieuses ; elle réprimait avec autorité celles qui se montraient difficiles.

Elle détestait les fautes, mais aimait les personnes. Ses corrections n'excitaient pas le ressentiment dans les coupables, mais le repentir. Si elle soupçonnait que sa correction avait jeté le trouble dans l'âme de quelque Sœur, elle la prenait à part, ou lui faisait parler par une autre Religieuse pour la consoler ou l'amener à reconnaître humblement sa faute. Elle venait en aide aux malades soit par ses bonnes paroles, soit par les services qu'elle leur rendait. Il est étonnant avec quelle rigueur et persévérance elle s'astreignait aux observances de la vie commune, quelque âgée ou malade qu'elle fût. Elle ne se dispensait d'aucun des exercices de la vie religieuse, fidèle au Chœur, à l'oraison et aux pratiques de mortification. La vie de cette Abbesse ne fut qu'un tissu d'actes de vertu qui ne sauraient entrer dans les bornes d'une *Notice abrégée*. Munie des Sacrements de l'Eglise, elle s'envola au ciel, le 21 avril 1648, laissant dans la douleur et les regrets toute sa Communauté.

La vénérée Mère Barthélemie Michon, de Lyon, ne fut pas d'un médiocre exemple à toutes les Sœurs. Assidue à tous les exercices de la vie religieuse, elle brilla par son humilité jusqu'à prier les Religieuses de ne pas craindre de lui reprocher ses fautes. Elle mourut le jour de la fête de l'Assomption en 1648, dans la cinquante-neuvième année de son âge et la trente-huitième de Religion : elle en avait passé vingt-huit dans l'office de première portière.

La vénérée Mère Bonaventure-Joseph de Noyon, née à Paris, était très dévote à la Passion de Jésus-Christ ; elle en méditait les mystères jusqu'à se consumer d'amour pour le Sauveur. Par ses paroles et son exemple, elle excitait toutes ses Sœurs à ce divin amour et elle pressait celles dont elle était chargée de s'attacher aux choses célestes, tellement qu'elle-même était étonnée de leurs progrès.

Elle avait reçu beaucoup de dons de Dieu. Son âme était élevée, son esprit ingénieux et constant, son cœur fait pour les grandes choses. Elle était agréable dans ses manières ; par sa grâce et son amabilité, elle gagnait les cœurs. Par là, non seulement, elle se conciliait l'affection, mais elle inspirait le respect et une crainte révérentielle. On lui doit la composition d'exercices spirituels fort utiles. Mais, pour en profiter, il fallait avoir un esprit vraiment humble (1). Elle remplit l'office de Mère Vicairé pendant quelques années. La prudence et le zèle qu'elle y déploya lui valurent l'approbation générale.

Elle mourut munie des Sacrements de la Sainte Eglise, le 25 septembre 1648, dans la cinquante-quatrième année de son âge et la trente-cinquième de Religion.

La Mère Antoinette La Coste se distingua par sa grande charité. Infirmière pendant 23 ans, elle donnait ses soins aux malades avec beaucoup de patience, d'affection et de dévouement. Ni cette pénible fonction, ni le poids des ans ne l'empêchèrent de suivre la vie commune. Elle assistait à tous les exercices. Elle échangea cette terre contre le Ciel, en la fête de saint Joseph, le 19 mars 1649, dans la quarante-neuvième année de son âge et la vingt-sixième de Religion.

(1) En effet, « l'humilité conduit à la lumière » ; Dieu se plait à la récompenser par la connaissance de ses grandeurs et l'amour de l'éternelle Vérité qui révèlent à l'âme ornée de cette vertu, que « le Seigneur est tout et qu'elle-même n'est rien sans lui ». L'appréciation du R. P. Juvénal nous laisse doublement le regret de la perte des écrits de notre devancière.

La vénérée Mère Marie-Eléonore Potiquet, née à Lyon, fut très assidue à la prière et aux choses de piété. Elle pratiquait la mortification et les autres vertus avec une telle perfection qu'elle avait la réputation d'une sainte. Elle remplit l'office de Vicaire, et mourut le 11 décembre 1651, dans la soixante-sixième année de son âge et la quarante-troisième de Religion. Après sa mort, ses membres ne furent pas soumis à la rigidité ordinaire aux cadavres.

La Mère Dorothée Simon était native du Puy-en-Velay. Sa vie et sa mort furent dignes d'admiration. L'observance régulière et la discipline monastique étaient l'objet de sa continuelle attention. Sa sobriété était étonnante. Même malade et accablée de vieillesse, elle ne consentait pas à se dispenser des jeûnes de l'Eglise ou de Règle. Elle aimait Dieu par-dessus toutes choses et avait une très particulière dévotion pour le Très Saint-Sacrement et l'inspirait à ses Sœurs.

Pleine de mérites, elle alla se reposer dans le Seigneur, le 18 avril 1652, dans la soixante-onzième année de son âge et la quarante-septième de Religion.

La Révérende Mère Laurence-Catherine Favre, issue d'une famille de Lyon, fut la quatrième Abbesse de ce Monastère. Très exacte observatrice de la Règle, elle en réprimait les infractions, corrigeant avec une sévérité mêlée de douceur celles qui s'en rendaient coupables. Elle avait une charité toute particulière pour les malades. Très dévote à la Passion du Sauveur elle en méditait constamment les mystères. Aussi mérita-t-elle de mourir un vendredi, à l'heure même où Jésus-Christ rendit le dernier soupir. A ses derniers moments elle avait prié de lui lire le récit de la Passion du Seigneur, et quand on arriva à ses mots : *et ayant incliné la tête, il expira*, elle-même rendit son âme à Dieu, à la grande admiration des Religieuses qui étaient présentes, le 24 mai 1652.

La Mère Colette Trouillé fut si humble qu'elle se croyait la dernière de toutes les créatures. Elle n'omettait rien des pratiques des jeunes Religieuses et des Novices. Prosternée aux pieds de ses Sœurs, elle se reprochait ses imperfections avec tant d'humilité et de mépris d'elle-même que celles qui l'entendaient en étaient touchées jusqu'aux larmes. D'une simplicité de colombe, elle se montrait à l'extérieur telle qu'elle était à l'intérieur. Elle ne soupçonnait le mal chez personne ; elle faisait tout avec pureté d'intention dans le but unique de plaire à Dieu. A cause de ses vertus extraordinaires, ses compagnes l'appelaient communément la *Sainte*. Elle alla rejoindre son divin Epoux, le 21 mai 1658, dans la soixante-dixième année de son âge et sa quarante-deuxième de vie religieuse.

La Mère Catherine Thierry, originaire de Lyon, avait une singulière dévotion pour les saintes images. Elle arrangeait celles qui étaient déchirées, et écrivait sur les bouts de papier qu'elle trouvait, le nom de Jésus, de Marie, des Saints et des Saintes qu'elle se proposait d'honorer.

La prière, la méditation faisaient ses délices le jour et la nuit. Elle avertissait charitablement celles qui se laissaient surprendre par le sommeil pendant l'Oraison. Elle avouait que jouissant de la présence de Dieu, jamais elle n'avait cédé au sommeil pendant cet exercice. Chargée de la cuisine pendant trente ans, elle s'acquittait de son emploi avec tant de fidélité, de charité et de soin, qu'on en était dans l'admiration.

Elle mourut pleine de vertus et de mérites, munie des derniers Sacrements. Sa mort arriva le 1^{er} mars 1660. Elle était dans la soixante-sixième année de son âge et Religieuse depuis quarante-trois ans.

La Mère Hélène du Pré, de Lyon, se fit remarquer par sa simplicité et son innocence. Elle paraissait n'avoir pas péché

en Adam. Les oiseaux venaient voler autour d'elle, et faire leurs nids près de sa cellule. Elle prenait les petits dans leur nid où elle les remettait ensuite.

Affligée de diverses maladies qu'elle supporta avec une grande patience, elle fut frappée d'apoplexie et mourut en réputation de sainteté, le 20 novembre 1660, dans la soixante-huitième année de son âge et la quarante-neuvième de Religion.

La vénérée Mère Paule Palayron fut un modèle de toutes les vertus. Etant Maîtresse des Novices, charge qu'elle exerçait encore à l'âge de soixante-dix-neuf ans, elle veillait à l'exacte observance des Règles, ne manquait jamais au chœur, ni à l'oraison, pas plus qu'aux autres exercices de la vie religieuse. Quand elle remarquait dans les Sœurs quelque chose de répréhensible, elle ne le dissimulait pas, mais avec charité elle s'appliquait à les corriger. Si pourtant elle en avait repris quelqu'une avec trop de rigueur, ou avec des paroles trop fortes, elle se jetait aussitôt à genoux pour en demander pardon. Elle portait sous ses vêtements un rude cilice. Après cinquante ans de vie religieuse elle fut atteinte d'une paralysie qui ne lui permettait presque aucun mouvement. Ainsi, quoique privée de l'usage de tous ses membres, elle ne se laissa aller à aucun mouvement d'impatience, elle en profita pour perfectionner sa vertu. Le jour de la fête de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie, elle demanda et reçut les Sacrements des mourants et le lendemain, 26 mars 1661, elle quitta cette demeure terrestre pour entrer dans la bienheureuse éternité. Elle était dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge et la cinquante-sixième de Religion.

La Révérende Mère Charlotte-Octavienne Combet, de Lyon, prit l'habit de Sainte-Claire, le 25 avril 1611. Elle atteignit un si haut degré de perfection que ses Sœurs la firent passer par élection, par toutes les charges de la Communauté. Successivement Mère Discrète, Portière, Maîtresse des Novices, Vicaire et enfin Abbessse, elle fit preuve, dans toutes ces fonctions, de prudence, de vigilance et de vie

exemplaire. Son zèle pour la fidèle observation des règles était admirable.

Infirmière pendant vingt ans, elle soignait les malades avec tant de charité et d'humilité, qu'elle-même tous les jours les faisait manger, portait dans ses bras les infirmes, sans manifester le moindre dégoût. Voyant passer chez le pharmacien une partie assez considérable des aumônes, elle s'ingénia à faire composer dans le Monastère les médicaments qui étaient d'un usage ordinaire. Elle eut soin d'étudier un peu la chirurgie et la pharmacie ; et ensuite sans épargner sa peine, avec la plus grande charité et une singulière habileté, elle en fit profiter ses malades. Elle était douée de forces suffisantes et d'une dextérité telle quelle remplissait toute seule les fonctions d'infirmière, se montrait pleine de compassion pour les malades et les encourageait à bien supporter leurs maux.

Devenue Abbesse, elle gouverna ses filles sans user de contrainte, les amenant avec suavité à faire ce qu'elle voulait. Ainsi, s'étant rendue si aimable, elle mettait dans les cœurs les dispositions qu'elle souhaitait et obtenait les travaux qu'elle imposait. Elle tempérerait son austérité de façon à corriger et non pas à accabler. Elle n'exigeait que ce qui était imposé par la Règle, mais elle voulait que cela fût exécuté dans la perfection (1).

(1) Quatre ans avant sa mort, le R. P. Adrian de Maringues, Confesseur de la Communauté, lui dédia son livre des *Exercices spirituels*. Nous en citons un passage où le pieux auteur semble avoir exprimé les propres sentiments de la vénérable Abbesse :

« O Jésus, la merveille du monde ! je suis votre très humble et indigne
« servante ; je suis la moindre de celles qui ont l'honneur de vous appeler
« leur Père et leur Epoux ; je suis entièrement à votre disposition, résolue
« de suivre tous les mouvements de votre bon plaisir, faites de moi tout ce
« qu'il vous plaira, ordonnez de ma vie, et de tout ce qui me touche,
« comme d'une chose qui vous est totalement acquise :

*« Jésus, l'amour des âmes saintes,
« Jésus, le sujet de mes plaintes,
« L'unique but de mes desirs,
« C'est après vous que je soupire,
« En vous et par vous je respire,
« En vous sont mes plus grands plaisirs.*

« ... Que je puisse mourir pour votre amour, puisque vous êtes mort
« pour l'amour de moi ; je veux plutôt mourir en vous aimant, que vivre
« en vous offensant : O doux Jésus ! logez-moi dans votre Cœur, afin que
« rien ne me sépare de l'amour que je vous dois. »

Devenue hydropique, elle prenait son mal en patience. Sentant sa mort prochaine, elle réunit ses filles, les exhorta à bien garder leur Règle et leurs Constitutions, et demanda humblement pardon à celles qu'elle aurait pu avoir offensées. Les Sœurs étaient à genoux et tout en larmes lorsqu'elle rendit le dernier soupir, au moment où elle leur disait : *à Dieu !*... C'était le 28 février 1663, elle avait soixante-neuf ans d'âge et cinquante-deux de Religion.

Sœur Marie de la Volonté de Dieu, Catherine Coppin ne passa que trois années en Religion. Continuellement malade, elle eut le temps de pratiquer et d'acquérir toutes les vertus, et particulièrement l'humilité, la patience et l'amour de Dieu.

Elle se regardait comme la plus méprisable de toutes les créatures et se qualifiait de grande pécheresse. « C'est en punition de mes péchés, disait-elle, que Dieu m'a envoyé toutes mes infirmités. » Néanmoins elle ne donna jamais le moindre signe qu'elle souffrait ; son visage témoignait de sa joie et de sa sérénité ; il avait une expression angélique. Toutes les Sœurs en étaient touchées. « Ce que je souffre n'est rien, disait-elle, en comparaison de ce que Jésus-Christ a souffert pour moi : c'est une grâce qu'il m'a faite de me donner part à ses souffrances. » Elle témoignait aussi une grande reconnaissance pour les soins dont on l'entourait. Elle s'adonnait à la prière avec d'autant plus de zèle qu'elle ne pouvait s'appliquer à aucun autre exercice. Sa maladie, s'étant aggravée, et les approches de la mort se faisant sentir, elle demanda les derniers Sacrements ; après les avoir reçus, elle prit son Crucifix entre ses mains et dit en soupirant : « O Jésus ! voilà l'état où vous ont réduit mes péchés. » Les Sœurs qui l'entouraient exprimaient leur douleur par leurs larmes. Alors la mourante, se tournant de côté et d'autre, marquait qu'elle voyait quelque chose qui la réjouissait et qu'elle cherchait à atteindre en étendant les bras. Elle répétait : « Mon Jésus, vous seul, vous seul ! » Un moment après on entendit ces paroles : « Mon Jésus, nous irons ensemble au Ciel ! » Puis laissant retomber ses bras sur sa poitrine, et

baisant son Crucifix, elle s'endormit dans le Seigneur en 1668, dans la vingt-septième année de son âge.

La vénérée Mère François Fagot, de Lyon, s'appliqua, dès son entrée au Monastère, à la pratique de toutes les vertus et se montra toujours assidue aux exercices de Communauté, soit du jour, soit de la nuit. Elle honorait les Saints avec beaucoup de dévotion ; le jour de leur fête elle ornait leurs statues de fleurs. Sa prière pour les âmes du Purgatoire était continuelle, et au réfectoire, elle demandait humblement des prières pour ces pauvres âmes (1). Atteinte de graves infirmités, elle ne voulut pourtant jamais accepter le moindre soulagement, ni aller à l'infirmerie, ni se dispenser des exercices communs. Il arriva une nuit que voulant se lever pour aller au Chœur psalmodier Matines avec la Communauté, elle fut saisie à la jambe d'une douleur qui la paralysa. Mais, pleine de confiance en Dieu, elle fait sur sa

(1) Assurément, l'Abbesse aurait pu obliger la Mère *Françoise de l'Ascension* à accepter, dans ses maladies, les dispenses expressément accordées par la Règle. Si elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle avait constaté d'autre part l'exactitude de l'obéissance de cette vénérable Religieuse, et l'*attrait surnaturel* qui la portait à souffrir, sans soulagement, pour procurer celui des *Âmes du Purgatoire*.

« En vertu de la Communion des Saints et de l'Unité du Corps mystique
« de Jésus-Christ, nous nous rattachons à l'Eglise triomphante et à l'Eglise
« souffrante, par les liens étroits du devoir et de l'affection ; et la dévotion
« catholique nous offre une foule de moyens choisis et approuvés par l'Eglise
« militante, pour nous acquitter de ces devoirs... » « Dieu nous a donné
« une telle puissance sur le sort des *Morts*, qu'il semble dépendre plus de
« la terre que du ciel... » « Si nous sommes pleinement imbus de la dévo-
« tion aux *Âmes du Purgatoire*, nous ne perdrons jamais l'agréable souvenir
« des pouvoirs immenses que Jésus nous a donnés pour les soulager... »
« En effet, dans cette dévotion, nous guidons ses mains comme nous guide-
« rions la main d'un enfant. O aimable Seigneur ! comment nous permettez-
« vous d'accomplir de si grandes choses ! comment nous laissez-vous faire
« de vos satisfactions ce que nous voulons, et répandre où bon nous sem-
« ble les gouttes de votre précieux Sang ! comment nous est-il donné de
« déterminer à notre gré l'efficacité de votre Sacrifice non sanglant, en
« vous désignant certaines âmes en particulier ? » « Qu'elle est admirable
« l'impuissance volontaire à laquelle Jésus se réduit pour l'amour de nous,
« au Très Saint-Sacrement, en ce qui concerne ses chères Epouses du
« Purgatoire dont son Cœur attend avec tant d'impatience l'entrée dans
« la gloire éternelle ! Oh ! quels sentiments, quel amour devraient nous
« animer lorsque, semblables à des chœurs d'Ange terrestres, nous laissons
« tomber nos regards sur le silencieux royaume des souffrances, et que,
« d'une main hardie nous inclinons la main de Jésus et le sceptre qu'elle
« tient, vers ces vastes régions, et que nous les arrosions du baume salu-
« taire du précieux Sang ! » (*Trait. Purg.*, P. Faber).

jambe le signe de la Croix, et aussitôt elle est délivrée de sa douleur, et toute joyeuse, s'empressa d'aller au Chœur. Lorsque le Confesseur en eut connaissance, il fut dans l'admiration ; il attribua ce miracle à la sainteté de cette vénérable Mère Françoise. Elle mourut d'une hydropisie en 1670, le 2 du mois d'août, fête de Notre-Dame des Anges, après avoir gagné l'indulgence plénière de la Portioncule. Elle était dans la soixante-treizième année de son âge et la cinquante-unième de vie religieuse.

Sœur Marie-Elisabeth Blot naquit à Lyon et prit l'habit dans le Monastère de cette ville à l'âge de 17 ans. Elle s'élança avec tant d'ardeur dans le chemin de la perfection qu'elle pouvait espérer en atteindre promptement le sommet. Elle s'était proposé d'imiter la Révérende Mère Elisabeth, troisième Abbesse de ce Monastère. Aussi, à cause de sa grande humilité, de sa charité et de ses autres vertus, lui donna-t-on le nom de celle qu'elle avait tant à cœur d'imiter. Elle était assurément un modèle de sainteté et d'exactitude dans l'observation des Règles.

Chargée de l'infirmierie, elle y servit les malades avec grande charité et humilité. Elue Mère discrète, Maîtresse des Novices, Sacristine, dans toutes ces fonctions elle montra sa prudence, sa vigilance, sa douceur. Sa ferveur dans la prière était grande ; l'humilité et la pauvreté étaient ses vertus de prédilection. Elle domptait son corps par des disciplines, des jeûnes et d'autres mortifications. Dans ses relations elle montrait sa mansuétude et son affabilité. Intelligente, modeste, très zélée pour la perfection de son saint état, elle en gardait non seulement les observances essentielles, mais encore les points les plus minutieux et les moindres usages. Remplie d'amour pour Jésus-Christ crucifié, elle en obtint qu'en souvenir des souffrances qu'il avait endurées pour notre salut, elle eût à souffrir dans son corps et dans son âme.

Toutes les fois qu'elle méditait devant son Crucifix elle entraînait comme en agonie, éprouvant des douleurs semblables à celles de Jésus souffrant. Il est déjà bien difficile de donner une idée de ces ineffables tourments de l'âme ; que dire

de ceux du corps ? Elle affirma au Confesseur que depuis bien des années, elle n'avait pas eu un seul jour exempt de tourments. Quand elle était malade, elle ne s'accordait aucun soulagement, et en cela elle semblait manquer de justice, usant de rigueur envers elle-même dans les cas où pour les autres, elle usait d'indulgence et se montrait pleine de compassion.

Elle fit preuve jusqu'à la fin de son attachement aux Constitutions. Quand elle prit la fièvre qui devait l'emporter, le médecin voulut lui insinuer que la viande ou du moins le bouillon gras lui serait salutaire. Mais elle lui répondit que la fièvre ne lui permettait pas de se dispenser de sa Règle (1).

Ornée de tant de vertus, couchée sur son lit de mort, cette servante de Dieu demanda à recevoir le saint Viatique. On le lui refusa à cause de l'indisposition de son estomac. « Que craignez-vous, dit-elle, *la pauvre petite servante du Très Saint-Sacrement* ne doit pas mourir sans les derniers Sacrements. » Elle communia donc, à genoux, avec une grande piété. Elle s'étendit ensuite sur son lit pour recevoir les Onctions saintes. Peu après, ayant reçu la bénédiction du Prêtre, les yeux fixés sur le Crucifix, les mains élevées au Ciel, elle rendit sa sainte âme à Dieu, au milieu des pleurs de toute la Communauté, le 10 avril 1674, dans la quarante-huitième année de son âge et la trente-unième de vie religieuse.

(1) A cette époque, une concession sur l'abstinence avait été admise dans les cas de *très graves maladies*, après l'avis du médecin, et avec le consentement de l'Abbesse et de la majorité de son conseil. Toute liberté était laissée aux malades de refuser cette dispense, ce qui arrivait souvent. Depuis on a renoncé à cette concession pour revenir à l'observance de l'*abstinence partout et toujours* ; on se contente de la dispense du jeûne autorisée expressément par les Constitutions, ainsi que les autres soulagements nécessaires dans la maladie. (Us. Monast. Lyon.)

III

M. BALTHAZARD DE VILLARS ⁽¹⁾

SEIGNEUR DE LAVAL, DU ROQUET, ETC

« Rends à Dieu cette justice de confesser ses droits et de te livrer à ses volontés et alors, quoi qu'il advienne, rien ne t'attristera plus jamais. »
(*Prov.*, vii, 21.)

La famille de Villars à laquelle le pieux Fondateur du Monastère de Sainte-Claire doit son origine, n'a aucune affinité avec celle de l'Archevêque de Lyon, Mgr Louis de Villars, qui, au XIII^e siècle, admit dans cette ville les Clarisses venues de Brienne-lès-Anse.

La famille dont il s'agit, « après s'être enrichie à Lyon par plus de deux cents ans de travail, commence, dès la deuxième partie du XVI^e siècle, à jouir des fruits de son intelligence et de sa probité. L'Eglise accueille avec faveur Pierre IV, secrétaire et ami du Cardinal de Tournon ; il s'asseyait à Vienne, sur le siège des Avit, des Mamert et des Burchard, et quatre Villars après lui s'y illustreront tour à tour. La carrière des armes prospère au milieu des troubles de l'époque ; la branche cadette s'y taille une renommée grandissante ; les générations se succéderont, et le capitaine châtelain de Condrieu sera l'aïeul du vainqueur de Denain. La branche aînée est restée à Lyon ; l'ombre de la maison paternelle y abrite des mœurs plus douces ; ses membres s'y distinguent par leur science, leur intégrité et leur piété. La magistrature, pour laquelle ces vertus ne sont que devoirs, les appelle dans son sein. Le présidial de Lyon, le parlement des Dombes, les conseils de nos rois leur donneront l'honorabilité et la noblesse en échange de leurs bons et loyaux services. »

(1) Les passages placés entre guillemets sont extraits de l'OUVRAGE dont M. H. de Terrebasse a eu la bonté de nous faire hommage. Nous renvoyons à cet ouvrage pour l'indication des sources où l'auteur a puisé.

« Un des plus jeunes des neuf enfants de François 1^{er} de Villars et de Françoise de Gayan, Balthazard naquit à Lyon, le 25 août 1557, dans une maison du cloître Saint-Jean, dite Talaru, où habitait son père en qualité de juge de Monseigneur l'Archevêque, et fut baptisé le 27 du même mois dans l'église de Sainte-Croix. Dès l'âge de huit ans il commença ses études chez les Jésuites de Tournon, et à celui de dix, fut envoyé à Paris pour les continuer, en compagnie de son cousin Nicolas, plus tard Evêque d'Agen. Le voisinage de Pierre V, son frère, promu à l'évêché de Mirepoix, en remplacement de leur oncle Pierre IV, non moins que la réputation de l'Université l'attirèrent sans doute à Toulouse, où il étudia le droit et fut reçu docteur le 28 octobre 1579. La même année il était admis comme avocat au Parlement de Paris ; mais il ne tarda pas à rentrer dans sa ville natale, et en novembre 1581, il est nommé conseiller au parlement des Dombes, où il siège aux côtés de son père, l'un des membres les plus anciens et les plus considérés de cette cour. »

« Le 8 février 1582, il épousa Louise de Langes, alors âgée de seize ans ; la bénédiction nuptiale leur fut donnée par son frère Pierre V, dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux. »

Louise de Langes était fille de « Nicolas, seigneur de Langes, Laval, Dompmartin, Vaise et Cuire, conseiller du Roi, président et lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, premier président au parlement de Dombes. » « Il avait épousé en premières noces Louise de Vinols, et en deuxième Louise Grollier, dont Louise était la fille aînée. La branche lyonnaise s'est éteinte avec lui. » « Papyre Masson dans ses *Eloges* et du Cange dans ses *Familles Bizantines*, font descendre des empereurs de Constantinople cette famille originaire du Nivernais.

« Le 27 août suivant, M. Balthazard de Villars fut reçu à la charge de lieutenant particulier, civil et criminel, par suite de la démission de son père, qui trépassa le 1^{er} novembre 1582. »

« Nommé en 1584, recteur des Pénitents blancs, il exerça pendant deux ans, suivant l'usage, cette charge, une des plus honorables de la ville, et composa à cette occasion :

« Exhortation à mes Frères, lorsque je sortis du Rectorat des Pénitents. » Cette Confrérie, fondée en 1274 par saint Bonaventure, désorganisée en 1562, par suite de l'invasion des huguenots et rétablie vers 1577, fit approuver ses statuts par Grégoire XIII ; mais elle dut son principal lustre à la protection d'Henri III, entre les mains duquel les associés prêtèrent serment de fidélité en 1582. Les confrères portaient un long habit de toile blanche, en forme de sac, ayant deux trous à l'endroit des yeux, avec deux longues manches, un capuchon pointu et ceint d'une discipline. Le roi, à plusieurs reprises assista, sous ce costume, aux exercices et processions, et accorda en 1583 des lettres patentes, à la suite desquelles elle prit le nom de Compagnie royale de N.-D. de Confalon. »

« Le 30 avril 1587, M. de Langes, remit à son gendre, sa charge de Lieutenant Général à Lyon.

« Mais M. B. de Villars ne devait pas longtemps jouir en paix des succès dus à son éloquence et à son savoir. Quoique fervent catholique, il refusa d'embrasser le parti de la Ligue et tint courageusement le serment de fidélité qu'il avait prêté à Henri III. Le 24 février 1589, les Lyonnais s'étant déclarés pour l'Union, élèvent des barricades et emprisonnent plusieurs notables, accusés de tenir pour le roi. L'estime dont jouissait M. de Villars fit que l'on se contenta de le garder à vue dans sa maison de la rue du Bœuf. Ses amis et en particulier son frère Pierre V, récemment promu à l'archevêché de Vienne, s'employèrent activement à le tirer de ce mauvais pas. Peu de temps après, le Lieutenant se rendait à Vienne, de là, il alla à Condrieu, chez son oncle Claude de Villars. Chassé de Condrieu, il se retira dans sa maison de Saint-Genis-Laval, mais il dut encore quitter cet asile. »

« L'exil de M. de Villars dura cinq ans, pendant ce temps, il parcourut successivement le Dauphiné, le Vivarais et l'Italie. »

« Les portes de Lyon lui furent enfin ouvertes. Le mardi 8 février 1594, on députa deux échevins, accompagnés de trois capitaines pennons et d'une foule de notables bourgeois parés de l'écharpe blanche, au château de Cuire, où se trouvaient le président de Langes et son gendre, le

lieutenant général de Villars. On les ramena triomphalement dans le bateau du port jusqu'à *Rouanne* où ils descendirent. Dès leur arrivée, ils allèrent rendre grâces à Dieu dans l'église Saint-Jean et, de là, rentrèrent dans leur logis, où très au long du chemin il n'y eut rien qu'acclamations du peuple, criant : Vive le Roy ! et témoignant ouvertement sa satisfaction en revoyant ceux qu'il regardait comme ses pères. »

« A partir de cette époque, l'influence et la considération de M. B. de Villars s'accroissent de jour en jour, et on rencontre peu d'événements importants dans l'histoire de la ville, auxquels il ne prenne part. »

En 1595 « il fut reçu aux Pénitents noirs. Cette confrérie fondée le 24 février 1590, avec l'approbation du Cardinal légat Cajetan, par G. Maistret, Evêque de Damas, curé de Saint-Georges, tenait ses assemblées dans la Chapelle de Saint-Marcel, au bas de la Grand'Côte.

« Le grand âge de M. de Langes ne lui permettait plus de remplir ses importantes fonctions ; sur sa demande et par lettre de provision du 28 janvier 1597, monseigneur le duc de Montpensier agréa le lieutenant général de Villars, en l'état de premier président au parlement de Dombes, à la survivance de son beau-père. »

« Les charges et les honneurs s'accumulaient à juste titre sur sa tête. Par un édit de décembre 1595, le roi avait réduit à un prévôt des marchands et quatre échevins, les membres du corps consulaire, se réservant la nomination du prévôt ; toutefois, et pour cette fois seulement, il permit que ce dernier fut choisi parmi les trois plus anciens échevins en charge. M. de Villars ayant été promu à cette dignité par Henri IV, en décembre 1597, est donc en réalité le premier prévôt des marchands de la ville de Lyon, nommé de par la volonté royale. Sa nomination fut du reste agréée de tous les *maîtres de métiers*.

« Ses nombreuses et graves occupations lui laissaient peu de loisirs, et s'il aimait à les consacrer à l'étude, il n'en négligeait point pour cela les œuvres pieuses et charitables. Sept Religieuses de Sainte-Claire de Bourg en Bresse, fuyant les horreurs de la guerre « et de la famine, étant

munies de l'autorisation du Provincial des Cordeliers », vinrent se réfugier à Lyon, dans la rue Buisson, où pauvres et dénuées de tout, elles trouvèrent en M. de Villars et M^{me} Louise sa femme, de puissants et généreux protecteurs. Avec l'autorisation du Pape, du roi et du gouverneur de la ville, le vertueux président les établit dans la recluserie de la Madeleine, au Gourguillon, qu'il prit à loyer (1) du prébendier en juillet 1599, et acquit même quelques maisons voisines. Enfin, il les installa dans leur Monastère des bords de Saône. Par modestie, « il ne voulut point poser la première pierre malgré les instances des Religieuses, mais pria M. l'abbé d'Ainay et M. le marquis de Villeroy de la mettre. »

M. de Villars et sa femme étaient représentés l'un et l'autre à genoux, dans un tableau qui faisait le fond d'une Chapelle de l'église du Monastère de Sainte-Claire.

Le père de la dame fondatrice « Nicolas de Langes, mourut le 4 avril 1606, à quatre-vingt-un ans, jouissant de toutes ses facultés.

« Son gendre lui fit faire des obsèques dignes de sa douleur. Cette douleur fut commune à tous les citoyens ; il était le père des pauvres, le Mécène des gens de lettres et la ressource de tous ceux qui avaient besoin de son secours. Par son testament, M. de Langes élit sa sépulture à Saint-Georges où sont inhumés Françoise de Bellièvre, sa mère, Louise de Vinols, sa première femme, Louise Grollier, sa seconde femme et ses enfants prédécédés, au nombre de quinze.

« Huit ans plus tard, M. B. de Villars remettait sa charge de lieutenant général en la sénéchaussée à son gendre, Pierre de Sève, qu'il présenta lui-même à Messieurs les Magistrats de Lyon, et quelques jours après, le 21 décembre 1614, il prononça à l'ouverture du parlement, un discours important sur la grandeur et la dignité des princes souverains de Dombes. »

Le conseil du roi composé des hommes les plus distingués choisis dans tous les corps de l'Etat, à la cour ou dans les provinces, l'appela dans son sein. M. B. de Villars avait, dès

(1) M. de Villars aurait acquis peu de temps après, non seulement les maisons avoisinantes, mais encore la récluserie même en dédommageant d'ailleurs M. Jacques Bardet, recteur ou prébendier de Sainte-Madeleine. (Ms. Clarisses).

le 19 mai 1615, reçu le brevet de conseiller d'Etat et privé ; mais n'ayant pu aller en cour, à cause de sa santé, pour prêter serment à Sa Majesté il profita du séjour du roi à Lyon (11-19 décembre 1622) pour accomplir cette formalité. Le garde des sceaux de France, M. de Commartin, le mena faire la révérence à Louis XIII, qui l'accueillit avec beaucoup de caresses et dit à M. le chancelier : « Recevez-le au serment. » Et à M. de Villars : « Servez-moi bien et je vous aimerai. »

« M. B. de Villars avait su remplir dignement et scrupuleusement les devoirs de tant de charges diverses ; mais avec l'âge étaient venues les infirmités, et le besoin du repos se faisait sentir. Aussi, vers 1620, il se démet de son office de président en la sénéchaussée, en faveur de Pierre de Sève, son gendre, à condition toutefois que ce dernier remettra sa charge de lieutenant-général à Humbert de Chapponay, vi-bailli de Vienne, mari de Eléonore, sa fille. »

« Membre de la plupart des confréries pieuses et charitables de la ville, M. de Villars en accomplissait rigoureusement les devoirs, assistant quotidiennement à la messe et communiant une fois par mois. »

« Saint François de Sales, qui écoutait et recherchait les doctes conseils de Pierre V, honorait Balthazard, son frère, d'une affection toute spéciale. A la mort du saint Evêque, M. de Villars, devenu le conseiller de la Mère de Blonay, Supérieure de la Visitation de Bellecour, obtint en souvenir les lunettes de celui-ci. Ce fut par leur moyen que se produisit la première guérison que l'on remarqua à Lyon. Voyant une personne qui avait un mal très violent aux yeux, et fort dangereux, il ne fit que les lui mettre sur le nez, et au même instant elle fut guérie. »

« M. de Villars aimait la société et la conversation des gens de lettres, et fit de bonne heure partie de l'ANGÉLIQUE, réunion de lettrés fondée par Nicolas de Langes, son beau-père, sur le modèle et les traditions de l'ancienne académie de Fourvière, dans la propriété de ce nom dont héritait la femme de M. B. de Villars. Le savant conseiller au parlement d'Aix Claude Fabri de Pereisc logea chez le président de Villars, en 1612, se complaisant au milieu des livres, et

admirant les rares et nombreuses médailles de la maison de Beaulieu. Il nous apprend lui-même que le généreux Président lui en fit don de plusieurs.

« Remarquable par sa science du droit et des coutumes, son intégrité, son esprit de conciliation et de justice, il eut en surplus le don de pouvoir, par la parole, plaire, instruire et convaincre. L'éloquence, du reste, était en quelque sorte innée dans la famille. Pierre IV, son oncle, Pierre V et Jérôme ses frères, tous trois Archevêques de Vienne, se distinguèrent autant dans les assemblées des états et du clergé que du haut de la chaire d'où, à l'exemple des anciens Pasteurs, ils évangélisaient et convertissaient. Tâche difficile et non sans danger, au cours des guerres de Religion et des dissensions des partis.

« Atteint depuis quelques mois d'une fièvre lente, M. B. de Villars n'avait point cependant cessé d'aller au consulat ; mais le mardi 12 avril 1627, son indisposition ayant augmenté, il fit prévenir ces Messieurs qu'il ne pouvait s'y trouver. Les échevins furent tous d'avis de se rendre auprès de lui et de tenir l'assemblée de ville en son logis. Il leur fit un long discours et donna son avis comme de coutume ; puis, prenant congé d'eux, il se mit au lit. Le vendredi, il communia, et le lendemain reçut les derniers Sacrements avec la plus grande dévotion, demandant pardon à tout le monde, même à ses domestiques, et donnant une dernière bénédiction à ses gendres, ses filles, ses petits-enfants et sa femme réunis autour de lui. Entièrement résigné entre les mains de Dieu, il faisait ses adieux à tous ceux qui venaient le visiter, sans marquer ni appréhension ni inquiétude. Il prit encore quelque nourriture, plutôt par obéissance que par besoin ou par goût, répondant aux prières que disaient le R. P. Lafond, Minime, son confesseur, et M. l'Abbé Paradin, vicaire de Sainte-Croix, et pressant souvent un crucifix sur ses lèvres. Vers les onze heures du soir le bon Père commença à réciter les litanies de la Sainte-Vierge, mais arrivé à l'invocation REGINA APOSTOLORUM, M. de Villars ne lui répondit plus, et prenant une croix d'or, don du Père Général des Chartreux, qu'il portait au cou, il la baisa. On reconnut alors que la voix lui manquait, et comme le Père Lafond lui parlait, il fit entendre

deux ou trois petits plaints, comme un petit enfant, ferma la bouche et rendit son âme à Dieu, le 17 avril 1627 à minuit. Ainsi mourut cet homme de bien. Les échevins, et avec eux tout ce qu'il y avait de considérable dans la ville, rendirent les derniers honneurs à sa dépouille mortelle.

« Son oraison funèbre fut prononcée le 28 du même mois par le F. Chérubin de Marcigny, Mineur Récollet, dans l'église de Sainte-Claire qu'il avait fondée et où, suivant son désir, il fut inhumé. » On y lisait sur son tombeau, une inscription latine rapportée par M. de Terrebasse.

M. Balthazard de Villars eut de son mariage avec Madame Louise de Langes seize enfants dont sept garçons et six filles décédés en bas âge et trois filles mariées. Nous citerons seulement les noms de ces trois dernières :

Hélène, baptisée à Sainte-Croix le 23 septembre 1593, mariée à Pierre de Sève;

Eléonore, mariée à Humbert de Chapponay ;

Claire, mariée à Arthus de Loras de Chamagnieu.

Madame Louise de Langes ne survécut que trois ans à son mari. Un auteur contemporain, *M. de Rubys*, fait son éloge en ces termes : « Je mettrai fin à mon histoire, ayant « néanmoins récité en peu de mots une insigne charité, et qui « mérite que la mémoire en soit délaissée à la postérité, qui a « été exercée, en la ville de Lyon,... par une des principales « Dames de la ville. C'est madame Loyse de Langes..... « laquelle comme elle imite fort en sa louable conversation, « celle de ces bonnes et saintes Dames, Eustochium (Paula)? « Mélanja, Fabiola et autres tant célébrées par S. Jérôme, « lesquelles, quoique mariées, et *implicitæ negotiis secula-* « *ribus*, employaient tout le temps qu'elles avaient de reste, « après avoir disposé des affaires de leur ménage, à servir « Dieu, en prières, veilles, jeûnes, disciplines, pèlerinages « et tels exercices ; et tout ce qui leur avançait de leurs « biens et revenus, après avoir nourri leur famille, à l'entretien des pauvres, bâtiments et dotation d'hermitages et « Monastères, se bâtissant, dit S. Jérôme, par là des tabernacles au Ciel. Madame de Villars reçut en cette ville de « Lyon, une bonne troupe de pauvres Religieuses nourries à « Bourgen-Bresse, sous l'austérité de la Règle réformée de

« Madame Sainte Claire..... Ha ! que Madame de Villars se
« bâtit un beau tabernacle au ciel, où elle trouvera le bien
« qu'elle leur fait, quand Dieu lui dira : « J'étais nu et tu
« m'as revêtu, j'avais faim et tu m'as repu, j'étais malade et
« tu m'as visité, etc. »

« Madame de Villars fit son testament le 24 décembre 1627.
Après diverses considérations pieuses et ayant rappelé la
mémoire de M. de Villars, dont le trépas lui a été si sen-
sible qu'elle s'est résolue à ne plus penser qu'à la mort, elle
prie que son âme étant séparée de son corps, on demande à
la R. M. Abbessse de Sainte-Claire que suivant sa promesse
et par aumône, on lui donne un habit et le moindre qui soit
au Couvent, avec la barbette (guimpe) et une corde, pour en
revêtir, quoique indigne, son pauvre corps, qui sera mis en
un cercueil de bois, et déposé dans l'église Sainte-Claire, en
la Chapelle que fit M. de Villars, sous le vocable de saint
Hierosme et sainte Madeleine. Elle désire que le nom de
fondatrice et mère spirituelle dont elle a été honorée par
les Religieuses, passe à ses filles Eléonore de Chapponay et
Claire de Loras. »

Selon ses désirs, Madame Louise de Langes fut enterrée
auprès de son mari, dans l'église de Sainte-Claire, où se lisait
encore en 1790 une inscription latine, reproduite également
par M. de Terrebasse.

Les Religieuses du Couvent, en témoignage de leur
reconnaissance, firent graver sur une pierre l'inscription
suivante :

« Ce qui estoit mortel en dame Louise de Langes est icy
« réservé attendant la résurrection générale ; mais la pru-
« dence et piété, et le comble des vertus qui ont servi à sa
« belle âme, vivent encore et demeurent dans le temple de
« mémoire pour servir de notables reliques à la postérité.
« Ces murailles portent témoignage de la volonté qu'elle a
« eue pour les dévotes Religieuses de Sainte-Claire qu'elle a
« premièrement reçues en cette ville, et serviront à ses suc-
« cesseurs de motifs pour continuer cette pieuse affection.
« Passant, ne t'amuse pas tant à regarder le tombeau, que
« tu oublies ta condition mortelle et d'envoyer tes vœux au
« ciel pour le salut de ceux qui sont allés devant toy, et que

« tu suivras aussi tost que l'heure sonnera en l'horloge de la
« divine Providence ».

Madame de Loras de Chamagnieu remplaça sa pieuse Mère auprès des Clarisses jusqu'en l'année 1684. L'attachement qu'elle avait pour elles lui fit choisir sa sépulture dans leur église. La fille du Président de Sève, Madame la marquise de Rochebonne, succéda à sa tante dans son office de charité à l'égard des Religieuses. Elle mourut en 1746, regrettée de ses amis et des pauvres, qui la pleurèrent longtemps. Elle n'a point laissé d'enfants.

En l'année 1711, Marianne-Charlotte, fille du chevalier Louis de Loras, baron de Pollionnay et petite-fille de Madame Arthus de Loras de Chamagnieu, prenait l'habit de l'Ordre de Sainte-Claire dans le Monastère de Lyon où elle vécut saintement. Nous n'avons pu retrouver encore la date précise de son décès.

Cet exemple prouve qu'on n'avait point dégénéré de la piété de tradition dans la famille de Villars : « Chaque génération consacrait quelques-uns des siens au Seigneur ; mais on ne les connaît pas tous, quelque important que soit le nombre de ceux dont le nom est parvenu jusqu'à nous ».

IV

M. JACQUES BARDET

CHAPELAIN PERPÉTUEL ET DAPIFER DE L'ÉGLISE DE LYON

« C'est par un bienfait de sa tendresse que
Dieu veut bien être notre Maître et nous donner
ses ordres. » (S. Jérôme.)

Ce Prêtre vénéré fut un conseiller et un bienfaiteur pour les Clarisses, surtout au début de leur fondation.

« Le nom de Jacques Bardet (1) apparaît aux Actes capitulaires de l'Eglise de Lyon dès le 3 novembre 1582. Ce jour-là, les Chanoines tiennent leur Chapitre général de la Toussaint et, suivant l'usage, chacun d'eux nomme les serviteurs de l'Eglise, à l'entretien desquels il est tenu de pourvoir. Claude du Soleil, procureur d'Antoine de l'Aubépin, custode, nomme, parmi ses desserviteurs, Jacques Bardet, clerc.

« Aux Chapitres généraux de la Toussaint des années, 1583, 1584 et 1585, M. Bardet, toujours clerc, est nommé desserviteur, non plus du custode, mais de l'Archidiacre, Etienne de la Barge.

« Il était diacre, lorsque le 4 novembre 1586, une place de chapelain perpétuel, « une douzenie », étant venue à vaquer par le décès d'Antoine Faure, le Chapitre la lui conféra, à la demande de Ligier de Villesavoie, chevalier de l'Eglise... »

(1) Il est à noter que les Actes capitulaires disent constamment Bardet et non Bardet ; mais sa signature apposée sur les deux terriers que nous mentionnerons plus loin, ne laisse aucun doute sur l'orthographe vraie du nom.

« M. Bardet dut être ordonné Prêtre pendant le même mois. La peste fait à ce moment de grands ravages : elle est, pour la vie de la cité, un sujet de troubles profonds, et les Chanoines procèdent seulement le 5 décembre à la nomination des desserviteurs. M. Bardet, nommé par l'Archidiacre, y est porté avec le titre de Prêtre. »

« Dès 1591, M. Bardet avait été pourvu de l'office de dapifer (1). Cet office avait été des plus importants dans le temps où les Chanoines vivaient en communauté; il avait survécu à leur sécularisation, subissant toutefois, à diverses reprises, des modifications profondes. Au commencement du xiv^e siècle, le dapifer avait la garde des clefs du réfectoire, de l'église, et celles des autres offices ayant rapport audit réfectoire, comme aussi les offices de Sénéchal et Chancelier, « *sencellarii et asterii*. » Il semble qu'au moment où M. Bardet en fut pourvu, la dapiferie fût devenue un simple titre, sans fonctions bien déterminées, et auquel étaient attachés certains revenus. Les *Archives départementales du Rhône*, fonds de Saint-Jean, armoire David, vol. 49, possèdent quatre terriers et un lieue des servis appartenant à la dapiferie... » « La note qui termine le dernier feuillet... est ainsi conçue : « Je, M^{re} Jacques Bardet, prêtre perpetuel en l'eglize de Lyon, ay heu provision de l'office du dappifert le xxv de juillet 1591, par M. Etienne de la Barge, Archidiaacre en ladite eglise. » En effet, la collation, institution et entière disposition de l'office de dapifer appartenait à l'Archidiacre. Outre les cens et servis mentionnés aux terriers ci-dessus, la dapiferie possédait « une maison et jardin joint sciz en ceste ville de Lyon, au mont de Fourvière, ... jointes la maison et jardin de Bellegreve de bize, la vigne de Lenticaille de vent, le vergier et jardin dudit Bellegreve le matin, le chemin ou rue tendant de Saint-Barthélemy à Saint-Just le soir. »

« Le 5 novembre 1583 « ouy Michel Vaultrion, chevalier de l'église et dapifer », le Chapitre avait décidé qu'on « accorderait » pour cette maison et vigne avec Mgr de Mandelot,

(1) L'étymologie latine de dapifer « *dapes fero* », porte-mets, indique suffisamment les fonctions de celui qui portait ce titre.

lieutenant général et gouverneur de Lyon, auquel appartenait Bellegréve... »

« Après les enchères faictes finalement, haute et puissante dame Léonore de Robertet, veufve de feu hault et puissant seigneur M^{re} François de Mandelot... se serait treuvée plus offrante et dernière encherisseresse. » « Le résultat ayant été proclamé par affiche et deux dimanches au prône de Sainte-Croix, et personne n'ayant surenchéri, par sentence du 30 avril 1601, le juge du glaive permit à M. Bardet de passer contrat de la vente, ce qui fut fait le 6 juillet « dans la maison d'habitation de ladite dame de Robertet, appelée de Bellegréve. » Le contrat fut ratifié par le Chapitre le 7 juillet. Il est à noter que seize ans plus tard venaient s'établir sur ce même emplacement les Religieuses des Chazeaux (1) en Forez, ayant alors pour Abbesse Gilberte-Françoise d'Amanzé de Chaufailles, dont le frère Jacques était lui-même Chanoine de l'église et comte de Lyon. M. Bardet conserva la dapiferie jusqu'au 10 juin 1608 où elle fut donnée à André Girinet.

« Le précenteur, François du Saix, qui, au Chapitre de la Toussaint 1599, avait nommé M. Bardet parmi ses desserviteurs, étant décédé le 12 janvier 1600, la dignité de précenteur fut conférée le même jour à Hector de Crémeaux ; à son tour, celui-ci nomme, le 17 mars, J. Bardet pour le service de l'église. Vers le même moment, celui-ci fut pourvu de l'une des six prébendes de la Chapelle de Bourbon et adjoint comme commis au maître de l'œuvre de l'église : dès lors, et jusqu'à sa mort, il va prendre une part des plus actives à la vie du Chapitre... »

« Le 15 novembre 1606, on lui confie une nouvelle charge qui va en faire un des principaux officiers du Chapitre » : A celle de commis de l'œuvre fut adjointe la charge de receveur « du Grand Comtal et aulmône du bled (2) de l'Eglise,

(1) Primitivement, ces Religieuses avaient appartenu à l'Ordre de Sainte-Claire.

(2) Au Chapitre général des Cendres, avait lieu régulièrement la distribution de l'aumône du blé. Les Clarisses de Montbrison y figuraient régulièrement aussi; celles de Bourg s'y retrouvent plus rarement; plus rarement encore celles de Grenoble et du Puy-en-Velay. Mais du jour où l'essaim des Clarisses de Bourg vint se fixer à Lyon, il y fut porté toutes les années. » (Arch. Métrop. Lyon.)

en icelle vacante par la démission de Messire François du Soleil. . . »

Le 29 janvier 1614, il est nommé « receveur des hotellerics et refusions de l'église. . . »

« M. Bardet mourut le 7 août 1625 ; le lendemain, en annonçant ce décès au Chapitre, l'Archidiacre demandait de pourvoir à sa place « ung homme, s'il se peut, d'aussy bonne vie et mœurs que ledit défunt. » « Sa douzenie était donnée le même jour à Fleuris Mayoud. . . »

« In pace in idipsum dormiam, et requiescam. »

(Ps. iv.)

APPENDICE

I. — Translation et Invention du Corps de Notre Mère Sainte Claire, etc.

« En 1260, le 3 octobre, les restes vénérés de Notre Mère sainte Claire furent transférés de Saint-Damien à Saint-Georges, dans la nouvelle église, bâtie, en son honneur par le célèbre architecte franciscain Philippe de Campello, sur la place d'Assise, où s'élevait autrefois l'hospice Saint-Georges. Les Pauvres-Dames vinrent habiter près du nouveau sanctuaire où elles sont encore aujourd'hui.

L'Ordre des Clarisses, comme celui des Frères Mineurs, est consacré par le martyre. C'est ainsi qu'en 1259, les Tartares immolent, près de Cracovie, une Communauté de 60 Clarisses. En 1291, les Sarrazins envahissent le célèbre Monastère de Saint-Jean-d'Acre ; les Religieuses furent toutes martyrisées, au nombre de 64. (Chron. Ord.)

Dans les guerres de Religion des siècles qui suivirent, on ne mentionne pas de Clarisses martyrisées, et pendant la grande Révolution, une seule, dit-on, serait montée sur l'échafaud, à Paris. Le nombre des Clarisses condamnées à la détention fut relativement restreint.

En 1850, on fit des fouilles pour mettre à découvert le tombeau de Notre Mère sainte Claire. On le retrouva le 30 août ; toutefois, on ne l'ouvrit que le 23 septembre. « La figure, dit-on, exprimait encore les traits de la Sainte, avant de subir le premier contact de l'air ; aussitôt ces précieux restes tombèrent en poussière ; mais les ossements étaient parfaitement conservés. » (Mgr Cozza-Luzy.) Le tombeau fut bientôt transformé en chapelle souterraine et le corps de la Sainte y repose dans un hypogée que les Clarisses peuvent apercevoir du côté du Chœur et les fidèles du côté de l'église.

Cette découverte se fit en présence d'un grand nombre d'Evêques et de personnes de tout rang. Parmi les Prélats, l'Evêque de Pérouse, Cardinal Pecci, aujourd'hui le Souverain Pontife Léon XIII, eut le bonheur de retirer du tombeau les précieux ossements de Notre sainte Mère.

Son prédécesseur, l'immortel Pie IX, décréta que la mémoire de l'*Invention du Corps de sainte Claire* serait célébrée chaque année le 23 septembre par une Messe et un Office propres du rit double. (1)

« En vertu d'une faculté spéciale du Saint-Père Pie IX, nous sortîmes toutes de la clôture pour descendre dans le caveau, 21 septembre 1850, accompagnées de notre vénérable Prélat, de notre Confesseur, etc. » (Lettre des Clarisses d'Assise, 22 septembre 1850).

L'année précédente, l'auguste Pontife, retournant à Rome, après son exil à Gaëte, voulut visiter la basilique de Sainte-Claire, à Assise, et honorer la glorieuse Fondatrice en la personne de l'humble Abbessse qui gouvernait alors le Monastère, en admettant celle-ci la première des Dames au baisement du pied ; à cet effet, et sur l'ordre du Pape, la T. R. Mère Claire-Colombe Angeli

(1) Un comité prépare à Assise les solennités du *cinquantième* de l'*Invention* du Corps de notre Mère Sainte Claire. L'Evêque, Mgr Louis de Persiis, en a la présidence et, parmi les pieux laïques, on remarque M. le comte docteur Antoine Fiumi-Roncalli, parent, du côté maternel, de la Fondatrice de notre Ordre, justement nommée « l'Héroïne de l'Eucharistie. »

se rendit dans l'église extérieure où se fit cette pieuse cérémonie, pendant laquelle la pauvre Abbesse se tint debout près du trône suivant l'injonction du Saint-Père (1).

II. — Sépulture de la Mère Claire Miraillet.

Cette Religieuse mourut de la peste, le 13 janvier 1629. Notre *Coutumier* (Edit. 1705, p. 196, etc.) donne des détails qui, coïncidant avec la découverte que nous venons de faire de la notice *abrégée* de la Mère Claire (imprimée en 1678 et reproduite dans ce présent *Recueil*, page 280), et la description des lieux d'après le plan de l'ancien Monastère près de la Saône, il résulte que c'est cette Religieuse, et non pas la Mère Marie de saint Hilaire, dont le corps fut retrouvé dans un état parfait de conservation, en 1846, alors que les nouveaux propriétaires remplaçaient l'église par la construction d'une maison qui se voit depuis à découvert sur toutes ses faces ; l'une regarde le quai, qui a pris une partie de notre ancien verger et s'élargit aussi sur le cours de la rivière de Saône. Les religieuses qui donnaient leurs soins à la Mère Claire venaient, par le verger, sous les fenêtres du chauffoir pour demander ce qui leur était nécessaire, et c'est dans ce verger que la Mère Claire fut enterrée. La maison bâtie en ce lieu, fut la première des habitations séculières construites sur notre emplacement (2). M. Girandet qui avait cette entreprise, fit conduire au cimetière de Loyasse ce corps vénérable et tous les ossements des caveaux de l'église, à savoir : ceux des Fondateurs, M. et M^{me} de Villars, des Bienfaiteurs, des Religieux de l'Hospice et des Converses du Monastère. En 1866, lorsqu'on fit transférer à la rue Sala les ossements de nos Mères retrouvés dans le charnier placé sous le Chapitre de l'ancien Monastère, on découvrit, à part, deux squelettes conservés entiers, tels qu'avaient été placés les cadavres. L'un des squelettes, de *petite stature*, semble indiquer les restes de la T. R. Mère Marie de saint Alexis, morte en 1782 et placée dans le caveau du Chapitre le plus rapproché du sanctuaire de l'église. Le chef appuyé contre le mur latéral semblait regarder du côté de la Saône. L'autre squelette serait probablement celui de la vénérée Mère Marie de saint Hilaire, morte en réputation de sainteté, en 1791 (Voir dans la première partie de notre *Histoire des Pauvres-Dames* les pages 34-35, pour la première défunte, et les pages 53-54 pour la dernière.)

III. — Monastère de Sainte-Claire, rue Sala. Extrait de l'acte de vente.

« ... Par devant M. Just-Antoine Eynard et son collègue, notaires à Lyon et soussignés, fut présente Dame Marie-Madeleine Orcel, veuve de défunt Jérôme Audra, demeurante audit Lyon, rue Saint-Joseph, laquelle a par les présentes librement et volontairement vendu et aliéné avec les maintenues de droit de ses faits et de ceux de ses auteurs seulement, à De-

(1) La T. R. Mère Claire-Colombe avait été élue à la charge d'Abbesse en 1848. Durant 37 ans elle remplit cet office avec un grand dévouement et parmi de graves difficultés suscitées par le nouveau gouvernement depuis l'invasion des Etats Pontificaux. Les dernières années de sa vie furent, selon elle, des plus heureuses, parce qu'elle put les employer au service de Dieu et à se préparer à la mort, exemptée de toute charge.

(2) Cette maison a vue sur la place et la rue encore appelées du nom de notre Mère sainte Claire ; à l'extrémité de cette rue, sur le terrain de l'ancien Monastère, se trouve un entrepôt, etc., des chantiers de M. Victor Vertadier, successeur de MM. Jamot.

moiselles Jeanne Clément, etc... Toutes quatre filles majeures, demeurant audit Lyon, quartier d'Ainay, ici présentes, acceptantes et acquérantes :

« Une maison et un grand jardin formant plusieurs corps de bâtiments, le tout situé rues Sala, Sainte-Marie (1) et Sainte-Hélène, portant le n° 81 du côté de la rue Sala, et 82 du côté de la rue Sainte-Hélène, cy-devant possédé par les Religieuses de Sainte-Marie de Bellecour (2)... » Terrain « amplement désigné et confiné dans le bref de vente et procès-verbal d'adjudication, qui en fut fait par le Directoire du District de Lyon, au profit de sieur Claude-Marie Gerin-Roze, le 21 mai 1791... »

« Signé Audra, etc... » — « Enregistré à Lyon le 10 février 1806. »

L'espoir de recouvrer leur ancien Monastère empêcha longtemps nos Mères d'entreprendre des constructions pourtant bien nécessaires. Le bâtiment des cellules qui longe la rue Saint-François-de-Sales, et celui de divers offices sur la rue Sainte-Hélène, ne furent élevés qu'en 1822. Toutes les fenêtres de ces appartements sont sur le jardin, et celles de leurs corridors sur les rues précitées. Les exigences de la clôture obligèrent à acquérir l'allée dépendante de l'Hôtel de Rochebaron, lorsqu'on le mit en vente en 1833 (3). Nous avons parlé, dans la première partie de notre ouvrage, des transformations successives du Monastère.

(1) A la vente faite en 1652, par Madame veuve Laban, aux Dames de la Visitation, cette rue appelée actuellement Saint-François-de-Sales, et au siècle dernier, rue Sainte-Marie, et antérieurement rue Saint-Maurice, tenant son nom de Maurice du Peyrat. Il nous suffira, pour établir ce point, de citer quelques lignes d'un acte de vente du 14 août 1561, où paraît pour la première fois la mention de cette rue Saint-Maurice. Son ouverture doit dater de cette époque, puisque des actes de vente du 14 avril et du 15 juin qui auraient dû en faire mention, si elle avait existé alors, ne la donnent pas comme confin du tènement voisin de celui qui est en cause dans l'acte de vente du 14 août 1561.

14 août 1561 : « Benoist Prast, Claude Charrier... achètent (abenevisent)... 3 pies et demie que ladite dame Sala (Claudine-Laurencin) baille présentement de certain sien tènement d'héritage appelé le Plat, ... jointe la rue Sala, de bise, la rue Saint-Maurice, de matin... » (Arch. ville de Lyon. Terrier Marchant, fol. 115). C'est le terrain revendu à diverses époques, notamment dans cet acte de 1806.

(2) Ces Religieuses acquirent bien ce tènement en 1652, mais il fut toujours séparé de la clôture du Monastère par la rue Saint-Maurice. La maison sur la rue Sala et à l'angle Sainte-Marie était affectée à leur Aumônier, et, à l'extrémité du jardin, à l'angle de la rue Saint-Maurice et Sainte-Hélène se trouvait un petit bâtiment qui faisait le pendant de la *maisonnette du jardinier de la Visitation où mourut Saint François de Sales*, en 1622, de l'autre côté de la rue. La chambre mortuaire du saint Prêlat fut convertie en chapelle par la Mère de Blonay, peu de temps après la mort du saint ; mais elle ne fut renfermée dans les murs de clôture des Dames Visitandines qu'en l'année 1695, comme le rapportent les Annales de la Visitation. En 1807, elle était habitée par M. Cordon, chef du manège impérial. Elle existait encore en 1810, au témoignage du Manuel à l'usage de la paroisse de Saint-François-de-Sales, imprimé à Lyon en 1833, chez Périsset.

Quelques années plus tard, la rue actuelle de Saint-François-de-Sales fut élargie, ainsi que la rue Sainte-Hélène ; l'emplacement de la *maisonnette du jardinier* se trouve donc en partie sur ces deux rues ; mais la chambre mortuaire du Saint se trouvant à l'extrémité Est, la plaque commémorative, placée sur l'Hôtel de la Gendarmerie, indique ce lieu autrefois si vénéré et si visité des fidèles. (Voir *Echo de Fourvière*, 2 février 1889.)

(3) Par un acte de vente du 6 décembre 1627, entre Jean Dodat et le sieur Jean Pelletier, mari de dame Laurence Laban, nous voyons que M. Pierre de Séve était à cette époque propriétaire du tènement devenu plus tard celui de Rochebaron. En 1626, M. Pierre de Séve fit élever un tombeau dans l'église de Sainte-Claire, destiné à Hélène de Villars, son épouse, décédée en 1624. Son petit-fils, nommé aussi Pierre de Séve, fut *Père temporel* des Clarisses de Lyon et choisit également sa sépulture dans l'église de leur Monastère. Il mourut en 1708 (*Archiv. Claris. Lyon*). Il avait épousé Marguerite de Lévi-Châteaumorand. Sa fille, Marie de Séve, marquise de Rochebonne, devint *Mère temporelle* de ces Religieuses. Son parent, Mgr Charles de Rochebonne, Archevêque de Lyon, donna jusqu'à la fin de sa vie des marques de son affection et de son estime à l'égard du Monastère de Sainte-Claire.

Extraits de l'Histoire de la fondation du Monastère de la Visitation de Bellecour, Manuscrit conservé à la Bibliothèque de la Ville de Lyon, N° 1345 DELANDINE — 1426 DESVERNAY et MOLINIER. (1)

Page 3. — « ... La maison du quartier du Griffon, qui fut le premier hospice des Filles de Sainte-Marie dans Lyon, n'estoit pas propre à loger une grande Communauté... »

Pages 5 et 6. — « La Mère Favre ayant donc fait chercher en divers endroits de la ville un lieu propre à bâtir un Monastère, se déterminà à se placer en Bellecour, où il y avoit de grands jardins et peu de maisons, ce qui donnoit lieu de pouvoir acquérir une juste étendue pour y placer une Communauté.

« Bellecour estoit anciennement hors la ville de Lyon, qui, peu à peu, s'estant estendue du côté du Midy, depuis le port Chalmen et la rue du Bors où estoient ses anciennes murailles, avoit enfermé le couvent de Saint-Bonaventure, celui de Saint-Antoine, celui des Frères Prêcheurs et celui des Célestins, dont ces deux derniers aboutissent à la grande place de Bellecour. Le sieur Thierry, l'un des anciens Echevins, avoit un jardin et une maison comme de campagne, assez proche du jardin de l'Abbaye d'Ainay, sous la direction de laquelle estoit autrefois tout ce quartier où il s'estoit fait quelques édifices et une paroisse, sous le nom de Saint-Michel. La maison du sieur Thierry estoit en cet endroit de Bellecour, dans un lieu assez écarté pour lors, et où depuis s'est establi une maison de Jésuites, un Monastère de Religieuses de Saint-Benoît, un de Religieuses de Sainte-Claire, un du Tiers-Ordre de Saint-François dit de Sainte-Elisabeth, et un grand hospital des pauvres sous le nom de la Charité... »

Page 9. — « Par contract du 19 avril 1617, reçu de Frenay, notaire à Lyon, appert que les Dames Religieuses de Sainte-Marie de Bellecour de Lyon ont acquis de noble Amable Thierry, baron de Vaux, un tènement de maison consistant en plusieurs membres avec le jardin y joignant situé audit Lyon, au territoire de Villeneuve-le-Plat, paroisse Saint-Michel, joignant la rue tendant du grand portail du tènement de la Rigaudière au fleuve du Rhône de bise, l'autre chemin tendant de l'église Saint-Michel joignant la rue audit fleuve du Rhône, devant le jardin de Claude Burlet du matin, et autre jardin des héritiers Vincent, de soir.

« Par autre contract du 2^e may 1617 aussi reçu Frenay, notaire à Lyon, appert que lesdites Dames Religieuses, de Sainte-Marie de Bellecour, de Lyon, ont acquis de Claude Burlet, maître jardinier à Lyon, un jardin de la contenüe de trois bicherées de semaille, clos de murs, situé audit quartier de Bellecour audit territoire de Villeneuve-le-Plat, paroisse Saint-Michel, joignant au susdit tènement... »

Pages 18-19. — « Ce fut au mois de may de l'an 1620 que la Mère Favre partit pour Montferrand, et laissa la conduite du Monastère de Lyon à la Mère de Blonay qui lui en rendoit un compte fidèle comme à sa Supérieure, n'ayant que par commission le gouvernement de cette maison. Elle ne laissa pas, dès le mois de novembre de cette même année 1620, d'acquérir de noble Nicolas Richard, sieur de la Barollière, conseiller du Roi, notaire et secrétaire du Roi, maison et Couronne de France, le jardin joignant l'église et la maisonnette où mourut deux ans après saint François de Sales... »

(1) Nous avons cru devoir établir d'une manière péremptoire que la maisonnette où mourut saint François de Sales était de l'autre côté de l'immeuble acheté par nos Mères (en 1806). Certaines traditions vagues suscitaient des doutes mal fondés.

Page 27. — « Saint François de Sales retourna à Lyon le 29 de novembre (1622) où le Roy estoit attendu et où les Reines venoient au-devant du Roy, ainsi tous les logis estoient marqués, et le Saint ne vouloit pas s'éloigner de ses chères filles avec lesquelles il vouloit traiter les affaires de l'Institut. L'Archevêque, son ami, estoit à Rome et son palais estoit destiné pour loger le Roy. M. Ollier, intendant de justice, qui logeoit en cette cour, luy offrit un appartement dans sa maison, les Pères Jésuites de Saint-Joseph, dont la maison est presque attenante au jardin des Filles de la Visitation, le pressèrent de loger chez eux, mais le saint évêque préféra à tous les logements la *maisonnette du jardinier* de ses filles qui estoit à l'extrémité du dernier jardin que la Communauté avoit acquis (de M. Richard) depuis deux ans, et qui n'estoit pas renfermé dans la clôture du Monastère. Quand les Religieuses donnèrent cette maison au jardinier qui louoit leur jardin, elles retinrent une chambre haute immédiatement sous le toit, avec un petit cabinet pour loger leur confesseur ; ce fut cette chambre que le saint choisit, sans vouloir que le confesseur fut déplacé, lui disant qu'ils logeroient bien ensemble... »

« La Mère de Blonay, qui avoit pris soin de luy réserver cette chambre la fit tapisser et ajuster le plus proprement qu'elle put ; on luy préparoit à manger dans la cuisine de la Communauté, et ses gens alloient prendre dans des corbeilles ce qu'on luy avoit préparé et le recevoient de la portière par le tour, comme tous les matins, pendant qu'il disoit la Messe et conféroit avec la Mère de Chantal et la Mère de Blonay, les tourières alloient ajuster la chambre. On eut peine à le souffrir dans ce petit trou où l'alloient visiter tant d'illustres personages, mais il leur dit : « Laissez-moy auprès de mes chères colombes, elles ont besoin de petits secours que je leur dois plutôt qu'à nul autre... »

Page 37. — « S'il observoit ainsi ses filles, ses filles l'observoient aussi autant qu'elles pouvoient, par des sentiments de respect et de vénération qu'elles avoient pour luy, le regardant comme un saint. La plupart de leurs cellules avoient vue sur le jardin de la maisonnette où il logeoit et sur un petit appendis de bois qui estoit devant la porte de sa chambre en forme de galerie, elles le voyoient se promener dans le jardin avec des princes et des grands seigneurs... » (1).

(1) Page 161. — « ...La Mère Favre étant allée faire l'établissement de Montferrand, elle laissa la conduite de la maison de Bellecour à la Mère de Blonay, son Assistante, et Monseigneur de Genève étant venu visiter l'Archevêque de Lyon pour conférer avec lui sur les affaires de l'Institut, il donna l'habit à deux prétendantes et leur fit un excellent sermon sur le miracle de la multiplication des pains. Les Pères Jésuites de la maison de Saint-Joseph l'invitèrent à prêcher dans leur Eglise, ce qu'il leur accorda. » Une prétendante de la Visitation, « Mlle de St-Paul, demanda de l'aller entendre ; on le lui permit et le saint Prélat l'ayant remarquée dans l'auditoire, dit après à la Mère de Blonay qui étoit et sa maîtresse et sa Supérieure, qu'il ne fallait pas la laisser sortir, qu'elle lui paraissait éveillée et que ces sorties pourraient affaiblir sa vocation. Sur quoi la Mère de Blonay lui ayant répondu que l'on songeait à la rendre à ses parents parce qu'elle donnait trop à la vanité et aimait trop à s'ajuster, le saint Evêque lui dit : « Ma Mère, nous ne recevons pas des filles parfaites, mais seulement qui désirent de se perfectionner selon leur vocation ; ne renvoyez pas celle-ci pour ce petit défaut. » On la retint sur une si bonne caution, et depuis elle pressa continuellement pour être reçue...

Page 162. — « ...Elle entreprit son Noviciat avec beaucoup de ferveur et son père l'étant un jour allé voir, et la trouvant fort échauffée, lui demanda ce qu'elle venait de faire, elle lui dit ingénument qu'elle venait de travailler au jardin et d'étendre la lessive. Il lui repartit en riant : « Oh ! ma fille, voilà ma fortune faite, je suis le père d'une *lavandière* et d'une *jardinière* ». Elle étoit encore Novice quand St François de Sales vint à Lyon, en l'année 1622, qui fut celle de sa mort ; ce fut la troisième fois qu'elle eut le bonheur de l'entretenir, il lui marqua beaucoup de joie de la voir Novice et lui parla avec tendresse pour l'exciter à poursuivre ce qu'elle avait si heureusement commencé. Elle fut depuis envoyée à la fondation du Monastère de l'Antiquaille, employée à diverses charges, Supérieure à Langres et aux Filles Pénitentes de Lyon, où elle fit parfaitement bien et dressa les mémoires de la fondation de Bellecour et de

Page 39. — « Attendant le dîner, il (saint François de Sales) ouït de sa chambre le jardinier qui refusoit à sa fille déjà grande, de lui permettre d'aller à la Messe de minuit dans l'église du Monastère à cause de la cour qui estoit alors à Lyon et de la multitude des personnes étrangères, des soldats et des gardes dont il craignoit quelque insulte pour cette fille, n'y ayant point alors de maison entre cette maisonnette du jardinier et l'église du Monastère. Il fit appeler le jardinier et luy dit de laisser aller sa fille à la Messe de minuit, qu'il prendroit soin de la faire conduire sûrement par ses gens, ce qu'il fit, et entrant dans la petite chapelle, il s'informa si la fille y estoit et si on avoit suivi les ordres qu'il avoit donnés pour elle... »

Le saint Prêlat devait recevoir les vœux d'une novice, mais se trouva indisposé.

Page 55. — « Ses gens, prévoyant qu'il ne pourroit pas aller à la Visitation, luy présentèrent ses bottes. « Il les faut prendre, leur dit-il, puisque vous le voulez, mais nous n'irons guère loin. » Il écrivit cependant deux lettres, l'une pour recommander les Pères Récollets, l'autre à M^{me} l'Abbesse du Puy d'Orbe (1) pour l'adopter pour sa fille. Il en commença une troisième, mais il fut interrompu par des personnes qui luy venoient dire adieu, et recevoir sa bénédiction, en sorte que ce travail le fit tomber dans une grande faiblesse dont ses gens s'aperçurent, voyant que selon sa coutume il ne conduisoit plus ceux qui venoient prendre congé de luy... » Il fut frappé d'apoplexie et après les remèdes les plus violents, il se trouva bientôt à l'extrémité. Les cruelles souffrances qu'il endurait lui arrachaient d'abondantes larmes, mais non des plaintes, et faisaient éclater son invincible patience.

«... Comme il approchoit de la mort, un Père Feuillant, Dom Philippe Malatesta... commença les prières pour les agonisants et ayant répété trois fois l'invocation des Saints Innocents, car c'était leur fête dans l'Eglise, à la troisième fois, le Saint rendit son âme innocente à 8 heures du soir, le 28 décembre 1622, la cinquante-cinquième année de son âge et la vingtième de son épiscopat... »

Nous empruntons les détails ci-dessous à un autre manuscrit intitulé : *Fondation du premier Monastère de la Visitation, de Lyon*, (folio 251, verso).

« La Mère de Blonay érigea en oratoire la chambre où saint François de Sales était mort. Elle y fit placer le portrait qu'elle avait fait tirer sur lui-même après son décès, on le mit à l'endroit où avait été son lit. Elle laissa dans la même chambre son prie-Dieu et la grande table de noyer sur laquelle avait été faite l'ouverture de son corps : elle était teinte de son sang. On a été obligé de la faire garnir de fer blanc pour la garantir de la sainte avidité du peuple qui l'enlevait par morceaux. Dès lors cette chambre servit d'asile aux malheureux et de ressource dans toutes les différentes disgrâces. Elle fut bientôt remplie de vœux qui en faisaient le consolant ornement. On en baisait les murs par vénération et on n'en approchait qu'avec le respect que nous inspire la Religion pour les choses saintes.

« Nous pouvons assurer que la dévotion et la confiance des habitants de cette grande ville envers notre saint patriarche ne sont point affaiblies. »

Page 91. — « Le premier dessein que prit la Mère de Blonay estoit de

l'Antiquaille sur lesquels j'ai travaillé ; je l'ai particulièrement connue et traité souvent avec elle, elle a survécu plusieurs années à la Béatification et Canonisation de saint François de Sales. » (Ces lignes se trouvent dans le manuscrit conservé à la Bibliothèque de la ville de Lyon, lequel s'arrête à l'année 1685. N^o 1345 Delandine — 1426 Desvernay et Molinier.)

(1) D'autres auteurs disent que cette lettre était adressée à l'Abbesse de la Déserte. Celle-ci avait grand besoin d'être aidée des conseils du saint qu'elle connaissait depuis peu de temps, tandis que la première était en correspondance de direction spirituelle avec lui depuis plus de quinze ans.

bâtir du côté de la rue Sainte-Hélène qui s'étend depuis la porte du jardin de l'Abbaye d'Ainay jusqu'au rempart, le long du jardin d'Ainay, de la maison des Pères Jésuites de Saint-Joseph et d'un autre grand jardin au bout duquel estoit autrefois une récluserie dédiée à Sainte-Hélène, dont la rue auroit pris son nom. On commença de creuser en cet endroit les fondements de l'église, mais on fit cesser les ouvriers et surseoir la poursuite, sur ce que l'on représenta qu'à dix ou douze pieds de là de l'autre côté de la rue estoit l'église des Pères Jésuites de Saint-Joseph qui estoit déjà fort avancée et que les Religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François dites de Sainte-Elisabeth dont le Monastère aboutissait alors à un autre angle de rue qui n'avoit pas plus de distance, si elles vouloient bâtir une église, elles la bâtiroient de ce côté, et qu'ainsi on auroit trois églises à quinze ou vingt pieds l'une de l'autre : on représenta aussi qu'en bâtissant en cet endroit on s'éloignoit de la petite maison où le saint Fondateur estoit mort, laquelle estoit à l'autre extrémité du jardin et enfin on appuya sur ce que les offices et les cellules des Religieuses étant tirées le long de la rue Ste-Hélène vis-à-vis le bâtiment des Pères Jésuites, ces Pères ne permettroient pas que l'on prit des jours de ce côté-là, leur maison étant alors un noviciat... »

« La Supérieure trouva de grandes difficultés et de grandes traverses à essayer pour soutenir son entreprise, parce que ce changement de place l'obligea à de plus grandes dépenses. Elle s'estoit déterminée au premier choix pour s'éloigner le plus qu'elle pourroit de l'arsenal qui estoit au bout de la rue, sur laquelle estoit l'ancien bâtiment Thierry, lequel quoiqu'il parût fort beau étant flanqué de pavillons, ce qui lui avoit fait donner le nom de château Thierry, du nom de celui qui l'avoit fait bâtir, n'estoit cependant que de terre battue et enduite de mortier, ce qui faisoit qu'autant de fois que l'on tiroit les pièces d'artillerie de l'arsenal, ce qui arrivoit assez ordinairement, ce bâtiment estoit tout ébranlé. » (Ms. Bibl. ville Lyon.)

On lit encore dans le deuxième manuscrit de la Visitation (folio 283, verso) : « La chambre où mourut saint François de Sales a été l'objet de la vénération du public jusqu'en 1695. Cette chambre faisait partie d'une petite maison dont notre Mère de Blonay avait fait l'acquisition pour loger Monsieur notre Confesseur. Cette maison non plus que le jardin qui en dépendait, n'était pas renfermée dans notre enclos, de sorte que les séculiers jouissaient préférentiellement à nous de l'avantage d'offrir leurs vœux en ce saint lieu. On avait dessein depuis longtemps de mettre dans l'enceinte de nos murs ce monument précieux, mais d'autres dépenses nécessaires en avait fait suspendre l'exécution.

« En 1695 notre très honorée Mère Marie-Hélène de Lévi-Châteaumorand, novice en cette maison, employa une partie du bien dont elle était maîtresse à fournir aux frais de cette entreprise. *Les murs de séparation furent abattus* (1) et les murs de clôture élevés à la hauteur convenable.

« La chambre où est mort notre saint Fondateur et le jardin qui en dépendait furent renfermés dans notre enclos. Le tout fut solennellement béni par M. Devil, notre Supérieur, le 10 mai 1696. Depuis que nous sommes

(1) Mère Marie-Hélène de Lévi-Châteaumorand avait été baptisée le 17 octobre 1675, à l'église paroissiale de Saint-Martin-d'Estraux. Elle décéda le 25 avril 1756, au Monastère de la Visitation de Lyon, envers lequel elle s'était montrée si généreuse. — On se souvenait peut-être dans sa famille que Henri d'Urfé, second mari de Diane de Châteaumorand, avait été un des bons amis de saint François de Sales. Anne-Marie et Elisabeth d'Urfé se firent Religieuses au Monastère de Sainte Claire de Montbrison. La Mère Anne-Marie de l'Assomption le gouvernait déjà comme Abbesse avant 1640. Devenue âgée et infirme, elle adressa une supplique au Provincial des Récollets, son Supérieur, afin d'être déchargée de son office. Cette pièce, conservée aux archives de la Préfecture, à Lyon, témoigne de l'humilité, des éminentes vertus et des qualités naturelles de la descendante des d'Urfé, fondateurs du Monastère des Clarisses-Colettines de Montbrison, en 1500. La Mère Anne de Borde lui succéda en 1673 et mourut dans la charge en 1709.

en possession de ce trésor nos Sœurs font fréquemment de cette Chapelle le terme de leurs petits pèlerinages. Elles vont y prier, non-seulement pour elles-mêmes, mais encore pour les princes de l'Eglise et de l'Etat et pour notre Institut. Nous avons la consolation de faire offrir le Sacrifice de nos Autels dans cette sainte chambre ; nous en sommes redevables à feu Mgr Thomas de Lavalette, Evêque d'Autun, administrateur-né du diocèse de Lyon pour le spirituel et le temporel, quand le siège est vacant. Il vint dans cette ville en 1740⁽¹⁾ ; ce Prélat nous fit l'honneur d'entrer chez nous. Il rendit ses hommages à la chambre où est mort notre saint Fondateur. Sa Grandeur nous demanda si on y disait la Messe. Quand on lui eut répondu que non, il ajouta qu'il voulait nous procurer cet avantage et qu'il serait le premier qui viendrait y célébrer. On mit l'autel en état de servir à cet usage. Monseigneur tint parole, il revint et offrit dans cette Chapelle le Saint Sacrifice, il donna la Communion à nos Sœurs et fit après cela la visite régulière de notre maison.

« Ce Prélat avoua qu'il n'avait jamais eu une dévotion plus sensible que celle qu'il avait ressentie en célébrant les saints mystères dans cette chambre. Il nous invita à profiter de la liberté qu'il nous donnait d'y faire dire la sainte Messe. Nous n'usons de cette liberté que rarement et en faveur des personnes bien distinguées par leur rang et par leur dévotion envers notre saint Fondateur. »

(1) On voit par cette date que le *deuxième* manuscrit de la Visitation, cité dans cet Appendice, est postérieur à celui qui repose à la Bibliothèque de la Ville. Nous ne pouvons pas donner d'indication précise sur ce *deuxième* manuscrit, si ce n'est qu'il fut prêté par le R. P. Seguin, S. J., à notre annaliste, en 1877.

ERRATA

- Page 4, ligne 19. — Au lieu de : *dégoutants*; lisez : *dégoûtants*.
- Page 4, ligne 29. — On a omis d'indiquer : *Légende de saint François*, qui comprend les textes entre guillemets des pages 1, 2, 3, 4.
- Page 17, ligne 13. — Au lieu de : *blame*; lisez : *blâme*.
- Page 28, vers 25. — Au lieu de : *toute en larmes*; lisez : *tout en larmes*.
- Page 37, note marginale, ligne 2. — Au lieu de : *estué*; lisez : *effectuée*.
- Page 38, vers 7. — Au lieu de : . *Les harpes*; lisez : , *les harpes*.
- Page 42, ligne avant dernière. — Au lieu de *4895*; lisez : *1895*.
- Page 93, ligne 15. — Au lieu de : *soixante-dix*; lisez : *soixante-six*.
- Page 120, la note marginale se rapporte au renvoi (1) de la page 121.
- Page 121, ligne 36. — Au lieu de : Fr. *Apollinaire*; lisez : Fr. *Apollinaire Capucin*.
- Page 144, ligne 22. — Au lieu de : *pas hésiter*; lisez : *pas hésité*.
- Page 156, ligne 28. — Au lieu de : *érigés*; lisez : *érigées*.
- Page 206, ligne 12. — Au lieu de : *elle répétais*; lisez : *elle répétait*.
- Page 212, ligne 17. — Au lieu de : *parce qui*; lisez : *parce que*.
- Page 213, ligne 2. — Au lieu de : *d'autre fois*; lisez : *d'autres fois*.
- Page 228, ligne 6. — Au lieu de : *Un jour*; lisez : *Un jour*.
- Page 292, ligne 10. — Au lieu de : *âmes (1)*; reporter 3 lignes plus bas : *communs (1)*.
-



TABLE DES MATIÈRES

APPROBATION	V
LETTRES	VI
DÉDICACE.	XI

LIVRE PREMIER

Saint-Damien et les Fondations du Lyonnais

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE

	Pages
I. — Restauration de Saint-Damien.	1
II. — Famille de sainte Claire.	5
III. — Consécration solennelle de notre Mère sainte Claire	7
IV. — Monastère de Saint-Damien	11
V. — De l'Institution de l'Ordre de Sainte-Claire.	13
VI. — Clôture. — Repas mystérieux	17
VII. — Dernières années de notre Père saint François. — Ses derniers avis à notre Mère sainte Claire.	19
VIII. — Funérailles de notre Père saint François. — Lamentations de notre Mère sainte Claire et de ses filles	24
IX. — Notre Mère sainte Claire victorieuse par la vertu du Très Saint-Sacrement	26
X. — Notre Mère sainte Claire comblée des faveurs célestes . . .	29
XI. — Les Souverains Pontifes et leurs Visites au Monastère de Saint-Damien	32
XII. — Mort de notre Mère sainte Claire.	36
XIII. — Testament de notre Mère sainte Claire.	38
XIV. — Sceau de notre Mère sainte Claire	40
XV. — Portrait de notre Mère sainte Claire.	40
XVI. — Le Souverain Pontife Innocent IV à Lyon	42
XVII. — Etablissement des Frères Mineurs en France.	46

CHAPITRE II

FONDATION DE L'ABBAYE DE BRIENNE, PRÈS D'ANSE

I. — Origine du Monastère	50
II. — Acte passé entre l'Eglise et le Monastère	52
III. — Liste des Abbesses du Monastère de Sainte Marie-de-Brienne. .	53

CHAPITRE III

FONDATION DE L'ABBAYE ROYALE DE NOTRE-DAME DE LA DÉSERTE

	Pages
I. — Origine du Monastère	55
II. — Nombre des Abbesses qui ont gouverné l'Abbaye royale de la Déserte	56

CHAPITRE IV

FONDATION DU MONASTÈRE DE POLETEINS

I. — Monastère de la <i>Celle-Notre-Dame</i>	61
II. — Marguerite d'Oingt, prieure de Poleteins.	63
III. — Miroir spirituel	68

CHAPITRE V

FONDATION DU MONASTÈRE DE BOURG

I. — Date de la fondation et installation des Religieuses	74
II. — Fondateurs et bienfaiteurs	77
III. — Description des lieux avoisinant le Monastère.	77
IV. — Existence des Clarisses à Bourg jusqu'à la destruction de la Communauté, 1484-1792	78
V. — Etat du Monastère.	82
VI. — Description du Monastère	84
VII. — Nombre des Abbesses du Monastère de Bourg	85
VIII. — Lettre de l'Abbesse des Clarisses de Bourg, 1791.	87
IX. — Arrêté du directoire du département de l'Ain autorisant le directoire du district de Bourg à céder Reliques et statues.	88
X. — Inventaire des Reliques et statues remises aux Dames de Sainte-Claire	88
XI. — Expulsion de la Communauté, 1792	89
XII. — Derniers vestiges du Monastère	90

CHAPITRE VI

FONDATION DU MONASTÈRE DE LYON

I. — Première résidence. — Monastère de la Madeleine.	92
II. — Principaux bienfaiteurs	97
III. — Zèle de la Clôture	101
IV. — Transactions et acquisitions diverses.	102
V. — Paroisse Saint-Michel	104
VI. — Arsenal	107
VII. — Promesses des Fondatrices	107
VIII. — Sépulture	109
IX. — Echevins et particuliers favorisant la Clôture.	114
X. — Supérieurs Ecclésiastiques	114

CHAPITRE VII

PÉRIODE DE LA PERSÉCUTION

I. — Visite du Monastère des Clarisses de Lyon	117
II. — Deux martyrs Lyonnais.	119

III. — Extrait d'une lettre adressée à l'Abbesse des Clarisses de Lyon.	121
IV. — Extraits des Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par les ordres de N. T. S. P. le Pape Pie VI, et dédiés à Sa Sainteté, par M. l'abbé d'Hesmiry-d'Auribeau, Archidiacre et Vicaire Général de Digne. Rome, 1795, in-8°. Tome I ^{er} , seul paru	122
V. — Seconde détention des Carmélites et des Clarisses.	130

CHAPITRE VIII

DÉTAILS SUR LES PRISONNIÈRES. — LES EXILÉES. — RETOUR

I. — Mère Marie du Saint-Esprit	136
II. — Deux Sœurs germaines	139
III. — Mère Marie-Madeleine.	141
IV. — Clarisses exilées et autres.	143

CHAPITRE IX

RESTAURATION

I. — Les Souverains Pontifes Pie VI et Pie VII	149
II. — Ordres religieux	151
III. — Consécration au Sacré-Cœur de Jésus.	156

LIVRE DEUXIÈME

Notices biographiques

I

Biographie de la T. R. Mère Marie de saint Alexis

Chapitre premier. — Naissance et éducation chrétienne de M ^{lle} Marguerite Grimod	161
Chapitre II. — Victoires remportées sur elle-même. — Attrait pour l'état religieux.	165
Chapitre III. — Progrès dans les vertus. — Vœu de perfection.	168
Chapitre IV. — Entrée en Religion	172
Chapitre V. — Epreuves du noviciat.	175
Chapitre VI. — Son attrait pour la solitude	181
Chapitre VII. — La Mère Marie de saint Alexis, maîtresse des novices	184
Chapitre VIII. — La Mère Marie de saint Alexis, Abbesse	188
Chapitre IX. — Gouvernement de la T. R. Mère Marie de saint Alexis	193
Chapitre X. — Vertus de la T. R. Mère de saint Alexis. — La Foi.	200
Chapitre XI. — Confiance en Dieu	204
Chapitre XII. — Amour de Dieu.	210
Chapitre XIII. — Conformité à la volonté de Dieu	214

	Pages
Chapitre XIV. — Charité envers le prochain	216
Chapitre XV. — Amour de l'Oraison	222
Chapitre XVI. — Drciture d'intention	227
Chapitre XVII. — Mortincation	231
Chapitre XVIII. — Humilité	239
Chapitre XIX. — Obéissance	242
Chapitre XX. — Pauvreté	245
Chapitre XXI. — Chasteté	248
Chapitre XXII. — Régularité	250
Chapitre XXIII. — Dévotion au mystère de la Très Sainte Trinité et à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	254
Chapitre XXIV. — Dévotion envers le Très Saint Sacrement	257
Chapitre XXV. — Dévotion à la Très Sainte Vierge	262
Chapitre XXVI. — Dévotion aux Saints Anges et aux Ames du Purgatoire	264
Chapitre XXVII. — Dernières années de la T. R. Mère Marie de saint Alexis. — Sa mort	266

II

NOTICES ABRÉGÉES de quelques-unes des Clarisses de Lyon, décédées au XVII ^e siècle.	277
---	-----

III

M. BALTHAZARD DE VILLARS	295
------------------------------------	-----

IV

M. JACQUES BARDET.	305
----------------------------	-----

APPENDICE	309
---------------------	-----

GRAVURES

1. Consécration de sainte Claire (école italienne), en tête du Recueil.	
2. Sainte Claire bénissant les pains sur l'ordre du Pape (école italienne)	32
3. Sceaux de divers Monastères de l'Ordre	40
4. Vue de l'entrée du Monastère des Clarisses de Bourg	81
5. La Vierge Mère et les Saints Fondateurs de l'Ordre des Clarisses (école française)	161
6. La Vierge Marie et sainte Colette en prière au pied du Tabernacle (école française)	257



LYON, IMPRIMERIE M. PAQUET, RUE DE LA CHARITÉ, 46.
